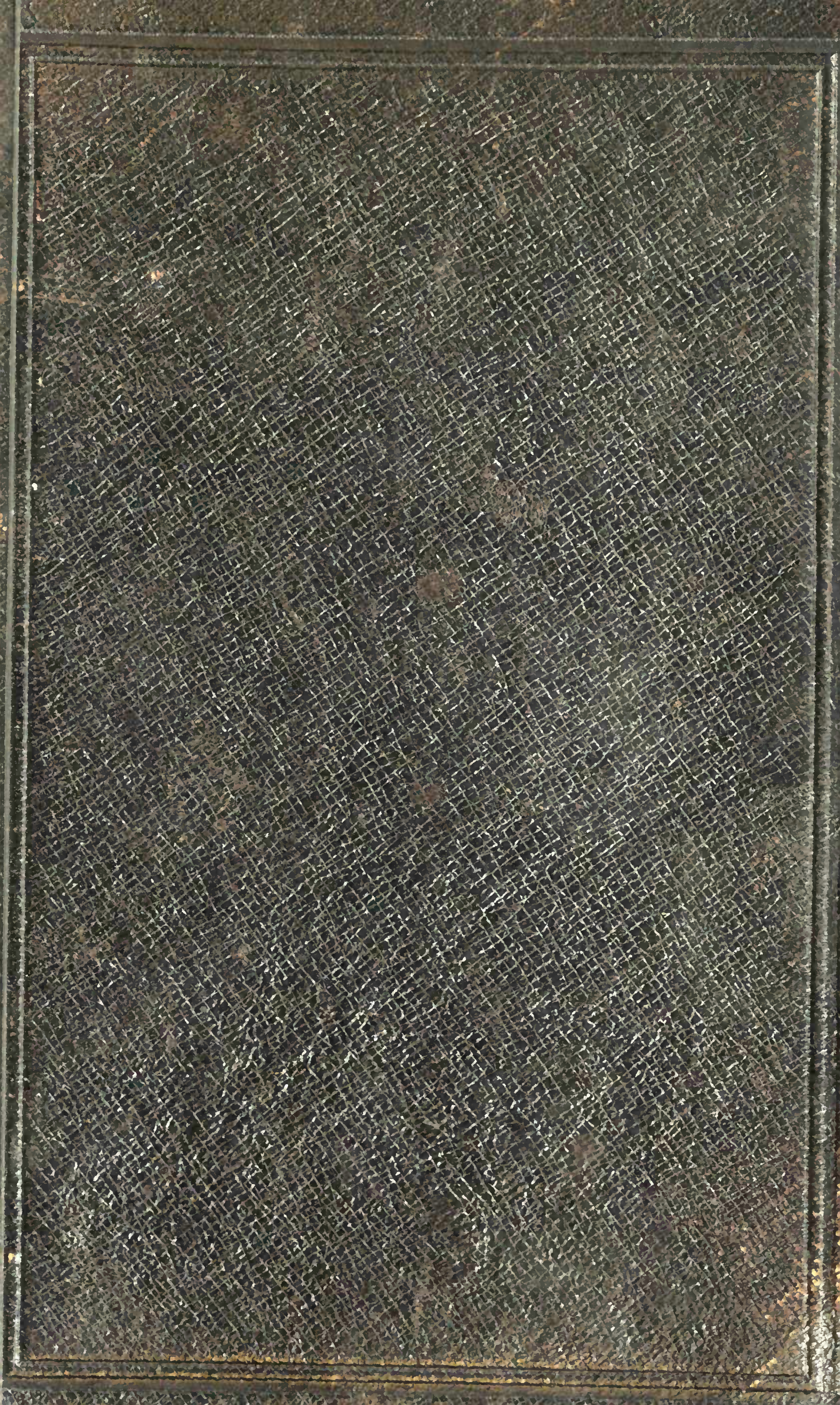




Ex Libris

Hugh Fraser Mackintosh

Toronto, Ontario.

1898

CONFÉRENCES

ADRESSÉES

AUX PROTESTANTS ET AUX CATHOLIQUES

PAR

J.-H. NEWMAN,

de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri;

Traduites de l'anglais avec Approbation de l'Auteur

PAR JULES GONDON.

« Deficient pueri et laborabunt, et juvenes in infirmitate cadent, qui autem sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. »



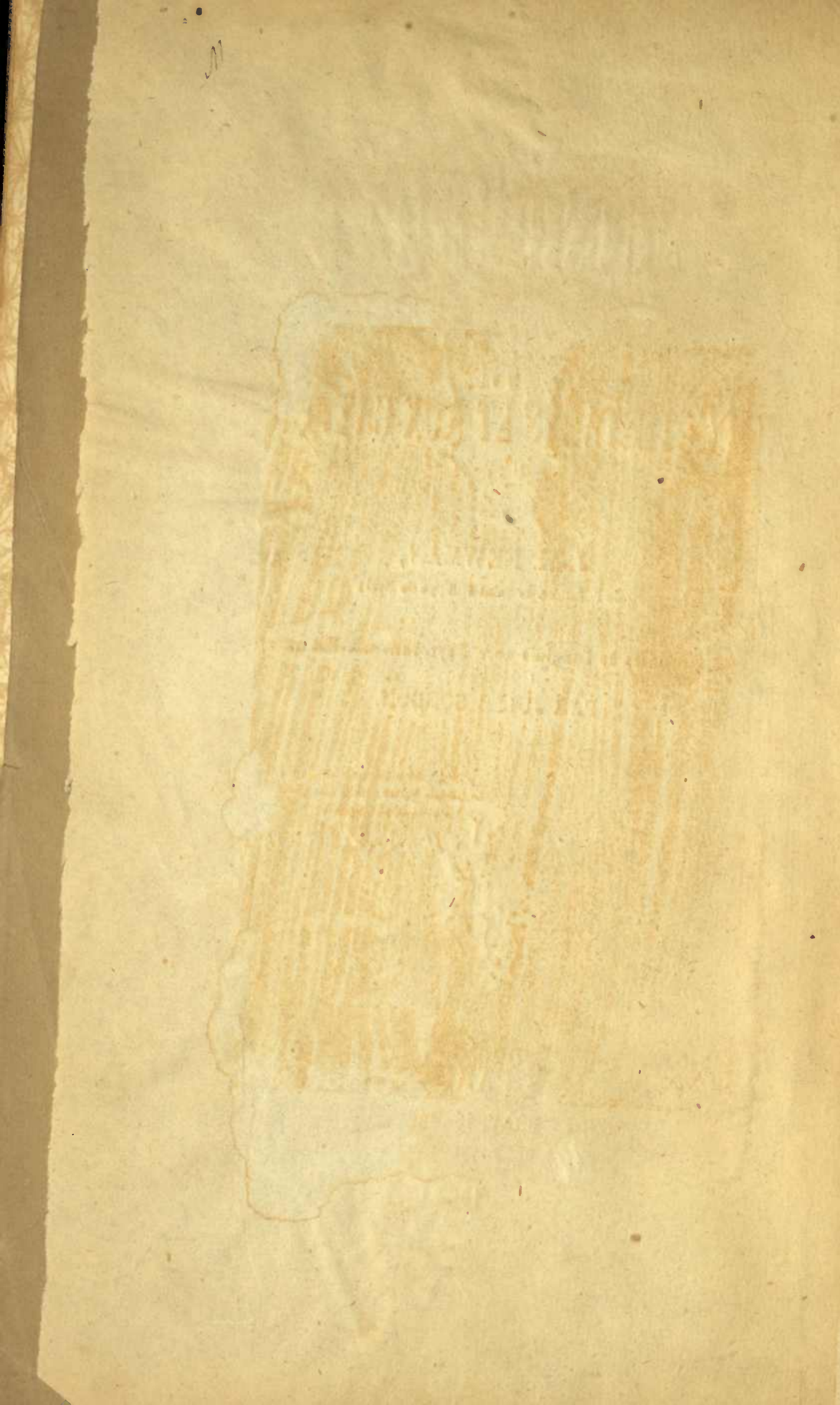
PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—

1850



à Monseigneur Wiseman
évêque de Melipotame V. A. L. D.
Hommage respectueux
J. Gondon

CONFÉRENCES

ADRESSÉES

AUX PROTESTANTS ET AUX CATHOLIQUES.

Jules P.L. Gondon.

9 R. Casimir Perier, Fg St Gin

N. Card. Wiseman

CONFÉRENCES

ADRESSÉES

AUX PROTESTANTS ET AUX CATHOLIQUES

PAR

J.-H. NEWMAN,

de l'Oratoire de Saint-Philippe de Néri;

Traduites de l'anglais avec Approbation de l'Auteur,

PAR JULES GONDON.

« Deficient pueri et laborabunt, et juvenes in infirmitate cadent; qui autem sperant in Domino, mutabunt fortitudinem. »

PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

RUE DES SAINTS-PÈRES, 64.

—

1850

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

La préface la plus convenable dont je puisse faire précéder ces Conférences[1], se trouve dans la lettre suivante que le Rév. Père Newman m'a fait l'honneur de m'écrire, en apprenant que j'étais dans l'intention de traduire son ouvrage :

Oratoire, Birmingham, 5 janvier 1850.

Mon cher M. Gondon,

J'ai vu, dans le journal l'*Univers*, les termes flatteurs dans lesquels vous parlez des nouvelles Conférences que je viens de publier, et je ne puis m'empêcher de vous écrire pour vous en exprimer mes remercîments bien sincères.

« Je vous ferai en même temps, sur le volume lui-même, une observation que vous serez bien aise d'entendre de moi. Ces Conférences étant destinées à un public anglais, et surtout protestant, je me demande si elles conviendront également à la France, dont la population se compose ou de bons catholiques ou d'incrédules ; c'est là une question sur laquelle il serait présomptueux, de ma part, de vouloir émettre un jugement, quand je m'adresse à vous, car je

[1] *Discourses adressed to Mixed Congregations.*

ne connais la France que d'une manière très-imparfaite. Mais voici ce que je veux vous dire.

« Dans le cours de ces Conférences, j'insiste beaucoup sur cet argument : que les objections qui empêchent de croire au catholicisme, ne sont pas plus fortes que celles qu'on peut élever contre la croyance en Dieu. L'idée d'une providence et d'un gouverneur moral est si profondément enracinée dans l'esprit anglais, que la doctrine de l'existence de Dieu est une sorte de point d'appui à l'aide duquel on peut arriver, en Angleterre, à remuer et à conduire un penseur au catholicisme, parce qu'il voit, dans cette manière de procéder, une *reductio ad absurdum* des arguments contre l'Église, dès qu'ils conduisent à la négation de Dieu. Mais pensez-vous que la question puisse être posée de la même manière en France ? On reproche aux Français de pousser sans aucune appréhension une idée jusqu'à ses dernières limites ; or, en insistant devant eux sur les difficultés que l'on rencontre à prouver l'existence de Dieu, au lieu d'arriver — s'ils ont des dispositions au scepticisme — à leur faire accepter le catholicisme, n'est-il pas à craindre qu'on ne les pousse à nier la Divinité ? De telle sorte que l'argument, fécond en bons résultats à Londres, en produirait de mauvais à Paris.

« Excusez-moi si, en vous parlant ainsi, je témoigne une anxiété peu convenable, et si je me mêle de ce qui ne me regarde guère. Mais, connaissant vos bons sentiments pour moi et la grande imperfection de tout ce que je fais, je n'ai pu m'empêcher de vous soumettre cette crainte. D'ailleurs, tout en vous exprimant mes appréhensions, j'abandonne la chose à votre jugement, plus apte que le mien à apprécier ce qui peut convenir ou non pour faire le bien en France.

« Acceptez mes vœux les plus tendres et mes humbles prières, et croyez-moi, mon cher M. Gondon, avec un profond respect, etc., etc., etc.

« JOHN H. NEWMAN,

« de la Congrégation de l'Oratoire. »

L'anxiété du R. P. Newman devait-elle me détourner de mon dessein? Peut-on d'ailleurs admettre le danger que l'auteur signale? Serait-il vrai que, dans notre patrie, l'idée de Dieu et de sa Providence est moins profondément enracinée dans les esprits qu'en Angleterre? Je crois qu'il serait difficile à quiconque connaît les deux pays de partager cet avis. Et, en effet, si notre patrie compte, Dieu merci, un grand nombre de bons catholiques, on ne saurait flétrir comme incrédule le reste de sa population. En France comme en Angleterre, la masse des habitants se compose d'hommes qui ont foi en Dieu et en sa Providence, mais qui ne tirent pas de cette vérité première les conséquences qui en découlent; qui, par tiédeur, par négligence, vivent dans les illusions du monde, sans se préoccuper des grandes vérités déposées en germe dans leur cœur par leur première éducation. La France n'a jamais été incrédule, à moins qu'on ne veuille la personnifier dans quelques-uns de ses philosophes ou des chefs de son Université.

Pour apprécier les sentiments religieux de la France, qu'on les juge lorsque la pression des circonstances leur permet de se manifester au dehors, et que l'on dise ensuite si l'idée du gouvernement moral de l'univers y est moins profondément enracinée dans les esprits que chez le peuple d'An-

gleterre ! Pense-t-on, par exemple, que le respect pour les choses de la religion dont Paris a donné l'exemple sous le coup de la révolution de février, soit un symptôme d'incrédulité ? On ne sera cependant pas tenté de dire que la révolution a été faite par de bons catholiques. Pourrait-on espérer que Londres, frappé par de semblables événements, offrît jamais au monde un pareil spectacle ? Quels sentiments a fait naître dans notre armée le grand événement de la rentrée du Vicaire de Jésus-Christ dans la capitale du monde chrétien ? Les officiers et les soldats qui remplissaient les rangs de nos troupes d'Italie, n'étaient pas des hommes d'élite, désignés en vue de la mission auguste qu'ils avaient à remplir ; non, mais ils représentaient avec fidélité, les officiers, la bourgeoisie ; les soldats, la classe industrielle des villes et surtout des campagnes. Eh bien ! ne peut-on pas dire de ce corps qui, après avoir eu la gloire de ramener à Rome le Vicaire de Jésus-Christ, a fait l'édification du Pontife, des Princes de l'Église et de la ville sainte ; ne peut-on pas dire de lui que ses sentiments sont ceux de l'armée, et que les sentiments de l'armée sont ceux de la population de la France ? Il y a sous le drapeau national des hommes d'une religion plus ou moins pratique ; mais combien en trouverait-on faisant profession d'incrédulité, n'admettant d'autres lois morales que celles de la raison

humaine? Les sentiments religieux de la France se sont manifestés encore de manière à repousser le reproche d'incrédulité, quand elle a été frappée par le terrible fléau qui, depuis quelques années, décime les peuples de l'Europe. D'ailleurs, le R. P. Newman dit quelque part, dans ses Conférences, que les protestants, même en Angleterre, sont arrivés à n'avoir plus qu'une idée très-imparfaite de Jésus-Christ, et il en fait remonter la cause à l'oubli du culte de Marie. Or, si le culte de Marie tourne à la gloire de son Fils, comment placer au-dessous de l'Angleterre le pays du monde qui, du nord au midi, rend à Marie le culte le plus populaire dont on ait jamais été témoin? Comment pourrait se perdre ou du moins s'affaiblir la notion de Dieu chez un peuple qui glorifie ainsi Jésus-Christ par sa Mère?

Mon but, dans ces observations, n'est pas de nier les sentiments religieux de l'Angleterre, sentiments qui lui donnent une supériorité si marquée sur les autres pays protestants, et qui, tout en l'honorant, la tiennent sur la voie qui la conduira tôt ou tard à la vérité qu'elle a perdue. Non, tel ne saurait être mon dessein; je cherche seulement à écarter un reproche que la France ne me paraît pas mériter.

Les craintes du R. P. Newman ne pouvaient donc pas m'arrêter; j'y ai vu beaucoup moins une ob-

jection contre la traduction de ses savantes Conférences, qu'un prétexte derrière lequel sa trop grande modestie cherchait à se cacher. Je lui écrivis qu'il n'avait pas une idée très-exacte de l'état des esprits en France, et je lui donnai les raisons qui me faisaient espérer que ses Conférences étaient destinées à produire non moins de bien en France qu'en Angleterre, parce que, chez nous, comme chez nos voisins, la foi a surtout besoin d'être réveillée, secouée, tirée de l'état latent où elle se trouve dans la plupart des âmes. Sa réponse ne tarda pas à m'apprendre que j'avais triomphé de ses hésitations. Les grandes vérités du salut, prêchées avec la force de logique, l'attrait du style, la variété et la solidité d'érudition théologique, qui distingue les Conférences du P. Newman, ne peuvent manquer, quel que soit le pays où elles seront lues et méditées, d'émouvoir et de convertir un grand nombre d'âmes. Des instructions si nourries de doctrine conviennent surtout à la France, où elles auront, entre autres avantages, celui d'offrir à quarante mille prêtres un riche arsenal d'armes puissantes pour livrer les saints combats de l'apostolat contre la tiédeur des croyants et les sophismes de l'erreur.

Ce volume me semble avoir de nombreux attraits pour nous; il doit intéresser particulièrement le pays qui, après avoir lu et admiré le

savant travail de M. Newman *sur le Développement de la Doctrine Chrétienne*, suit avec émotion les progrès de l'apostolat des nouveaux fils de saint Philippe. Cet ouvrage, le premier que le P. Newman ait publié depuis qu'il est prêtre catholique, offre un caractère remarquable qui le distingue des écrits que nous avions de lui avant son entrée dans l'Église. Ce ne sont plus ces formes de langage qui trahissaient, par leur ambiguité, les perplexités de son esprit; son style n'est plus le même; il a subi le changement qui s'est opéré dans l'esprit du savant théologien. La science humaine, quelque variée, quelque solide qu'elle soit, ne peut dissiper les ombres que la lumière de la vérité a seule la puissance de faire évanouir. La parole du célèbre oratorien a gagné en force tout autant qu'en netteté ; on s'aperçoit que celui qui n'avait eu jusqu'à ce jour que le soutien de sa propre science en prêchant les vérités du salut, parle aujourd'hui en s'appuyant sur l'autorité infaillible de l'Église. Quiconque a lu les anciens écrits du brillant professeur de l'Université d'Oxford, pourra bien apprécier la puissance que donne à son langage le sentiment de l'autorité au nom de laquelle il évangélise sa patrie. Son talent, comme son âme, a subi une merveilleuse transformation ; sa parole radieuse et poétique nous révèle, dans ce volume, un nouveau monde d'idées.

Ces Conférences ont un cachet d'originalité qui permettrait difficilement de les classer sous une désignation particulière. Le philosophe, le moraliste, le controversiste, le théologien, les liront avec un égal profit, car elles s'adressent aux uns et aux autres. Le P. Newman, philosophe non moins remarquable que théologien profond, se distingue surtout par une rare compréhension des doctrines, une faculté de s'élever à leur point culminant, d'en sonder les profondeurs, d'en saisir tous les rapports dans l'ordre surnaturel et dans l'ordre moral. Cette faculté brille avec non moins d'éclat dans le cours de ces Conférences que dans l'*Histoire du Développement*, où il avait montré cette faculté avec une puissance que l'on chercherait vainement chez les apologistes contemporains.

Ce volume offre au clergé français un modèle dont il manque, et qui lui montre que l'on pourrait, même en France, mieux faire que de suivre les rationalistes sur le terrain où ils ont attiré les défenseurs de l'Église. Nos plus éloquents prédicateurs se sont laissé entraîner trop loin, en cessant d'être théologiens pour devenir *philosophes catholiques*. C'est parce que le langage de la théologie a trop souvent été banni de la chaire, que les peuples voisins, étonnés d'apprendre que nos premiers orateurs s'efforcent à démontrer

l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, la différence entre le bien et le mal, entre la vérité et l'erreur, etc., etc., que les peuples voisins, dis-je, se sont imaginés que la France est devenue la patrie de l'incrédulité. J'ai toujours pensé que nos apologistes font au rationalisme beaucoup plus d'honneur qu'il n'en mérite, et qu'ils lui donnent en apparence une importance qu'il n'a jamais eue. Il serait difficile de lire les Conférences du Père Newman, sans arriver à conclure qu'il y a mieux à faire en France qu'à philosopher avec nos philosophes. Ce mieux consisterait tout simplement à prêcher l'Évangile.

Quant à l'Angleterre, ce volume, dont Mgr Wiseman a accepté la dédicace, y a obtenu un succès des plus populaires. Indépendamment de l'intérêt qui s'attachait au premier ouvrage publié par l'ancien membre de l'Université d'Oxford, devenu catholique, les circonstances ont concouru à ce succès. L'Église officielle d'Angleterre traverse la crise la plus terrible qu'elle ait eu à subir depuis son origine. L'État, dont elle est la créature, tient beaucoup à ce qu'elle n'oublie pas le prix dont se paie son puissant patronage. Après lui avoir imposé des évêques d'une orthodoxie suspecte, foulant aux pieds les dernières traces de l'autorité épiscopale, même en matière de doctrine, il fait décider par des arbitres laïques,

contrairement au symbole anglican, que la doctrine de la régénération baptismale peut être acceptée ou rejetée, suivant le bon plaisir de chacun. La foi alarmée des anglicans instruits et sincères, cherche en vain un appui contre les prétentions de jour en jour plus arrogantes de l'État, qui semble s'étudier à détruire leurs dernières espérances, à dissiper leurs dernières illusions. De là un ébranlement général des esprits, une agitation dont le flot, en se retirant, ne peut manquer de laisser sur les rives tranquilles de l'Église les intelligences d'élite qui, en 1845, en étaient trop éloignées pour y arriver avec M. Newman. Ce volume a été et sera pour plusieurs la planche de salut qui, avec la grâce de Dieu, leur a permis ou leur permettra d'atteindre le rivage. Magnifique et consolant spectacle! Tandis que l'affranchissement de l'Eglise est sorti des terribles commotions qui ont ébranlé la France, l'Autriche et les diverses parties de l'Allemagne, le calme politique dont jouit l'Angleterre féconde, dans l'île de Saint-Édouard, la renaissance du catholicisme, et à l'ombre des libertés dont jouit ce puissant et glorieux empire, les intelligences d'élite s'inclinent et rendent hommage à l'Eglise de Jésus-Christ.

JULES GONDON.

Paris, 30 juin 1850.

AU

RÉVÉRENDISSIME NICOLAS WISEMAN,

Docteur en Théologie,

ÉVÊQUE DE MÉLIPOTAME, ET VICAIRE APOSTOLIQUE DU DISTRICT DE LONDRES.

Mon cher Lord,

Je présente à la bienveillante acceptation et au patronage de votre Seigneurie le premier ouvrage que je publie comme Père de l'Oratoire de saint Philippe de Néri. J'ai une sorte de titre à obtenir la permission de vous présenter ce volume comme gage de ma gratitude et de mon affection, puisqu'après Dieu, c'est surtout à votre Seigneurie que je dois, malgré mon indignité, d'avoir un si grand saint pour patron.

Quand je devins catholique, je me trouvais dans le district dont votre Seigneurie était vicaire apostolique. Sur votre invitation, je me rendis dans votre voisinage, et, plus tard, c'est aussi d'après votre désir que je quittai l'Angleterre pour aller à Rome. Là, j'ai eu le bonheur de pouvoir m'offrir, avec la bienveillante approbation du Saint-Père, au service de saint Philippe, dont je

vous avais si souvent entendu parler avant de quitter l'Angleterre, et dont le beau et brillant caractère avait gagné mon amour et ma dévotion lorsque j'étais encore protestant.

Vous voyez donc, mon cher Lord, combien d'obligations je vous dois en ce qui concerne ma position actuelle dans l'Église ; mais la part que vous y avez prise est encore plus grande que je ne l'ai dit; car je ne puis oublier qu'en l'année 1839, lorsqu'un doute traversa pour la première fois mon esprit sur la possibilité de soutenir la théorie théologique sur laquelle est basé l'anglicanisme, ce doute fut surtout provoqué par la lecture d'un écrit sur le schisme des Donatistes, attribué à votre Seigneurie.

Que la glorieuse intercession de saint Philippe puisse être la récompense de votre dévotion pour lui et de votre bonté pour moi!

Telle est, Mon cher Lord, l'ardente prière de celui qui, en vous demandant votre bénédiction pour lui et les siens, est votre ami et serviteur affectionné.

JOHN HENRY NEWMAN,
de la Congrégation de l'Oratoire.

Fête de Saint-Charles, 1849.

PREMIÈRE CONFÉRENCE.

QUEL BUT SE PROPOSE LE PRÉDICATEUR.

Lorsqu'un groups d'hommes arrivent dans une contrée voisine où ils sont cependant inconnus, comme nous le faisons aujourd'hui, mes frères [1]; quand des étrangers venant parmi des étrangers, s'établissent chez eux, élèvent un autel, ouvrent une école, invitent et même exhortent tous les habitants à venir les entendre, il est naturel que ceux qui les voient et qui sont amenés à s'occuper d'eux, demandent : Quel motif les amène ici? qui leur a dit de venir? que veulent-ils? que prêchent-ils? quelles garanties offrent-ils? que promettent-ils? — Vous avez le droit, mes frères, de nous poser ces questions.

Mais bien des gens ne s'arrêteront pas à les faire,

[1] Cette première Conférence a été prêchée par le célèbre orateur le jour où il a inauguré à Birmingham l'établissement de l'Ordre de l'Oratoire.

croyant pouvoir les résoudre facilement eux-mêmes. Il en est un grand nombre qui y répondraient sans hésitation et avec assurance, selon leur manière habituelle d'envisager les choses et d'après leurs propres principes, c'est-à-dire d'après les idées du monde. Les manières de voir, les principes du monde, les fins vers lesquelles il tend, sont choses parfaitement définies, reconnues en tous lieux, et qui servent généralement de mobile aux actions des hommes. Ces données offrent toujours un moyen d'expliquer la conduite des autres, quels qu'ils soient, et ces explications ont autant de chances d'être vraies dans la plupart des cas, qu'elles en ont de se trouver probables et plausibles dans certaines circonstances particulières. Quand on veut se rendre compte des effets dont on est témoin, on les rapporte à des causes connues. Ce ne serait pas en rendre compte, que de les attribuer à des causes imaginaires, ignorées de tous. Le monde juge donc naturellement et nécessairement les autres d'après lui-même. Les hommes qui vivent de la vie du monde, qui se conduisent d'après ses mobiles, qui vivent et agissent avec ceux qui font comme eux, attribuent inévitablement les actions des autres, quelque différentes qu'elles soient des leurs, à l'un ou à l'autre des motifs qui déterminent leurs propres actions ; car il faut qu'ils leur assignent un motif, et ils n'en sauraient imaginer d'autres que ceux dont ils subissent l'influence.

Nous savons comment le monde procède, surtout dans ce pays : il est actif, laborieux, infatigable. Il se met à l'œuvre avec enthousiasme, et marche à son

but avec ardeur. Voulez-vous connaître le monde ? il est fidèlement dépeint dans ces publications qui sont destinées à lui plaire ; là vous verrez quels sont les mobiles qui le mènent, quelles sont les idées qui le gouvernent ; vous y verrez les grands et persévérants efforts qu'il fait dans un but temporel, quelquefois bon, quelquefois mauvais, mais toujours temporel. Il poursuit sans cesse un but mondain, bien que parfois désintéressé ; il s'agit généralement de position, de considération, de pouvoir, d'intérêts matériels, de luxe ; mais quelquefois aussi du soulagement des misères de l'humanité ou de la société, telles que l'ignorance, les maladies, la pauvreté ou le vice. — Quoi qu'il en soit, le principe moteur et animateur de tous ces efforts est un but temporel. Ce but produit une émotion si agréable, si séduisante, qu'il est à lui-même sa récompense ; d'autant plus que les hommes, oubliant la fin pour laquelle ils prennent tant de peine, trouvent leur plaisir dans cette peine même, et sont suffisamment payés de leurs travaux par leurs travaux, dans les efforts qu'ils font pour surmonter les obstacles et vaincre leurs rivaux, dans les difficultés qui mettent leur habileté à l'épreuve, dans le déploiement de toutes les ressources de leur esprit, dans les vicissitudes et les hasards, dans les incidents imprévus et les péripéties de l'entreprise qu'ils ont commencée, bien qu'elle n'arrive jamais à fin.

Telle est la conduite du monde. C'est pourquoi, dis-je, il ne faut pas s'étonner qu'en voyant quelques hommes se mettre au travail avec ardeur, s'efforcer

d'en rassembler d'autres autour d'eux, agir en apparence comme il agit lui-même, quoiqu'avec une tendance différente, et bien qu'ils soient engagés dans une profession religieuse, on leur impute sans hésiter des intentions semblables à celles qui dirigent ou dirigeraient des enfants du monde. Assez souvent, par manière de blâme, mais souvent aussi sans y attacher cette idée, le monde reconnaît, comme un simple fait qu'il ne croit pas pouvoir nier, que ses enfants sont ambitieux, inquiets, avides de distinctions, désireux du pouvoir. Il ne connaît rien de mieux, et il se fâche et s'irrite si, par la suite, quelque circonstance de la vie de ceux qu'il critique, vient donner un démenti au jugement porté d'avance et si lestement sur leur position et sur l'objet de leur conduite. Il les a examinés superficiellement, et a cru les voir à fond ; sur un ou deux de leurs actes venus à sa connaissance, il a jugé toute leur conduite et a déterminé le principe qu'il croit être leur mobile ; mais maintenant, le voilà obligé d'abandonner l'hypothèse qu'il avait imaginée, et d'en adopter une autre, et il s'ingénie à expliquer d'une autre façon leur caractère et leur conduite. O mes chers frères, le monde ne peut s'empêcher d'agir ainsi, parce qu'il ne nous connaît pas ; il nous en voudra toujours de n'être pas du monde, parce qu'il est le monde. Il ne comprend nécessairement pas les raisons qui exercent une action toute puissante sur nos cœurs, et las enfin de chercher dans ses physiognomonies et dans ses tablettes, une esquisse de nos personnes, plein de dégoût, après tant

de conjectures vaines, il déclare que nous sommes des êtres inexplicables, ou il se met à nous haïr comme des êtres mystérieux et trompeurs.

Mes frères, nous avons des vues secrètes, — secrètes pour les enfants du siècle, s'entend, — secrètes pour les politiques, secrètes pour les esclaves de Mammon, pour tous les hommes ambitieux, avides, égoïstes et voluptueux. Car la religion elle-même, comme son divin auteur et propagateur, est, ainsi que je l'ai déjà dit, une chose ignorée du monde, et, ne la connaissant pas, il ne peut s'en servir comme d'une clef pour expliquer la conduite de ceux qui subissent sa divine influence. Les hommes du monde ne connaissent pas les idées et les motifs que la religion inspire aux esprits qu'elle éclaire de sa lumière. Ils ne les conçoivent pas, ils ne les admettent pas, même quand on les leur a expliqués ; ils ne peuvent croire que d'autres se laissent influencer par ces idées, même lorsqu'ils les professent ouvertement. Il leur est impossible de se mettre à la place d'un homme qui s'efforce de plaire à Dieu dans toutes ses actions ; ils ont une intelligence si bornée, un esprit si commun, que lorsqu'un catholique professe telle ou telle doctrine de l'Église sur le péché, le jugement dernier, le paradis, l'enfer, le sang de Jésus-Christ, les mérites des Saints, la puissance de Marie ou la présence réelle, et qu'il dit que ces vérités inspirent son cœur, dirigent ses actions de la journée, ils ne peuvent croire qu'il parle sérieusement ; car ils sont convaincus que ces points de croyance sont des pierres d'achoppement pour son esprit, qu'il ne

les accepte comme vrais qu'en faisant violence à sa raison, qu'il y pense le moins possible, et qu'enfin ils n'exercent aucune influence sur sa vie. Ne soyons donc point surpris de ce que les sensuels, les mondains, les incrédules, regardent avec défiance les hommes qu'ils ne peuvent comprendre, ni de ce qu'ils assignent à leur conduite des motifs si étranges, si détournés, quand ils ne peuvent admettre l'explication naturelle qu'on leur en donne. Il en a toujours été ainsi depuis le commencement. Les Juifs eurent la mauvaise foi d'attribuer les actes de Nôtre-Seigneur et de son précurseur à d'autres motifs que le désir d'accomplir la volonté de Dieu. Ils étaient, ainsi qu'il l'a dit lui-même, ils étaient semblables à des enfants assis sur la place du marché, et criant à leurs camarades : « Nous avons joué de la flûte, et vous n'avez pas dansé ; nous avons chanté des airs lugubres, et vous ne vous êtes pas affligés. » Ensuite, il en dit la raison : « Je vous rends grâces, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux simples et aux petits. Oui, mon Père, car ainsi il vous a plu de faire. »

Laissez le monde agir à sa façon; laissez-le parler de nous comme bon lui semble, mes frères, cela ne nous empêchera pas de dire ce que nous pensons et ce que le Dieu éternel pense et dit du monde. Nous avons le droit de nous former un jugement sur le monde, autant que le monde a le droit d'en former un sur nous, et nous entendons user de ce droit. Car si, d'une part, nous savons qu'il nous juge mal, de l'autre nous sa-

vous, par le témoignage de Dieu, que nous le jugeons bien. Tandis qu'il s'efforce de rapporter notre zèle à un motif, à un principe qui lui appartient, je vais vous prouver sans beaucoup de peine, si vous voulez me prêter votre attention, que c'est notre horreur pour ces motifs et ces principes, notre compassion pour les âmes soumises à leur influence, qui nous rendent si industrieux, si actifs, qui nous décident à nous établir dans une ville qui ne nous offre aucun avantage temporel, mais où les erreurs religieuses abondent, et dont la nombreuse population nous est chère par ses âmes que nous voudrions sauver.

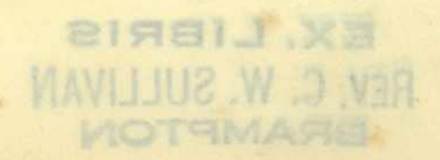
O mes frères, le monde, si préoccupé de ses intérêts matériels et des plaisirs des sens, ne comprend guère quel est le véritable état de l'âme humaine, quelle est sa position vis-à-vis de Dieu, quelle est son histoire dans le passé, quelles sont ses espérances dans l'avenir. Le monde se crée une manière particulière d'envisager les choses, et n'en sort pas. Il ne se donne jamais la peine de rechercher si cette manière de voir est juste, il ne s'enquiert pas s'il existe quelque moyen certain, quelque source d'information, pour arriver à savoir la vérité sur les choses qui forment le sujet de ses jugements. Il admet comme exact tout jugement formé à la première vue, bien qu'il ne soit porté que sur des apparences. Il ne se donne pas la peine de penser à Dieu; il vit au jour le jour, et (dans la mauvaise acception du mot) « il n'a pas de souci du lendemain. » Ce qu'il voit, ce qu'il goûte, ce qu'il touche, suffit à ses désirs; là est la limite de ses connaissances et de ses inspirations.

Celui qui parle bien, qui travaille bien, est seul respectable à ses yeux. L'efficacité est pour lui la règle du devoir, le succès est la preuve de la vérité. Il croit à ce qu'il voit; il nie ce qu'on ne peut lui démontrer. Il enseigne, par conséquent, qu'il ne faut pas de grands efforts pour être sauvé ; qu'il n'a pas commis de grands péchés, ou que ces péchés lui ont été pardonnés; qu'il peut avoir pour l'éternité une entière confiance en la miséricorde de Dieu, et qu'il doit éviter tout ce qui ressemble à l'abstinence, à l'abnégation, à l'empire sur soi-même, à la mortification, comme étant des pratiques outrageantes et de nature à discréditer cette miséricorde. Voilà sur notre condition dans cette vie terrestre ; la doctrine que le monde enseigne, par ses nombreuses sectes et ses philosophies, mais, d'un autre côté, quelles sont les doctrines de l'Église sur cette même question ?

L'Église enseigne que l'homme fut fait dans l'origine à l'image de Dieu, qu'il était le fils adoptif de Dieu, l'ami de Dieu, l'héritier de Dieu, l'héritier de la gloire éternelle, et, qu'en attendant les béatitudes de l'éternité, il jouissait dans cette vie de grâces nombreuses et de priviléges étendus. Elle enseigne en outre que, maintenant, l'homme est un être déchu, placé sous la malédiction du péché originel, privé de la grâce divine; il est l'enfant de colère, et ne pouvant par lui-même arriver au ciel, il est sans cesse en danger de tomber en enfer. Je ne veux pas dire qu'il est condamné à la perdition par quelque loi nécessaire, car il ne peut périr que par sa volonté et ses péchés, et Dieu

lui accorde, même dans son état de nature, une foule d'inspirations et de secours pour le conduire à la foi et à l'obéissance. Il n'y a pas un seul fils d'Adam qui ne puisse être sauvé, en tant que son salut dépend de l'assistance divine ; mais lorsqu'on considère la puissance des tentations, la force des passions, l'ascendant de l'amour-propre et de la volonté, l'empire de l'orgueil et de la paresse, qui oserait affirmer, de telle âme en particulier, qu'elle sera capable de se maintenir dans l'obéissance sans une abondance, une profusion de grâce sur laquelle on ne peut raisonnablement compter? car une pareille faveur ne serait point en rapport, je ne dis pas avec les droits (car il n'y en a pas), mais avec les besoins stricts de la nature humaine. On peut prévoir presque en toute assurance, que l'homme né dans le monde, s'il arrive à l'âge de raison, tombera en péché mortel et perdra son âme, malgré les secours généraux de la grâce de Dieu. Ce n'est pas une faible assistance, un secours de peu de valeur que celui par lequel l'homme est arraché en quelque sorte de ses propres mains et délivré de ses passions. Il a besoin pour cela d'un remède plus qu'ordinaire. Quelle pensée sérieuse ! quelle lumière cette pensée jette sur l'état actuel de l'homme ! Qu'elle nous le présente sous un aspect différent de celui sous lequel le monde le considère ! Qu'elle est poignante, qu'elle est puissante sur le cœur de ceux qui l'acceptent !

Examinez de près, mes frères, examinez avec attention l'histoire d'une âme née dans le monde et élevée



selon ses principes, et vous acquerrez la conviction et la preuve de ce que je vous dis. Le pauvre enfant passe ses deux, trois ou cinq années d'innocence, heureux en ce qu'il ne peut pas encore pécher; mais enfin (jour redoutable!) il commence à faire la distinction entre le bien et le mal. Hélas! un peu plus tôt, un peu plus tard, car il n'arrive pas toujours au même âge, ce jour cruel doit venir. L'enfant acquiert la faculté, la grande, la terrible, l'effrayante faculté de juger qu'une chose est mauvaise et de la faire malgré cela. Il sait très-positivement qu'il offensera son Créateur et son juge en agissant ainsi; et, quoiqu'il soit réellement capable de s'abstenir du péché, il est cependant libre de le commettre. Il jouit de la terrible liberté de commettre un péché mortel. Jeune comme il est, il a néanmoins de son péché une notion aussi nette, et il y succombera avec une connaissance de cause aussi pleine que l'esprit malin au moment de sa chute. Le jour est venu et ne se passera peut-être pas, ses premières heures ne seront peut-être pas écoulées sans que le jeune homme exerce cette redoutable faculté, ne fasse ce qu'il ne devrait pas faire, ce qu'il n'a pas besoin de faire, mais ce qu'il est cependant libre d'accomplir!

Parmi les personnes de notre connaissance, s'en trouve-t-il une dont nous puissions affirmer que si elle était restée dans l'état de nature, elle aurait fait usage de la grâce à elle accordée, et que si elle se trouve actuellement dans cet état, elle profite de celle qui lui est départie, de manière à éviter le crime d'offenser Dieu et la punition attachée à ce crime? Non,

mes frères, une ville aussi grande que celle où nous sommes présente un spectacle effrayant. En parcourant ses rues, combien ne rencontrons-nous pas de nos semblables qui n'ont peut-être jamais été baptisés ! Et le reste, comment se compose-t-il, si ce n'est d'hommes qui, quoique baptisés, sont pour la plupart ou des pécheurs qui n'ont pas su conserver la grâce que Dieu leur a donnée, ou même qui, dès les premières années de leur vie, se sont échappés du bercail, seul lieu de salut ! La raison et le péché se sont développés ensemble, et ont dès le principe marché de concert. Pauvre enfant ! il n'est point changé aux yeux de son père et de sa mère ! ils ne s'aperçoivent pas de ce qui s'est passé dans son cœur ; et peut-être que, s'ils le savaient, ils ne s'en effrayeraient pas, car ils sont, comme lui, en état de péché mortel. Eux aussi, avant de se connaître, ont commis des péchés, des péchés mortels, et ils ne se sont jamais réconciliés avec leur Dieu ; ils ont vécu de longues années dans cet état, sans en comprendre l'horreur. Puis ils se sont unis par les liens du mariage ; ce jour fut un jour de joie pour eux ; mais ce fut un jour de deuil pour les anges. Leur condition est modeste ou brillante, leur existence temporelle est heureuse ou malheureuse ; mais leur union n'a pas obtenu les bénédictions de Dieu. Ils ont donné le jour à un enfant ; ce dernier n'a pas été condamné à l'enfer dès son berceau, mais il est né sous de mauvais auspices. On pouvait facilement prévoir qu'il suivrait la voie de la chair ; le moment fatal est arrivé ; nos présages funestes vont se réaliser. Cet enfant a

mangé du fruit défendu ; il a dévoré avec délices le fruit de l'arbre de mort et de péché ; les portes de l'enfer se sont ouvertes pour lui, mais il n'a pas entendu le bruit qu'elles ont fait en tournant sur leurs gonds ; il ne les a pas vues s'entre-bâiller ; il n'a pas d'yeux pour voir ses flammes ; mais les habitants de l'abîme fixent leurs regards sur lui ; sa place est sans conteste marquée parmi eux ; à moins que son Créateur n'intervienne par quelque moyen extraordinaire, il est perdu.

Cependant, quoiqu'il soit l'esclave du péché, son esprit se développe toujours ; son intelligence s'ouvre ; le temps passe ; il apprend peut-être une foule de choses ; il a de belles dispositions ; on s'applique à les cultiver. Il a peut-être des manières engageantes ; son humeur est légère et enjouée comme celle de la plupart des enfants. Il est élevé pour le monde ; il forme ses jugements ; il arrête ses principes ; il se fait des opinions et un certain caractère. Ce caractère est plus ou moins aimable ; il possède plus ou moins de vertu naturelle ; peu importe : le cœur est atteint d'un mal interne qui croît et s'étend. Le démon est déchaîné et règne en maître dans son âme. Autrefois, il avait l'habitude de prier de temps en temps ; maintenant, il s'est affranchi de ce devoir ; ses prières n'étaient qu'un balbutiement des lèvres, le cœur n'y avait aucune part, pourquoi continuer d'en dire ? A quoi servent-elles ? Sont-elles obligatoires, par hasard ? C'est ainsi qu'il a raisonné en lui-même, et il a agi selon ce raisonnement : il a cessé de prier. Son premier péché, ce péché mortel qui l'a mis hors la grâce, ce fut peut-

être cette incrédulité du pouvoir de la prière. Étant enfant, il refusait de prier, alléguant pour excuse, qu'il était trop âgé et que d'ailleurs ses parents ne priaient pas. En conséquence, il renonça à la prière, et le démon entra dans son cœur, en prit possession, s'y établit comme dans sa demeure.

Pauvre enfant ! chaque jour la liste de ses péchés mortels grossit ; chaque jour la puissance de la grâce a moins de prise sur son cœur ; il respire l'air empoisonné du mal, et la corruption fait chez lui des progrès effrayants. Il a rejeté loin de lui la pensée de Dieu, et y a substitué sa propre personne. Il a repoussé les traditions de la religion qui apparaissaient autour de lui, pour embrasser les traditions du monde qui sont plus en harmonie avec ses goûts, et c'est à elles qu'il livre la conduite de sa vie. Il est plein de confiance en sa sagesse, et ne soupçonne pas que le mal est devant lui, sur son chemin. Il s'accoutume à rire des hommes sérieux et des choses sérieuses. Il recueille avec avidité toutes les plaisanteries qu'on en fait. Il en parle avec assurance, quoiqu'il n'ait aucun moyen de connaître ce qu'il avance. Moins il croit aux vérités révélées, plus il pense être sage et savant. Ou bien, si son naturel le préserve de tant d'endurcissement, il n'en répète pas moins, par ton et par esprit d'imitation, à mesure que l'occasion s'en présente, les moqueries qu'il entend débiter contre les personnes et les choses saintes. Il est mordant, sarcastique, railleur, et il consacre ses talents à la cause de Satan. Il a une antipathie secrète contre les vérités et les

pratiques de la religion ; elles lui inspirent un dégoût dont il se rend à peine compte, et dont il ne saurait dire la cause, si on la lui demandait. C'est ainsi que pensait Caïn, le fils aîné d'Adam, qui tua son frère parce que ses œuvres étaient justes. Ainsi pensaient ces malheureux enfants de Bethel qui se moquaient du grand prophète Élisée et lui criaient : « Monte, monte, tête chauve ! » Il n'y a pas de particularité, si insignifiante qu'elle soit, qui ne puisse devenir un sujet de risée et d'insulte pour l'homme, quand il est irrité par la vue de la religion.

O mes frères ! je pourrais énumérer les autres défauts du jeune homme pécheur, les vices cachés et honteux qui se développent, se multiplient et grandissent en son cœur à mesure qu'il avance en âge et que sa vie s'écoule. Hélas ! qui pourrait sonder les profondeurs du mal dont la mort est souvent la récompense ? Oh ! que ce monde déchu offre un spectacle douloureux à contempler ! Il est brillant et séduisant à la surface ; il a l'apparence de la sincérité dans ses manières ; il a honte de ses péchés et les cache, et cependant on ne trouve en lui qu'une masse de corruption ! Il a honte de ses péchés ; mais il ne s'avoue pas à lui-même que ce sont des péchés ; il les défend contre sa conscience, qui parfois les lui reproche, et peut-être a-t-il l'audace de dire, ou tout au moins d'insinuer que si un instinct est bon en lui-même, il ne saurait être mauvais en se manifestant chez un individu, et que d'ailleurs la satisfaction que nous éprouvons en y cédant, prouve qu'il n'est pas mauvais ; il ajoute enfin, que la

tentation est la voix de Dieu. Pourquoi est-ce que j'entreprendrais d'analyser l'influence combinée de l'orgueil et de la concupiscence, — la concupiscence qui explore la route du mal, et l'orgueil qui la fraie et l'aplanit, lorsque les vérités les plus élémentaires de la révélation sont regardées comme des contes de nourrice? Non, j'ai voulu seulement vous montrer comment une nature pervertie entre dans la voie de la perdition, et je l'abandonne maintenant, mes frères, à vos réflexions, aux critiques individuelles que chacun de vous peut faire sur l'esquisse que je viens de tracer, esquisse que vous achèverez, chacun selon votre jugement et selon votre conscience, d'une manière plus parfaite que mes paroles ne pourraient le faire.

Le pécheur avance dans sa carrière temporelle; l'enfant est devenu homme; il a embrassé une profession ou un métier; il y réussit; il se marie, comme fit son père avant lui. Il joue un rôle sur la scène de cette vie mortelle; le cercle de ses relations sociales s'étend à mesure qu'il vieillit; il jouit d'une certaine réputation et d'une certaine influence dans la classe à laquelle il appartient; sa réputation, son influence, sont celles d'un homme sensé, prudent et habile. Ses enfants grandissent autour de lui; il a passé l'âge de virilité, et son astre commence à s'incliner vers l'horizon. Aux yeux du monde, et selon le criterium du monde, il est parvenu à une honorable et vénérable vieillesse; il a été homme du monde, le monde le loue et l'honore. Mais qu'est-il dans la balance du ciel? quel est le jugement de Dieu sur lui? que dirons-

nous de son âme? oui, de l'état de son *âme?* Ah! son âme! il l'a oubliée; il n'a pas songé qu'il a une âme placée, du premier jour au dernier, sous les regards de son Créateur. *Posuisti sæculum nostrum in illuminatione vultûs tui,* « vous avez placé notre vie à la lumière de votre visage. » Hélas! hélas! en ce qui touche son âme, le monde ne sait rien et ne se soucie pas de rien savoir. Le monde ne croit pas à l'existence de l'âme; le monde ne croit qu'à une intelligence unie à un corps mortel; il s'occupe de l'homme tant qu'il est ici-bas, il l'oublie une fois qu'il a quitté cette terre. Cependant le temps approche où il va abandonner le séjour d'ici-bas, où il va disparaître parmi les ombres de ce monde inconnu et invisible, sur l'existence duquel le monde est si sceptique. Mais, nous qui croyons fermement à ce monde invisible, nous nous empressons de lui demander avec inquiétude : Quel est l'état de son âme? Hélas! cet homme a joui des plaisirs et des honneurs du monde; il a laissé un nom honorable parmi les hommes; il a modifié ses opinions sceptiques en avançant en âge; il commençait à croire que l'ordre et la religion sont de bonnes choses, qu'il faut rendre un certain hommage au culte de son pays, et assister parfois à ses cérémonies; mais il n'est encore, malgré cela, selon la parole de notre Sauveur, qu'un sépulcre blanchi. Il est rempli au dedans d'ossements en décomposition et de toutes sortes d'impuretés. Tous les péchés de sa jeunesse, dont il ne s'est jamais repenti, dont il ne s'est jamais lavé : son ancienne mondanité, ses vices, ses antipathies, ses idolâ-

tries, le souillent encore de leur corruption; seulement, ces vieux péchés sont recouverts de plusieurs couches de fautes plus récentes. Son cœur est un séjour de ténèbres; il a été souillé, gouverné, possédé par les esprits du mal; c'est un être sans foi et sans espérance. S'il admet l'existence de quelque vérité, ce n'est chez lui qu'une simple opinion, et s'il jouit d'une sorte de calme et de repos, ce n'est pas de la paix du ciel, mais de l'inertie, de l'affaissement et de la dissolution. Son vieil ennemi a écarté loin de lui son bon ange, et en a pris la place; il est assis près de lui, joyeux de sa victoire, et attendant patiemment sa proie. Il ne le pousse pas à de nouveaux péchés, de peur de réveiller sa conscience endormie et d'y porter le trouble; il le laisse parfaitement tranquille; il le laisse s'amuser d'un simulacre de foi, d'une ombre de piété, d'un semblant de culte; il l'aide à se créer un simulacre de religion capable de satisfaire sa raison affaiblie, sachant bien que cette parodie ne doit pas avoir une longue durée, que la mort n'est plus qu'une affaire de temps, et qu'il pourra bientôt l'entraîner avec lui dans sa sombre demeure.

Moment redoutable! l'heure inévitable est enfin venue; il meurt, il meurt avec calme; ses amis sont édifiés de sa fin. Ils remercient le Seigneur de l'avoir appelé à lui, de l'avoir délivré des peines de la vie et des souffrances de la maladie. « C'était un bon père, disent-ils, un bon voisin; on le regrette sincèrement; il est pleuré par ses nombreux amis. » Ils ajoutent peut-être : « Il est mort avec une parfaite confiance en la

miséricorde de Dieu. » Mais il a besoin de quelque chose de plus que de cette miséricorde ; il a besoin de quelque chose sans quoi la perfection est impossible, et qui n'est pas et ne peut pas être dans le Dieu de gloire et de toute-puissance : *il a besoin de croire aux promesses de l'Évangile*, et il n'y a jamais cru, ou bien il a cessé d'y croire depuis longtemps. Puis, après sa mort, de temps à autre, on rappelle son souvenir avec respect ou avec regret, tandis que lui, cependant, — bien que les enfants du monde ne veuillent pas l'entendre dire, qu'ils se récrient, protestent et s'indignent quand on leur insinue une si solennelle vérité, — lui, il est condamné aux peines éternelles et enseveli dans l'enfer !

Telle est l'histoire d'un homme dans l'état de nature ou celui de péché, d'un homme pour qui l'Évangile n'a jamais été une réalité, en qui la bonne semence n'a jamais pu germer, sur qui Dieu a vainement répandu sa grâce, d'un homme, enfin, que la grâce n'a jamais pu amener à chercher la face de Dieu et à implorer les faveurs d'un ordre élevé qui nous ouvrent le paradis. Telle est sa triste histoire. Mais je n'ai parlé que d'un pécheur isolé ; hélas ! mes chers frères, c'est l'histoire de milliers de personnes, c'est, d'une manière ou d'une autre, l'histoire de tous les enfants du monde. « Dès « qu'ils sont nés, dit le sage, ils ont cessé d'être ; ils « sont incapables de montrer aucun signe de vertu, et « ils sont consumés dans leur méchanceté. » Qu'ils soient riches ou pauvres, savants ou ignorants, polis ou grossiers, décents et réguliers dans leur conduite ou désordonnés et immoraux, au fond, ils sont tous sem-

blables ; ils n'ont point de foi, ils n'ont point d'amour ; ils sont impurs ou ils sont orgueilleux ; le plus souvent ils sont l'un et l'autre ; ils s'entendent très-bien entre eux dans leurs opinions et dans leur conduite ; ils s'aperçoivent de cette ressemblance ; ils s'en félicitent, et regardent cet accord comme une preuve de la bonté de leur conduite et de la justesse de leurs opinions. Tel arbre, tels fruits. Il n'est pas surprenant que les fruits soient les mêmes quand ils viennent de la même tige, de la même nature non régénérée, non renouvelée. Ils les considèrent comme bons et sains, parce qu'un grand nombre de cœurs donnent les mêmes produits ; mais ils rejettent comme odieuse, insupportable et horrible, la pure et céleste doctrine de la révélation, parce qu'elle pèse trop lourdement sur eux. Personne n'aime les mauvaises nouvelles, personne n'accueille avec joie l'arrêt qui le condamne. Le monde, pour se disculper de ses fautes, calomnie la Vérité qui l'accuse.

Mes frères, s'il en est ainsi, ou plutôt si nous croyons fermement, nous autres catholiques, qu'il en est ainsi ; si nous le croyons avec une telle fermeté que nous aimerions mieux mourir que d'en douter, y a-t-il lieu de s'étonner de notre conduite et de nous demander à ce sujet de longues explications ? Peut-on s'étonner de ce que des hommes tels que nous viennent au milieu d'une population comme celle-ci, où l'erreur religieuse est toute-puissante, où la corruption des mœurs est la cause et la conséquence de cette erreur ? Pourquoi s'étonner de ce que nous venons au milieu

d'une population qui, en réalité, n'est pas pire que le reste du monde, mais qui n'est certes pas meilleure? Je dis qu'elle n'est pas meilleure, parce qu'elle ne possède pas le trésor de la vérité catholique, et j'ajoute qu'elle n'est pas plus pure, parce qu'elle ne possède pas ce don de grâce qui est seul capable de détruire l'impureté. Nous venons au milieu d'une population pécheresse adonnée, j'en suis sûr, à des plaisirs défendus, chargée de crimes et exposée à la perdition éternelle, parce qu'elle ne jouit pas de la Présence du Verbe Incarné, qui répand dans les cœurs la douceur, la tranquillité et la chasteté. Y a-t-il lieu de s'étonner que nous nous mettions à instruire par nos prédications une population pareille, pour laquelle Jésus-Christ est mort sur la croix, et que nous nous efforcions de la convertir à sa foi et à son Église? Est-il nécessaire de demander les raisons qui nous font agir? Est-il nécessaire de nous attribuer des motifs mondains pour expliquer une conduite si naturelle chez ceux qui croient aux avertissements de l'autre vie et à ce qu'elle exige de nous? Mes chers frères, si nous sommes convaincus que notre très-saint Rédempteur a versé son sang pour tous les hommes, n'est-il pas parfaitement simple et naturel que nous, ses serviteurs, ses frères, ses prêtres, nous voyions avec regret son précieux sang être versé en vain, gaspillé pour ainsi dire, en ce qui regarde vos âmes? N'est-il pas naturel que nous tâchions de vous faire partager les bienfaits dont nous jouissons? Y a-t-il parmi nos auditeurs des voix qui s'élèvent pour nous accuser d'être animés d'une

vaine ambition, pour nous traiter d'hommes inquiets, avides de pouvoir et d'autorité, rancuniers, partiaux, quand il est si aisé d'attribuer notre empressement et notre zèle à un motif bien autrement puissant, bien autrement influent, bien autrement réel? Peut-il y avoir, pour un prédicateur, un plus bel encouragement que la ferme conviction de prêcher la vérité? Peut-il y avoir un stimulant plus fort à convertir les âmes que la pensée qu'elles sont en état de péché et en péril de mort? Peut-il y avoir un plus grand mobile à attirer les âmes dans le giron de l'Église, que la conviction que c'est là le moyen dont Dieu se sert pour opérer le salut de ceux que le monde entretient dans le péché et l'incrédulité? Admettez seulement que nous croyons ce que nous enseignons (et ce n'est pas vous demander grand'chose, car, qu'avons-nous fait qui vous autorise à penser le contraire?), admettez, dis-je, que nous croyons ce que nous professons, et vous comprendrez facilement notre conduite. Nous venons parmi vous parce que nous croyons qu'il n'y a qu'une voie de salut tracée dès le commencement des choses, et que vous ne la suivez pas. Nous venons parmi vous en qualité de ministres de cette grâce extraordinaire de Dieu, dont vous avez besoin; nous venons parmi vous parce que nous avons reçu nous-mêmes un grand don de Dieu, et que nous voudrions vous en faire partager la jouissance. Il est écrit: « Vous avez reçu libéralement, donnez libéralement. » Or, nous ne voulons pas tenir cachées les miséricordes et les grâces que Dieu nous a accordées, non pour notre

salut seulement, mais aussi pour le salut des autres.

Ce zèle, quelque faible et quelque misérable qu'il soit en nous, a été la vie de l'Église, le soutien de ses prédicateurs et de ses missionnaires dans tous les temps. Ce fut ce zèle, ce feu sacré qui fit descendre Notre-Seigneur du ciel, et c'est ce zèle qu'il tâchait de communiquer à tous ceux qui l'entouraient. « Je suis venu jeter le feu sur la terre, » dit-il, « et qu'est-ce que je désire, sinon qu'il s'allume ? » Tel était aussi le sentiment du grand apôtre à qui son Maître apparut pour lui départir ce feu. « Je vous envoie aux Gentils, » lui dit-il lors de sa conversion, « pour leur ouvrir les yeux, afin qu'ils se convertissent des ténèbres à la lumière, et du pouvoir de Satan au pouvoir de Dieu. » Et, conformément à cette recommandation, il se mit à leur prêcher de faire pénitence et de se tourner vers Dieu avec de dignes fruits de repentir ; « car, » dit-il, « l'amour de Jésus-Christ nous presse, » et il se faisait « tout à tous pour les sauver tous, » et il « supportait tout pour les élus, afin qu'ils pussent obtenir leur salut, qui est en Jésus-Christ avec la gloire céleste. » Telle fut aussi l'ardeur du zèle de ces premiers apôtres, auxquels nous, Anglais, devons notre foi chrétienne. Quel motif les amena de Rome dans cette île lointaine, chez un peuple barbare, à travers mille craintes et mille souffrances, si ce n'est le désir tout-puissant, irrésistible, de sauver ceux qui périssent et d'unir les membres et les esclaves de Satan au corps de Jésus-Christ? Tel a été le secret de la propagation de l'Église depuis le commencement ; telle en sera la

cause jusqu'à la fin. Voilà pourquoi l'Église, avec la grâce de Dieu, au grand étonnement du monde, convertit les nations, tandis qu'aucune secte ne peut en faire autant. Voilà pourquoi les missionnaires catholiques pénètrent si courageusement au milieu des tribus les plus sauvages, s'exposent aux plus cruels tourments : c'est qu'ils connaissent le prix de l'âme, c'est qu'ils réalisent le monde à venir ; c'est qu'ils aiment tendrement leurs frères sans même les avoir jamais vus ; c'est qu'ils frémissent à la pensée des peines éternelles ; c'est qu'ils désirent multiplier les fruits de la passion de leur Seigneur et les triomphes de sa grâce.

Quant à nous, mes frères, nous ne sommes pas dignes d'être nommés à côté des évangélistes, des saints et des martyrs ; nous venons à vous dans un temps de paix et de civilisation, au milieu d'une société régulière et policée, sous la sauvegarde de ce respect et de cette vénération que la plupart des Anglais, ou un grand nombre d'entre eux, professent encore pour la religion de leurs pères, pour cette religion qui a laissé dans ce pays tant de traces de son ancienne puissance. Il ne faut pas une grande dose de zèle ni de charité pour venir à vous sans péril, pour vous prier de quitter le sentier de la mort et d'entrer dans celui du salut. Il ne faut pas de grands efforts pour cela ; il ne faut pas un courage surhumain ; il ne faut pas être des saints ; il suffit d'avoir la conviction profonde, et nous l'avons, que la religion catholique vient de Dieu, et que toutes les autres religions sont des parodies. Il suffit d'avoir la foi, d'avoir un but unique, bien déterminé,

et un cœur honnête. Nous venons à vous au nom de Dieu; nous ne vous demandons pas autre chose que de nous écouter; nous n'exigeons de vous que de vouloir bien examiner si ce que nous disons est la parole de Dieu ou non. Cette parole restera avec vous, que nous soyons ou non les prêtres et les prophètes de Dieu. Ce n'est pas trop demander; mais c'est plus que la plupart des hommes ne peuvent donner, car ils n'osent pas venir nous entendre; ils sont nos ennemis par préjugé; ils ont peur des convictions que nous voudrions leur inculquer. Oui! il y en a un certain nombre qui auraient de grandes raisons de venir nous entendre, à qui nous avons le droit d'adresser nos exhortations, qui devraient avoir une certaine confiance en nous, et qui pourtant ferment les oreilles, détournent la tête et préfèrent s'exposer à perdre la vie éternelle plutôt que d'écouter nos conseils.

Que cette pensée est désolante! Mais vous n'êtes pas, vous ne pouvez pas être de ce nombre. Nous ne vous demandons pas votre confiance, mes frères, car vous ne nous avez jamais vus; nous ne vous demandons pas d'admettre sans examen tout ce que nous avons à vous dire, car nous vous sommes étrangers. Nous vous prions seulement de considérer que vous avez vos âmes à sauver, et nous vous engageons ensuite à juger par vous-mêmes si Dieu ayant révélé une religion qui doit sauver les âmes, cette religion n'est pas celle que nous vous prêchons.

SECONDE CONFÉRENCE.

NÉGLIGENCE DES APPELS ET DES AVERTISSEMENTS DE LA GRACE.

Le pécheur ne manque jamais de chercher une excuse à son péché. Il ne peut faire autrement, car l'homme n'agit jamais sans réflexion comme les animaux; il a en lui un don divin que l'on appelle raison, et auquel il doit rendre un compte exact de tous ses actes. Il ne peut agir selon son caprice; quelles que soient ses actions, il doit, pour y trouver une satisfaction, les soumettre à une espèce de règle et de contrôle moral. Ce n'est pas qu'il soit très-difficile dans le choix de ses raisons; quand il est embarrassé d'en trouver une bonne, il se contente de la première venue, car il lui en faut une quelconque. C'est pour cela que nous voyons souvent ceux qui négligent leurs devoirs religieux se mettre à attaquer les ministres de la religion et les personnes pieuses, cherchant à excuser par ce très-

mauvais moyen, leur injustifiable négligence. D'autres, même des catholiques sont dans ce cas, allèguent la distance qui les sépare de l'église ou le nombre de leurs occupations domestiques, pour prouver que, malgré toute leur bonne volonté, il leur est impossible de servir Dieu comme ils le doivent. D'autres déclarent que c'est peine inutile ; ils disent être allés souvent à confesse, avoir fait tous leurs efforts pour ne plus commettre de péchés mortels, et être toujours retombés dans les mêmes fautes ; c'est pour cela qu'ils renoncent à une tentative qu'ils regardent comme désespérée. D'autres, qui ne sont pas catholiques, prétendent qu'en succombant au péché, ils ne font que céder à leurs impulsions naturelles ; que ces impulsions sont irrésistibles, et qu'il ne saurait y avoir rien de mal à obéir à la nature que Dieu nous a donnée. D'autres, encore plus hardis, repoussant la religion d'une manière absolue, en nient la vérité, méconnaissent l'autorité de l'Église, et vont même jusqu'à révoquer en doute l'action d'une Providence divine dans le gouvernement de l'humanité. Ils nient audacieusement qu'il y ait après la mort une autre vie, et, avec de pareilles convictions, ils seraient bien insensés s'ils ne s'empressaient pas de jouir de tous les plaisirs que peut offrir leur vie mortelle pendant sa courte durée.

Il y en a d'autres, et c'est à ceux-là que je m'adresse en ce moment, qui cherchent à tranquilliser leur conscience par la pensée que quelque circonstance imprévue viendra les sauver de la perdition éternelle, quoiqu'ils persévèrent à négliger Dieu. Ils se disent que la

mort est encore éloignée ; qu'il y a bien des chances en leur faveur ; qu'ils se repentiront plus tard de leurs fautes, quand ils commenceront à vieillir, comme c'est l'usage ; qu'ils ont continuellement l'intention de se repentir ; qu'un peu plus tôt, un peu plus tard, ils feront l'examen de leur conscience et rattraperont le temps perdu. S'ils sont catholiques, ils ajoutent qu'en fin de compte, ils mourront avec les derniers sacrements, et que par conséquent ils peuvent vivre sans inquiétude.

Eh bien ! ces personnes, mes frères, tentent Dieu ; elles mettent sa bonté à l'épreuve ; elles le tenteront peut-être trop longtemps, et finiront par s'attirer, non pas des gages de sa clémence, mais des marques non équivoques de sa sévérité et de sa justice. C'est ainsi que les Israélites dans le désert se conduisirent envers le Tout-Puissant. Au lieu d'être pénétrés de respect pour lui, ils se montraient trop libres ; ils le traitaient familièrement, cherchaient des excuses, proféraient des plaintes, lui adressaient des reproches, comme si le Dieu éternel eût été une faible créature humaine, comme s'il eût été leur ministre et leur serviteur. Aussi l'historien inspiré nous dit-il que « le Seigneur envoya parmi le peuple des serpents dont la morsure brûlait comme le feu. » C'est à cela que saint Paul fait allusion quand il dit : « Ne tentons pas Jésus-Christ comme quelques-uns d'entre eux le tentèrent, qui furent détruits par les serpents. » Cet avertissement signifie que ceux qui sont trop hardis et impérieux envers le Sauveur tout-puissant n'obtiendront pas le pardon qu'ils cher-

chent, mais se trouveront, au contraire, enveloppés dans les replis du serpent des Israélites, respireront son haleine pestilentielle et mourront sous sa dent. Le serpent apparut en personne à notre bienheureux Sauveur pendant qu'il était sur la terre, et il tâcha de faire succomber le fils du Très-Haut au péché. Il le plaça sur le haut du temple et lui dit : « Si vous êtes le fils de Dieu, jetez-vous en bas, car il est écrit qu'il a ordonné à ses anges de vous conserver, et qu'ils vous soutiendront de leurs mains, de peur que vous ne heurtiez le pied contre quelque pierre. » Mais Notre-Seigneur lui répondit : « Il est écrit aussi : Vous ne tenterez point le Seigneur votre Dieu. » Ainsi, bien des âmes sont tentées de se jeter la tête la première dans l'abîme du péché; elles se flattent de ne pas arriver à l'enfer qui est au fond, de ne pas se heurter contre ses roches meurtrières, de ne pas être plongées dans ses flammes, parce que les anges et les saints courront à leur secours au moment du dernier péril, ou du moins parce que la miséricorde générale de Dieu ou ses promesses particulières viendront s'interposer entre eux et la mort pour les retirer sains et saufs du précipice. Tel est, mes frères, le péché des hommes dont je vais vous entretenir ; ce n'est pas un péché d'incrédulité et d'orgueil : c'est un péché de présomption.

Je veux constater avec plus de précision le genre de pensées qui préoccupent leur esprit, qui les tranquillisent et les satisfont dans le sein de leur irréligion. Ils se disent : « Je ne puis renoncer au péché à présent ; je ne puis abandonner tel ou tel plaisir ; je ne puis rompre avec mes habitudes d'intempérance ; je ne puis

renoncer à ces gains illicites, quitter ces employés ou ces supérieurs qui m'empêchent d'écouter la voix de ma conscience. Il m'est impossible de servir Dieu maintenant; je n'éprouve pas le désir de me repentir; je n'ai aucun goût pour la religion. Mais cela viendra petit à petit, cela viendra plus tard, et alors il me sera aussi facile d'être religieux et repentant qu'il m'est facile de pécher maintenant. J'aurai alors moins de tentations, je rencontrerai moins de difficultés. Les vieillards sont quelquefois pervers, mais ils sont encore plus généralement religieux; ils sont religieux comme par nécessité; ils jurent un peu, mentent un peu et commettent quelques autres péchés de ce genre; mais enfin ils sont exempts de péchés mortels, et quand la mort les enlève subitement, ils vont en paradis. » Lorsque ces pécheurs éprouvent quelque tentation particulière, ils pensent : « Ce n'est qu'un péché; je ne l'ai jamais commis, et je ne le commettrai plus de ma vie; » ou bien : « J'en ai commis d'aussi graves autrefois, ce n'est qu'un péché de plus, et il faudra que je me repente un jour ou l'autre. Quand je me repentirai, un péché de plus ou de moins ne changera rien à l'état de mon âme, car il faudra que je me repente de *tous* mes péchés.» Ils se disent aussi : « Si je suis damné, je ne serai pas le seul; un tel et un tel ne seront-ils pas dans le même cas que moi? Je suis un saint en comparaison d'un tel; il y a des gens qui ont péché cent fois plus que moi et qui, à la fin, se sont repentis. »

Or, mes chers frères, ceux qui se font de pareilles excuses ne savent ni ce qu'est le péché en lui-même,

ni ce que sont leurs péchés; ils ne connaissent ni la laideur, ni la multitude de leurs crimes. Il faut donc établir nettement un ou deux points de doctrine qui serviront à mettre cette question dans son vrai jour, et à la faire envisager d'une manière plus juste qu'on n'est accoutumé de le faire. Ces points sont très-simples et très-connus; mais ils sont tout à fait oubliés des personnes dont je parle; sans cela, elles ne pourraient pas tranquilliser leur raison et leur conscience avec des excuses et des prétextes aussi frivoles que ceux que je viens de signaler.

Remarquez d'abord que lorsqu'une personne dit: « J'ai commis des péchés tout aussi graves auparavant; » ou bien: « Ce n'est qu'un péché de plus; » ou: « Il faut que je me repente un jour ou l'autre, et alors je me repentirai de tous mes péchés; » lorsqu'elle tient d'autres propos semblables, elle oublie que tous ses anciens péchés sont inscrits de la main de Dieu dans le livre du jugement, et que le péché qu'elle commet actuellement n'est pas une simple faute isolée, mais un péché à ajouter à une longue liste. Cette personne oublie que si ce péché est seul, il n'est pas le second ou le troisième de la liste, mais le millième, le dix millième ou le cent millième; il est le dernier d'une longue suite de péchés. Ce n'est pas le premier de ses péchés, c'est le plus récent et peut-être sera-ce le dernier, c'est-à-dire le péché final. Le pécheur oublie, fait semblant d'oublier, cherche à oublier, désire oublier tous ses péchés antérieurs, ou il ne se les rappelle que pour se dire qu'il a péché impunément jus-

que là, et que, par conséquent, il peut pécher encore sans crainte d'être châtié. Mais tout péché a son histoire; un péché n'est pas un fait isolé : il est la conséquence d'autres péchés commis en pensées ou en actions; c'est la marque d'une habitude invétérée et générale ; c'est le symptôme d'une maladie mortelle qui va en empirant, et de même qu'un brin de paille ajouté à sa charge rompt, selon le proverbe, les reins du cheval, de même notre dernier péché, quel qu'il soit, nous enlève tout espoir de salut et nous prive de notre place dans le ciel. Ainsi, mes frères, sachez-le bien, c'est une ruse diabolique que celle qui vous fait considérer vos péchés un à un, tandis que Dieu les voit dans leur ensemble. « *Signasti quasi in sacculo delicta mea,* » dit le saint homme Job. « Vous avez scellé mes péchés comme dans un sac, » et un jour ils seront tous comptés. Les péchés isolés sont comme ces coups de pinceau que le peintre donne l'un après l'autre sur sa toile ; ils sont comme les pierres que le maçon empile et cimente ensemble pour construire une maison. Les coups de pinceau, les pierres s'unissent et finissent par former un tout, tendent à un but et doivent achever une œuvre.

Allez, mes frères, commettez le péché auquel Satan vous invite, et que vous considérez à part, isolément ; regardez-le, comme Ève regardait le fruit défendu ; déclarez-le léger et de peu d'importance, et peut-être vous apercevrez-vous trop tard que ce péché est la dernière pierre du faîte de l'édifice d'iniquité qui s'élève en souvenance devant Dieu, et qui

comble la mesure de vos crimes. « Achevez donc, » dit Notre-Seigneur aux Pharisiens, « de remplir la mesure de vos pères. » La colère qui fondit sur Jérusalem n'était pas allumée seulement par les péchés du jour où Notre-Seigneur parut, bien qu'en ce jour fut commis le plus horrible de tous les crimes : le rejet de Jésus-Christ. Le péché de ce jour-là n'était que le couronnement d'une longue série de crimes. De même, à une époque plus reculée, à l'époque d'Abraham, avant que le peuple de Dieu eût pris possession de la terre promise, il régnait des péchés odieux et énormes parmi les païens qui habitaient ce pays. Cependant ils n'en furent pas chassés tout de suite, et Abraham n'y fut pas encore conduit. Pourquoi cela? Parce que les miséricordes de Dieu à leur égard n'étaient pas épuisées. Il continua d'accorder sa grâce à ce peuple abandonné, et il attendit son repentir. Mais il prévit qu'il attendrait en vain, et que viendrait l'heure de la vengeance. C'est à quoi il fit allusion, quand il dit qu'il ne donnerait pas le pays de Canaan en une seule fois à son peuple, « parce que la mesure des iniquités des Amorrhéens n'était pas encore remplie. » Elles remplirent la mesure une centaine d'années plus tard, et alors les Israélites entrèrent avec ordre d'exterminer les Amorrhéens par le glaive. Vous connaissez l'histoire de l'impie Balthasar. Au milieu de son superbe festin, pendant qu'il était plein de vin, il se fit apporter les vases sacrés d'or et d'argent appartenant au temple de Jérusalem, qui avaient été transférés à Babylone après la prise de la sainte cité; il se fit ap-

porter ces vases afin d'y boire du vin avec ses nobles, ses femmes et ses concubines. En ce moment on vit paraître des doigts semblables à ceux d'une main d'homme, qui tracèrent sur les murs de la salle du banquet l'arrêt du roi et de son royaume. Cette inscription disait : « Dieu a compté les jours de votre règne, et il en a marqué l'accomplissement ; vous avez été pesé dans la balance, et vous avez été trouvé trop léger. » Ce malheureux prince n'avait tenu aucun compte de ses péchés. De même qu'un dissipateur ne s'inquiète pas de ses dettes, il poursuivait sans remords le cours de ses cruautés, de ses iniquités, de ses abominations et de ses insultes envers la majesté divine. Enfin, la miséricorde de Dieu se lassa, et la coupe de la colère se remplit. L'heure de Balthasar arriva ; il commit un péché de plus qui fit déborder la coupe. La vengeance céleste l'atteignit, le frappa, et il fut retranché d'entre les vivants.

Il n'est pas nécessaire, mes frères, que le dernier péché commis soit un grand péché, un péché plus grand que ceux qui l'ont précédé ; il peut être moins grave. Il y avait un homme riche, dont parle notre Sauveur, qui se disait à lui-même en voyant que ses moissons étaient abondantes : « Que ferai-je ? car je n'ai pas de lieu où mettre mes récoltes. Je démolirai mes greniers, j'en construirai de plus grands et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as des provisions en réserve pour plusieurs années ; repose toi, mange, bois et réjouis-toi. » Il fut emporté cette nuit même. Le péché qu'il venait de commettre n'était pas très-extraordinaire, et certainement

ce n'était pas le premier ; mais c'était le dernier d'une longue série d'actes d'arrogance et d'oubli de Dieu. Il n'était pas plus grave que ceux qui l'avaient précédé ; mais il comblait la mesure. De même encore, le père du roi impie dont je viens de parler, Nabuchodonosor, après avoir pendant une année négligé les avertissements du prophète Daniel, qui l'invitait à dépouiller son orgueil et à se repentir, dit un jour, en se promenant dans le palais de Babylone : « N'est-ce pas là cette grande Babylone dont j'ai fait le siége de mon royaume, que j'ai bâtie dans la grandeur de ma puissance et dans l'éclat de ma gloire ? » Il avait à peine achevé ces mots, que la justice divine fondant sur lui, le frappa d'un mal étrange et nouveau qui le priva de toutes ses facultés, qui le réduisit à manger du foin, comme les bœufs, et à vivre dans les champs, comme les animaux. Son dernier mouvement d'orgueil n'était pas plus coupable que les autres; mais il comblait la mesure, et c'est pour cela qu'il fut puni.

Non, mes frères, vous ne pouvez juger si vous abusez de la patience de Dieu, si vous dépassez la limite de sa miséricorde, parce que le péché que vous commettez dans le moment vous paraît peu grave. Le dernier péché commis n'est pas toujours le plus grand. D'ailleurs vous ne pouvez calculer quel sera votre dernier péché, d'après le nombre de ceux qui l'ont précédé, car ceci varie selon les personnes. Ce point mérite une attention sérieuse. Il se peut que vous soyez perdu sans retour pour avoir commis un ou deux péchés seulement, tandis que d'autres qui en ont commis plus que

vous ne sont pas damnés. Il est impossible d'assigner la cause de cette différence; il est certain que Dieu, qui se montre miséricordieux envers tous les hommes et qui accorde sa grâce à tous, est plus miséricordieux pour les uns que pour les autres, donne des grâces plus abondantes aux uns qu'aux autres. Il en accorde à tous une part suffisante pour opérer leur salut, et beaucoup plus qu'ils n'en pourraient attendre, car ils n'ont pas le droit de rien exiger de lui; cependant il en donne plus aux uns qu'aux autres. Il nous apprend lui-même que si les habitants de Tyr et de Sidon avaient vu les miracles opérés à Corozaïn, ils auraient fait pénitence et se seraient tournés vers lui. Ce n'est qu'en nous pénétrant bien de cette vérité que nous parviendrons à nous faire une idée juste du péché en lui-même, et de ce qu'on a à attendre en vivant dans l'habitude de le commettre. De même que Dieu détermine la taille, les facultés, la durée de la vie de chaque individu, et qu'il varie ces dons pour chacun de nous, selon sa volonté, de même qu'il accorde aux uns un jour d'existence seulement, tandis qu'il donne aux autres une vie de quatre-vingts ans, ainsi il punit les uns à leur premier péché, et les autres seulement à leur quatre-vingtième. La raison de cette différence nous est inconnue; mais elle n'est pas plus étonnante qu'une foule de faits analogues qui se passent journellement sous nos yeux dans la société. Deux hommes sont condamnés pour crime; l'un est gracié, l'autre subit sa peine; et ceci arrive lorsqu'il n'y a pas lieu d'établir la moindre différence entre le crime de l'un et celui de

l'autre, lorsque les motifs, quels qu'ils soient, qui invitent à agir envers l'un différemment qu'envers l'autre sont entièrement indépendants des coupables eux-mêmes. Vous avez entendu parler de l'usage qui existait autrefois de décimer les rebelles après les avoir faits prisonniers; on en exécutait un sur dix et on laissait la vie aux autres. Les jugements de Dieu sont conformes à cet usage, sans que nous puissions en comprendre la raison. Il n'est pas obligé d'épargner les coupables; il a le droit de les condamner tous, et cependant il ne le fait pas. Je vous présente ces observations pour vous montrer que nos idées de justice ici-bas n'empêchent pas d'agir diversement selon les personnes. Le Créateur laisse aux uns le temps de se repentir, aux autres il envoie une mort subite. Il permet à ceux-ci de mourir avec les sacrements; d'autres meurent sans l'assistance d'un prêtre pour recevoir leur acte de contrition et leur donner l'absolution. Le premier reçoit son pardon, et monte au ciel; l'autre va au séjour des peines éternelles. Personne ne peut savoir quelle fin lui est réservée; personne ne peut nous prédire si nous aurons le temps de nous repentir de nos fautes; et si nous en avons le temps, qui nous garantit que nous aurons un élan d'amour pour notre Dieu, ou un prêtre à notre portée pour nous donner l'absolution? Nous avons peut-être commis moins de péchés que notre voisin, mais ce voisin est peut-être prédestiné à la pénitence finale et à la jouissance du règne de Jésus-Christ, tandis que nous, nous serons peut-être punis avec l'esprit malin.

Oui, bien des âmes ont été retranchées de ce monde et envoyées en enfer pour leur premier péché. Tel fut le sort des anges rebelles, ainsi que nous l'apprennent les théologiens. Ils perdirent leur premier état et devinrent des démons pour leur première faute, un péché de pensée, un simple acte d'orgueil. Les saints et les personnes pieuses rapportent des exemples d'hommes et même d'enfants qui, après avoir blasphémé ou commis un premier péché mortel, furent immédiatement frappés de mort. On trouve dans l'Écriture un certain nombre de ces faits, c'est-à-dire des exemples de châtiment terrible pour un seul péché, sans égard à la vertu ni au mérite général de celui qui le commettait. Adam, pour une seule faute, légère en apparence, pour avoir mangé du fruit défendu, fut chassé du paradis et entraîna toute sa postérité dans sa ruine. Les Bethsamites regardèrent l'arche du Seigneur, et plus de cinquante mille d'entre eux furent exterminés à cause de ce seul péché. Oza porta la main à l'arche, comme pour l'empêcher de tomber, et il fut frappé de mort sur le lieu même, en punition de son audace. L'homme de Dieu venu de Juda mangea du pain et but de l'eau à Bethel, contrairement au commandement du Tout-Puissant, et fut, en conséquence de ce crime, tué par un lion à son retour. Ananie et Saphire dirent un mensonge et tombèrent morts presque aussitôt qu'ils l'eurent prononcé. Qui sommes-nous pour que Dieu attende notre repentir plus longtemps, quand il n'a pas attendu pour d'autres, et qu'il a frappé des pécheurs qui avaient moins péché que nous ?

O mes chers frères, ces pensées présomptueuses ne se présenteraient pas à notre esprit si nous avions une notion exacte de la malignité du péché, considéré en lui-même. Nous sommes des criminels, nous ne pouvons être juges dans notre propre cause. Nous sommes infatués de nous-mêmes ; nous prenons notre défense, nous nous familiarisons avec le péché, et par orgueil nous ne voulons pas nous avouer perdus. C'est par toutes ces raisons réunies que nous ne savons pas au juste ce que sont le péché, le châtiment et la grâce. Nous ne savons pas ce que c'est que le péché, parce que nous ignorons ce que c'est que Dieu, car on ne peut se former une juste idée de son énormité que lorsqu'on connaît Dieu. Il n'y a que les gloires de Dieu, ses perfections, sa sainteté, sa majesté, sa beauté qui puissent, par leur contraste, nous apprendre à connaître le péché ; et comme nous ne voyons pas Dieu ici-bas, nous ne pouvons avoir une idée exacte du péché. Il faut donc, en attendant de le contempler dans le ciel, que nous croyions par la foi ce que Dieu nous dit du péché. Mais, même dans le ciel, nous ne pourrons condamner le péché que dans la mesure où il nous sera donné de voir et de louer Dieu. Celui-là seul qui peut comprendre Dieu est capable d'apprécier le péché. Celui qui connaissait le Père de toute éternité d'une manière parfaite, montra ce qu'il pensait du péché quand il résolut de se faire homme : celui-là seul jugea le péché dans toute l'étendue de sa malignité. Celui qui, quoique Dieu, consentit à souffrir des peines inconcevables d'âme et de

corps pour racheter le péché, est seul en état de dire ce que c'est que le péché. Recevez sa parole, ou plutôt ses actes comme la preuve de cette terrible vérité qu'un seul péché mortel suffit pour vous séparer de Dieu à tout jamais. Descendez dans la tombe avec un seul péché dont vous ne vous soyez pas repenti, que Dieu ne vous ait pas pardonné, et ce péché vous entraînera en enfer. Vous pouvez avoir la certitude qu'il sera la cause de votre ruine. Ce peut être votre centième péché, comme votre premier, n'importe : un seul péché suffit pour vous perdre. Cependant, plus vous en aurez commis, plus vous serez puni. Il n'est pas nécessaire que vous soyez chargé de péchés pour périr éternellement. Il y a des pécheurs qui perdent ce monde et l'autre; ils embrassent le parti de la révolte, et en retirent non les bénéfices, mais la mort.

Ou bien, supposez que la colère de Dieu ralentira son cours, et que vous aurez le temps d'accroître le nombre de vos péchés; cela ne servira qu'à rendre plus sévère le châtiment qui vous est réservé. Dieu est terrible quand il parle au pécheur; il est plus terrible quand il contient sa colère. Il est plus à redouter encore quand il garde le silence et qu'il laisse amasser sa vengeance. Hélas! il y a des pécheurs auxquels est accordée une longue vie, une vie heureuse qu'ils passent dans l'oubli de Dieu, sans avoir songé à ce qui les attend à la fin de leur carrière, avant l'heure où l'irrévocable sentence est prononcée. La vie de ces hommes-là s'écoule avec douceur, d'une manière tranquille et gaie, comme les eaux d'un fleuve avant d'arriver à

l'abîme où elles tombent en torrents. « Ils n'ont point part aux travaux des hommes, et n'éprouvent point les fléaux auxquels les autres hommes sont exposés. » « Ils sont remplis des biens renfermés dans vos trésors ; ils ont de nombreux enfants, et ils ont légué ce qui leur restait de bien à leurs petits enfants. » « Leurs maisons sont en sûreté et en paix, et la verge de Dieu ne s'étend pas sur eux. Leurs petits enfants avancent comme un troupeau, et leurs enfants sautent dans la danse. Ils prennent le tambour et la harpe, et se réjouissent au son de l'orgue. Ils passent leurs jours dans le plaisir, et en un instant ils descendent en enfer. » C'est ce qui arriva aux habitants de Jérusalem, quand Dieu les eut abandonnés, bien qu'ils parussent plus heureux que jamais. Le roi Hérode venait de rebâtir le Temple, dont les marbres étaient d'une dimension et d'une beauté extraordinaires ; le saint édifice s'élevait brillant et éblouissant aux rayons du soleil. Les disciples du Seigneur l'invitèrent à le regarder, mais il ne vit dans ce monument que le sépulcre blanchi d'un peuple réprouvé, dont il annonça la chute. « Voyez-vous toutes ces choses? » leur dit-il. « En vérité, je vous le dis, tout ce que vous voyez ici sera tellement détruit, qu'il n'y restera pas pierre sur pierre ; » et il regarda la ville et pleura sur elle, en disant : « Si tu reconnaissais au moins en ce jour ce qui peut apporter la paix, mais maintenant tout cela est caché à tes yeux ! » En effet, son châtiment lui était inconnu ; car des millions de personnes se pressaient à la fête annuelle de la ville coupable. Sa fin paraissait bien

éloignée, et sa destruction ne semblait devoir venir qu'à une époque très-reculée dans l'avenir, lorsque déjà elle était résolue et imminente.

O changement, changement effrayant que celui qui s'opère, mes frères, quand la fatale sentence est prononcée, quand la vie mortelle finit, et que la mort éternelle commence ! Le pauvre pécheur s'est tellement accoutumé au péché, il y a succombé si longtemps, qu'il a entièrement oublié de se repentir de ses crimes. Il a fini par ne plus songer qu'il est dans un état d'inimitié envers Dieu. Il ne cherche plus à s'excuser comme il faisait au commencement. Il vit dans le monde et ne croit pas aux sacrements. Il n'a aucune confiance dans les prêtres quand il en rencontre. Peut-être il n'a jamais entendu parler de la religion catholique que pour l'insulter, et il n'en a jamais parlé lui-même qu'en la tournant en ridicule. Le soin de sa famille et de ses affaires absorbe toutes ses pensées, et s'il songe à la mort c'est avec répugnance, avec tristesse, parce que la mort est ce qui doit le séparer de ce monde ; mais il y songe sans effroi, car il ne croit pas à l'autre vie. Il a toujours joui d'une bonne et vigoureuse santé, et n'a jamais été malade. Il est d'une famille où l'on vit jusqu'à un âge très-avancé ; il compte donc sur de longs jours et croit avoir du temps devant lui. Ses amis le précèdent au tombeau ; leur mort lui inspire plus de pitié que de peine. Il vient de marier une de ses filles et d'établir un de ses fils. Il se dispose à se retirer du monde, mais il est embarrassé de savoir comment il passera son temps dans la retraite. Il se met

donc à réfléchir sur sa position, et jetant un regard dans l'avenir, il a des doutes sur bien des choses; mais il croit fermement que le Créateur est la bonté, la clémence même, et il s'irrite, il se fâche quand on lui parle des peines éternelles. Bercé de ces idées, il vit encore quelques mois, ou quelques années; enfin le délai qui lui était accordé expire, le terme de ses jours est arrivé. Le temps s'est écoulé sans bruit et à son insu; la mort le surprend comme un voleur de nuit; sa dernière heure sonne, il est enlevé de ce monde.

Mais peut-être il était catholique, et il a fait servir à sa ruine les grâces que Dieu lui avait accordées pour opérer son salut. Il a compté sur les sacrements sans chercher à se mettre dans les dispositions requises pour les recevoir. Il y eut un temps où il négligeait complétement ses devoirs religieux; mais plus tard il éprouva le désir de se réconcilier avec son Créateur. Alors il prit l'habitude de se confesser et de communier à des intervalles réguliers. Il se présenta au tribunal de la pénitence, avoua ses péchés au confesseur; le prêtre écouta cette confession très-incomplète sans se douter de son inexactitude, et ne vit aucune raison de refuser l'absolution à son pénitent. Celui-ci s'en retourna absous autant que les paroles sacramentelles peuvent le faire. Puis, quand revint l'époque où il avait coutume de se confesser, il s'adressa de nouveau au prêtre, se confessa encore et reçut, comme par le passé, une absolution de pure forme. Il tomba malade, reçut les derniers sacrements et les derniers rites de l'Église, et cependant il est

perdu. Il est perdu parce que son cœur ne s'est jamais donné réellement à Dieu, parce que, si parfois il a eu des mouvements de contrition, ces sentiments étaient passagers et ont cessé immédiatement après sa première ou sa seconde confession. Il s'est habitué à recevoir les sacrements sans le moindre repentir; il s'est accoutumé à se tromper lui-même et à négliger ses péchés les plus importants et les plus graves; il a même fini par se persuader que ses faiblesses n'étaient pas des péchés, ou du moins qu'elles n'étaient pas des péchés mortels. Il en a passé plusieurs sous silence, et sa confession est devenue aussi défectueuse que sa contrition. Mais, par cette misérable apparence de religion, il est parvenu à endormir, à paralyser sa conscience, et il a continué d'agir ainsi pendant des années, ne faisant jamais une bonne confession et recevant le sacrement de la communion en état de péché mortel, jusqu'à ce qu'enfin il est tombé malade. Alors on lui a apporté le saint Viatique et l'huile de l'extrême-onction. En les recevant, il a commis un dernier sacrilége. Puis, ainsi chargé de crimes, il a comparu devant Dieu.

Oh! quel moment terrible que celui où la pauvre âme pécheresse, en revenant à elle, se trouve tout à coup devant le tribunal de Jésus-Christ! Quel moment cruel lorsque, accablée des fatigues du voyage, éblouie par l'éclat des magnificences qui l'entourent, étourdie par la nouveauté de sa situation, incapable de comprendre où elle est, elle entend la voix de l'esprit accusateur qui énumère tous les péchés qu'elle a commis dans sa

vie, péchés qu'elle a oubliés ou qu'elle s'est pardonné complaisamment, et qu'elle n'a pas voulu considérer comme des péchés, bien qu'elle se doutât de leur caractère! Quel moment que celui où elle entend énumérer toutes les grâces de Dieu qu'elle a dédaignées, tous les avertissements qui lui ont été donnés et dont elle n'a pas tenu compte, tous les jugements par lesquels Dieu lui a parlé et qu'elle n'a pas voulu comprendre ; où cet esprit impitoyable expose comment l'âme pécheresse s'est perdue, comment elle s'est engagée dans la voie du péché, comment elle s'y est affermie et y a persévéré, comment son péché s'est engendré, a germé, a pris racine, a grandi, a poussé des feuilles et des rameaux, a porté des fruits, comment enfin la plante d'iniquité a acquis tout son développement et est arrivée à maturité pour sa condamnation ! Oh! moment plus terrible, plus épouvantable encore, lorsque le juge prend la parole, livre l'âme coupable aux geôliers de l'enfer, jusqu'à ce qu'elle ait payé la dette infinie qui la condamne. « C'est impossible ! s'écrie-t-elle. Quoi ! moi, je serais perdue ! je serais privée à tout jamais de paix et d'espérance ! Non, ce n'est pas de moi que le juge a voulu parler ! Il y a erreur ; Jésus-Christ, mon Sauveur, tendez-moi votre main, je demande une minute pour m'expliquer. Je m'appelle Demas, je suis Demas, et non Judas, ou Nicolas, ou Alexandre, ou Philète, ou Diotrephes. Quoi ! moi condamné aux peines éternelles ! Moi ! c'est impossible, cela ne saurait être ! » Et la pauvre âme se tord, lutte et se débat sous les griffes du démon puissant qui l'a saisie, et dont chaque étreinte lui cause des

souffrances inouïes. « O supplice atroce ! » s'écrie-t-elle avec désespoir et colère, comme si la sévérité du châtiment en prouvait l'injustice. « Encore un ! un troisième ! Je ne puis en supporter davantage ! Arrêtez ! horrible démon ; lâchez-moi, je suis un homme, et non pas un être comme vous ; je ne suis pas fait pour être votre pâture ou votre jouet ! Je n'ai jamais été en enfer ; je ne sens ni le soufre, ni le charnier comme vous ! J'ai des sentiments humains ; je connais ma religion ; j'ai une conscience ; j'ai un esprit cultivé; je suis versé dans les sciences et dans les arts; je me suis formé le goût par la lecture des grands écrivains ; j'avais un cœur sensible aux beautés de la nature ; je suis philosophe, ou poëte, ou habile observateur des hommes; je suis un héros, ou un homme d'état, ou un orateur, ou un homme d'esprit et d'imagination. Bien plus, je suis catholique ; je ne suis pas un protestant non régénéré ; j'ai reçu la grâce du Rédempteur ; j'approchais des sacrements d'une manière régulière tous les ans ; j'ai été élevé dans la foi catholique dès ma naissance; je suis fils des martyrs, je suis mort en communion avec l'Église ; rien de ce que j'ai été, de ce que j'ai vu, n'a jamais eu de ressemblance avec vous, ni de rapport avec les flammes et l'odeur fétide que vous exhalez: aussi, ô ennemi des hommes, je vous défie, soyez maudit ! »

Hélas ! pauvre âme ! — Et pendant qu'elle lutte ainsi contre le sort qu'elle s'est attiré et qu'elle mérite si bien, pendant qu'elle se révolte contre les compagnons qu'elle s'est choisis, son nom est peut-être so-

lennellement célébré dans ce monde où son souvenir est religieusement conservé et honoré par ses amis. On n'a pas oublié la facilité avec laquelle le défunt s'exprimait, l'abondance de ses pensées, sa sagacité, sa sagesse. On parle de lui de temps à autre; on invoque son opinion comme une autorité; on cite ses paroles; peut-être même lui a-t-on érigé un monument et a-t-on écrit son histoire. « Quel esprit vaste et profond! quelle étonnante faculté d'éclairer les questions les plus obscures, de coordonner, de concilier les idées ou les faits les plus contradictoires! » « Quel admirable discours il a prononcé en telle ou telle occasion! J'étais présent et je ne l'oublierai jamais! » Ou bien on fait allusion à lui en disant : « C'était l'opinion d'un homme d'un grand sens; » ou « un homme d'un grand mérite, que quelques-uns d'entre nous ont connu; » ou « un de mes meilleurs amis qui n'est plus avait pour habitude de faire ainsi; » ou « on n'a jamais vu son égal; personne n'était si juste dans ses remarques, plus gai, plus varié dans sa conversation, plus réservé, plus modeste dans sa manière de présenter son avis; » ou « j'ai été assez heureux pour le voir une fois quand j'étais enfant; ou « c'était un véritable bienfaiteur de son pays et de l'humanité; ses découvertes sont si belles; » ou « sa philosophie est si profonde! »

O vanité! vanité des vanités, tout est vanité! A quoi servent cette gloire, cette renommée, ces regrets? Son âme est en enfer. O fils des hommes! pendant que vous parlez ainsi, son âme commence à subir les tourments

que son corps partagera bientôt à son tour, et qui n'auront point de fin.

Vanité des vanités! misère des misères! ils ne nous écoutent pas! ils ne nous croient pas! Nous ne sommes qu'un petit groupe, et ils sont beaucoup. Les plus nombreux ne veulent pas croire aux paroles de quelques-uns. O misère des misères! il meurt tous les jours des milliers de personnes qui se réveillent devant la colère éternelle de Dieu! Jetant alors un coup d'œil rétrospectif sur les jours de leur existence terrestre, elles les trouvent courts et mauvais; elles condamnent et réprouvent les raisonnements sur lesquels elles s'appuyaient, et dont l'événement a prouvé la fausseté. Elles maudissent l'insouciance avec laquelle elles ont différé de se repentir. Elles sont tombées sous les coups de la justice de celui sur la miséricorde duquel elles croyaient pouvoir compter. Et cependant leurs amis, leurs compagnons, continuent de rire comme par le passé, et bientôt ils iront les joindre. La nouvelle génération se berce des mêmes illusions que celle qui l'a précédée. Le père ne pouvait pas croire que Dieu voulût le punir; le fils a les mêmes idées. Le père se révoltait quand on lui parlait des peines éternelles; le fils grince des dents ou sourit dédaigneusement. Le monde se louait et s'admirait il y a trente ans; il se louera et s'admirera encore dans le même nombre d'années. Ainsi s'écoule le temps, ainsi passent les générations; des milliers d'êtres se jouent de l'amour de Dieu, tentent sa justice, et, pareils à un troupeau d'animaux immondes, ils tombent la tête la première dans le précipice! O Dieu puis-

sant! ô Dieu d'amour! c'en est trop! Ton doux fils Jésus sentit son cœur se briser quand il jeta les yeux sur le spectacle lamentable de la misère de l'homme. Ce fut elle qui le fit mourir, comme il mourut pour elle. Nous aussi, nous souffrons profondément, dans une autre mesure, quand nous voyons cette misère. Nos yeux se mouillent de larmes, nos cœurs se serrent, notre tête se trouble. O tendre cœur de Jésus! pourquoi ne veux-tu pas mettre un terme à ce nombre toujours croissant de péchés et de douleurs? Quand repousseras-tu le démon dans son enfer, et fermeras-tu l'ouverture de l'abîme, afin que tes élus puissent se réjouir en toi, oubliant le souvenir de ceux qui meurent dans leur endurcissement? Oh! par ces cinq plaies de tes mains, de tes pieds et de ton côté, — sources éternelles de miséricorde, d'où l'abondance de l'éternelle Trinité coule toujours fraîche, toujours puissante, toujours bienveillante pour ceux qui te cherchent, — si le monde doit durer encore, amasses-y du moins une ample moisson, recueilles-y une plus nombreuse foule d'âmes à mettre dans ton grenier, afin que ces derniers temps surpassent les premiers sous le rapport de la sainteté, de la gloire et des triomphes de ta grâce!

« *Deus misereatur nostri et benedicat nobis.* Que Dieu ait pitié de nous et nous bénisse; qu'il fasse luire sur nous la lumière de son visage, et qu'il nous fasse miséricorde, afin que nous connaissions votre voie sur la terre et que le salut que vous avez promis soit connu de toutes les nations. Que les hommes vous

louent, ô mon Dieu ! que tous les peuples vous bénissent ; que les nations se réjouissent et tressaillent d'allégresse, parce que vous jugez les peuples dans l'équité et que vous conduisez avec droiture les nations sur la terre. Que Dieu, que notre Dieu nous bénisse, qu'il nous comble de ses bénédictions, et que son nom soit redouté jusqu'aux extrémités de la terre ! »

lement, ô mon Dieu ! que tous les peuples vous bénissent ; que les nations se réjouissent et tressaillent d'allégresse, parce que vous jugez les peuples dans l'équité et que vous conduisez avec droiture les nations sur la terre. Que Dieu, que notre Dieu nous bénisse ; qu'il nous comble de ses bénédictions, et que son nom soit redouté jusqu'aux extrémités de la terre.

TROISIÈME CONFÉRENCE.

LE PRÊTRE DE L'ÉVANGILE.

Quand Jésus-Christ, le grand prophète, le grand prédicateur, le grand missionnaire, est venu en ce monde, il y est venu de la manière la plus sainte, la plus auguste et la plus glorieuse. Quoiqu'il soit venu sur la terre dans l'humiliation et pour souffrir, quoiqu'il soit né dans une étable et qu'il ait été couché dans une crèche, il est né du sein d'une Vierge immaculée, et, sous la forme d'un enfant, il brillait d'une lumière céleste. La sainteté a marqué chaque trait de son caractère et chaque circonstance de sa mission. L'ange Gabriel a annoncé son incarnation, une vierge l'a conçu, une vierge l'a porté dans son sein, une vierge l'a allaité. Son père nourricier fut le pur et saint homme Joseph ; les anges ont proclamé sa naissance ; une étoile lumineuse en répandit la nouvelle dans les cieux. L'austère saint Jean-Baptiste alla devant sa face,

et une foule de pénitents, couverts de vêtements blancs et radieux de grâces, confessèrent leurs péchés, et le suivirent partout où il alla. De même que, dans le ciel, le soleil brille à travers les nuages et se trouve ensuite réfléchi dans le paysage, ainsi quand l'éternel soleil de justice se leva sur la terre, il changea la nuit en jour, et son éclat fit briller toutes choses.

Il vint et s'en alla. Mais comme il était venu pour introduire dans le monde une nouvelle alliance de grâce, il laissa à sa place, derrière lui, des apôtres, des maîtres, des missionnaires. — Bien alors, direz-vous, mes frères, puisque tout, à la venue de Jésus, était si glorieux autour de lui, ses serviteurs, ses représentants, ses ministres doivent, en son absence, être tels qu'il fut lui-même. Comme il fut sans péché, ils doivent être sans péché; comme il était le fils de Dieu, ils doivent au moins être des anges. Vous direz que des anges seuls peuvent être choisis pour cette charge élevée; que des anges seuls sont dignes de prêcher la naissance, les souffrances, la mort d'un Dieu.

Vous ajouterez, mes frères, que ces anges pourraient cacher leur éclat comme leur Seigneur et leur maître s'était déguisé devant eux; qu'ils pourraient se présenter, comme sous l'ancienne loi, avec la forme humaine, sans pour cela être des hommes, s'ils devaient être les prédicateurs de l'Évangile éternel et les dispensateurs de ses mystères. S'ils doivent sacrifier comme Notre-Seigneur a sacrifié; s'ils doivent continuer, appliquer le sacrifice même qu'il a offert,

prendre dans leurs mains la victime qui est Jésus-Christ lui-même, lier et délier, bénir et excommunier, recevoir les confessions de son peuple et donner à ses enfants l'absolution de leurs péchés, leur enseigner la voie de la vérité et les guider dans le sentier de la paix; s'ils devaient, dis-je, faire ces choses, qui est capable de les accomplir, si ce n'est un habitant de ces royaumes à jamais bénis, dont le Seigneur est la lumière toujours radieuse?

Et cependant, mes frères, il arrive qu'il a délégué, pour remplir le ministère de réconciliation, non des anges, mais des hommes; pour vous prêcher, il vous a envoyé vos frères, non des êtres d'une nature inconnue et d'un sang étranger, mais formés de vos os et de votre chair. « Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous fixement vers le ciel? » — Tel est le style, le ton sur lequel les anges parlent aux hommes, même quand ceux-ci sont des apôtres; c'est le ton de ceux qui, n'ayant jamais péché, parlent de la hauteur de leur perfection aux hommes qui ont commis des fautes. Mais tel n'est pas le langage de ceux que Jésus-Christ a envoyés, car ce sont vos frères qu'il a choisis, et personne autre; ils sont fils d'Adam, fils de votre nature, les mêmes que vous en nature, et en différant seulement par la grâce. Ils sont hommes comme vous, exposés aux tentations, aux mêmes tentations, aux mêmes combats intérieurs et extérieurs. Ils ont, comme vous, le monde, la chair et le démon, pour ennemis mortels. Ils ont le même cœur humain et capricieux, différant seulement du vôtre en ce que la grâce de Dieu l'a changé et le

gouverne. Les choses sont ainsi : ce ne sont pas des anges venus du ciel qui vous parlent, mais des hommes que la grâce, que la grâce seule rend différents de vous. Écoutez l'Apôtre. Quand les Lycaoniens, voyant le miracle qu'il venait d'opérer, voulaient lui offrir des sacrifices, à lui et à saint Barnabé, des sacrifices comme à des dieux, il se précipita au milieu d'eux et s'écria : « O hommes ! que voulez-vous faire ? Nous ne sommes que des hommes comme vous ; » ou, suivant l'expression plus énergique du grec : « Nous avons les mêmes passions que vous. » Il dit encore, en écrivant aux Corinthiens : « Nous ne nous prêchons pas nous-mêmes, mais nous prêchons Jésus-Christ Notre-Seigneur ; et quant à nous, nous nous regardons comme ses serviteurs pour Jésus, parce que le même Dieu qui a commandé que la lumière sortît des ténèbres est celui qui a fait luire sa clarté dans nos cœurs, afin que nous puissions éclairer les autres par la connaissance de la gloire de Dieu, selon qu'elle paraît en Jésus-Christ. Or, nous portons ce trésor *dans des vases de terre.* » Et plus loin, il dit de lui-même : « De peur que la grandeur de mes révélations ne me causât de l'élèvement, Dieu a permis que je ressentisse dans ma chair un aiguillon qui est l'ange et le ministre de Satan, afin que je ne m'élève point. » Tels sont, mes frères, vos ministres, vos prédicateurs, vos prêtres. Ils ne sont ni des anges, ni des saints, quoiqu'ils ne soient pas pécheurs ; mais des hommes qui eussent été pécheurs, si la grâce de Dieu n'était venue à leur aide, et qui, tout en s'efforçant, par la miséricorde de Dieu,

d'être des saints dans l'autre monde, vivent néanmoins ici-bas au milieu des infirmités, des tentations, et n'ont d'espoir de persévérer jusqu'à la fin qu'en la grâce de Dieu, qu'ils n'ont pas méritée.

Quelle étrange, quelle frappante anomalie ! Tout est parfait, céleste, glorieux dans la nouvelle alliance que Dieu nous a apportée, excepté la personne de ses ministres. Lui, trois fois saint, trois fois haut, habite sur nos autels en une lumière inaccessible, et les anges y sont prosternés devant lui. Il choisit, parmi les substances et les formes visibles, ce qu'il y a de plus pur pour le représenter et le contenir. La plus belle fleur de farine et le vin du premier choix sont pris comme les symboles extérieurs de sa présence ; les mots les plus sacrés et les plus solennels sont employés dans la cérémonie du sacrifice. L'autel et le sanctuaire sont ornés avec décence ou splendeur, suivant que nos moyens le permettent. Le prêtre remplit son ministère vêtu d'ornements convenables, élevant vers le ciel un cœur chaste et des mains saintes. Et cependant ce même prêtre, ainsi distingué des autres hommes, ainsi consacré, est, avec l'auréole du célibat et son manipule de chagrin, fils d'Adam, fils de pécheurs, enfant d'une nature déchue qu'il n'a pas perdue, bien qu'il ait été régénéré par la grâce. C'est presque donner la définition du prêtre, que de dire qu'il a à offrir le sacrifice pour ses propres péchés. « Car tout pontife, dit l'Apôtre, étant pris d'entre les hommes, est établi pour les hommes, en ce qui regarde le culte de Dieu, afin qu'il offre des dons et des sacrifices pour les

péchés, et qu'il puisse être touché d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur, comme étant lui-même environné de faiblesse. Et c'est ce qui l'oblige à offrir le sacrifice de l'expiation des péchés aussi bien pour lui-même que pour le peuple. » C'est pourquoi, dans le saint sacrifice de la messe, quand le prêtre offre l'hostie avant la consécration, il prononce ces paroles : *Suscipe, sancte Pater, omnipotens æterne Deus.* « Recevez, ô Père saint, Dieu éternel et tout-puissant, cette hostie sans tache que j'offre, moi qui suis votre serviteur indigne, à vous qui êtes mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences qui sont sans nombre, pour tous les assistants, et pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts, afin qu'elle profite à eux et à moi pour le salut et la vie éternelle. »

Cette loi paraît très-étrange en soi, mes chers frères ; mais elle cesse de l'être, dès que l'on considère que c'est l'ordre établi par un Dieu plein de miséricorde. Elle n'est pas étrange en Jésus, puisque l'Apôtre en donne la raison dans le passage que je viens de citer. Les prêtres de la nouvelle loi sont hommes, afin « qu'ils puissent être touchés d'une juste compassion pour ceux qui pèchent par ignorance et par erreur, comme étant eux-mêmes environnés de faiblesse. » Si vous aviez eu des anges pour prêtres, ils n'auraient pu s'affliger de vos peines, sympathiser avec vous, être touchés de compassion pour vous, avoir pour vous des tendresses et des indulgences comme nous-mêmes le pouvons. Ils n'auraient pu être vos modèles, vos gui-

des, et vous conduire de l'état de péché à une vie nouvelle, comme ces prêtres sortis du milieu de vous, qui eux-mêmes ont été guidés comme vous l'êtes à votre tour, qui peuvent tenir compte de vos peines, qui ont eu, sinon l'expérience de vos péchés, au moins celle de vos tentations, qui connaissent les emportements de la chair et les ruses du démon, même lorsque, différant de vous en cela, ils ont déjoué ces ruses, comme ces prêtres disposés, dis-je, à faire la part de votre faiblesse et à être indulgents, qui peuvent vous donner les conseils les plus pratiques et vous avertir à propos et avec prudence des dangers que vous courez. Pour ces motifs, il vous a envoyé des hommes pour ministres de réconciliation et d'intercession. Lui-même, quoiqu'il ne pût pécher, a pris néanmoins dans sa propre personne en se faisant homme, autant qu'il était possible à un Dieu, le fardeau et l'épreuve des infirmités humaines. Il ne pouvait pas être pécheur, mais il pouvait être homme ; il prit donc un cœur d'homme, afin que nous puissions lui ouvrir nos cœurs, et il « fut tenté en toutes choses pour nous servir de modèle, » et « malgré cette similitude, il fut sans péché. »

Mes frères, pesez bien cette vérité, et qu'elle soit votre consolation. Parmi les prédicateurs, parmi les prêtres de l'Évangile, il y a eu des apôtres, des martyrs, des docteurs ; il y a eu parmi eux des saints en nombre considérable ; eh bien ! de ce nombre, quelque élevé qu'ait été leur sainteté, quelque variées qu'aient été leurs grâces, quelque prodigieuse qu'ait été leur puissance, il n'en est pas un qui n'ait commencé avec

le vieil Adam, pas un qui n'ait été taillé du même roc que le plus endurci des réprouvés. Il n'en est pas un qui n'ait été façonné à l'honneur du monde, avec la même argile qui a servi à former les plus dépravés et les plus vils des pécheurs ; pas un qui ne fût, par nature, frère de ces pauvres âmes restées pour l'éternité les compagnes du démon, et qui brûlent en enfer. La grâce a vaincu la nature : telle est l'histoire des saints. Pensée salutaire pour ceux qui sont tentés de s'enorgueillir de ce qu'ils font et de ce qu'ils sont, avertissements capables de remplir de crainte ceux qui reconnaissent avec douleur au fond de leurs cœurs l'énorme différence qui existe entre eux et les saints, nouvelles joyeuses pour les hommes qui, haïssant le péché et désirant se soustraire à son joug odieux, sont cependant tentés de croire cela impossible !

Allons, mes frères, examinons cette vérité de plus près, et gravons-la dans nos cœurs. Considérons d'abord que depuis la chute d'Adam, aucun des enfants de sa postérité, à l'exception d'un seul, n'a encore été conçu sans péché. Il y a eu une seule exception ; quelle est-elle ? Nous ne parlons pas de Notre-Seigneur Jésus, car il ne fut pas conçu d'un homme, mais du Saint-Esprit : il ne s'agit donc pas de Notre-Seigneur ; mais je veux parler de la Vierge sa mère, qui, quoique conçue de père et mère humains, comme les autres créatures, fut cependant préservée de la condition commune à tout le genre humain, et en fait ne participa jamais à la transgression d'Adam. Elle

a été conçue par les voies de la nature, comme les autres créatures ; mais la grâce intervint et, s'emparant de son âme avant le péché, elle la remplit dès le premier moment de son existence, de telle sorte que le démon ne souffla pas sur elle, ne souilla pas l'œuvre de Dieu. *Tota pulchra es, Maria; et macula originis non est in te.* Mais si nous laissons de côté la très-sainte mère de Dieu, toutes les autres créatures, les saints les plus glorieux, comme les pécheurs les plus endurcis et les plus odieux, je veux dire l'âme qui devint la plus glorieuse, comme celle qui fut la plus diabolique, étaient nées l'une et l'autre entachées du même péché originel ; toutes deux étaient des enfants de malice ; toutes deux étaient incapables de gagner le ciel par la puissance qu'elles avaient reçue de la nature ; l'une et l'autre avaient en perspective de mériter l'enfer.

Ces deux âmes étaient nées dans le péché, y étaient demeurées, et celle qui fut sainte plus tard eût continué à y vivre, eût péché d'une manière épouvantable, et se serait perdue sans le secours d'une influence surnaturelle et gratuite, qui fit pour elle ce qu'elle-même eût été incapable d'accomplir. Le pauvre enfant destiné à être héritier de la gloire éternelle repose dans le sein de sa mère, faible, maladif, chagrin et malheureux ; c'est l'enfant de la douleur; il est sans espérance et sans assistance divine. Il reste ainsi plongé dans une nuit longue et accablante jusqu'à sa naissance, et enfin, quand il ouvre les yeux et aperçoit la lumière, il recule et

pleure de l'avoir vue. Mais Dieu, du haut des cieux, entend ses cris dans cette vallée de larmes, et il commence à lui prodiguer cette suite de miséricordes qui l'ont conduit de la terre aux cieux. Il envoie son prêtre pour lui administrer le premier sacrement et le baptiser par sa grâce. Alors s'opère en lui un grand changement, car au lieu de continuer à être l'esclave de Satan, il devient pour l'avenir l'enfant de Dieu. S'il était mort en cet instant, avant d'atteindre l'âge de raison, il eût été sans aucun délai conduit au ciel par les anges et admis à jouir de la présence de Dieu. Mais l'enfant n'est pas mort; il est arrivé à l'âge de raison, et oserons-nous dire, quoiqu'il en soit ainsi dans quelques cas isolés, oserons-nous dire qu'il n'a pas mésusé du grand talent qui lui a été donné, qu'il n'a pas profané la grâce qui habitait en lui, qu'il n'a pas commis de péché mortel? Dans certains cas, Dieu en soit loué! nous osons l'affirmer; c'est ce qui semble être arrivé à mon cher père, saint Philippe de Néri, qui conserva certainement la pureté de sa robe baptismale, dès le jour où il en fut revêtu. Il ne perdit jamais son état de grâce depuis le jour où il l'obtint. Il avança, d'effort en effort, de mérite en mérite, et de gloire en gloire, à travers le cours de sa longue vie, jusqu'à quatre-vingts ans, âge où il fut appelé à rendre son compte à Dieu. Il partit avec joie, traversa le purgatoire sans ressentir aucune atteinte de ses flammes, et arriva tout droit au ciel.

Telles ont été quelquefois les voies de la grâce de Dieu avec les âmes de ses élus; mais générale-

ment, comme s'il eût voulu les associer plus intimement à leurs frères et faire de la plénitude de ses faveurs pour eux une raison d'espérance et d'encouragement pour le pécheur pénitent, les hommes qui sont arrivés à être des prodiges de sainteté, des héros de l'Église, ont passé un certain temps de leur vie dans le péché, se sont jetés hors de la lumière de Dieu, ont été les esclaves de telle ou telle faiblesse, de telle ou telle erreur, jusqu'à ce qu'enfin ils se soient relevés peu à peu ou subitement, et qu'ils aient regagné l'état de grâce, ou plutôt un état plus parfait que celui qu'ils avaient perdu. C'est ce qui est arrivé à sainte Madeleine, qui avait mené une vie honteuse, à tel point que, suivant les idées religieuses de son temps, on regardait comme une souillure d'être touché par elle. Heureuse au milieu des avantages de ce monde, jeune et passionnée, elle donna son cœur aux créatures avant que la grâce de Dieu ne prévalût en elle. Mais après sa conversion elle coupa ses cheveux, mit de côté ses habits de fête, et il s'opéra en elle un changement si profond, que si vous l'aviez connue avant et après cette transformation, vous auriez cru avoir vu deux personnes distinctes et non une seule et même personne. Il ne restait dans Madeleine pénitente aucune trace de Madeleine pécheresse, si ce n'est son cœur aimant, dont l'amour se portait alors vers le ciel et Jésus-Christ. A part cela, on ne retrouvait ni trace ni souvenir de cette vision brillante et séduisante, dans la modestie, la sérénité, la tenue grave et la voix si douce de celle qui alla chercher et trouver notre Sauveur dans le jardin.

L'histoire de sainte Madeleine est aussi celle du publicain qui devint apôtre et évangéliste, lui qui, pour un vain lucre, ne se fit aucun scrupule d'entrer au service des Romains et d'opprimer le peuple auquel il appartenait. Les apôtres n'étaient pas formés d'une matière plus parfaite que les autres fils d'Adam; leur nature animale en faisait des hommes charnels et ignorants; livrés à eux-mêmes, ils auraient, comme les brutes, rampé, fixé leurs yeux et mangé sur la terre, si la grâce de Dieu ne se fût emparée d'eux, ne les eût relevés sur leurs pieds et n'eût tourné leurs regards vers le ciel. Tel était le savant pharisien qui vint de nuit trouver Jésus. Il était satisfait de sa position, jaloux de sa renommée, plein de confiance en sa raison; mais le moment arriva où, alors même que les disciples prenaient la fuite, seul il resta pour oindre le cadavre abandonné de celui qu'il avait été honteux de confesser de son vivant. Vous voyez que c'est la grâce de Dieu qui triompha dans Madeleine, dans Mathieu, dans Nicodème. La grâce céleste s'empara de la nature corrompue; elle subjugua la chair dans la pécheresse, la convoitise dans le publicain, le respect humain dans le pharisien.

Laissez-moi vous parler d'une autre conquête célèbre de la grâce de Dieu dans un siècle postérieur, et vous verrez comment il lui plut de faire un confesseur, un saint, un docteur de son Église, en le tirant à la fois du péché et de l'hérésie. Il semble que ce ne fût pas assez que le père des écoles d'Occident, l'auteur d'un millier d'ouvrages, le controversiste triomphant, le

grand champion de la doctrine de la grâce, eût été autrefois un pauvre esclave de la chair, car il fut encore la victime d'un esprit pervers. Celui qui, plus que tout autre, devait exalter la grâce de Dieu', fut laissé plus que tout autre aussi à l'expérience de la fragilité de la nature. Le grand saint Augustin (je ne parle pas du saint missionnaire de ce nom qui vint en Angleterre et convertit nos ancêtres païens), le grand évêque d'Afrique qui porta ce nom, s'inquiétait peu de son âme à une certaine époque ; il ne se demandait pas comment on peut se laver du péché ; mais, au contraire, tant qu'il fut fort et jeune, il fut avide des jouissances de la chair et des plaisirs du monde. Il était ambitieux et sensuel ; il prononçait sur la vérité et l'erreur d'après son jugement privé et son caprice ; il méprisait l'Église catholique, parce qu'elle parlait trop de foi et de soumission ; il pensait faire de sa raison la mesure de toutes choses, et il embrassa en conséquence une secte très-répandue, qui avait des prétentions philosophiques, qui disait voir les choses en grand et qui s'efforçait de rectifier les idées vulgaires, entendant par là les notions catholiques sur Dieu, sur Jésus-Christ, sur le péché et sur les moyens d'arriver au ciel. Il resta quelques années dans cette secte ; mais ce qui lui fut enseigné dans son sein ne le satisfit pas. Ces idées lui plurent quelque temps ; cependant il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il avait pris pour aliment des substances qui ne nourrissaient pas. Il eut faim et soif de quelque chose de plus substantiel ; mais il ne savait pas précisément ce que ce pourrait être. Il se méprisait de se voir

l'esclave de la chair ; il trouvait que sa religion ne l'aidait pas à la dompter. Il comprit qu'il ne possédait pas la vérité, et s'écria : « Oh ! qui me dira où la chercher? qui donc me conduira à elle ? »

Pourquoi n'entra-t-il pas de suite dans l'Église catholique ? Je vous en ai dit la raison. Il savait que la vérité n'était nulle part ailleurs ; mais il n'était pas certain de la trouver dans l'Église catholique. Il pensait qu'il y avait, dans l'ensemble de ses doctrines, quelque chose de petit, d'étroit, d'irrationnel ; il manquait du don de la foi. Alors commença en lui une grande lutte : la lutte de la nature et de la grâce, de la nature et ses satellites, la chair et la fausse raison, contre la conscience et les instances de l'Esprit divin le conduisant à des choses plus parfaites. Quoiqu'il fût en état de péché mortel et de perdition, Dieu cependant le visitait et lui faisait goûter les premiers fruits de ces influences qui devaient, au moment donné, le tirer de cet état. Le temps s'écoulait, et en le considérant, comme son ange gardien pouvait le faire , vous auriez vu en dépit de son affreuse perversité, des nombreuses luttes dont il sortait victorieux contre son adversaire tout-puissant, en dépit de son état, qui continuait à être, comme auparavant, un état de perdition, que néanmoins la grâce faisait son chemin dans son âme : il se rapprochait de l'Église. Lui-même n'en savait rien ; il ne pouvait s'apercevoir du progrès ; mais les anges de Dieu sentaient naître pour lui un intérêt des plus vifs, qui fut suivi d'une grande joie. Enfin il se trouva en pays étranger à proximité d'un grand saint, et tout en

prétendant ne pas le reconnaître pour tel, son attention se porta vers lui ; il ne put s'empêcher de se rendre dans les lieux sacrés où il lui était possible de le voir. Il commença à l'épier et à se livrer sur lui à mille conjectures ; il se demandait intérieurement s'il goûtait ou non le bonheur. Il se rendit souvent à l'église pour entendre le saint prédicateur, et se décida enfin à lui demander son avis sur le moyen de trouver ce qu'il cherchait. C'est en ce moment qu'il eut à soutenir une lutte terrible avec la chair. Il était dur, bien dur de renoncer aux péchés auxquels il s'était abandonné durant de longues années ; il était bien dur de s'en séparer pour ne plus les goûter jamais. Oh ! le péché était une chose si douce ! Comment lui dire adieu pour toujours ? Comment s'arracher à ses embrassements et entrer dans le chemin solitaire et aride qui conduit au ciel ? Mais la grâce de Dieu fut beaucoup plus douce encore, et entraînant sa conviction à mesure qu'elle s'emparait de lui, elle finit par subjuguer sa raison et par en triompher. Ainsi celui qui, sans elle, eût vécu et fût mort en enfant de Satan, devint, sous sa merveilleuse influence, un oracle de sainteté et de vérité.

Ne pensez-vous pas, mes frères, qu'après avoir été lui-même convaincu, il était plus propre qu'un autre pour convaincre ses frères, et pour prêcher la sainte doctrine qu'il avait méprisée ? Cela ne dit pas que le péché vaut mieux que l'obéissance aux lois de Dieu, ou que le pécheur est préférable à l'homme juste ; mais ces exemples signifient que Dieu, dans sa miséri-

corde, se sert du péché contre le péché, qu'il tire du péché passé un avantage actuel, que tout en lavant sa culpabilité et en soumettant sa puissance, il en laisse au pécheur pénitent une connaissance qui le rend capable, par l'expérience de ses ruses, de l'attaquer plus vigoureusement et de le frapper d'une manière plus efficace quand il le rencontre chez les autres. Ces exemples signifient que, tandis que Dieu pourrait, par sa grâce toute-puissante, rendre l'âme d'un pénitent aussi pure que si elle n'avait jamais péché, il lui laisse une tendresse et une compassion pour les autres pécheurs, une expérience sur la manière d'agir avec eux beaucoup plus grande que s'il n'avait jamais péché. Et malgré cela, il nous montre, pour notre instruction et notre consolation, dans les exemples rares et spéciaux sur l'un desquels je viens d'appeler votre attention, ce qu'il peut faire, même pour les pécheurs les plus coupables, s'ils viennent sincèrement à lui pour obtenir leur pardon et être guéris. On ne saurait assigner de limite à la bonté et à la puissance de la grâce de Dieu. Éprouver de la douleur pour ses péchés et implorer la miséricorde divine, c'est déjà une sorte de gage donné à nos cœurs qu'il nous accordera les dons précieux que nous cherchons. Il peut faire ce qu'il veut de l'âme humaine. Il est infiniment plus puissant que le mauvais esprit auquel le pécheur s'est vendu, et il peut le chasser de son âme. O mes chers frères! quoique vos consciences portent témoignage contre vous, il peut les décharger de leurs crimes. Que vous ayez péché peu ou beaucoup, il peut vous rendre aussi purs à sa vue et

aussi agréables à Dieu que si vous lui aviez toujours été fidèles. Il détruira par degrés vos habitudes de péché, et vous rendra tout à coup ses faveurs. La puissance du sacrement de la pénitence est telle que, plus ou moins lourde que soit la charge de vos péchés, il vous en débarrassera. Il lui est aussi facile de vous purifier de beaucoup de péchés que d'un petit nombre. Vous rappelez-vous d'avoir lu, dans l'Ancien Testament, la guérison de Naaman le Syrien par le prophète Élisée ? Il était atteint de cette maladie affreuse et incurable appelée la lèpre, qui formait une sorte de croûte blanche sur la peau, rendait la personne hideuse et offrait le type de ce que le péché présente d'affreux. Le prophète lui ordonna de se baigner dans le Jourdain, et la maladie disparut. « Sa chair, dit l'écrivain sacré, redevint comme celle d'un petit enfant. » Nous avons là un exemple, non-seulement de ce qu'est le péché, mais encore de la puissance de la grâce de Dieu. Elle peut revenir sur le passé ; elle peut accomplir ce qui nous paraît être sans espoir. Il n'est pas de pécheur, quelque odieux qu'il soit, qui ne puisse devenir un saint. Il n'y a pas de saint, quelque élevé qu'il soit en sainteté, qui n'ait été ou n'ait pu être un pécheur. La grâce dompte la nature, et la grâce seule a cette puissance. Prenez sainte Agnès, par exemple, cette sainte enfant qui, à l'âge de treize ans, résolut de mourir plutôt que de renier sa foi, et qui, dans le séjour même des esprits malins, où les païens la menèrent, se trouva enveloppée d'une atmosphère de pureté, et répandit autour d'elle une influence céleste. Considérez

l'angélique Louis de Gonzague, dont on ne peut pas dire avec certitude qu'il ait commis un seul péché véniel. Songez à sainte Agathe, à sainte Julienne, à sainte Rose, à saint Casimir, à saint Stanislas, saints pour qui une mauvaise pensée eût été pire que la mort. Eh bien! mes frères, il n'est pas un de ces êtres angéliques qui, privé de la grâce de Dieu, n'eût pu être dégradé, offrir l'aspect d'une lèpre dégoûtante et devenir un objet de répulsion; il n'en est pas un qui n'eût pu ou plutôt qui n'eût mené la vie d'une créature abrutie, ne fût mort de la mort d'un réprouvé, et n'eût été plongé éternellement en enfer dans les bras du démon, si Dieu n'eût placé en lui un cœur et un esprit nouveaux, si Dieu ne l'eût rendu ce qu'il ne pouvait devenir par sa propre force.

Tous les hommes religieux, mes frères, ne sont pas des saints, toutes les âmes qui se convertissent ne deviennent pas saintes. Je ne vous promettrai pas — cela est vrai — que si vous venez à Dieu, vous parviendrez à ce degré de sainteté auquel les saints sont arrivés. Mais cependant je vous montre que les saints, par leur nature, ne sont pas meilleurs que vous; que les prêtres laborieux qui ont la charge des fidèles ne sont pas, par leur nature, meilleurs que les hommes qu'ils travaillent à convertir, qu'ils s'efforcent de réformer. C'est par l'effet de la miséricorde spéciale de Dieu pour vous que nous, prêtres, sommes de la même nature que vous; c'est par considération et par commisération pour votre faiblesse qu'il nous a faits, nous vos frères, ses délégués et ses ministres de réconciliation.

C'est là ce que le monde ne peut pas comprendre. Non qu'il ne saisisse très-clairement que la nature nous donne les mêmes passions qu'à lui ; mais ce qu'il ne voit pas, ce que son esprit étroit ne lui permet pas de concevoir, c'est qu'étant semblables à lui par notre nature, nous en différions tant par la grâce. Les hommes du monde, mes frères, connaissent la puissance de la nature ; mais ils ignorent, ils ne goûtent pas la grâce de la puissance de Dieu, grâce en laquelle ils ne croient pas. Et dès qu'ils ne connaissent aucune puissance capable de dompter la nature, ils pensent qu'il n'en existe pas, et, conséquents avec eux-mêmes, ils croient que tout homme, prêtre ou non, reste en définitive tel que la nature l'a fait ; ils ne voudront jamais admettre, comme possible, que quelqu'un puisse mener une vie surnaturelle. Non-seulement le prêtre, mais quiconque est en possession de la grâce de Dieu, mène une vie surnaturelle, plus ou moins parfaite, suivant sa vocation, la mesure des grâces qui lui sont accordées, et les dispositions avec lesquelles il les reçoit. Voilà précisément ce que le monde ignore et ce qu'il n'admet pas ; aussi, quand il entend parler de la vie qu'un prêtre doit mener par profession, de son jeune âge à la vieillesse, il ne croit pas qu'il soit en réalité ce qu'il prétend être. Les gens du monde ne savent rien de la protection de Dieu, des mérites de Jésus-Christ, de l'intercession de Marie ; ils ignorent la vertu de la prière, de la confession fréquente, des messes célébrées chaque jour ; ils sont étrangers à la puissance transformatrice du très-saint

Sacrement, le pain des anges; ils n'apprécient pas l'efficacité que doivent avoir des règles salutaires, la fréquentation de saints compagnons, une longue habitude du bien, une vigilance active sur soi-même, la crainte du péché, l'horreur de l'esprit tentateur ; ils n'apprécient pas, dis-je, l'influence qu'exercent toutes ces choses quand ils cherchent à se rendre compte des moyens par lesquels une âme s'arrache au péché. Les gens du monde savent seulement que, lorsque l'esprit tentateur a une fois pénétré dans un cœur, on ne peut pas lui résister; ils savent seulement qu'il y a (si l'on peut parler ainsi) nécessité de pécher quand l'âme s'est exposée et livrée à sa perversité. Ils savent seulement que lorsque Dieu l'a abandonnée et que les bons anges se sont retirés d'elle, qu'elle néglige toute sauvegarde, toute protection, toute précaution, et qu'enfin (c'est ce qui leur arrive) la victoire du démon est déjà à moitié gagnée, ils savent, dis-je, qu'il est certain qu'elle le sera tout à fait.

Eux-mêmes, dans leur meilleur état, ont toujours été battus par le démon, avant d'avoir commencé à livrer bataille. C'est le seul état dont ils aient l'expérience; ils savent cela et rien autre chose. Ils n'ont jamais obtenu aucun avantage; ils n'ont jamais été dans les murs de la cité forte, autour desquels l'ennemi rôde en vain, dans laquelle il ne peut pénétrer, et en dehors de laquelle l'âme fidèle est trop sage pour s'aventurer. Ils jugent, dis-je, par leur expérience, et ne croient pas ce qu'ils n'ont jamais connu.

S'il y a ici présent, mes chers frères, des personnes qui nient l'efficacité de la grâce de Dieu dans le sein de l'Église, parce que ses effets ne sont pas sensibles au dehors, ce n'est pas à elles que je m'adresse. Je parle à celles qui ne limitent pas leur foi à leur expérience ; je m'adresse à celles qui croient que la grâce peut rendre la nature humaine ce qu'elle n'est pas. Je pense que ces personnes verront, non pas une cause de jalousie et de suspicion, mais un grand avantage, une grande miséricorde dans ce fait que les prêtres envoyés pour leur prêcher la vérité, pour entendre leur confession, leur donner des conseils, peuvent condescendre à leurs faiblesses, bien qu'ils n'aient pas commis leurs péchés. La tentation qui vous éprouve, mes frères, est absolument celle que ressentent tous ceux qui partagent votre nature, quoique vous y ayez succombé et que d'autres aient su y résister. Le prêtre peut vous comprendre, vous deviner, vous interpréter, quoiqu'il ne vous ait pas suivi dans vos écarts. Il sera plein de tendresse pour vous ; il vous « instruira dans un esprit de douceur, » comme dit l'Apôtre, « se considérant lui-même de peur d'être aussi tenté. »

Venez donc à nous, vous tous qui travaillez et êtes lourdement chargés, et vous trouverez la paix de l'âme. Venez à nous qui tenons maintenant la place de Jésus-Christ et vous parlons en son nom ; car, comme vous, nous aussi avons été sauvés par le sang rédempteur de Jésus-Christ ; comme vous, nous serions aussi des pécheurs perdus, si Jésus-Christ n'avait étendu sur nous sa miséricorde, si sa grâce ne nous

avait purifiés, si son Église ne nous avait reçus, si ses saints n'avaient intercédé pour nous. Soyez sauvés comme nous avons été sauvés. « Vous tous qui craignez Dieu, venez et écoutez, et nous vous dirons ce qu'il a fait pour notre âme; » prêtez l'oreille à notre témoignage; considérez la joie de notre cœur et augmentez-la en venant vous-mêmes la partager. Prenez le bon parti que nous avons pris; joignez-vous à notre compagnie; vous ne vous en repentirez jamais, croyez-en ma parole, nous avons le droit de le dire, vous ne vous repentirez jamais d'avoir cherché au sein de l'Église catholique la paix et le pardon. Car elle seule possède la grâce; elle seule a la puissance; elle seule a des saints. Vous ne vous repentirez jamais de cette résolution, quelles que soient vos inquiétudes, quelque grand que soit le sacrifice que vous ayez à faire pour venir à elle. Vous ne vous repentirez jamais d'avoir abandonné les ombres du temps et des sens, les déceptions du sentiment humain et de la fausse raison pour la liberté glorieuse des enfants de Dieu. O mes frères, quand vous aurez fait le grand pas, et que vous serez en possession de votre lot de bénédictions, comme pécheurs réconciliés avec le Père que vous aviez offensé (j'anticipe sur ce qui arrivera certainement, j'en ai la confiance, pour plusieurs d'entre vous), ô alors, mes frères, n'oubliez pas ceux qui ont été les ministres de votre réconciliation. De même qu'ils vous prient maintenant de faire votre paix avec Dieu, ainsi vous, une fois réconciliés, priez pour eux, afin qu'ils obtiennent le don précieux de la persévérance,

qu'ils puissent continuer jusqu'à l'heure de la mort à demeurer dans l'état de grâce où ils sont maintenant, de peur que, par hasard, après avoir prêché la sainteté aux autres, ils ne deviennent eux-mêmes des réprouvés.

QUATRIÈME CONFÉRENCE.

PURETÉ ET AMOUR.

La grâce divine se manifeste à nous de deux manières particulières, ainsi que nous pouvons le remarquer, soit dans l'Écriture sainte ou dans l'histoire de l'Église, soit dans la vie des saints ou celle des personnes qui mènent une vie religieuse. On trouve même ces deux manifestations de la grâce chez les apôtres de notre Seigneur. Les deux membres les plus éminents de cette sainte compagnie, saint Pierre et saint Jean, en sont pour ainsi dire la personnification. Saint Jean nous apparaît comme le saint de la pureté, et saint Pierre comme le saint de l'amour. Ce n'est pas dire que l'amour et la pureté puissent être séparés, ni qu'un saint ne possède pas toutes les vertus à la fois ; on ne saurait en conclure que saint Pierre ne fût pas aussi pur qu'aimant, et que saint Jean eût moins d'amour, parce qu'il fut si pur. Les grâces du Saint-

Esprit ne peuvent être séparées ; l'une implique les autres. Or, l'amour est une délectation en Dieu, un entraînement vers lui, un abandon de tout notre être à sa volonté. D'autre part, l'impureté est-elle autre chose que le choix pour objet de nos affections, d'un objet terrestre, criminel, que nous préférons à Dieu ? N'est-ce pas l'abandon volontaire du Créateur pour la créature, la recherche du plaisir dans l'ombre de la mort, et non dans la présence sanctifiante de la lumière et de la sainteté ? Par suite, l'homme impur n'aime pas Dieu, et celui qui n'a pas l'amour de Dieu ne peut pas être pur. Nous devons fixer nos affections sur un objet quelconque, et trouver en lui notre plaisir. Or, nous ne saurions trouver ce plaisir en deux objets, de même que nous ne pouvons servir deux maîtres opposés l'un à l'autre. Un saint peut bien moins encore manquer de pureté ou d'amour, car la flamme de l'amour ne brille qu'autant que la substance qui l'alimente est pure et sans mélange.

Cependant, quelque certain que cela soit, il n'en est pas moins évident que les œuvres spirituelles de Dieu apparaissent à nos yeux différentes les unes des autres, et qu'elles laissent voir, dans leur caractère et dans leur histoire, celles-ci telle vertu et celles-là telle autre. En d'autres termes, il plaît au divin dispensateur de la grâce, et cela pour sa gloire, d'enrichir ses saints de certains dons qui éclairent et embellissent d'une façon particulière une partie de leur âme, de manière à laisser dans l'ombre les autres vertus qui brillent en eux. Cette grâce devient aussi leur trait caractéristi-

que. Quand nous pensons à eux, elle se présente tout d'abord à notre esprit, et nous regardons leurs autres vertus comme renfermées en elle ou dépendant d'elle. Nous parlons d'eux comme s'ils n'avaient pas les autres perfections, quoiqu'ils les aient possédées, et enfin nous leur donnons un titre ou une dénomination tirée de la grâce spéciale qui a brillé en eux avec tant d'éclat. Ainsi nous pouvons parler, et c'est ce que je vais faire, nous pouvons parler, dis-je, de deux principales classes de saints, dont les emblèmes sont le lis et la rose, qui brillent d'une pureté angélique ou qui brûlent d'un amour divin.

Nous trouvons dans les deux saints Jean de grands exemples de la vie angélique. Pouvons-nous concevoir une sainteté plus majestueuse et plus sévère que celle de saint Jean-Baptiste ? Dieu lui accorda une faveur qui approchait beaucoup de la prérogative de la très-sainte Mère de Jésus ; car si elle fut conçue sans péché, lui du moins naquit sans la tache originelle. Elle fut toute pure, toute sainte, et le péché n'eut aucune part en elle, tandis que saint Jean, dans les premiers jours de son existence, eut part à la malédiction d'Adam. Il fut l'objet de la colère divine, privé de la grâce que le premier homme avait reçue, et qui est la perfection de la nature humaine. Mais dès que Jésus-Christ, son Seigneur et son Sauveur, se fut incarné, dès que Marie eut salué Élisabeth sa mère, aussitôt il reçut la grâce de Dieu, et le péché originel fut effacé de son âme. C'est pourquoi nous célébrons la nativité de saint Jean-Baptiste.

L'Église ne célèbre rien qui ne soit saint ; elle ne célèbre ni la naissance de saint Pierre, ni celle de saint Paul, ni celle de saint Augustin, ni celle de saint Grégoire, ni celle de saint Bernard, ni celle de saint Louis de Gonzague, ni celle d'aucun autre saint, quelque glorieux qu'il soit, parce que tous sont nés dans le péché. Elle célèbre leur conversion, leurs grâces, leur martyr, leur mort, la translation de leurs reliques, mais jamais leur naissance, parce qu'elle n'a jamais été sainte. L'Église ne célèbre que trois nativités, celle de Notre-Seigneur, celle de sa Mère, et enfin celle de saint Jean. Quelle faveur spéciale, mes frères, fut celle de séparer saint Jean-Baptiste du reste des saints, de le placer ainsi au-dessus des prophètes et des apôtres, quelque saints qu'ils aient été, à l'exception peut-être de Jérémie ! Tout le cours de sa vie fut privilégié comme le commencement. L'Esprit saint le conduisit dans le désert, et il y vécut des mets les plus simples, vêtu d'habits grossiers, habitant dans la retraite des bêtes sauvages, isolé des hommes durant trente ans, menant une vie de mortification et de méditation, jusqu'au jour où il fut appelé à prêcher la pénitence, à proclamer Jésus-Christ et à le baptiser. Puis, ayant accompli son œuvre, et n'ayant pas commis de péché, il fut laissé de côté comme un instrument qui a fait son usage, et il languit en prison jusqu'à ce qu'il fût décapité par le fer de l'exécuteur. Dans tout le cours de sa vie, la sainteté est la principale idée de lui qui nous frappe ; nous voyons en lui un saint des plus merveilleux, ermite dès son en-

fance, puis apôtre d'un peuple déchu, et enfin martyr. Assurément une telle vie remplit bien l'espérance que fit naître de lui avant sa naissance la parole de Marie.

L'image de son homonyme, le grand apôtre, évangéliste et prophète de l'Église, qui vint de si bonne heure dans la compagnie intime de Notre-Seigneur, et qui vécut si longtemps après ses compagnons, est encore plus magnifique et presque aussi majestueuse. Nous pouvons le contempler dans sa jeunesse, dans sa vieillesse vénérable, dans toute sa vie, du premier jour au dernier, la pureté apparaît comme la vertu spéciale qui le distingue. C'est l'apôtre vierge qui, sous ce rapport, était si cher à Notre-Seigneur, « le disciple que Jésus a aimé, » qui a reposé sur son sein, à qui il confia sa Mère quand il était sur la croix, qui aperçut dans une vision tous les prodiges qui devaient s'accomplir dans le monde jusqu'à la fin des temps. L'Église nous enseigne que de « grands honneurs doivent être rendus à saint Jean qui reposa sa tête sur le sein de Notre-Seigneur, lui à qui sa virginité valut la préférence que Jésus-Christ en croix lui accorda quand il lui confia la Vierge sa mère. C'est à cause de sa virginité qu'il fut choisi par le Seigneur, et qu'il fut plus aimé que le reste de ses disciples. La prérogative spéciale de chasteté lui fit trouver plus d'amour, parce qu'ayant été choisi par Notre-Seigneur à cause de sa virginité, il resta vierge toute sa vie. » C'est celui qui, dans sa jeunesse, avait exprimé le désir de boire avec Notre-Seigneur le calice d'amertume; c'est lui qui vécut

longtemps comme étranger dans un pays lointain, qui fut enfin mené à Rome, plongé dans de l'huile bouillante, et ensuite exilé sur une île lointaine où il finit ses jours.

Oh! comment serait-il possible de concevoir dignement la sainteté de ces deux grands serviteurs de Dieu, si différents l'un de l'autre dans leur histoire, dans les circonstances de leur vie et de leur mort, et cependant si parfaitement d'accord sur leur éloignement du monde, le calme de leur âme et leur pureté de tout péché! Le péché mortel n'entra jamais dans leur âme, et nous pouvons même croire qu'ils étaient purs de péchés véniels commis de propos délibéré. De plus, il est probable que, dans certaines circonstances et sur certains points particuliers, ils n'ont jamais commis la moindre faute. La grâce toute-puissante de Dieu domina chez eux la révolte de la raison, la perversité des sentiments, le désordre des pensées, la fièvre des passions, les illusions des sens. Ils vécurent dans un monde à eux, uniforme, serein, calme; ils vécurent dans des visions de paix, en communion avec le ciel, dans l'anticipation de la gloire. S'ils parlèrent au monde au dehors en qualité d'apôtres ou de confesseurs, ils s'adressèrent à lui comme du fond d'un sanctuaire sacré, sans se mêler à lui, alors même qu'ils lui faisaient entendre leurs paroles; c'était comme « une voix criant dans le désert. » C'est pourquoi nous les représentons plutôt comme des modèles de sainteté que d'amour, car l'amour s'adresse à un objet extérieur, se porte vers lui et travaille pour lui,

tandis que nos deux saints approchèrent si près de l'objet de leur amour, jouirent à tel point de la faveur de le recevoir dans leur sein et de s'identifier à lui, que leurs cœurs, étant eux-mêmes des cieux, n'aimèrent pas tant le ciel, et ne virent pas tant la lumière, parce qu'ils étaient eux-mêmes lumière. Ils vécurent parmi les hommes, semblables à ces anges dont il est question dans l'Ancien Testament, qui apparaissaient aux patriarches et s'adressaient à eux comme s'ils avaient été Dieu, parce que Dieu était en eux, et parlait par leur bouche. Ainsi ces deux saints étaient presque absorbés dans la divinité; ils menaient une vie angélique aussi parfaite que l'homme peut la mener; ils étaient si calmes, si tranquilles, tellement au-dessus des chagrins et des craintes, des désappointements et des regrets, des désirs et des aversions, qu'ils nous offraient l'image la plus parfaite que la terre ait jamais vue de la paix et de l'immutabilité de Dieu. Tels sont les saints qui, en si grand nombre, ont brillé par leur virginité, et que l'histoire de l'Église propose à notre vénération : saint Joseph, le grand saint Antoine, sainte Cécile qui fut servie par des anges, saint Nicolas de Bari, saint Pierre Célestin, sainte Rose de Viterbe, sainte Catherine de Sienne, une foule d'autres et, par-dessus tous, la Vierge des vierges, la reine des vierges, la bienheureuse Marie, qui, quoique comblée de la grâce de l'amour qui débordait en elle, est néanmoins, précisément parce qu'elle était le *siége de la sagesse* et *l'arche d'alliance,* plus généralement représentée sous l'emblème du lis que sous celui de la rose.

Maintenant, mes frères, occupons-nous de l'autre classe de saints dont je vous ai parlé. Nous avons admiré ceux qui ont été protégés contre le péché, d'une manière extraordinaire et quelquefois merveilleuse, ceux qui, de leur plus tendre jeunesse à leur mort, n'ont fait que grandir en force spirituelle. Supposons à présent qu'il plaise à Dieu de répandre son esprit sur ceux qui ont mésusé des secours et méprisé les premières grâces qui leur ont été accordées, sur ceux dont l'âme est par conséquent possédée par une armée d'esprits malins dont il faut les délivrer, qui sont sous l'empire d'habitudes invétérées, de passions chéries, de fausses opinions, qui ont été esclaves de Satan, non comme les enfants avant leur baptême, mais de leur pleine volonté, avec toute leur raison, avec la plénitude de leur responsabilité, de gaieté de cœur, avec la conscience de leurs actes. Dieu va-t-il attirer à lui ces âmes privilégiées, sans leur concours, sans puiser en elles les moyens de leur salut? Va-t-il les changer par sa parole, comme il l'a fait en les créant, ainsi qu'il fera à leur mort et qu'il les ressuscitera du tombeau? ou encore, va-t-il entrer dans leurs cœurs, leur parler, les persuader et les gagner ainsi à lui? Sans aucun doute, il aurait pu être avec eux pressant et absolu; il aurait pu, par une sainte violence, s'emparer d'eux et en faire des saints. Il aurait pu laisser de côté les voies ordinaires de conversion, et faire surgir des pierres mêmes des enfants à Abraham. Mais il a préféré agir autrement; sans cela, dans quel but serait-il venu sur la terre pour se manifester aux

hommes? Pourquoi, à sa venue, s'est-il entouré de tant de circonstances touchantes, attachantes et séduisantes? Pourquoi a-t-il ordonné à ses anges de proclamer qu'on pouvait le voir sous la forme d'un petit enfant dans une crèche ou sur le sein d'une Vierge à Bethléem? Pourquoi est-il allé et venu en faisant le bien? Pourquoi est-il mort en public, devant le monde, ayant près de lui sa mère et son disciple bien-aimé? Pourquoi maintenant nous dit-il combien il est exalté dans les cieux, entouré d'une armée de saints glorifiés qui sont nos intercesseurs autour de son trône? Pourquoi est-il venu à nous dans Marie et par Marie, après lui, l'image la plus parfaite de ce qui est beau et tendre, gracieux et caressant dans la nature humaine? Pourquoi se manifeste-t-il lui-même, en poussant son ineffable condescendance jusqu'à venir sur nos autels, s'humiliant ainsi lui-même, quoiqu'il règne dans les cieux? Que signifie tout cela, si ce n'est que lorsque les âmes s'égarent loin de lui, il les rappelle à l'aide d'elles-mêmes, par tous « les attraits qui gagnent les hommes, » par les voies de la nature humaine, faisant notre conquête selon sa volonté, nous sauvant en quelque sorte malgré nous-mêmes, et cependant en se servant de nous, de telle façon que même la raison et les affections du vieil homme, qui étaient devenues « des armes de perversité pour le péché, » deviennent sous la puissance de sa grâce « des armes de justice devant Dieu. »

Oui, sans doute, il nous attire à lui par « tous les attraits qui gagnent les hommes. » Et quels sont ces attraits, sinon, comme dit le prophète dans le même

verset, « les attraits, » ou « les charmes de la charité ? » Ces attraits sont la manifestation de la gloire de Dieu dans la face de Jésus-Christ, la vue des attributs et des perfections du Dieu tout-puissant, la bonté de sa sainteté, la douceur de sa miséricorde, l'éclat de son paradis, la majesté de sa loi, l'harmonie de sa Providence, la musique séduisante de sa voix, qui est l'antagoniste de la chair et le champion de l'âme contre le monde et le démon. « Vous m'avez séduit, ô Seigneur, dit le prophète, et j'ai été séduit. Vous êtes plus fort que moi, et vous l'avez emporté. » Vous avez jeté votre filet avec habileté ; ses fils enlacent chaque affection de mon cœur, et ses mailles ont été comme une puissance divine, « réduisant en servitude tous les esprits pour les soumettre à l'obéissance de Jésus-Christ. » Si le monde a ses fascinations, l'autel du Dieu vivant a aussi les siennes ; si ses pompes et ses vanités sont éblouissantes, la vision des anges qui montent et descendent l'échelle céleste le sera bien davantage. Si la vue de la terre enivre, et si ses chants exercent comme un sortilége sur l'âme, contemplez Marie plaidant pour nous de son regard si chaste, et offrant l'enfant éternel à nos caresses, tandis qu'autour d'elle on entend des chœurs de chérubins qui chantent la bénédiction qu'ils goûtent en lui. Est-ce que l'espérance divine ne produit pas ses émotions ? Est-ce que la charité divine n'a pas ses transports ? « Seigneur des armées, dit le prophète, que vos tabernacles sont aimables ! Mon âme désire ardemment d'être dans la maison du Seigneur ; et elle est presque dans la défaillance par l'ardeur de ce désir.

Mon cœur, ma chair font éclater par des transports de joie l'amour qu'ils ont pour le Dieu vivant. Un seul jour de demeure dans vos tabernacles vaut mieux que mille autres jours. J'ai choisi d'être plutôt des derniers dans la maison de mon Dieu, que d'habiter dans les tentes du pécheur. »

Ainsi que l'a dit un grand docteur et un grand pénitent, saint Augustin : « Ce n'est pas assez d'être attiré par la volonté ; vous êtes aussi attirés par le sentiment du plaisir. Qu'est-ce que d'être attiré par le plaisir? *Réjouissez-vous dans le Seigneur,* et il *vous donnera ce que votre cœur convoite.* Il est un certain plaisir de cœur auquel ce pain céleste est doux. Néanmoins si le poëte dit que *chacun est attiré par son propre plaisir,* non par nécessité, mais par plaisir, non par obligation, mais par jouissance, combien plus hardiment devons-nous dire que l'homme est attiré vers Jésus-Christ, quand il trouve sa jouissance dans la vérité, le bonheur, la justice, la vie éternelle, toutes choses qui sont Jésus-Christ. Si les sens corporels ont leurs plaisirs, est-ce que l'esprit n'a pas les siens ? Or, s'il en est ainsi, c'est pourquoi il a été dit : *Les fils de l'homme espéreront sous la protection de vos ailes ; ils seront enivrés par la richesse de votre maison, et vous leur donnerez à boire au torrent de votre plaisir : car en vous est la source de la vie, et en votre lumière nous verrons la lumière ? Celui que le Père attire vient à moi.* Qui le Père a-t-il attiré ? Celui qui a dit : *Vous êtes Jésus-Christ, le Fils du Dieu vivant.* Vous faites approcher la brebis en lui présentant une branche verte ; vous

attirez un enfant en lui offrant des fruits; il est attiré par l'amour, sans violence corporelle, par l'élan de son cœur. Si donc il est vrai que la vue d'un plaisir terrestre attire celui qui le recherche, est-ce que Jésus-Christ, quand il est révélé par son Père, ne vous attire pas? Car l'âme désire-t-elle quelque chose plus fortement que la vérité? »

Tels sont les moyens auxquels Dieu a recours pour faire sortir un saint d'un pécheur : il le prend tel qu'il est, et se sert de lui contre lui-même. Il donne à ses affections un autre cours, et il triomphe d'un amour charnel en lui inspirant une charité céleste. Non pas qu'il agisse avec le pécheur comme avec un être sans raison, poussé par ses instincts et gouverné par des impulsions extérieures, sans aucune volonté propre, pour qui un plaisir ne diffère pas d'un autre, quand il est de même nature, bien qu'il n'en jouisse pas au même degré.

Je l'ai déjà dit, et c'est la gloire de sa grâce : il s'introduit dans le cœur de l'homme, le persuade, le dompte à mesure qu'il le change. Il ne viole en rien la constitution originelle qu'il lui a donnée; il le traite en homme; il lui laisse la faculté d'agir dans tel sens ou dans tel autre; il fait appel à toutes ses puissances, à toutes ses facultés, à sa raison, à sa prudence, à son sens moral; il éveille ses craintes aussi bien que son amour; il l'éclaire sur la perversité du péché, aussi bien que sur la miséricorde de Dieu; mais néanmoins, dans l'ensemble, le principe régénérateur qui anime sa nouvelle vie, qui l'excite et le soutient, est la flamme de

la charité. Ce principe seul est assez fort pour détruire le vieil homme, briser la tyrannie des habitudes, apaiser les feux de la concupiscence et réduire en cendres les dernières retraites de l'orgueil.

C'est par suite de cela que l'amour nous apparaît comme la grâce distinctive des hommes qui ont été pécheurs avant de devenir des saints. Non que l'amour ne soit la vie de tous les saints, de ceux qui n'ont pas eu besoin de se convertir, de la très-sainte Vierge, des deux saints Jean et de tant d'autres qui sont consacrés « à Dieu et à l'Agneau comme des prémices ; » mais cela signifie que, tandis que ce principe se présente chez ceux qui n'ont jamais péché, à un état si contemplatif, qu'il devient presque la sainteté de Dieu lui-même, chez ceux où il réside comme principe de régénération, nous le voyons si plein de dévotion, de zèle, d'activité, de bonnes œuvres, qu'il donne un caractère spécial à leur histoire, et qu'il s'associe toujours à nos pensées quand nous songeons à eux.

Tel a été le grand apôtre sur lequel l'Église est bâtie, et qu'en commençant j'ai mis en contraste avec saint Jean, son compagnon d'apostolat. Soit que nous le considérions après sa première vocation, ou après son repentir, de tous les apôtres, celui qui a renié son Seigneur, brille d'une manière toute spéciale par son amour pour lui. Cet amour de Jésus-Christ, débordant avec impétuosité et abondance en amour pour ses frères, le fit choisir comme premier pasteur du troupeau. « Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que ne font ceux-ci? » Notre Seigneur l'éprouva par cette question, et la ré-

compense que lui valut sa réponse fut : « Paissez mes agneaux, paissez mes brebis. » On ose à peine le dire, mais l'apôtre que Jésus aimait fut surpassé en amour pour Jésus par un de ses frères qui ne brillait pas comme lui par la virginité, car ce n'est pas à Jean que Notre-Seigneur adresse cette question et fait cette réponse, mais à Pierre.

Un peu plus haut, dans le même récit, nous voyons encore les deux apôtres mis en contraste dans le caractère particulier dont ils brillaient. Étant dans leur barque, et Notre-Seigneur s'adressant à eux du bord du rivage, « ils ne savaient pas tout d'abord si c'était Jésus » qui leur parlait, lorsque « le disciple que Jésus aimait » dit à Pierre : « C'est le Seigneur. » Et tout à coup « Simon-Pierre ayant ouï que c'était le Seigneur, mit son habit de dessus et se jeta à la mer » pour arriver plus vite à lui. Saint Jean contemple et saint Pierre agit.

Ainsi, à la seule vue de Jésus, le cœur de Pierre s'allume, et il se précipite vers lui. De même, dans une autre occasion, quand il vit son Seigneur marcher sur la mer, sa première impulsion fut de quitter sa barque et de courir à son côté : « Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi d'aller vers vous en marchant sur les eaux. » Quand il eut succombé à sa grande faute, le regard de Jésus suffit pour le faire rentrer en lui-même ; « le Seigneur se tournant, regarda Pierre, et Pierre se rappelant la parole du Seigneur, sortit et pleura amèrement. » Dans une autre circonstance, quand plusieurs des disciples se retirèrent de sa suite

et n'allaient plus avec lui, « Jésus sur cela dit aux douze apôtres : Et vous, ne voulez-vous point aussi me quitter? » Simon-Pierre lui répondit : « A qui, irions-nous, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle; nous croyons et nous savons que vous êtes le Christ, fils de Dieu. »

Tel fut aussi cet autre grand apôtre, le docteur des Gentils, qui a été associé à saint Pierre de tant de manières. Il fut converti d'une façon miraculeuse par l'apparition de Notre-Seigneur sur la route de Damas, où il se rendait pour mettre les chrétiens à mort. Or, comment s'exprime saint Paul? « Soit que nous soyons emportés comme hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu; soit que nous nous trompions, c'est pour vous. Parce que l'amour de Jésus-Christ nous presse. Si donc quelqu'un est en Jésus-Christ, il est devenu une nouvelle créature; ce qui était devenu vieux est passé, et tout est devenu nouveau. » Ailleurs le même apôtre nous dit : « J'ai été crucifié avec Jésus-Christ, et je vis, ou plutôt ce n'est plus moi qui vis, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi; et si je vis maintenant dans ce corps mortel, j'y vis en la foi du Fils de Dieu, qui m'a aimé, et qui s'est livré lui-même à la mort pour moi. » Et ailleurs : « Je suis le moindre des apôtres; et je ne suis pas digne d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. Mais c'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis, et sa grâce n'a point été stérile en moi; mais j'ai travaillé plus que tous les autres; non pas moi toutefois, mais la grâce de Dieu qui est avec moi. » Il dit encore : « Soit que nous vi-

vions, c'est pour le Seigneur que nous vivons; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Soit donc que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur. » Vous voyez, mes frères, quel est le caractère de l'amour de saint Paul. Son amour était fervent, vif, énergique, actif, plein de grandes œuvres, « fort comme la mort,» ainsi que le dit le Sage, c'était une flamme que « les grandes eaux n'ont pu éteindre et que les fleuves n'auront point la force d'étouffer, » flamme qui a duré jusqu'à la fin; ce qui lui permettait de dire à Timothée : « J'ai bien combattu ; j'ai achevé ma course ; j'ai gardé la foi. Il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce grand jour. »

Il est, mes frères, une troisième personne, personne illustre dans les Saintes Écritures, que nous pouvons associer à ces deux grands apôtres, quand nous parlons des saints qui ont brillé par leur pénitence et leur amour : c'est Madeleine. Qui nous fournit un exemple plus frappant de ce que j'expose que «la femme qui fut pécheresse, » celle qui a lavé avec ses larmes les pieds de Notre-Seigneur, qui les a oints de parfums précieux et les a essuyés avec ses cheveux. Quel moment choisit-elle pour accomplir cette action ! Elle était venue dans la salle comme dans un but de fête, en vue de se livrer à cet acte de pénitence ! Il s'agissait d'un banquet somptueux donné par un riche pharisien pour honorer ou plutôt pour sonder Notre-Seigneur. Madeleine arriva, jeune et belle, « se réjouissant dans sa jeu-

nesse, » « marchant dans les voies de son cœur et l'étonnement de ses yeux. » Elle vint comme pour honorer la fête, ainsi que les femmes avaient l'habitude de le faire, portant avec elle de doux parfums et des pommades destinés au front et aux cheveux des hôtes. Quant à l'orgueilleux pharisien, il tolérait sa présence, pourvu qu'elle ne le touchât pas. Il la laissait venir, comme nous pourrions souffrir que des animaux domestiques entrassent dans nos appartements, sans nous inquiéter d'eux ; il la supportait comme un ornement nécessaire de la fête, tout en ne voyant en elle qu'un être sans âme ou destinée à la perdition, mais d'ailleurs ne l'intéressant en aucune manière. Lui, homme orgueilleux, et ses frères pouvaient bien « parcourir la mer et la terre pour faire un prosélyte ; » mais quant à jeter les yeux sur le cœur de Madeleine, quant à prendre son péché en pitié et à essayer de le guérir, cela ne pouvait se présenter à leurs pensées. Non, le pharisien ne songeait qu'aux nécessités de son banquet, et il y laissait venir Madeleine, sans s'inquiéter de ce que sa vie pouvait être, afin qu'elle remplît son rôle, pourvu qu'elle s'en acquittât bien et qu'elle se bornât là. Mais, ô prodige ! quel spectacle ! était-ce inspiration soudaine ou le résultat de la préméditation? Considérez cette pauvre femme toute troublée, cet enfant du péché qui s'approche pour couronner de ses doux parfums la tête de celui en l'honneur de qui la fête était donnée. Voyez-la, sa main hésite ; elle regarde, et aussitôt elle discerne l'Immaculé, le fils de la Vierge, « l'éclat de la lumière éternelle et le miroir sans tache de la majesté

de Dieu. » Elle regarde et reconnaît l'Ancien des jours, le Seigneur de la vie et de la mort, son juge ; elle le regarde de plus près, et voit dans sa figure, dans sa physionomie une bonté, une douceur sereine, majestueuse, qui la remplit de crainte, qui surpasse celle des fils des hommes, et qui éclipse toute la splendeur de la salle du festin. Elle le contemple encore, et découvre, dans son œil et son sourire, la bonté, la tendresse, la compassion, la miséricorde du Sauveur des hommes. Elle se considère ensuite elle-même. Oh ! qu'elle se trouve méprisable et hideuse, elle qui jusqu'alors avait été si vaine de ses charmes ! Que cette beauté dont l'éloge est dans la bouche de tous ses admirateurs lui paraît fanée ! que ce souffle qu'elle avait cru si enbaumé lui paraît dégoûtant quand elle songe qu'il porte l'odeur des sept esprits malins qui habitent en elle ! Dans cette attitude, elle se fût arrêtée, elle fût tombée à terre, enveloppée dans sa confusion et son désespoir, si elle n'eût jeté un nouveau regard sur celui dont la physionomie était tout amour et tout pardon. Il la regarde : c'est le pasteur qui voit la brebis égarée, et la brebis qui se rend au pasteur. Il ne lui parle pas, mais il fixe ses yeux sur elle, et elle s'approche de lui. Anges, réjouissez-vous, elle approche, n'apercevant que lui, ne s'inquiétant ni du dédain des orgueilleux, ni des plaisanteries des impudiques. Elle approche, sans savoir si elle sera sauvée ou non, si elle sera reçue ou ce qui lui arrivera. Elle sait seulement que celui qu'elle approche est la source du bien et de la vérité ainsi que de la

miséricorde ; et vers qui irait-elle, si ce n'est vers celui qui a les paroles de la vie éternelle ? « Votre perte, ô Israël ! ne vient que de vous, et vous ne pouvez attendre de secours que de moi seul. Revenez, rebelle Israël, et je ne détournerai point mon visage de vous ; parce que je suis saint et que ma colère ne durera pas éternellement. » « Nous voici, Seigneur, nous revenons à vous ; car vous êtes le Seigneur notre Dieu. Nous reconnaissons maintenant que toutes les collines et les montagnes n'étaient que mensonges ; nous reconnaissons que le salut d'Israël est véritablement dans le Seigneur notre Dieu. »

Merveilleuse rencontre entre ce qu'il y a de plus dégradé et ce qu'il y a de plus pur ! Ces mains impudiques, ces lèvres impures ont touché, ont embrassé les pieds de l'Éternel, et il n'a pas repoussé cet hommage. Pendant qu'elle est penchée sur eux et qu'elle les mouille de ses larmes, son amour pour celui qui se montrait si grand et si tolérant devient ardent dans son cœur, et y allume une flamme qui, à partir de ce moment, ne devait s'éteindre plus jamais ! Et quel degré cet amour n'atteint-il pas, quand Jésus constate devant tout le monde son pardon et la cause qui le lui a mérité ! « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Mais celui à qui on remet moins, aime moins. » Puis il dit à cette femme : « Vos péchés vous sont remis ; votre foi vous a sauvée, allez en paix. »

Depuis cet instant, mes frères, pour elle, comme plus tard pour saint Augustin et saint Ignace (grands pénitents de leur époque), l'amour fut comme une

blessure dans son âme, pleine de désirs jusqu'à la tristesse. Elle ne pouvait plus vivre hors de la présence de celui en qui elle mettait sa joie. Elle languissait après lui quand elle ne le voyait pas, et elle le servait en silence, avec révérence et attention, quand elle se trouvait en sa sainte présence. Nous lisons d'elle que dans une circonstance elle était assise aux pieds du Sauveur et prêtait l'oreille à ses paroles, lorsqu'il l'assura qu'elle avait choisi la meilleure part, et qu'elle ne lui serait pas enlevée. Après sa résurrection, elle mérita par sa persévérance de voir Notre-Seigneur avant les apôtres. Elle ne voulut pas quitter le sépulcre quand Pierre et Jean se retirèrent, mais elle y demeura sans pleurer. Et lorsque le Seigneur lui apparut et ne permit pas que ses yeux le reconnussent, elle dit d'un ton plein de compassion à celui qu'elle supposait être le gardien du jardin : « Dites-moi où vous l'avez mis, et je l'emporterai. » Quand enfin il se fit reconnaître à elle, elle allait se précipiter vers lui pour embrasser ses pieds, ainsi qu'elle avait fait au moment de sa conversion, mais, comme pour mettre à l'épreuve la fidélité de son amour, il le lui défendit. « Ne me touchez pas, dit-il, car je ne suis pas monté vers mon Père ; mais allez trouver nos frères, et dites-leur de ma part : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu. » Et il la laissa ainsi soupirer après le temps où elle le reverrait, où elle entendrait de nouveau sa voix, jouirait de son sourire, et où il lui serait permis de le servir de nouveau pour l'éternité.

Telle nous apparaît cette seconde classe de saints, quand on la met en contraste avec la première. L'amour est la vie des uns et des autres; mais tandis que l'amour de l'innocent est calme et serein, l'amour du pénitent est ardent, impétueux, généralement occupé à lutter avec le monde, et plein d'activité dans les bonnes œuvres. C'est cet amour que vous devez avoir, mes frères, si vous entretenez quelque espérance fondée de salut. Car vous avez été pécheurs d'une manière ou d'autre; vous l'avez été peut-être par mépris ouvert et avoué de la religion, ou par des transgressions secrètes, ou par indifférence, ou par quelque mauvaise habitude qui vous était chère, ou en donnant votre cœur à quelque objet de ce monde, ou en faisant votre propre volonté à la place de la volonté de Dieu. C'est pourquoi je crois pouvoir dire que vous avez besoin d'entrer en réconciliation avec lui. Vous avez eu ou vous avez besoin d'être amenés vers lui; vous avez besoin que vos péchés soient lavés par son sang, et que votre pardon soit enregistré dans le ciel. Or, qui pourra réaliser cela pour vous, si ce n'est la contrition? Et qu'est-ce que la contrition sans l'amour? Je ne dis pas que vous devez avoir l'amour qui distingue les saints, afin d'obtenir votre pardon, l'amour de saint Pierre ou celui de sainte Madeleine; mais cependant, si vous n'aviez votre part de cette même grâce céleste, vous seriez dans une situation bien précaire et offrant peu de sécurité. Si vous voulez que vos œuvres comptent pour votre pénitence, elles doivent être inspirées par la flamme de la charité. Si vous voulez être sûrs de persévérer jusqu'à la

fin, vous devez gagner cette faveur, en adressant continuellement des prières d'amour à l'auteur de la foi et de l'obéissance, à celui qui peut nous y confirmer. Si vous voulez avoir la douce perspective de lui être agréable dans vos derniers moments, souvenez-vous encore que c'est l'amour, l'amour seul, qui efface le péché. Mes frères, à cette heure terrible, vous ne pourrez peut-être pas recevoir les derniers sacrements. Vous pouvez mourir subitement ou vous trouver éloignés d'un prêtre. Vous pouvez être abandonnés à vous-mêmes, n'avoir d'autre ressource que votre componction, votre repentir, vos résolutions d'amendement. Vous pouvez avoir été, depuis plusieurs semaines, éloignés de tout secours spirituel, et être exposés à paraître devant Dieu, sans la sauvegarde, la compensation, la médiation des rites sacrés de l'Église. Oh ! qui vous sauvera alors, si ce n'est la présence « de la charité divine, répandue sur le cœur par le Saint-Esprit qui nous est donné. » A cette heure, rien ne vous servira, si vous n'avez pas eu cette habitude ferme de la charité qui préserve du péché mortel, ou si vous ne faites un acte puissant de charité qui vous en purifie.

La charité seule peut vous rendre capables de bien vivre ou de bien mourir. Comment osez-vous aller vous coucher le soir, entreprendre un voyage, affronter la présence d'une épidémie, ou même l'attaque d'une indisposition, quelque légère qu'elle soit, si vous n'êtes pas bien pourvus en vous-mêmes d'amour contre cette transformation terrible que vous subirez un jour,

sans qu'il soit possible de savoir à quelle heure et comment elle arrivera? Hélas! comment vous présenterez-vous devant le tribunal de Jésus-Christ, avec les sentiments imparfaits et contradictoires qui vous satisfont à présent, avec une certaine somme de foi, de confiance et de crainte en ses jugements; mais sans connaître la jouissance réelle que l'on goûte en lui, à son service, dans la contemplation de ses attributs, dans l'accomplissement de sa volonté et de ses commandements, jouissance dont les saints sont en possession avec une si grande plénitude, et qui seule peut donner à l'âme un titre sérieux aux mérites de la passion et de la mort de Jésus-Christ?

Avec quelle différence de sentiment, l'âme aimante paraît en présence de son rédempteur, quand elle se sépare du corps! Elle sait, bien qu'elle soit depuis plusieurs années réconciliée à lui, combien est grande la dette de châtiment qu'il lui reste à acquitter; elle sait que le purgatoire est devant elle, et que ce qu'elle peut espérer de plus raisonnable, est d'y être envoyée. Mais quelle joie de voir sa face même un instant! de prêter l'oreille à sa voix, de l'entendre parler, quoique ce soit pour punir! O Sauveur des hommes, je viens à vous; je viens à vous qui êtes ma vie et mon tout; je viens à vous dans la pensée dont je me suis nourrie toute ma vie. Je me suis donnée à vous dès que j'ai pris ma place dans le monde; de bonne heure, je vous ai recherché pour mon bien, parce que, de bonne heure, vous m'aviez enseigné que je ne trouverais pas de bien ailleurs. De qui suis-je en possession dans le

ciel, si ce n'est de vous? Qui ai-je désiré, qui ai-je possédé sur la terre, si ce n'est vous? Qui aurai-je en vue dans le tourment des flammes du purgatoire, si ce n'est vous? Oui, quoique je doive y descendre dans « ce pays désert, sans voies et sans eaux, » je ne craindrai pas de mal, parce que vous serez avec moi. Je vous ai vu aujourd'hui face à face, et cela me suffit! Je vous ai vu, et un regard de vous me console d'un siècle de chagrin dans la région inférieure où je vais descendre! Je vivrai de ce regard de mon Dieu, quoique privé de sa vue, jusqu'à ce que je revienne vous voir pour ne plus me séparer jamais de vous! Ce regard sera pour moi un rayon de soleil et une consolation pour mon âme accablée et soupirante; votre voix que j'ai entendue raisonnera à mes oreilles comme une éternelle harmonie. Rien ne me fera mal, rien ne me découragera; je supporterai les années de ma condamnation jusqu'à ce que leur fin arrive, je les supporterai bravement et patiemment. Du fond de cette vallée aride, je ne cesserai d'élever ma voix et de chanter un *Confiteor* perpétuel qui s'adressera à vous et à vos saints, au Dieu tout-puissant, à la bienheureuse Marie toujours vierge, votre mère et la mienne, immaculée dans sa conception, au bienheureux archange Michel, créé dans sa pureté par la main même de Dieu, à saint Jean-Baptiste, sanctifié dans le sein de sa mère, et, après eux, aux saints apôtres Pierre et Paul, pénitents que leur expérience du péché porte à avoir compassion du pécheur, à tous les saints, à ceux qui ont vécu dans la contemplation ou dans les combats

durant les jours de leur pèlerinage. J'adresserai à tous mes supplications, les priant de « se souvenir de moi, puisqu'ils sont dans la félicité, et de me prendre assez en pitié pour faire mention de moi au Roi des cieux, afin qu'il me tire de cette prison. » Et enfin, « Dieu sèchera les larmes de mes yeux, et je n'aurai pas à craindre plus longtemps les souffrances, les pleurs, la tristese et la mort, parce que toutes ces choses seront passées. »

durant les jours de leur pèlerinage. J'adresserai à tous mes supplications, les priant de « se souvenir de moi, puisqu'ils sont dans la félicité, et de me prendre assez en pitié pour faire mention de moi au Roi des cieux, afin qu'il me tire de cette prison. » Et enfin, « Dieu séchera les larmes de mes yeux, et je n'aurai pas à craindre plus longtemps les souffrances, les pleurs, la tristesse et la mort, parce que toutes ces choses seront passées. »

CINQUIÈME CONFÉRENCE.

LA SAINTETÉ EST LE CRITÉRIUM DU PRINCIPE CHRÉTIEN.

Un fait que vous connaissez fort bien et que peu de personnes contestent, c'est que nous avons tous au fond du cœur une voix secrète, un sens intime qui nous fait distinguer le bien du mal, qui sert de régulateur à nos pensées et à nos actions. Cette voix s'appelle conscience, et, bien qu'elle ne soit pas toujours assez puissante pour nous diriger, elle est cependant assez forte et assez impérieuse pour influencer notre manière de voir et déterminer les jugements que nous portons sur les divers objets qui tombent sous nos sens. Mais la conscience ne peut remplir convenablement cette fonction importante sans un secours du dehors ; elle a besoin d'être dirigée et soutenue. Abandonnée à elle-même, elle peut encore nous servir fidèlement pendant quelque temps ; mais, bientôt après, elle se trouble, elle hésite et s'égare ; il faut, pour qu'elle ne

se trompe pas, qu'elle soit maintenue dans la ligne du devoir par de bons enseignements, par de bons exemples, et malheureusement ces secours extérieurs, ces enseignements, ces exemples sont rares, et quelquefois ils manquent totalement.

Oui, ils manquent tellement à un très-grand nombre de personnes, que leur conscience finit par sortir du sentier qu'elle doit suivre ; elle ne les guide plus vers le ciel que par de longs détours et par un chemin indirect. Même dans des pays qu'on regarde comme chrétiens, cette lumière intérieure s'obscurcit, parce que la lumière céleste qui éclaire tous les enfants d'Adam s'est éloignée d'eux. C'est un spectacle extrêmement triste et affligeant que de voir, dans ce pays, chez un peuple qui se vante d'être si chrétien et si éclairé, le soleil divin tellement éclipsé que le miroir de la conscience n'en peut refléter que très-peu de rayons, et réfracte à peine assez de lumière pour diriger les pas du fidèle à travers les écueils de la vie. Cette lumière intérieure, don suprême de Dieu, est insuffisante à éclairer l'horizon, à nous indiquer la direction que nous devons suivre, à nous fournir la certitude consolante que nous marchons vers notre éternelle patrie. Cette lumière était destinée à nous servir de règle, de boussole intérieure pour discerner le bien et la vérité ; elle devait nous marquer notre devoir en toute occurrence, nous apprendre à connaître le péché, à juger sainement des objets qui s'offrent à notre esprit et à nos sens, à distinguer les choses précieuses de celles qui sont à dédaigner ; elle devait nous em-

pêcher de nous laisser séduire par les faux plaisirs du monde, et dissiper les sophismes de notre raison.

Mais, hélas! quelle idée la plupart des hommes ont-ils de la vérité, de la sainteté, de l'héroïsme, de la justice et de la grandeur? Je ne recherche pas s'ils agissent d'après une notion précise de ces importants objets, car c'est là une question à part; je demande seulement s'ils en ont une idée quelconque; ou, s'ils ne peuvent entièrement effacer de leur âme les sentiments de justice et de grandeur, je demande si cependant leur manière d'envisager, de comprendre et d'appliquer ces principes, n'est pas telle qu'elle nous autorise à dire de la plus grande partie du genre humain que « la lumière qui est en lui n'est qu'obscurité! »

Faites attention à mes paroles, mes chers frères, je ne dis rien de très-difficile à comprendre, rien d'inutile; je ne dis que des choses intelligibles, incontestables et d'un intérêt général. Vous savez qu'il y a des hommes qui ne voient jamais la clarté du jour; ils vivent au fond des puits et dans des mines; ils y travaillent, y prennent leur plaisir et peut-être ils y meurent. Pensez-vous que ces hommes, quoique doués d'yeux comme nous, aient une idée nette du soleil, de son éclat et de sa chaleur? Pensez-vous qu'ils puissent concevoir la beauté de la voûte céleste, la splendeur de son azur, la variété des formes de ses nuages, la pureté de la lune et des étoiles? Peuvent-ils se représenter le spectacle des hautes montagnes et des plaines revêtues de verdure? Oh! quelle doit être la surprise d'un homme qui est subitement transporté des horreurs de

ce gouffre, où il n'a jamais vu d'autre clarté que la lueur rougeâtre des torches ou les pâles reflets d'un crépuscule blafard, dans lequel le jour et la nuit se confondent, quelle doit être, dis-je, la surprise de cet homme quand il est subitement transporté dans une atmosphère resplendissante de lumière, qu'il voit le soleil s'avancer majestueusement de l'orient à l'occident, et qu'il contemple les changements graduels, ravissants, de l'air et du ciel, du commencement à la fin du jour! Oh! quel spectacle pour un aveugle-né que d'ouvrir enfin les yeux à la lumière, d'acquérir le sens précieux de la vue dont il avait été privé jusqu'alors! Immense jouissance dont il ne s'était fait qu'une idée bien imparfaite par les moyens d'information dont il disposait, ou les descriptions qu'il en avait entendues! Il ne pouvait connaître les objets que par le tact et l'ouïe, à présent il les connaît par la vue! Cet homme ne se trouverait-il pas, comme on le dit, transporté dans « un monde nouveau? » Quelle révolution doit s'opérer à chaque heure dans ses pensées, dans ses habitudes, dans ses manières! Il ne se dirige plus seulement à l'aide de ses mains et de ses oreilles; il ne marche plus en tâtonnant; il voit son chemin; d'un coup d'œil il aperçoit des milliers d'objets, et, avantage bien plus précieux encore, il saisit leurs rapports, il constate leur position relative. Il distingue ceux qui sont petits de ceux qui sont grands, ceux qui sont rapprochés de ceux qui sont éloignés, ceux qui sont unis ensemble de ceux qui sont séparés; en un mot, les objets lui apparaissent comme formant un seul tout, et se

groupant autour de lui comme autour de leur centre.

Mais cet homme ne tarderait pas à acquérir la notion de quelque chose de plus intéressant pour lui, qui touche davantage à sa personne que tous ces objets, de quelque chose de très-différent de toutes ces formes et de tous ces phénomènes où la lumière se joue comme dans son temple, et qui lui ont inspiré une si vive admiration. Il verrait les germes impurs de l'insalubrité et de la maladie s'attacher à son corps, pénétrer en lui et se répandre au loin dans l'air, sous leur forme primitive la plus élémentaire. Il verrait l'atmosphère ambiante imprégnée d'une poussière fine qui tombe sur tout, qui s'introduit partout, qui souille tout, et qui, n'étant point enlevée avec soin, comme elle devrait l'être, engendre les maladies et les épidémies. Cette poussière est semblable à ces cendres de la fournaise que Dieu ordonna à Moïse de ramasser et de jeter à la face du ciel, afin qu'elle fît naître des ulcères et des pustules sur le corps des Égyptiens. Ce poison subtil attaque tous les êtres vivants, ceux qui voient comme les aveugles; mais c'est à l'aide de l'organe de la vue que nous en distinguons l'origine et les progrès, c'est à la faveur de la lumière du jour que nous remarquons notre malpropreté, et que nous jugeons du degré de soins nécessaires pour nous préserver de la contagion.

Or, mes frères, cette poussière, cette contagion, c'est l'image du péché. Le péché, cet ennemi si souple dans ses allures, si varié dans ses formes, si persévérant dans ses attaques, si insignifiant dans son aspect, si af-

freux, si terrible dans ses effets, cet ennemi, dis-je, s'introduit dans les cœurs d'une manière presque insensible ; mais il y engendre des plaies et des ulcères qui amènent la mort éternelle. De même que nous ne pouvons, sans le secours de la lumière, apercevoir la poussière qui se dépose sur nous, et comme cette lumière qui nous la fait voir, nous montre, par le contraste qu'elle produit, toute la laideur de cette poussière, ainsi, la lumière du monde invisible, les enseignements et les exemples de la vérité révélée, nous font connaître l'existence et la difformité du péché, que nous ignorerions entièrement sans ce secours céleste. Et de même qu'il y a des hommes qui vivent dans les souterrains et dans les mines, qui ne voient jamais la clarté du ciel, qui travaillent comme ils peuvent à la lueur des torches, il y a également une foule d'hommes, que dis-je ? des nations entières qui, bien que douées du sens de la vue par la nature, ne savent pas faire un bon usage de ce sens, parce qu'elles vivent dans des souterrains moraux, dans des abîmes spirituels, dans la région des ténèbres « dans le pays de misère et d'obscurité où habite l'ombre de la mort et où l'ordre ne règne pas. »

C'est là qu'ils sont nés, qu'ils vivent, qu'ils meurent, et, au lieu de la clarté magnifique, abondante et pure du soleil, ils ne voient que les pâles rayons d'une torche à la faveur de laquelle ils marchent à tâtons dans leurs souterrains, ou bien ils ont des lampes suspendues à la voûte, et ils « marchent à la lueur de leur feu et dans les flammes qu'ils ont allu-

mées, » parce qu'ils n'ont aucun autre moyen d'éclairer leurs ténèbres. Il leur faut une lumière quelconque, et ils s'en procurent par des moyens artificiels, faute de pouvoir faire mieux. L'homme étant un être doué de raison, ne peut par cela même vivre au hasard. Il faut qu'il règle sa vie d'après certains principes, qu'il se trace une ligne de conduite, qu'il ait un but, qu'il prenne un modèle, et se propose de se rapprocher de certains exemples. La raison ne le rend pas indépendant, comme on l'a prétendu quelquefois; elle le force, au contraire, à se soumettre à certains principes, à certaines lois pour obtenir la satisfaction de ses besoins. Il faut, par une nécessité de sa nature, que ses actions aient un but, que sa vénération ait un objet, et, lorsqu'il ne sait découvrir cet objet digne de ses hommages, il l'invente. Si son esprit n'est pas instruit des vérités d'en haut, il le meuble d'erreurs qu'il forge lui-même, ou qu'il apprend de son voisin. S'il ne connaît pas le Dieu éternel et ses saints, il se fait des dieux de sa façon, il adore des idoles. Dans lequel de ces deux cas pensez-vous, mes frères, que se trouvent nos concitoyens? Possèdent-ils le Dieu véritable, digne de notre culte, ou adorent-ils un faux dieu? Ont-ils créé ce qui n'est pas, ou découvert ce qui est? Marchent-ils dans la lumière du ciel, ou sont-ils semblables à ceux qui naissent et vivent dans des cavernes, et qui s'éclairent d'une lumière artificielle produite à l'aide d'un caillou et d'un morceau d'acier?

Jetez les yeux autour de vous, mes frères, et répondez par vous-mêmes. Examinez les objets dans les-

quels ce peuple met sa gloire ; examinez les mobiles de ses actions, le critérium de ses idées ; pesez ses opinions et ses croyances, et puis dites s'il n'est pas clair, en considérant l'idée qu'il se fait de la grandeur et du bonheur, qu'il ignore complétement ce que c'est que la véritable grandeur, la véritable bonté, la sainteté, la sublimité, la vérité, et que non-seulement il ne recherche pas ces nobles attributs de la nature divine, mais qu'il ne les admire même pas. Voilà le point sur lequel j'insiste ; je n'examine pas ce que ce peuple est ni ce qu'il fait actuellement, mais quels sont les objets de sa vénération, quels sont les dieux qu'il adore. Son dieu, c'est Mammon. Je n'entends pas par là que tous cherchent à s'enrichir ; je veux dire seulement que tous se prosternent devant la fortune. La fortune est la divinité à laquelle presque tous les hommes rendent instinctivement hommage. Ils jugent du bonheur à la fortune ; c'est sur elle qu'ils mesurent l'honneur. Il y en a des milliers qui savent fort bien qu'ils ne seront jamais riches, et qui pourtant éprouvent un certain respect, une certaine admiration à l'aspect de la fortune, comme si tout homme riche devait être un homme recommandable. Ils sont flattés d'être distingués par tel personnage connu par sa richesse ; ils sont fiers de s'être trouvés dans sa société ; ils cherchent à connaître ses amis, à se lier avec ses dépendants, à fréquenter sa maison, à le connaître, ne fût-ce que de vue. Ce n'est pas, je le répète, qu'ils espèrent de devenir riches un jour à leur tour ; ce n'est pas qu'ils soient à même de voir les trésors de l'homme opulent qu'ils admirent, car cet

homme s'habille et vit peut-être aussi simplement que les plus humbles mortels ; ce n'est pas qu'ils attendent quelque profit de leurs rapports ; non, leurs hommages sont désintéressés, ils sont le résultat d'une admiration honnête, naïve, involontaire, pour la fortune elle-même, semblable à cet amour pur que les personnes saintes éprouvent pour le créateur de toutes choses. Leurs hommages naissent d'une foi profonde en la fortune, d'une conviction intime que, quel que soit un homme, qu'il soit borné, vil, sot, décrépit, commun, cependant, s'il est riche, il n'est plus semblable aux autres hommes, il est possesseur d'un talisman, d'un charme tout-puissant, qui lui permet de faire tout ce qu'il veut.

La fortune est la première idole de notre époque ; le besoin de faire parler de soi est la seconde. Je ne m'occupe pas, je le répète, de ce que les hommes recherchent, je parle seulement de ce qu'ils estiment, de ce qu'ils révèrent, car ils peuvent ne pas se trouver dans des conditions favorables à acquérir ce qu'ils admirent. Jamais à aucune époque de l'histoire de l'humanité, la publicité n'a été organisée comme elle l'est de notre temps; car aujourd'hui chaque individu, même le plus pauvre des ouvriers et des paysans, est instruit chaque jour des nouvelles publiques et particulières de toutes les parties du globe, par des moyens si uniformes, si certains, si prompts, qu'ils ont pris en quelque sorte la forme d'une loi naturelle. Par suite, la notoriété, ce bruit que l'on fait dans le monde, a fini par être regardée comme une chose bonne en elle-

même et un objet de vénération. Il y eut un temps où l'on ne pouvait faire parler de soi qu'à grands frais et moyennant de fortes sommes d'argent. Le monde regardait avec admiration ceux qui avaient de grands hôtels, de nombreux domestiques, beaucoup de chevaux, des maisons richement meublées, des jardins et des parcs. On les admire encore, mais on n'en trouve pas souvent l'occasion; car cette magnificence n'est le partage que d'un très-petit nombre, et l'on peut dire qu'elle n'a pas un grand nombre de témoins. La publicité, ou, comme on peut l'appeler, la célébrité que donnent les journaux, est pour la plupart des hommes ce que le bon ton et la mode (en me servant du langage du monde) sont pour les élégants et les fats. Elle devient une espèce d'idole que les hommes adorent pour elle-même, et sans faire attention à la forme sous laquelle elle s'offre à leurs yeux. Réputation bonne ou mauvaise, réputation de grand homme d'État, de grand prédicateur, de grand spéculateur, de grand expérimentateur, de grand criminel, réputation de réformateur d'écoles, d'hôpitaux, de prisons, d'ateliers, de ravisseur et d'adultère, peu importe; ce qu'on ambitionne, c'est d'être célèbre, de quelque façon que ce soit. On veut faire parler de soi, occuper le public de ses faits et gestes, et quand le scélérat célèbre tombe sous le glaive de la loi, on en fait un martyr, on s'arrache les lambeaux de ses habits, on conserve ses autographes comme des reliques précieuses, on veut voir les instruments ensanglantés qui lui ont servi à accomplir

son crime. Ce qui intéresse les hommes, ce n'est pas de savoir si tel individu a été bon, sage, saint, ou s'il a été vil, méprisable, odieux; ce qui excite la curiosité du public, c'est que tel homme a été célèbre, c'est qu'il a fait quelque chose d'extraordinaire, c'est qu'il a été (s'il est permis de parler ainsi) canonisé par les mille bouches du journalisme. Tous les hommes ne peuvent parvenir à se faire connaître; ceux qui rendent le plus grand hommage à la célébrité, n'en sont pas avides pour leur propre compte; je ne parle pas ici de la manière dont les hommes agissent; mais seulement de leur manière de penser. Il s'est rencontré de temps en temps des êtres tellement dominés de la passion de la célébrité, qu'on les a vus se porter aux actes les plus criminels pour faire du bruit. Ils savaient qu'ils faisaient mal; ils n'avaient aucune haine contre les victimes de leur crime, et, en le commettant, ils ne cherchaient qu'à satisfaire leur soif insatiable de célébrité. « Voilà tes dieux, ô Israël! » Hélas! hélas! ce peuple si grand et si noble, né pour aspirer aux grandes choses et pour les admirer, il se traîne à tâtons dans un souterrain, à la lueur d'une torche; il poursuit les feux follets qui courent sur les marécages; il ne se comprend pas lui-même, il méconnaît ses hautes destinées, et ne s'aperçoit pas de son abjection, de son impureté, parce qu'il ne jouit pas de la lumière céleste, de la clarté divine qui lui révèlerait toutes ses souillures.

Mais quel changement s'opère dans l'esprit des pécheurs, quand la main paternelle de Dieu les amène, par

quelque voie merveilleuse de sa providence, à l'orifice du puits, et de là les conduit à la pure lumière du jour! Quel changement s'opère en eux, lorsqu'avec les yeux de l'âme, avec l'intuition que donne la grâce, ils voient Jésus ce soleil de justice, le ciel rempli d'anges et d'archanges dans lequel il habite, la brillante étoile du matin qui est la bienheureuse vierge Marie, ce torrent inépuisable de lumière qui tombe du ciel pour éclairer la terre, et qui, en tombant, se décompose en une infinité de nuances qui sont les saints; lorsqu'ils voient, dis-je, la mer sans bornes, image de l'immensité divine, et, pendant la nuit, la lune tranquille et sereine, symbole de l'Église, les étoiles silencieuses, pareilles à de bons et saints pèlerins qui se rendent solitairement au séjour de l'éternel repos! Telle fut la surprise, tels furent les transports des disciples bien-aimés que Notre-Seigneur mena un jour au sommet du Tabor. Il laissa le monde malade, la foule tourmentée et inquiète, au pied de la montagne ; il conduisit ses apôtres sur la cime et se transfigura à leurs yeux. « Sa face resplendissait comme le soleil, et son vêtement était blanc comme la lumière. » Ils levèrent les yeux, et virent deux figures brillantes qui se tenaient l'une à sa droite, l'autre à sa gauche : c'étaient deux saints de l'ancienne alliance, Moïse et Élie, qui conversaient avec lui. Cette vision était vraiment céleste ! Les saints apôtres furent introduits par elle dans une nouvelle sphère d'idées et de contemplation, et saint Pierre s'écria : « Seigneur, il est bon d'être ici ; permettez que nous bâtissions trois tabernacles. » Il aurait voulu

rendre permanentes ces gloires célestes; il eût désiré les avoir toujours présentes à ses regards. Toutes les choses de la terre, les plus éclatantes, les plus belles, les plus nobles, pâlissaient, s'éclipsaient devant ces magnificences divines, et n'étaient plus, comparées à elles, que misères et corruptions. Les biens les plus substantiels du monde n'étaient que vanités; ses trésors les plus précieux du clinquant; ses joies les plus vives de l'ennui, et son péché une horreur et une abomination. Tel est, dans une certaine mesure, le contraste qui existe entre les objets que l'âme admire et recherche dans son état de nature, et ceux qui charment sa vue lorsqu'elle entre en communion avec l'Église invisible, lorsqu'elle est arrivée « au mont de Sion, à la cité du Dieu vivant, à la Jérusalem céleste, à ses myriades d'anges, à l'Église des premiers nés qui sont enrôlés dans le ciel, à Dieu le juge de tous, aux esprits des justes maintenant rendus parfaits et à Jésus le médiateur du Nouveau Testament. » Dès ce jour, une nouvelle vie commence pour l'âme. Je ne veux pas dire qu'il s'opère en elle une conversion morale; mais, qu'elle soit ou non portée (et nous sommes certains qu'elle doit l'être) à agir conformément à ce qui s'offre à ses regards, considérez cependant le changement qui doit se faire dans sa manière de voir et de juger les choses, aussitôt qu'elle a entendu la parole de Dieu, et qu'elle a cru en elle; dès qu'elle a compris que la fortune, la célébrité, l'influence, la grandeur, ne sont ni le fruit des bénédictions de Dieu, ni le critérium du bien; dès

qu'elle a compris, au contraire, que la sainteté et ses conséquences, la sainte pureté, la sainte pauvreté, le renoncement au monde, la faveur du ciel, la protection des anges, le sourire de la bienheureuse vierge Marie, les dons de la grâce, l'intervention des miracles, l'intercommunion des mérites, dès qu'elle a compris, dis-je, que toutes ces choses sont les seules vraiment sublimes et précieuses, les seules qu'on doive rechercher, les seules dont on doive parler avec révérence ! C'est pourquoi des hommes d'un esprit mondain, quoique riches, ne peuvent, s'ils sont catholiques, être semblables à ceux qui sont étrangers à l'Église, à moins qu'ils ne renoncent entièrement à la foi de leurs pères; ils conservent un respect instinctif pour les personnes qui portent sur elles les signes du ciel, et ils rendent hommage à ce qu'ils n'imitent pas.

Les catholiques ont nécessairement devant eux une idée que les protestants n'ont pas, l'idée d'un saint; ils croient, ils vénèrent l'existence de ces rares serviteurs de Dieu, qui apparaissent de temps à autre dans l'Église catholique comme des anges déguisés, et qui répandent la lumière autour d'eux, à mesure qu'ils s'acheminent vers le ciel. Ils ne font peut-être pas ce qui est juste et bon, mais ils savent distinguer ce qui est vrai de ce qui est faux; ils savent ce qu'ils doivent penser, et comment juger les choses. Ils ont un modèle pour leurs principes de conduite : c'est l'image d'un saint. Les saints naissent comme les autres hommes; ils sont, par leur nature, des enfants de la colère de Dieu; il faut que la grâce de Dieu leur vienne en

aide pour qu'ils puissent se régénérer. Ils sont baptisés comme les autres enfants d'Adam ; comme eux ils sont faibles et ignorants dans leur enfance, et comme eux ils atteignent l'âge de raison. Mais bientôt leurs parents et leurs voisins commencent à dire : « Voilà un enfant étrange ; il ne ressemble pas aux autres enfants. » Ses frères et ses camarades ont pour lui un certain respect dont ils ignorent la cause ; ils l'aiment et ne l'aiment pas tout ensemble ; ils l'aiment beaucoup malgré sa bizarrerie, et peut-être ils le respectent plus qu'ils ne l'aiment. Mais s'il y avait là un saint prêtre, ou toute autre personne, ayant longtemps servi Dieu dans la prière et l'obéissance, il leur dirait : « Cet enfant est vraiment étonnant, il promet de devenir un saint. » En attendant, il grandit, plus ou moins apprécié par ses parents ; car c'est le sort de tout ce qui est grand de n'être pas compris de suite par les esprits ordinaires. Le temps, la distance sont des conditions nécessaires pour faire reconnaître et apprécier la véritable grandeur. C'est pour cela que l'héritier de gloire dont je parle est peu remarqué d'abord, et qu'on ne commence à l'observer avec soin que lorsque (ce qui arrive quelquefois) un signe, un trait miraculeux appelle l'attention sur lui. Il a atteint l'âge de raison, et, chose étonnante à dire, il n'a jamais succombé au péché. Le premier usage que les autres enfants font ordinairement de leur raison, c'est d'en abuser ; ils n'apprennent à connaître le bien et le juste que pour ne pas le suivre.

Si nous examinons, à la lumière de la perfection di-

vine, la conduite de notre jeune saint, nous trouverons à la vérité qu'il pèche en bien des choses ; mais nous verrons aussi que ses fautes ne sont ni de propos délibéré, ni très-graves. Il se préserve de tout péché mortel ; il n'est jamais séparé de Dieu par le péché. Seulement, parfois, il se laisse aller à quelque faute ; mais il n'a point l'habitude du péché, pas même du péché véniel, parce qu'il résiste énergiquement aux tentations. Il est toujours en la présence de Dieu, et par là il se préserve du mal, car « l'esprit malin ne le touche pas. » Dans les choses moins importantes, il ne diffère pas essentiellement des autres enfants ; il est peut-être comme eux ignorant, étourdi, vif, imprévoyant, emporté ; il est enfant, il a les faiblesses, les défauts, les craintes et les espérances de son âge. Il est peut-être enclin à la colère ; il peut répondre brusquement, offenser ses parents, être léger et capricieux ; il peut ne pas avoir des idées arrêtées telles que les a un homme. Tout cela n'est pas grand'-chose ; ce sont des accidents, des défauts qui n'ont rien d'incompatible avec la présence d'une influence déterminée de la grâce unissant son jeune cœur à Dieu. Oh ! si la plupart des hommes pouvaient être aussi religieux dans la meilleure époque de leur vie que les saints le sont dans la plus mauvaise, bien qu'il y ait eu des saints qui ont été exempts même des imperfections que je viens de signaler ! Il y a eu des saints que Dieu semble avoir pris sous sa sainte garde dès le jour de leur baptême, dont il paraît avoir dès lors ouvert l'intelligence par sa grâce toute-puissante, de

telle sorte qu'ils ont pu offrir à leur Sauveur, dès leur enfance, « un sacrifice vivant, saint, agréable. » Mais enfin, quels qu'aient été les faiblesses et les péchés des saints, ces fautes faisaient exception dans leur vie; la religion présidait à toutes leurs actions, à toutes leurs pensées, et, tandis que les autres enfants sont distraits, inattentifs et ne peuvent s'appliquer à prier, les jeunes saints ne vivent que de prière, et font de cette manne céleste leur pain et leur vin quotidiens. Ils fréquentent les églises, ils aiment à se trouver en présence du très-saint Sacrement; on les voit devant quelque sainte image; ils ont des visions de la très-sainte Vierge ou des saints auxquels ils sont dévoués. Ils vivent dans une intime familiarité avec leur ange gardien; ils ont horreur de l'apparence même de la mondanité et de l'impureté. Ils jouissent ainsi par avance du spectacle du monde inconnu; ils réalisent en eux les vagues idées et les rêves de ce monde surnaturel que célèbrent les poëtes et les romanciers, monde dont la jeunesse est si amoureuse, auquel elle aspire si ardemment, avant que le péché ne la corrompe.

Le jeune saint grandit, exposé aux mêmes tentations que les autres enfants, peut-être même les siennes sont-elles plus fortes. Les hommes du monde, les hommes charnels, les hommes incrédules, ne croient pas possible de vaincre les tentations qu'ils éprouvent et auxquelles ils succombent. Ils expliquent leur conduite, en disant que le péché est inhérent à leur nature, que par conséquent ce n'est pas leur faute

s'ils pèchent, ce qui revient à dire que le péché n'est pas péché. Aussi, quand ils lisent l'histoire des saints et des personnes d'une éminente piété, ils prétendent ou qu'ils n'avaient pas des tentations comme eux, ou qu'ils ne les ont pas surmontées. Ils considèrent les saints ou comme des hypocrites, commettant en secret les péchés qu'ils condamnaient en public, ou, s'ils ont assez de pudeur pour ne pas avancer de semblables calomnies, ils soutiennent que les saints n'ont jamais éprouvé de tentations, que c'étaient des êtres d'un tempérament froid, d'un esprit simple, qui ne sont jamais arrivés à maturité, qui ne connaissaient ni le monde ni les hommes, êtres insignifiants et méprisables, tant qu'ils n'exercent aucune influence sur les autres, dangereux et odieux à cause de leur ignorance, quand ils acquièrent quelque autorité. Mais non, mes frères, lisez les vies des saints, vous verrez combien cette opinion est fausse et erronée. Ces personnes qui prétendent connaître si bien le monde et la nature humaine, ignorent un phénomène important et très-commun; elles ignorent les effets de la grâce sur le cœur de l'homme; elles ne savent pas ce que c'est que la seconde nature et le don surnaturel que l'esprit tout-puissant accorde à notre première nature déchue; elles n'ont jamais entendu parler des saints, elles n'en ont jamais lu l'histoire, elles ne s'en sont jamais fait la moindre idée.

Un saint, je le répète, est sujet aux mêmes tentations que les autres hommes ; ses tentations sont peut-être plus fortes encore, parce qu'il doit être éprouvé comme dans une fournaise, qu'il lui faut devenir riche

en mérites célestes, afin de gagner la brillante couronne qui l'attend en paradis. Malgré cela, il a des tentations, et tout ce qui le distingue des autres hommes, ce n'est pas qu'il se trouve à l'abri de leurs attraits, mais qu'il est armé contre elles. La grâce triomphe de la nature; elle triomphe ainsi chez tous ceux qui doivent être sauvés. Pour voir dans l'autre vie la face de Dieu, il faut, tandis que l'on est sur cette terre, se garantir ou se laver de tout péché mortel; mais les saints s'en préservent avec une attention, une fermeté, une promptitude et un succès, dont eux seuls donnent l'exemple. Vous avez lu, mes frères, dans les vies des saints, les étonnants récits de leurs luttes et de leurs victoires. Ils sont semblables, comme je le disais tout à l'heure, aux héros des romans de chevalerie, dont ils reproduisent la conduite noble, courageuse, magnanime. Leurs actes sont aussi beaux que la fiction et aussi réels que des faits. Ainsi voyons-nous saint Benoît qui quitte Rome encore enfant et se retire dans les gorges de l'Apennin. Il y passe trois ans dans la prière, la pénitence, la solitude, et pendant tout ce temps, le malin esprit ne cesse de l'assaillir de ses tentations. Un jour, la tentation était si forte, que le jeune saint, craignant de ne pouvoir y résister, se jeta, vêtu seulement de sa robe d'ermite, au milieu des ronces et des épines pour changer la direction de ses pensées et châtier la révolte de la chair par des piqûres et des cuissons violentes. Nous admirons aussi saint Thomas, le docteur angélique, comme on l'appelle, homme aussi saint qu'il était profond dans la science théologique, ou plutôt si

profond dans la science théologique, parce qu'il était si saint. « Dès son enfance, il avait cherché la sagesse, élevant ses mains et dirigeant ses pensées vers elle, il lui avait livré son cœur dès le commencement. » Aussi, lorsque le ministre de Satan entra dans sa chambre, n'ayant pas d'autre arme sous la main, il prit un tison ardent de son foyer, et chassa ainsi le tentateur de sa présence, après l'avoir brûlé et désappointé. Vous connaissez encore ce jeune martyr qui périt dans les premières persécutions contre les chrétiens. Les païens impies le lièrent avec des cordes, et lui présentèrent ensuite des objets propres à l'induire en péché mortel. Le jeune saint, dans son désespoir, se coupa la langue avec les dents et la cracha au visage de ceux qui cherchaient à le tenter, se préservant ainsi de la séduction par l'intensité de la douleur qu'il éprouvait.

Des traits de ce genre, mes frères, nous entr'ouvrent les cieux; ils sont comme un rayon de céleste lumière traversant tout à coup un ciel obscur. Ils agrandissent la sphère d'idées jusqu'alors inconnues, et montrent à la foule ce que Dieu peut faire et ce que l'homme peut devenir. A la vérité, tous les saints n'ont pas été dans leur jeunesse comme ceux que je viens de nommer. Un grand nombre n'ont été amenés au repentir par la grâce suprême de Dieu, qu'après une jeunesse passée dans le péché; mais, après leur conversion, ils ne différaient en rien de ceux qui avaient toujours servi le Seigneur. Ils ne différaient d'eux ni par les dons de la grâce, ni par leur mérite devant Dieu, ni par leur renoncement au monde, ni par leur

union avec Jésus-Christ, ni par leur esprit de soumission, en rien, excepté dans la sévérité de leur pénitence. D'autres ont été tirés d'un état assez ordinaire, qui n'était ni le vice ni l'incrédulité, d'un état de tiédeur et d'insouciance, pour être élevés à une grandeur héroïque ; et ces derniers, très-souvent, ont renoncé à leurs propriétés, à leur fortune, à leur rang, à leurs titres, à leur renommée, pour suivre Jésus-Christ. Des rois sont descendus de leurs trônes, des évêques ont abandonné leur dignité et leur influence, des savants ont déposé leur orgueil scientifique, pour devenir de pauvres moines, pour se nourrir de mets grossiers, se vêtir d'un humble capuchon, pour prier et veiller pendant que les autres dorment, pour mortifier leur langue par le silence, leurs membres par le travail, et pour se soumettre au joug de l'obéissance absolue à un supérieur. Dans les premiers temps du Christianisme, on vit les martyrs, parmi lesquels des enfants et des jeunes filles, qui endurèrent les plus cruelles tortures, les supplices les plus divers plutôt que de renier la foi de Jésus-Christ. Ensuite, vinrent les missionnaires qui allèrent chez les païens, qui, pour sauver les âmes, s'aventuraient sans crainte parmi les tribus sauvages, exposant leur vie et la perdant très-souvent pour étendre l'empire de leur Maître et Sauveur; mais, par leur mort comme par leur vie, ils parvenaient à amener des nations entières dans le giron de l'Église. D'autres se vouaient, en temps de guerre, à l'œuvre du rachat des prisonniers chrétiens, qu'ils tiraient des mains des vainqueurs païens ou mahomé-

tans ; d'autres soignaient les malades dans les maisons et les hôpitaux en temps d'épidémie ou de peste ; d'autres consacraient leur existence à l'instruction des classes pauvres ; d'autres se vouaient à l'éducation de l'enfance ; d'autres à de continuelles prédications et au devoir du confessionnal ; d'autres à l'étude et à la méditation ; d'autres enfin à une vie d'intercession et de prières. Les saints diffèrent considérablement entre eux, leur variété même est un gage de l'œuvre de Dieu ; mais, quelque varié que soit leur caractère, et quelle que soit la ligne qu'ils ont suivie dans l'accomplissement de leur mission céleste, ils y ont été des héros ; ils sont parvenus à être si bien maîtres d'eux-mêmes, ils ont si bien crucifié leur chair, ils ont si bien renoncé au monde, ils sont si doux, si bons, si sensibles, si miséricordieux, si pieux, si zélés, si actifs, si oublieux des injures ; ils ont éprouvé de si grandes et de si continuelles souffrances; ils ont apporté une si infatigable persévérance dans l'accomplissement de leurs travaux ; ils ont fait de si courageuses confessions, opéré tant de miracles ; ils ont remporté des victoires si étonnantes, que leur vie est pour nous un modèle de vérité, de sainteté et d'amour. Ils ne doivent pas nous servir d'exemples en toutes choses ; nous ne sommes pas obligés de les imiter en tout, pas plusque nous ne sommes tenus d'observer littéralement certains préceptes de Notre-Seigneur, tels que celui où il dit de tendre la joue aux coups de nos ennemis ou de donner notre vêtement aux pauvres, pas plus que nous ne sommes tenus de suivre le cours du soleil,

de la lune ou des étoiles au firmament; mais s'ils ne nous servent pas d'exemples en toutes choses, ils nous offrent toujours un modèle parfait de justice et de vérité. Leurs actes sont pour nous des enseignements, des leçons qui nous remettent en mémoire l'idée de Dieu, qui nous introduisent dans le monde invisible, qui nous apprennent ce que Jésus-Christ aime, qui nous montrent et nous fraient la route du ciel. Les saints sont pour nous qui les voyons, ce que sont la fortune, la célébrité, le rang et la réputation, pour cette multitude d'hommes qui vivent dans les ténèbres : c'est-à-dire des objets de vénération et de culte.

Oh ! qui peut hésiter entre la foi catholique et le culte officiel? La religion dite nationale a bien des attraits; comme moyen de police elle est le gage de la moralité et de l'ordre, de la justesse des idées, de la félicité domestique; mais elle ne conduit pas la foule dans le chemin du salut, elle ne lui indique pas la route du ciel. Elle est terrestre, ses préceptes le sont aussi. Elle parle le langage de la religion, j'en conviens, car sans cela elle ne pourrait prendre le nom de religion; mais elle ne produit aucune impression sur l'imagination, elle ne se grave pas dans le cœur, elle n'inculque pas à la conscience le sentiment du surnaturel; elle ne fait pas pénétrer dans l'esprit du peuple ces grandes idées que le monde accepte, qui sont comme une propriété commune, comme des principes ou des dogmes que tout le monde prend pour point de départ, qui se sont transmis d'âge en âge jusqu'à nous, comme des images, des échantillons de la vérité éter-

nelle. Cette religion n'enseigne pas l'invisible dans son acception véritable, et par conséquent elle ne présente à l'âme que des aperçus de ce monde, des objets matériels et tangibles, c'est-à-dire des idoles qui causent la ruine d'une foule d'âmes créées pour Dieu et pour le ciel. Elle est impuissante à combattre le monde et ses maximes; elle ne peut vaincre l'erreur par la vérité; elle suit le monde au lieu de lui servir de guide. Le monde ne rencontre qu'un antagoniste sérieux : c'est la foi catholique; elle a été fondée par Jésus-Christ lui-même; elle continuera son œuvre sur la terre comme elle l'a fait jusqu'à présent, en attendant le retour de son divin fondateur.

SIXIÈME CONFÉRENCE.

LA VOLONTÉ DE DIEU EST LE BUT DE LA VIE.

Je vais, mes chers frères, vous adresser une question qui vous paraîtra avoir été faite si souvent et, au premier abord, être si insignifiante, que vous serez étonnés que je vous l'adresse; vous la jugerez indigne de votre attention, et vous la déclarerez oiseuse et tout à fait inutile. La voici: «Pourquoi avez-vous été envoyés en ce monde?» C'est peut-être au fond une question plus simple qu'elle n'est commune, plus facile qu'elle n'est familière; je veux dire qu'elle devrait se présenter souvent à votre esprit, mais qu'elle ne s'y présente jamais. Vous ne l'avez jamais examinée qu'en passant et d'une manière superficielle, bien que vous la connaissiez depuis plusieurs années. Peut-être s'est-elle présentée une fois ou deux à votre esprit d'une manière plus particulière; mais l'attention que vous lui avez donnée était presque involontaire et ne dura qu'un instant. Plusieurs se sou-

viennent du jour où ils se firent cette question pour la première fois. Ils étaient tout petits, et, se trouvant seuls, ils se dirent tout à coup, ou plutôt, Dieu parlant en eux, leur fit se demander : « Pourquoi suis-je ici? Comment y suis-je venu? Qui m'y a mis? Qu'est-ce que j'y fais? » Ce fut peut-être le premier acte de leur raison naissante, le commencement de leur responsabilité réelle et de leurs épreuves. Peut-être est-ce à dater de ce jour qu'ils entrèrent en possession de la terrible faculté de choisir entre le bien et le mal et de commettre le péché mortel. Comme ils avançaient en âge, cette même pensée se représentait de temps en temps à leur esprit, avec une force nouvelle, tantôt pendant une maladie, tantôt sous le coup d'un grand chagrin, ou bien dans un moment d'isolement, ou en entendant un prédicateur, ou en lisant un livre religieux. Ils sentaient vivement alors la vanité et la misère des choses de ce monde, et ils se posaient cette question : « Pourquoi ai-je été envoyé sur la terre? »

Certes, ce monde vain, inutile, misérable, et pourtant superbe et insolent, ne peut répondre que bien imparfaitement à cette question. Elle doit paraître singulièrement déplacée aux habitants de cette grande et magnifique Babylone. Le monde a la prétention de remplir tous nos désirs, de suffire à tous nos besoins, comme si nous n'avions été envoyés sur cette terre que pour y vivre et y mourir, sans destinée ultérieure. Voici, selon le monde, l'explication des mystères de la vie. Chaque individu y fait ce qui lui plaît, y cherche la satisfaction de ses penchants, y poursuit ses projets, et

c'est pour cette fin qu'il a été créé. Parcourez les rues de cette cité populeuse; contemplez cette production incessante d'activité, les efforts extraordinaires du génie de l'homme, la variété infinie des physionomies, et soyez heureux! Les rues sont pleines d'une foule immense; les uns vont à leurs affaires, les autres se promènent, soit qu'ils n'ont pas d'occupation, soit qu'ils ne sont sortis que pour voir et être vus, pour étaler leur toilette et s'amuser. Les équipages des riches se mêlent aux charrettes lourdement chargées de provisions ou de marchandises, des produits de l'art ou des exigences du luxe. A droite et à gauche, des milliers de magasins ouverts et pompeusement parés, invitent les passants à faire des emplettes. Puis les rues s'élargissent et deviennent des places flanquées de vastes bâtiments de pierres ou de briques, brillant aux rayons du soleil, et environnés d'arbres qui simulent la verdure d'un jardin. Suivez les rues dans une autre direction, et vous arriverez à de vastes constructions, asiles des arts mécaniques. L'oreille est frappée d'un bruit continuel, importun, monotone, qui pénètre jusque dans les pièces les plus reculées des maisons, et au-dessus de vos têtes se déroulent dans les airs une voûte de fumée, qui dérobe la douce clarté du jour aux regards des habitants de ce royaume de labeur opiniâtre. Voilà la destinée de l'homme! Ou bien encore, restez chez vous et prenez une de ces feuilles quotidiennes qui offrent une peinture si exacte du monde. Parcourez ses colonnes d'annonces et vous verrez la liste complète des préoccupations,

des tendances, des projets, des travaux, des amusements, des plaisirs qui remplissent l'esprit de l'homme. On le voit jouer plusieurs rôles : ici, il a des marchandises à vendre; là il cherche de l'occupation ; plus loin il demande de l'argent à emprunter ; ailleurs il vous offre des maisons, de grands et de petits établissements ; il a du pain pour les masses, des objets de luxe pour les riches, des remèdes infaillibles pour les crédules, des livres nouveaux et à bon marché pour les gens studieux. Parcourez dans ce même journal les nouvelles du jour; vous y trouverez ce que font nos grands hommes dans le pays ou à l'étranger ; vous lirez des détails sur la guerre ou les bruits de guerre, le compte-rendu des séances du corps législatif ; vous verrez apparaître sur la scène politique des hommes nouveaux, tandis que les anciens hommes d'état s'en éloignent ; vous y trouverez des discussions sur les luttes politiques de telle cité ou de tel comté, les luttes des intérêts rivaux. Ce journal vous offrira le bulletin de la bourse, le taux de l'argent et des céréales, le tableau de la situation commerciale, les demandes des manufactures, l'arrivage des navires dans les ports, les accidents survenus en mer, les nouvelles de l'exportation et de l'importation, les pertes et les bénéfices, les fraudes et leur découverte.

Avancez toujours, et vous trouverez le récit de nouvelles découvertes dans les sciences et dans les arts, les soi-disant découvertes faites même dans la religion ; vous y lirez les nouvelles de la cour et de la famille royale, les amusements des grands, les spectacles

et les concerts, les procès curieux, les crimes, les accidents, les évasions, les traits de bravoure, les expériences, les disputes, les rixes, les faits singuliers et les aventures romanesques. Oh! l'étrange chose que ce que nous appelons la vie! Que de mouvement, que de bruit, quel tableau! Et tout cela n'a pas de but! et tout cela n'a aucune portée! Maintenant, mes frères, oubliez un moment le spectacle et la description du monde, efforcez-vous de pénétrer par la pensée dans le cœur de ceux qui le composent. Examinez-les aussi attentivement et d'aussi près que vous le pourrez; entrez dans leurs maisons et leurs appartements; choisissez au hasard dans une rue ou une allée étroite un palais ou l'habitation du pauvre, un bureau ou une manufacture, qu'y trouverez-vous? Hélas! écoutez ce que l'on dit, voyez ce que l'on fait! Vous trouverez chez la plupart des hommes, grands ou petits, savants ou ignorants, les mêmes pensées désordonnées, les mêmes désirs effrénés, les mêmes passions indomptées, les mêmes opinions terrestres, les mêmes caprices; vous verrez qu'ils vivent tous uniquement pour vivre, et que tous semblent dire : « Nous nous prenons nous-mêmes pour centre, pour but de toutes nos actions. » Pourquoi se donnent-ils tant de peine? pourquoi font-ils tant de projets? pourquoi vivent-ils? Ils répondent : « Nous sommes au monde pour satisfaire nos penchants; la vie serait insupportable si on ne faisait pas ce qu'on veut; nous n'avons pas été *envoyés* dans ce monde, mais nous nous y trouvons, et nous nous regarderions comme esclaves, si nous ne pouvions

penser ce que nous voulons, croire ce que nous voulons, aimer ce que nous voulons, haïr ce que nous voulons, et faire ce que nous voulons. Nous ne pouvons souffrir que Dieu ou les hommes s'immiscent dans nos affaires, nous ne tenons pas à être riches ou puissants, mais nous tenons seulement, quelle que soit notre condition et notre fortune, à vivre pour nous-mêmes, pour le plaisir du moment ou selon le caprice du jour, et nous ne voulons penser aux choses invisibles et au monde à avenir, qu'autant que bon nous semble. »

O mes frères, n'est-ce pas là une manière de voir désolante, et pourtant bien généralement répandue? La plupart des hommes n'ont qu'un but matériel dans la vie. Ils prononcent de temps en temps les mots de foi et de religion; ils professent un culte; ils appartiennent à une communion religieuse, mais de nom seulement et non pas de cœur et d'âme, car sans cela la conduite du monde ne serait pas telle que nous la voyons. Que le but de la vie, tel que notre sainte foi nous le montre, diffère de celui du monde! S'il y eût jamais un homme parmi les fils d'Adam qui pût prendre son plaisir ici-bas et accomplir toutes ses volontés, c'était Celui qui venait du sein de son Père, Celui qui était si pur et si immaculé dans l'enveloppe mortelle dont il s'était revêtu, qu'il ne pouvait avoir ni désir ni intention qui ne fussent agréables à son Père. Cependant le Fils de Dieu, le Verbe éternel, est venu, non pas pour faire sa volonté, mais pour accomplir celle de celui qui l'avait envoyé, comme le disent

et le répètent les Saintes Écritures. Ainsi, le Roi-Prophète parlant en son nom, s'écrie dans ses Psaumes : « Voici, je viens faire votre volonté, ô mon Dieu ! » Il dit par la bouche du prophète Isaïe : « Le Seigneur Dieu a ouvert mon oreille, et je ne lui résiste pas, je ne me suis pas détourné. » Dans l'Évangile, après qu'il fut venu sur la terre, nous trouvons : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et de terminer son œuvre. » Puis, dans son agonie, il s'écria : « Que votre volonté soit faite et non la mienne. » Saint Paul nous dit aussi : « Jésus-Christ ne se plaisait pas à lui-même. » Dans un autre endroit il ajoute : « Quoiqu'il fût Fils de Dieu, il apprit l'obéissance par les choses qu'il souffrit. » Il en fut ainsi sans aucun doute, car, étant éternellement l'égal du Père, le Fils avait la même volonté que le Père et n'avait point à soumettre sa volonté à la sienne ; mais il résolut de revêtir la nature de l'homme et la volonté de cette nature ; il lui plut d'adopter les affections, les sentiments, les penchants propres à l'homme, une volonté innocente et bonne, à la vérité, mais enfin une volonté humaine, distincte de celle de Dieu, une volonté qui, si elle avait agi conformément à la nature terrestre, aurait refusé d'accomplir les desseins de Dieu, lorsque vint l'heure du travail et des souffrances. Mais, quoiqu'il eût revêtu la nature et la figure de l'homme, il ne prit pas cet égoïsme dont s'enveloppe l'homme déchu, car il se soumit en toutes choses et se montra prêt à s'offrir en sacrifice à son Père. Il vint sur la terre, non pour y prendre son

plaisir, non pour suivre ses goûts, non pour pratiquer l'affection humaine, mais uniquement pour glorifier son Père et accomplir sa volonté. Il vint avec une mission ; il était chargé d'accomplir une œuvre ; il ne regarda ni à droite ni à gauche et ne pensa point à lui-même, mais il s'offrit en holocauste à Dieu.

C'est pour cela qu'il fut engendré dans le sein d'une humble femme, qui, avant de le mettre au monde, dut faire deux voyages, l'un d'amour, l'autre d'obéissance : le premier dans les montagnes, le second à Bethléem. Il naquit dans une étable, fut déposé dans une crèche, et plus tard il fut obligé de chercher un asile en Égypte ; il vécut pauvrement jusqu'à l'âge de trente ans, du fruit d'un travail grossier, dans une petite maison, dans une ville dédaignée. Puis, quand il commença ses prédications, il n'avait pas où reposer sa tête ; il errait çà et là dans le pays comme un étranger sur la terre. Il fut entraîné dans le désert et y resta quelque temps au milieu des bêtes féroces ; il endura le froid et le chaud, la faim et la soif, l'insulte et la calomnie ; il ne se nourrissait que de pain commun, de poisson du lac, ou bien il demandait l'hospitalité à des étrangers. Et de même qu'il avait renoncé au séjour et à la gloire de son Père au ciel, pour venir habiter ce monde, pour obéir aux ordres du Père, ainsi il renonça à sa mère, sa seule consolation, son seul plaisir ici-bas. Il se sépara de celle qui l'avait porté dans son sein, il consentit à lui devenir étranger et à appeler froidement du nom de *femme*, celle qui était sa mère immaculée, Marie pleine de beauté

et de grâce, la plus parfaite créature qui pût sortir de ses mains, la tendre nourrice de son enfance. Il la repoussa comme Lévi, son type, qui se rendit digne du ministère sacré en disant à ses père et mère et à ses parents : « Je ne vous connais pas. » Il mit en pratique dans sa personne ce sévère précepte qu'il avait enseigné à ses disciples : « Celui qui aime sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Dans toutes ces circonstances de sa vie, il fit abnégation de sa volonté, afin de nous enseigner que si lui, qui est notre Créateur, est venu dans ce monde, qui est sien, non pour son bon plaisir, mais pour faire la volonté de son Père, nous avons aussi une tâche à accomplir ici-bas, et nous devons par conséquent songer sérieusement à la question de savoir quelle est cette tâche.

Oui, mes frères, remplissez votre tâche; quiconque respire, les grands et les petits, les savants et les ignorants, les jeunes gens et les vieillards, les hommes et les femmes, ont une tâche, une mission, une œuvre à accomplir. Nous ne sommes pas envoyés en ce monde sans motif; nous ne sommes pas nés sans cause; nous ne sommes pas ici-bas uniquement pour nous coucher le soir, nous lever le matin, gagner notre pain, boire et manger, rire et plaisanter, pécher quand bon nous semble, nous repentir quand nous sommes las de pécher, élever notre famille et enfin mourir. Dieu nous voit tous; il crée toutes les âmes et les met dans les corps, une à une, avec un plan arrêté. Il a besoin de nous tous; il daigne en avoir besoin. Il a une intention particulière à l'égard de

chacun de nous ; nous sommes tous égaux à ses yeux, et il nous place dans les différentes conditions où nous nous trouvons, non pas afin que nous les fassions tourner à notre profit, mais pour que nous y travaillions à sa gloire ! Nous avons notre œuvre à accomplir comme Jésus-Christ avait la sienne, et nous devons nous réjouir dans notre œuvre comme Jésus-Christ se réjouissait dans la sienne.

Saint Paul, dans une circonstance, compare le monde à une représentation de théâtre. Comprenez bien le sens de cette comparaison. Les acteurs qui jouent sur la scène sont égaux entre eux, mais ils prennent des rôles différents : les uns sont princes, les autres valets ; les uns sont gais, les autres tristes. Si un acteur, au lieu de jouer son rôle s'avisait de faire parade de son diadème de carton doré, de son épée sans lame, ne le trouverait-on pas ridicule ? S'il se mettait à admirer son manteau et ses oripeaux, ne le sifflerait-on pas ? Que dirait-on, s'il osait dérober les objets qui peuvent avoir du prix dans les différentes pièces où il figure ? Son devoir n'est-il pas de bien jouer son rôle ? On ne lui demande rien de plus, le bon sens nous le dit. Eh bien ! nous sommes tous des acteurs dans ce monde ; nous sommes tous égaux, car nous serons rendus égaux après la mort ; mais, quoique égaux et semblables entre nous, chacun a son rôle à jouer, chacun a sa mission à remplir, et cette mission ne consiste pas à satisfaire nos passions, à amasser des écus, à nous rendre célèbres dans le monde, à nous livrer à l'indolence, à suivre nos penchants et nos caprices, à

faire notre volonté ; mais à accomplir celle de Dieu.

Songez au prodigue de l'Évangile, considérez le riche. Croyez-vous qu'il comprît qu'il devait dépenser sa fortune, non à sa propre satisfaction, mais pour la gloire de Dieu? Pour avoir oublié cette vérité, il fut perdu à tout jamais. Je vais vous dire quelles étaient ses pensées et sa manière de voir les choses. Il était jeune, et, venant d'hériter d'une fortune assez considérable, il résolut de s'amuser. L'idée ne se présenta même pas à lui que sa fortune pût avoir une autre destination que celle de satisfaire ses goûts et ses désirs. Lazare était assis à sa porte, et il aurait pu soulager le pauvre Lazare: telle était la volonté de Dieu; mais il dédaigna les avertissements de sa conscience; il se dit qu'il faudrait être fou pour ne pas jouir des voluptés du monde quand on le peut. En conséquence, il ne songeait qu'à vivre gaîment et à se livrer aux plaisirs, surtout à celui de la table, qu'il mettait au-dessus des autres. « Il avait tous les jours une table somptueuse. » Tout ce qui lui appartenait était du meilleur goût, comme on dit dans le monde : sa maison, ses meubles, sa vaisselle d'or et d'argent, ses domestiques, tout était digne d'un tel maître. Ce qu'il possédait avait pour but de flatter sa sensualité et sa vanité tout ensemble, d'attirer les yeux du monde et d'exciter l'envie et l'admiration de ses égaux, compagnons de ses débauches, complices de sa perdition. Ces amis étaient tels qu'il convenait à un jeune homme de pareilles prétentions; ils étaient hommes du grand monde, l'élite des jeunes gens aux belles manières, ayant reçu une éducation soignée,

fiers, élégants, aimant la bonne chère sans être gloutons; mais mettant dans leur gourmandise un goût délicat, fin, difficile, par suite de leurs habitudes de mollesse. Ils ne mangeaient pas pour le plaisir de manger; ils ne buvaient pas pour le plaisir de boire; mais ils faisaient de leur sensualité une espèce de science. Ils étaient aussi sensuels, aussi charnels que la chair et le sang peuvent l'être; leurs yeux, leurs oreilles, leur langue étaient trempés d'impureté; leurs pensées, leurs regards, leurs sens étaient accoutumés à ne voir que le mal et à lui servir d'instrument. Ils formulaient cependant avec une parfaite netteté de jugement les règles d'après lesquelles on doit pécher; ils étaient sans cœur et sans charité, égoïstes, hautains, pointilleux, dédaigneux dans leurs manières, s'éloignant avec dégoût du pauvre Lazare couché devant leur porte parce qu'ils le regardaient comme un objet d'horreur qu'on devait écarter de leurs yeux. Le riche était un de ces hommes-là. Il a passé sa courte existence sans songer à autre chose qu'à lui-même, sans rien aimer que lui-même, jusqu'à ce qu'un jour, s'étant pris de querelle avec un de ses impies camarades, il fut atteint d'une maladie dangereuse. Alors, il se jeta sur son lit de douleur, maudissant la fortune et les médecins, de ce que son mal ne se calmait pas. Furieux de ne pouvoir jouir des plaisirs de son âge; s'efforçant de se persuader qu'il allait mieux, lorsque son mal empirait; irrité contre ceux qui ne lui apportaient pas des paroles de consolation et d'espérance; s'éloignant toujours plus de son Créateur à mesure que ses souf-

frances devenaient plus vives ; puis enfin son dernier jour arriva ; il mourut et fut (l'infortuné !) plongé en enfer. C'est ainsi qu'il acheva sa carrière et sa mission.

Tel fut le sort de votre modèle, de votre idole, ô jeunes gens frivoles qui m'écoutez, s'il y en a dans cette enceinte, et qui cherchez à imiter les manières de ceux dont je viens de parler, bien que vous n'ayez ni leurs richesses, ni leur qualité. Vous n'êtes pas nés, mes frères, dans l'opulence, ni dans les rangs de l'aristocratie ; vous n'avez pas été élevés dans les établissements destinés aux fils de famille ; vous n'avez point d'amis dans les classes élevées ; vous n'avez pas été instruits des manières ni pris le ton de la haute société ; vous n'avez pas cette variété de connaissances, cette susceptibilité chevaleresque du point d'honneur, cette pureté de goût, cette urbanité envers les autres, en un mot, vous n'avez pas ce poli que le monde regarde comme le type de la perfection. Vous n'avez jamais approché des cours, ni fréquenté les palais des grands, et, pourtant, quoique étrangers à l'éducation et aux manières de riche, vous l'imitez dans ses péchés. Vous croyez que c'est un des traits caractéristiques de l'homme comme il faut, que de faire fi de la religion, de ridiculiser ses ministres et les personnes pieuses, de confondre dans le même dédain les catholiques et les méthodistes, d'acquérir une teinture superficielle de toutes choses, de jeter les yeux sur un grand nombre de publications frivoles lorsqu'elles ont du succès, de pouvoir dire que vous avez lu le dernier roman, que vous avez entendu le chanteur ou vu le

comédien en vogue ; vous croyez que c'est faire preuve de bon ton que d'être au courant des nouvelles du jour, de connaître de nom ou personnellement, si faire se peut, les hommes célèbres ou puissants, de pouvoir les saluer quand ils passent, de vous promener en long et en large dans les rues, en portant la tête haute, de regarder dans le blanc des yeux tous ceux que vous rencontrez, de dire et de faire des choses plus répréhensibles encore, dont les extravagances que je viens de signaler ne sont que le symbole. Et c'est pour cela que vous croyez être venus sur la terre ! Il semblerait donc que le Créateur vous a envoyés en ce monde, ô mes enfants ! pour être de mauvais copistes de l'impiété polie et opulente, pour être semblables à une vieille parure fanée, ou à un parfum ayant perdu sa fraîcheur et qui offense l'odorat ! Oh ! si vous pouviez voir combien de pareilles prétentions paraissent absurdes aux yeux de tous, si ce n'est aux vôtres ! Toutes les professions sont honorables ; personne n'est ridicule pour vivre conformément à son état et à sa position ; tout homme sensé et modeste est respectable, à quelque classe qu'il appartienne, s'il se montre bien élevé ; mais l'ostentation, l'affectation, l'ambition vaniteuse, sont méprisables dans tous les rangs de la société, dans toutes les conditions. O mes enfants ! jugez ces vices comme ils méritent de l'être, repoussez-les, méprisez-les, ô vous que j'aime et à qui je voudrais être utile ! Oh ! puissiez-vous sentir que vous avez une âme immortelle ! Oh ! puissiez-vous avoir pitié de vos âmes ! Puissiez-vous, avant qu'il ne soit trop tard, vous jeter

dans les bras de celui qui est la source de tout ce qui est vraiment grand, magnifique, beau, brillant, agréable, et trouver en ce Dieu que vous dédaignez si follement et si cruellement, ce que vous cherchez ailleurs sans savoir où le rencontrer !

Le Fils de Dieu, lui seul, « reflet de la lumière éternelle, miroir sans tache de sa majesté, » est la source du bien et de la félicité pour les riches comme pour les pauvres, pour les grands comme pour les petits. Fussiez-vous les égaux des plus puissants de la terre, vous n'en auriez pas moins besoin de lui; fussiez-vous aussi humbles que les derniers des mortels, vous n'en seriez pas moins exposés à l'offenser. Le pauvre peut pécher ; le pauvre peut négliger aussi bien que le riche la mission que Dieu lui a assignée. Ne croyez pas, mes frères, que ce que j'ai dit contre la classe supérieure et contre la classe moyenne ne puisse s'appliquer à vous, parce que vous seriez pauvres. On pourrait être à la fois aussi pauvre que Lazare et aussi coupable que le riche. Il n'est pas nécessaire d'être riche et d'être noble pour se ravaler au niveau de la brute sans raison et sans conscience. Les bêtes brutes n'ont point de trésors ; elles n'ont point de luxe ; elles ne s'habillent pas de pourpre et de fin lin ; elles n'ont ni une table splendide, ni une multitude de domestiques ; elles n'ont pas besoin de tout cela pour être des brutes. Elles le sont par une loi de leur nature ; elles sont plus pauvres que les hommes les plus misérables. Il n'y a pas de vagabond ni de mendiant qui soit aussi pauvre qu'elles ; elles diffèrent de lui, non en ce qu'elles ne possè-

dent rien, mais en ce qu'elles n'ont point d'âme, en ce que le mendiant a une mission et qu'elles n'en ont pas, en ce que le mendiant peut pécher et qu'elles ne le peuvent pas. O mes frères! vous le savez, on peut s'enivrer avec une boisson peu coûteuse aussi bien qu'avec une liqueur très-chère; on peut chercher à satisfaire ses goûts avec de l'argent volé, quand on n'en a pas à soi. On peut, sans être noble, mais simple paysan ou artisan, porter atteinte aux lois sociales, profaner la sainteté des devoirs de la famille, et peut-être même le simple artisan commet-il ce crime plus fréquemment que le grand seigneur. Il n'entre pas dans les bénédictions du pauvre d'avoir moins de tentations que le riche, car il en a tout autant; mais sa position lui fait subir plus promptement le châtiment de ses fautes. La pauvreté est mère de bien des souffrances et de bien des peines, qui sont comme des messagers de Dieu invitant l'âme au repentir. Mais, hélas! si le pauvre se livre à ses passions, s'il néglige la religion, s'il ne fait pas acte de contrition, s'il refuse de faire un effort sur lui-même et s'il meurt sans conversion, peu importe qu'il ait été pauvre dans ce monde, qu'il ait été moins hardi que le riche, qu'il se soit flatté d'obtenir son pardon de Dieu, qu'il ait fait appeler un prêtre à l'heure de la mort, et qu'il ait reçu les derniers sacrements; Lazare sera plongé en enfer avec le riche, et n'aura eu de consolation ni dans ce monde, ni dans le monde à venir.

Mes frères, la seule question importante est celle de savoir si un homme, quelle qu'ait été sa condition dans

cette vie, a rempli la mission que Dieu lui avait confiée. Permettez-moi de m'adresser à une autre classe de personnes, et voyons ce qu'elles me répondront, si je leur pose cette même question. Elles chercheront à l'éluder, en disant : « Vous ne nous laissez point d'alternative ; selon vous, on doit être un pécheur ou un saint. Vous nous présentez le modèle de Notre-Seigneur, vous étalez à nos yeux la culpabilité et la perte du pécheur ; mais nous ne voulons aller si loin, ni dans une voie ni dans l'autre ; nous ne prétendons pas à devenir des saints, et nous ne cherchons pas à être des pécheurs. Nous ne voulons ni désobéir à la volonté de Dieu, ni renoncer à la nôtre. Il y a certainement un moyen terme, un milieu sûr pour concilier d'une manière satisfaisante ces deux volontés : nous voulons jouir des plaisirs dans ce monde et dans l'autre ; nous nous préserverons de tout péché mortel, mais nous ne sommes pas obligés de nous tenir de même en garde contre les péchés véniels, ce serait peine inutile que de l'essayer. Il n'y a que les saints qui puissent en venir là ; c'est l'ouvrage d'une vie entière ; il faudrait que nous n'eussions pas d'autres occupations. Nous ne sommes pas des moines, nous vivons dans le monde ; nous sommes dans les affaires, nous avons de la famille, nous avons des enfants, nous ne nous appartenons pas. Il est consolant de se préserver de tout péché mortel, c'est ce que nous faisons, et cela suffit à notre salut. Il est important de conserver la grâce de Dieu ; que peut-on désirer de plus ? Nous faisons nos pâques régulièrement ; l'accomplis-

sement de ce devoir fait notre consolation et notre force. Si nous mourions, nous serions en état de grâce, et nous échapperions au sort qui attend les damnés; mais si nous voulions aller plus avant, où nous arrêterions-nous? Qui nous marquera la limite jusqu'où nous devons aller? La ligne de démarcation entre le péché mortel et le péché véniel est bien distincte, nous la connaissons; mais ne voyez-vous pas que si nous voulions combattre nos péchés véniels, nous n'en finirions pas, car il faudrait lutter contre les plus graves, aussi bien que contre les plus légers; si nous nous mettons à combattre notre colère, ne faudra-t-il pas que nous réprimions aussi la vanité? puis ensuite nous tenir en garde contre l'avarice? Pourquoi ne pas nous abstenir aussi de mentir, de jaser de choses inutiles, de perdre notre temps, de trop manger? Après tout, il nous est impossible d'éviter le péché véniel, à moins d'avoir le privilége de la Mère de Dieu, et il y aurait hérésie à croire que cela peut être. Vous ne prétendez pas que nous nous convertissions, cela va sans dire, car nous sommes convertis, et il y a très-longtemps que nous le sommes. Vous voulez que nous aspirions à quelque chose de vague et d'indéterminé, qui n'est ni la perfection ni le péché, et qui, sans nous procurer aucun avantage réel, nous sèvrerait des plaisirs de la vie, et nous imposerait le fardeau de tous les devoirs de ce monde. »

Voilà ce que ces personnes me répondraient; mais, en les supposant ici présentes, je leur dirai : Vos prémisses sont meilleures que votre raisonnement, et vos

conclusions sont insoutenables. Vous avez une idée juste du but dans lequel Dieu vous a envoyés dans ce monde : c'est pour gagner le ciel. Il est vrai que vous seriez heureux de vous y trouver, que vous ne désireriez rien tant, et il n'en est pas moins vrai, dites-vous, que vous ne pouvez vivre sans péché véniel. Il est vrai aussi que vous n'ètes pas obligés de chercher à devenir des saints, car ce n'est pas un péché que de ne pas viser à la perfection. Tout cela est exact et ne sort pas de la question ; mais cela ne prouve pas qu'avec les sentiments et les idées que vous avez exprimés, vous ayez fait plus d'efforts qu'il n'en faut pour aller seulement en purgatoire. La pratique de votre religion vous présente-t-elle quelques difficultés ou la trouvez-vous facile de tous points ? Ne goûtez-vous de plaisir qu'à vivre selon votre caprice, ou en avez-vous quelquefois à faire la volonté de Dieu ? En un mot, votre religion consiste-t-elle à accomplir une œuvre ? Si elle n'offre pas ce caractère, elle ne mérite pas le nom de religion. Voici déjà, avant que nous n'examinions votre argumentation, une preuve qu'elle est fausse ; car elle impliquerait que, tandis que Jésus-Christ est venu accomplir une œuvre, tandis que ses apôtres, tous les saints, tous les pécheurs ont une œuvre à accomplir, vous, au contraire, vous n'avez rien à faire, par la raison que vous n'êtes ni un pécheur, ni un saint ; ou, si vous avez eu quelque chose à faire autrefois, vous vous en êtes débarrassés à la hâte, et vous n'avez actuellement plus rien sur les bras. Vous avez fait votre salut avant l'heure ; vous n'avez plus à vous occu-

per de rien, et votre séjour sur la terre se trouve trop prolongé. Les jours de labeur sont passés, et votre éternel jour de repos est commencé. Est-ce que Dieu, par hasard, vous a envoyés dans ce monde pour ne rien faire, tandis qu'il a assigné leur tâche à tous les autres hommes? Est-ce qu'il ne vous a pas imposé d'autre loi que de jouir de ce monde où vous n'êtes que des pèlerins ou des hôtes de passage? Êtes-vous plus que les fils d'Adam, qui ont été condamnés à gagner leur pain à la sueur de leur front jusqu'à ce qu'ils rentrent dans la poussière dont ils sont sortis? Ah! si vous n'avez aucune œuvre sur le chantier, si vous n'avez aucune lutte à soutenir avec les autres ou avec vous-même, vous n'êtes pas des prosélytes de ceux qui « sont entrés dans le royaume de Dieu à travers maintes tribulations. » Le combat est le signe distinctif du chrétien. Le chrétien est un soldat de Jésus-Christ; grand ou petit, il est soldat et rien de plus. Si vous avez triomphé de vos péchés mortels comme vous paraissez le croire, il est de votre devoir d'attaquer aussi vos péchés véniels. Vous ne pouvez vous dispenser de ce devoir, si vous voulez être un digne soldat de Jésus-Christ. Mais, ô âmes simples et aveugles, qui croyez avoir remporté des victoires! Non, vous ne pouvez en sûreté de conscience être en paix avec aucun des ennemis de Jésus-Christ, même les moins pervers; si vous tolérez les péchés véniels, soyez sûrs que sous leur protection et à leur ombre se glissent des péchés mortels. Les péchés mortels sont le produit des péchés véniels; car quoique ces derniers ne puissent donner

la mort par eux-mêmes, ils y conduisent presque toujours. Vous pouvez penser que vous avez tué les géants qui avaient pris possession de vos cœurs, que vous n'avez plus rien à craindre et qu'il ne vous reste qu'à vous reposer sous votre figuier et votre vigne; mais les géants sont encore en vie, ils sortiront de la poussière, et, avant que vous ne sachiez où vous êtes, vous serez faits prisonniers et massacrés par les féroces, les puissants et les éternels ennemis de Dieu.

La fin couronne l'œuvre. Ce qui réjouissait Notre-Seigneur à sa dernière heure, c'est qu'il avait accompli la mission pour laquelle il avait été envoyé. « Je vous ai glorifié sur la terre, » dit-il dans sa prière; « j'ai achevé l'œuvre dont vous m'aviez chargé; j'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés en les séparant du monde. » Telle était aussi la consolation de saint Paul : « J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée, que le Seigneur, comme un juge juste, me donnera en ce grand jour.» Hélas! hélas! que nous verrons les choses sous un autre aspect, quand nous serons près de mourir, et que, des rêves et des illusions dont nous nous berçons ici-bas, nous passerons dans l'éternité! Le monde fera-t-il quelque chose pour nous, alors? Retirera-t-il notre âme du purgatoire ou de l'enfer, au fond duquel il nous aura précipités? Si nous avons été créés, c'est pour servir Dieu; si nous avons reçu ses dons, c'est afin de le glorifier; si nous avons une conscience, c'est afin de lui obéir; si nous avons l'espérance du ciel,

c'est pour que nous ne la perdions jamais de vue; si nous avons la lumière, c'est afin de la suivre; si nous avons la grâce, c'est pour qu'elle nous aide à faire notre salut. Hélas! hélas! malheur à ceux qui meurent sans remplir leur mission! Malheur à ceux qui étaient appelés à être saints et qui ont vécu dans le péché, à ceux qui étaient appelés à adorer Jésus-Christ et qui ont adoré ce monde insensé et incrédule, à ceux qui étaient destinés à combattre et qui sont restés les bras croisés, qui étaient appelés à être catholiques et qui sont demeurés dans la religion où ils sont nés! Malheur à ceux qui ont eu des dons et des talents et qui n'en ont pas fait usage ou qui en ont abusé, qui ont eu des richesses et qui les ont dépensées pour eux-mêmes, qui ont eu de l'esprit et qui l'ont employé à défendre le péché, à tourner la vérité en ridicule et à semer des doutes sur les choses sacrées, qui ont eu des loisirs et qui les ont consacrés aux mauvaises compagnies, à de mauvaises lectures, à de dangereux amusements! Malheur à ceux dont le seul mérite est d'être exempts de méchanceté et de reproche, tandis qu'ils ne se sont jamais efforcés de purifier leurs cœurs et de vivre en la présence de Dieu!

De siècle en siècle, le monde va son train; mais les anges et les saints crient sans cesse: Hélas! hélas! malheur! malheur! à mesure qu'ils voient des âmes négliger leur vocation, à mesure qu'ils voient des espérances déçues, l'amour de Dieu trompé, et des âmes immortelles perdues! Les générations se succèdent, et quand, du haut de leurs trônes d'or, les anges et

les saints regardent sur la terre, ils aperçoivent une multitude d'anges gardiens abattus et désolés, accomplissant leurs augustes fonctions avec angoisse, avec effroi ou avec désespoir, s'efforçant, mais en vain, de défendre les âmes des attaques de Satan, car les âmes qu'ils gardent ne veulent pas être gardées ! Le temps s'écoule, l'homme persiste dans son incrédulité ; il refuse de croire qu'un autre ordre de choses doive succéder à celui-ci, et que ce qui est actuellement ne soit pas l'éternité. La fin couronne l'œuvre ; le monde, qui n'est qu'un spectacle, finit ; les magnifiques palais s'écroulent ; la cité bruyante devient muette ; les navires de Tarsis disparaissent. La mort frappe le cœur et atteint les chairs ; le voile se déchire. Ame prête à partir de ce monde, quel usage as-tu fait de tes talents, des occasions de salut, de la lumière répandue autour de toi, des avertissements qui t'ont été adressés, des grâces qui t'ont été accordées ? O mon Seigneur, ô mon Sauveur, soutenez-moi à cette heure par les bras puissants de vos sacrements et par le frais parfum de vos consolations. Que le prêtre prononce les paroles de l'absolution, que l'huile sainte me marque et me purifie, que votre corps sacré devienne ma nourriture, que votre sang précieux soit ma rosée, que la tendre Marie répande son souffle sur moi, que mon ange gardien me souhaite la paix, que mes glorieux patrons me sourient, afin qu'en eux et par eux, je puisse recevoir le prix de la persévérance, et que je meure, comme je désire mourir, dans votre foi, dans votre Église, dans votre service et dans votre amour !

les saints regardent sur la terre, ils aperçoivent une multitude d'anges gardiens abattus et désolés, accomplissant leurs augustes fonctions avec angoisse, avec effroi ou avec désespoir, s'efforçant, mais en vain, de défendre les âmes des attaques de Satan; car les âmes qu'ils gardent ne veulent pas être gardées! Le temps s'écoule, l'homme persiste dans son incrédulité; il refuse de croire qu'un autre ordre de choses doive succéder à celui-ci, et que ce qui est actuellement ne soit pas l'éternité. La fin couronne l'œuvre; le monde, qui n'est qu'un spectacle, finit; les magnifiques palais s'écroulent; la cité bruyante devient muette; les navires de Tarsis disparaissent. La mort frappe le cœur et éteint les désirs; le voile se déchire. Âme prête à partir de ce monde, quel usage as-tu fait de tes talents, des occasions de salut, de la lumière répandue autour de toi, des avertissements qui t'ont été adressés, des grâces qui t'ont été accordées? O mon Seigneur, ô mon Sauveur, soutenez-moi à cette heure par les bras puissants de vos sacrements et par le frais parfum de vos consolations. Que le prêtre prononce les paroles de l'absolution, que l'huile sainte me marque et me purifie, que votre corps sacré devienne ma nourriture, que votre sang précieux soit ma rosée, que la tendre Marie répande son souffle sur moi, que mon ange gardien me souhaite la paix, que mes glorieux patrons me sourient, afin qu'en eux et par eux, je puisse recevoir le prix de la persévérance, et que je meure, comme je désire mourir, dans votre foi, dans votre Église, dans votre service et dans votre amour!

SEPTIÈME CONFÉRENCE.

DE LA PERSÉVÉRANCE DANS LA GRACE.

Une vérité que la sainte Église tient surtout à graver dans nos cœurs, c'est que notre salut à tous est un don de Dieu. Il est vrai que nous nous rendons dignes de la vie éternelle par nos bonnes œuvres; mais si ces œuvres sont jugées dignes d'une telle récompense, ce n'est pas par leur valeur intrinsèque, c'est par la libre volonté, par la généreuse promesse de Dieu, et c'est par l'effet de sa sainte grâce que nous sommes mis en état de les accomplir. Ainsi donc nous sommes justifiés par l'effet de sa grâce; c'est par son effet que nous avons les sentiments qui nous valent notre justification; c'est par son effet qu'après avoir été justifiés, nous devenons propres à faire des bonnes œuvres, et c'est encore par l'effet de sa grâce que nous persévérons dans ces œuvres. Non-seulement nous dépendons tous, tant que nous sommes, depuis le premier jus-

qu'au dernier, de la puissance de Dieu ; mais nos destinées dép ndent de son bon plaisir et de sa volonté impénétrable. Il est l'arbitre souverain de notre existence ; notre avenir est entre ses mains ; c'est par un acte de sa volonté, indépendant de la nôtre, que nous avons reçu la grâce d'être élevés dans l'Église catholique, et c'est encore par un acte ultérieur de sa volonté que, même avec notre qualité de membres de l'Église, nous pourrons être appelés à jouir des gloires du royaume des cieux. Une âme justifiée peut bien mériter la vie éternelle, mais aucune ne peut par elle-même se rendre digne de cette justification, ni surtout mériter de persévérer jusqu'à la fin. Non-seulement l'état de grâce est la condition et la vie de tout mérite; mais c'est la grâce qui nous fait entrer en état de grâce, c'est elle qui nous y fait rester. Ainsi, comme je le disais en commençant, notre salut à tous tant que nous sommes, est un don de Dieu.

Tout cela est parfaitement d'accord avec la doctrine du libre arbitre, car la très-sainte Église nous apprend que nous sommes réellement libres et responsables. Tous les hommes pourraient, sans exception, être sauvés, si cela ne dépendait que de Dieu. Tous les hommes nés de la race d'Adam pourraient certainement se sauver, s'ils le voulaient, et pourraient le vouloir; car il est accordé à chacun d'eux assez de grâces à cet effet. Mais comment se fait-il donc que, malgré la liberté réelle de la volonté de l'homme, notre salut dépend encore du bon plaisir de Dieu ? Cela ne nous a pas été révélé. Les théologiens ont proposé plusieurs solu-

tions à ce problème ; les unes ont été admises, les autres rejetées ; mais nous n'avons pas à nous en occuper ici. Nous ne savons pas comment il se fait que l'homme étant le maître de ses actions, Dieu accomplisse aussi sa volonté suprême, de même que nous ignorons comment Dieu nous a tirés du néant, ou comment il prévoit l'avenir. C'est là une de ces « choses cachées, qui appartiennent au Seigneur notre Dieu ; » mais, continue l'écrivain sacré, « celles qui sont révélées sont pour nous et pour nos enfants éternellement ; » or ces vérités révélées sont, d'une part, que notre salut dépend de nous-mêmes, et, de l'autre, qu'il dépend de Dieu. Si nous n'étions maîtres de nos actions, ce que nous ferions ou ne ferions pas, n'ayant aucune influence sur notre salut, nous deviendrions insouciants et négligents ; si nous ne dépendions de Dieu, nous serions présomptueux et arrogants; nous croirions pouvoir nous suffire à nous-mêmes. Je vous ai dit, en commençant, mes frères, et je vous prouverai plus catégoriquement dans la suite de cette conférence, que vous dépendez de Dieu ; mais cela n'empêche pas que vous ne dépendiez aussi de vous-mêmes ; car si votre salut ne dépendait pas en grande partie de votre volonté, à quoi servirait-il de vous recommander de ne pas oublier que vous dépendez de Dieu ? C'est précisément parce que vous avez une si grande part dans l'œuvre de votre salut, qu'il est utile, qu'il est essentiel et convenable de vous entretenir de la part que Dieu y prend aussi.

Dieu est l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin de toutes choses, aussi bien que de notre salut.

Nous aurions tous vécu, nous serions tous morts privés de cette connaissance de Dieu qui nous sauve, sans un don de sa grâce, don précieux que nos actions seraient impuissantes à nous procurer, quelque irréprochable que fût d'ailleurs notre vie, mais que nous tenons de sa grâce. Et maintenant que nous connaissons Dieu, maintenant qu'il a purgé nos cœurs de notre péché, il est évident que, quand même nous continuerions de vivre chrétiennement, nous ne pourrions, sans le secours de sa grâce, acquérir par nous-mêmes la force de persévérer dans la justice et la sainteté. La grâce de Dieu commence l'œuvre et c'est elle qui la finit. Maintenant je vais vous entretenir de la manière dont Dieu la finit, c'est-à-dire de la nécessité où nous sommes qu'il la finisse; car sans cela elle ne serait jamais achevée, ou plutôt elle marcherait vers sa destruction; je vais vous entretenir du don de persévérance dans la grâce, de son inappréciable valeur et de l'inutilité de nos efforts, en dépit de tous nos mérites, si la grâce de Dieu ne nous venait en aide.

Notre-Seigneur fait allusion à ce don précieux, quand il prie son Père pour ses disciples avant de les quitter : « Père saint, *conservez* en votre nom ceux que vous m'avez donnés;... je ne vous prie pas de les ôter du monde, mais de les préserver du mal.» Saint Paul y fait allusion, quand il déclare aux Philippiens : « Celui qui a commencé le bien » en ses disciples, « ne cessera de le perfectionner jusqu'au jour de Jésus-Christ. » Saint Pierre s'exprime aussi de la même façon, quand il dit : « Dieu qui a appelé ses

frères en sa gloire éternelle, les perfectionnera, les confirmera, les consolidera. » Le Prophète demande à Dieu dans ses Psaumes, qu'il veuille bien « perfectionner sa marche dans ses sentiers, afin que ses pas ne soient point ébranlés. » Et le prophète Jérémie annonce au nom de Dieu : « Je mettrai ma crainte dans leurs cœurs, afin qu'ils ne se retirent pas de moi. » Dans ces passages et un grand nombre d'autres, il est question du don précieux de la persévérance, et, à présent, je vais vous dire comment et pourquoi ce don est nécessaire.

La persévérance est nécessaire, non-seulement en matière de religion, mais même dans les choses de ce monde. Par exemple, quelque bien qu'un ouvrier ait fait un ouvrage, il est douteux qu'il puisse le refaire plusieurs fois de suite sans se tromper; quelque habile que soit un teneur de livres, il lui arrivera de temps à autre de mal faire ses additions, quoiqu'il soit impossible de prévoir par avance qu'il fera ces erreurs. On peut réciter par cœur un certain nombre de vers sans se tromper une seule fois; mais on ne pourrait répondre de les réciter aussi correctement douze fois de suite. Il en est de même de nos devoirs religieux. Il se peut que nous sachions nous préserver de chaque péché en particulier, à mesure que la tentation arrive; mais il ne suit pas de là que nous puissions nous garder de tous péchés, quoique cette totalité (*tous*) se compose de la réunion des péchés particuliers dont nous nous préservons. Ainsi les plus grands saints ont été induits à commettre des péchés véniels, bien qu'ils eussent une

grâce suffisante pourse garder de chaque péché véniel pris isolement. C'est un des résultats de la fragilité humaine, et rien au monde ne pouvait préserver les saints des fautes de ce genre, quelque légères qu'elles soient, rien, excepté une prérogative particulière, qui fut accordée, ainsi que l'Église nous l'apprend, à la bienheureuse vierge Marie, et apparemment à elle seule. Les péchés véniels ne nous séparent pas de Dieu; le distributeur de toutes les grâces les permet, dans un but utile, pour nous humilier et nous stimuler dans l'accomplissement des œuvres de pénitence. Nous ne sommes point à l'abri du péché véniel, parce qu'il n'est pas absolument nécessaire que nous en soyons purs. D'autre part, il est essentiel que nous nous gardions du péché mortel, et cependant nous rencontrons ici les mêmes difficultés que nous avons eu à surmonter dans nos luttes contre les péchés véniels. Ici encore, on peut prédire presque à coup sûr qu'un moment viendra, plus tôt ou plus tard, où un homme, même après avoir eu assez de grâce pour se garantir de tout péché mortel en particulier, négligera, trahira cette grâce, à moins qu'il n'ait quelque grâce ultérieure qui le protége contre lui-même. Ce n'est que par la grâce qu'on peut faire usage de la grâce; il faut une grâce spéciale et supérieure pour rester fidèle à la grâce que l'on possède déjà. Elle est d'une nécessité absolue, car puisqu'un seul péché mortel suffit pour nous séparer de Dieu, on est continuellement en danger de se perdre, quand on ne la possède pas. Ce don additionnel, appelé don de persévérance,

consiste en une surveillance active exercée sur nous par le Seigneur de miséricorde, à l'aide de laquelle il écarte les tentations qu'il sait pouvoir nous être fatales ; il vient à notre secours, quand il nous voit en péril, soit par l'effet de notre négligence ou de toute autre cause, et il règle le cours de notre vie de telle sorte, que nous puissions mourir quand nous nous trouvons en état de paraître devant lui. Comme cette grâce est indispensable pour notre salut, Dieu nous la donne, et s'il la refusait, personne ne pourrait être sauvé. Il nous la donne, bien qu'il n'accorde pas même aux saints le privilége d'éviter tout péché véniel ; il l'accorde à nos prières, par l'effet de sa bonté ; car nous ne saurions la mériter par rien de ce que nous pourrions faire ou dire même avec l'appui de sa grâce.

Quelle leçon d'humilité et de vigilance ne trouvons-nous pas dans cette doctrine telle que je viens de vous l'exposer ! Quel sujet d'humiliation pour notre orgueil de penser que, malgré tous nos efforts et toute notre bonne volonté, nous ne pouvons nous préserver du péché véniel tant que nous sommes en ce monde ! Quand même les secours de Dieu seraient assez grands pour nous mettre en état de vivre sans péché, telle est la faiblesse de notre volonté et de notre attention, que nous retomberions toujours dans le péché, car nous ne ferions jamais tout ce que nous pourrions pour ne pas y succomber. Ce qui est non-seulement humiliant mais effrayant et terrible, c'est que nous sommes toujours en danger de commettre le péché mortel aussi bien que certains de succomber aux fautes vénielles. La seule rai-

son pour laquelle nous n'avons pas la certitude d'être en état de péché mortel, c'est que Dieu accorde des dons extraordinaires à ceux qui les lui demandent pour se préserver de ce péché, tandis qu'il n'accorde point de dons semblables contre les péchés véniels. Malgré la présence de la grâce dans nos âmes, malgré les secours réels qui nous sont donnés, nous devons toutes nos espérances de vie éternelle, non pas seulement à cette grâce intérieure et à ces secours, mais à une miséricorde supplémentaire qui nous protége contre nous-mêmes, nous sauve des occasions de péché, nous fortifie à l'heure du danger, et met fin à nos jours au moment favorable, les abrége peut-être même pour ne pas manquer l'instant où aucun péché mortel ne nous sépare de Dieu. Ni ce que nous sommes, ni ce que nous faisons, ne peut nous donner la moindre garantie de salut, si cette grâce ne nous est pas accordée, et nous ne pouvons le savoir qu'à la fin ; tout ce que nous savons à présent, c'est que Dieu nous a aidés jusqu'ici, et nous espérons qu'il nous aidera encore. Mais l'expérience de ce qu'il a fait jusqu'à présent, n'est pas un gage qu'il fera davantage. Notre piété actuelle ne doit pas être regardée comme conséquence nécessaire que le don de persévérance nous ait été accordé, car elle ne nous a peut-être été donnée qu'afin de nous engager et de nous amener à prier instamment et continuellement pour obtenir ce don. Il y a des hommes qui, s'ils étaient morts à une certaine époque de leur vie, seraient morts de la mort des saints, et qui ont succombé en vivant davantage. La prolongation de leurs jours ici-bas,

les a privés de la vie éternelle ! O pensée terrible ! Ne soyez jamais surpris, jamais désolés, mes frères, quand vous voyez la mort enlever, au milieu de leur carrière, les hommes bons et vertueux, zélés et utiles ; c'est sans doute une perte cruelle, mais qui vous dit qu'ils n'ont pas été délivrés *à facie malitiæ*, de la présence du mal, c'est-à-dire du mal à venir ? « Il a été enlevé, comme dit le sage, de peur que le mal ne changeât sa raison ou que l'erreur ne séduisît son cœur. Car l'aveuglement de la vanité obscurcit ce qui est bon, et l'inconstance de la concupiscence pervertit l'esprit innocent. Il fut rendu parfait en un court espace de temps et il remplit une longue durée de temps, car son âme était agréable à Dieu ; c'est pourquoi il s'empressa de le tirer hors de l'iniquité. Le peuple voit et ne comprend pas ; il ne prend pas ces choses à cœur ; savoir, que la grâce et la miséricorde de Dieu sont dans ses saints, et que son regard est dans ses élus. »

La perte d'un homme de bien est bien cruelle ; elle est cruelle pour ses amis et même pour ceux qui lui sont étrangers ; c'est une surprise pour tout le monde ; mais qu'il vaut mieux mourir ainsi que de rester sur la terre pour tomber dans le péché ! Vous paraissez vous étonner, mes frères, que l'homme de bien dont je parle eût pu pécher. Vous vous dites : Il avait obtenu tant de grâces, il avait vécu et mûri si longtemps dans ce saint état, il avait surmonté tant de tentations, il avait poussé de si profondes racines dans le sol, et étendu ses branches si loin dans les airs. Les grâces naissaient chez lui les unes des autres. Il sem-

blait, par le degré de perfection auquel était arrivée sa sainteté, sainteté qui l'environnait de toutes parts, il semblait, dis-je, être capable de défier les assauts de l'esprit malin et être à l'épreuve de la tentation. C'est lui qui, plus que tout autre, aurait pu dire avec la superbe Église de l'Apocalypse : « Je suis opulente et riche, et je n'ai besoin de rien. » Parce qu'il avait bien commencé, il semblait devoir persévérer; sa force lui eût procuré de nouvelles forces ; son mérite lui en eût fait acquérir de nouveaux. De même qu'une flamme grandit et se propage dès qu'elle est allumée et par la raison qu'elle est allumée, ainsi il se promettait d'accroître le nombre de ses triomphes à mesure qu'il avancerait dans la vie. Il était capable de monter au ciel par une impulsion inhérente, qui était dans l'origine une force accordée par la grâce; mais qui, une fois obtenue, avait cessé d'être une faveur de la grâce, et était devenue un droit à l'obtention de grâces plus abondantes, comme par l'action d'une loi et par l'enchaînement d'une suite de faits où la grâce et le mérite agissant alternativement, l'homme méritait toujours plus, et le Dieu de grâce était obligé de donner davantage pour rester fidèle à sa promesse. Nous pourrions considérer l'homme de bien sous ce point de vue, et nous croirions avoir déjà entre les mains toutes les données d'une conclusion grande et glorieuse; nous refuserions de croire à la possibilité de sa chute. Mes frères, il y avait autrefois, en Orient, un roi qui était le prince le plus riche de ces contrées. Un sage de la Grèce vint le voir, et, après lui avoir montré toute sa gloire et toute sa grandeur, le pauvre

fils de la vanité mondaine lui demanda s'il n'était pas le plus heureux des hommes. Le sage se borna à lui dire qu'il ne pouvait lui répondre d'une manière satisfaisante avant d'avoir vu sa fin. Il en est de même des richesses spirituelles, car le Dieu tout-puissant, malgré ses grandes promesses et sa fidélité scrupuleuse à les tenir, n'a pas ôté de ses mains les portes de la vie et de la mort ; la fin vient de lui aussi bien que le commencement. Quand il a une fois accordé sa grâce, il n'a pas seulement remis notre salut entre nos mains. La créature peut mériter beaucoup ; mais comme elle ne peut mériter la grâce de sa conversion, elle ne peut non plus mériter le don de la persévérance. Du premier au dernier instant de sa vie, l'homme dépend de celui qui l'a fait. Il ne saurait être frustré par lui ; mais il ne peut tourner ses bontés contre lui. L'homme ne peut se vanter, il ne peut présumer de lui-même, et « s'il croit être debout, qu'il prenne garde de ne pas tomber. » Il doit veiller et prier, craindre et trembler, « châtier son corps, l'amener à sujétion, de peur que, après avoir prêché aux autres, il ne soit lui-même réprouvé. »

Il n'est pas nécessaire de recourir à l'histoire profane pour trouver un exemple applicable au cas qui nous occupe ; l'Écriture sainte nous en offre un mille fois plus significatif et plus approprié à notre sujet. Quel homme reçut jamais une plus grande variété de grâces et de bénédictions extérieures et intérieures que Salomon ? A quel homme furent jamais prodiguées comme à lui les faveurs et les gloires du Fils éternel,

Dieu et homme? Il n'y a que l'adorable personne de Jésus-Christ (qu'il ne représente pas) qui puisse nous donner une idée de la spécialité des priviléges qui lui furent accordés. Il ne symbolise pas les souffrances de Jésus-Christ; il n'était pas prêtre, et n'était pas, comme David son père, homme de luttes, de labeur et de sang. L'idée que nous nous faisons de Salomon exclut tout ce qui peut faire pressentir une chute, tout ce qui annonce la perdition. Salomon est comme un modèle de perfection; il est le roi de la paix, le fondateur du Temple, le père d'un peuple heureux, l'héritier d'un empire qui était la merveille des nations; Salomon est un prince et en même temps un sage; il naquit dans un palais et fut cependant élevé dans les écoles; il était studieux, tout en étant homme du monde; il était profondément versé dans la connaissance du cœur humain, en même temps qu'il était savant dans celle des animaux et des plantes. Il avait la couronne sans avoir la croix, la paix sans la guerre, l'expérience sans la souffrance, et tout cela non pas à la manière ordinaire des hommes ou par la providence générale de Dieu, mais il le tenait de ses propres mains, par une désignation particulière et comme par l'effet d'une inspiration. Il obtint tous ces dons dès sa première jeunesse, et où trouver dans toute l'Écriture une circonstance plus touchante que la concession de ces dons? Qui oserait accuser de manquer de crainte religieuse et de véritable amour celui dont l'œuvre avait été si brillante? Quand le Seigneur lui apparut en songe à l'occasion de son avénement au trône et lui dit : « Demandez-moi ce que vous voulez

que je vous donne. » « O Seigneur, mon Dieu, répondit Salomon, vous m'avez fait régner, moi votre serviteur, à la place de David mon père ; mais je ne suis encore qu'un jeune enfant, qui ne sait de quelle manière il doit se conduire. Et votre serviteur se trouve au milieu de votre peuple que vous avez choisi, d'un peuple infini qui est innombrable à cause de sa multitude. » En conséquence, il ne désira d'autre don que celui de la sagesse, afin de bien gouverner son peuple, et il reçut en récompense d'une demande si sensée, non-seulement la sagesse qu'il désirait avoir, mais encore d'autres dons qu'il ne demandait pas, et le Seigneur dit à Salomon : « Parce que vous m'avez fait cette demande, et que vous n'avez point désiré que je vous donnasse ni un grand nombre d'années, ni de grandes richesses, ni la vie de vos ennemis, mais que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, j'ai déjà fait ce que vous avez désiré, et je vous ai donné un cœur si plein de sagesse et d'intelligence, qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous qui vous égale. »

Admirable inauguration de sa grandeur ! Le plus puissant des monarques ne doit rien à l'iniquité, à la cruauté, à la violence, à la trahison, rien à l'art ni aux bras des hommes ; la grandeur et la sagesse lui sont accordées comme un don qui le fortifiait intérieurement et le revêtait extérieurement. Que manquait-il à ses bénédictions? Cherchant Dieu dans sa jeunesse, croissant d'année en année en sainteté, fortifiant sa foi par la sa-

gesse, et son obéissance par l'expérience, ses aspirations par l'habitude, que ne sera-t-il pas dans l'autre monde, s'il est si glorieux dans celui-ci ? C'est un saint tout fait ; il est dans sa jeunesse ce que d'autres sont dans leur vieillesse ; il est digne du ciel avant l'âge où d'autres commencent à peine à en prendre le chemin. Que tarde-t-il ? qu'attend-il ? pourquoi ralentit-il la course de son char ? pourquoi reste-t-il sur la terre, puisqu'il a déjà obtenu sa couronne et qu'il peut être dès sa jeunesse admis en la présence de Dieu, qu'il peut être placé sous sa garde jusqu'au jour de la Rédemption, non pas parmi la foule des âmes saintes, mais, comme Enoc et Élie, dans une place élevée, dans un paradis à part? Hélas ! il reste sur la terre pour nous apprendre qu'on peut posséder toutes les grâces, sans être sûr de son salut ; pour nous montrer qu'une foi vive, une espérance ardente, un amour infini, une sagesse profonde, une surabondance de mérites, sont des dons inutiles et vains, une pure vanité, un malheur même, si l'on n'y joint un autre don indispensable : le don de la persévérance ! Il était dans sa jeunesse ce que sont rarement les autres hommes dans leur vieillesse. Heureux s'il avait été dans sa vieillesse ce que sont les plus tièdes serviteurs de Dieu au début de leur carrière religieuse !

Son illustre père, dont la sainteté avait été éprouvée et raffermie par de nombreux combats avec Satan, sachant combien il est difficile de persévérer, avait, à l'approche de sa mort, prononcé, en présence de son fils et de son peuple, ces paroles contenant plutôt une prophétie qu'une prière : « Dieu m'a dit : vous ne

bâtirez pas et ne consacrerez point une maison à mon nom, parce que vous êtes un homme de guerre, et que vous avez répandu le sang... Ce sera Salomon, votre fils, qui me bâtira une maison avec ses parvis, car je l'ai choisi pour mon fils et je lui tiendrai lieu de père, et j'affermirai son règne à jamais, pourvu qu'il *persévère* dans l'observance de mes préceptes et de mes jugements, comme il a fait présentement. Et vous, mon fils Salomon, appliquez-vous à reconnaître le Dieu de votre père, et le servez avec un cœur parfait et une pleine volonté..., car si vous l'abandonnez, il vous rejettera pour jamais. » Et après avoir rassemblé les précieux matériaux de ce temple qu'il ne devait pas bâtir, au moment de remettre la couronne à son fils, il s'écrie : « Je sais, mon Dieu, que vous sondez les cœurs et que vous aimez la simplicité. C'est pourquoi je vous ai aussi offert toutes choses dans la simplicité de mon cœur et avec joie; et j'ai été ravi de voir aussi tout ce peuple rassemblé en ce lieu vous offrir de même ses présents. Seigneur, qui êtes le Dieu de nos pères, d'Abraham, d'Isaac et d'Israël, conservez éternellement cette volonté dans leur cœur, et faites qu'ils demeurent toujours fermes dans cette résolution de vous rendre toute la vénération qu'ils vous doivent. Donnez aussi à mon fils Salomon un cœur parfait, afin qu'il garde vos commandements et vos paroles, qu'il observe vos cérémonies et accomplisse tous vos ordres, qu'il bâtisse votre maison pour laquelle j'ai préparé toutes les choses nécessaires. » Tels étaient les sombres pressentiments de

David, qui craignait peut-être pour son fils Salomon l'excès même de la prospérité. En effet, il est dangereux pour un homme de jouir d'une félicité sans nuages, sous un ciel sans orage. Cette histoire nous présente une bien sévère leçon : celui qui symbolisait le Seigneur à venir en toutes choses, excepté dans la souffrance, devait tomber; le roi prophète, qui n'était ni prêtre, ni guerrier, devait faillir, pour montrer que la pénitence est la mère la plus sûre de l'amour. « Ceux qui sèment dans les larmes récolteront dans la joie ; » mais Salomon, comme les fleurs des champs qui sont si belles et qu'on jette au four, ne conserva pas son éclat et se flétrit sur sa tige. Celui qui avait été le plus sage des hommes, devint le plus abruti ; celui qui avait été le plus pieux, devint le plus indifférent; celui qui avait été le plus élevé en gloire, tomba le plus bas; celui qui avait écrit le Cantique des Cantiques, devint la proie des plus honteuses passions. « Le roi Salomon aima passionnément plusieurs femmes étrangères..... Il s'attacha à elles avec une passion très-ardente. Il était déjà vieux lorsque les femmes lui corrompirent le cœur pour lui faire suivre des dieux étrangers, Astarté, déesse des Sidoniens, et Moloch, l'idole des Ammonites. Il fit la même chose pour toutes les femmes étrangères qui brûlaient de l'encens et sacrifiaient à leurs dieux. » Oh! quel contraste entre l'apostat à cheveux gris, chargé d'années et de péchés, se prosternant devant des femmes et des idoles, et ce brillant jeune homme qui, au jour de la dédicace du temple qu'il avait bâti, s'avançant comme médiateur

entre Dieu et son peuple, proclamait d'une manière si simple et si touchante les bontés et la fidélité de Dieu, en le priant d'incliner « leurs cœurs vers lui, afin qu'ils marchassent dans toutes ses voies et qu'ils gardassent ses préceptes, ses cérémonies et toutes les ordonnances qu'il avait prescrites à leurs pères ! »

Il serait à souhaiter pour nous, mes frères, que ces avertissements ne s'adressassent qu'aux rois, aux prophètes, aux sages et autres créatures privilégiées ; mais ils s'adressent aussi à nous. Il est vrai que plus une âme est sainte, plus elle est élevée dans le royaume des cieux, et plus elle doit regarder attentivement à ses pieds, de peur de se heurter et de tomber ; le sentiment de cette importante vérité a été le seul préservatif des saints. S'ils n'avaient pas craint de tomber, ils n'auraient point persévéré. C'est pour cela que, comme saint Paul, ils étaient toujours préoccupés de leurs péchés et de leur péril. On les prendrait pour les plus coupables des pécheurs et pour les plus inconstants des pénitents. Tel fut le bienheureux martyr Ignace, qui disait en se rendant au supplice : « Je commence enfin à être disciple de Jésus-Christ. » Tel fut le grand saint Basile, qui attribuait toutes les calamités de l'Église et de son pays à la colère que ses péchés excitaient dans le ciel. Tel fut saint Grégoire, qui n'accepta la dignité papale qu'en tremblant, comme si c'eût été sa mort spirituelle. Tel fut aussi mon très-cher père saint Philippe, qui, au milieu des dons qu'il recevait de Dieu, ne pouvait s'empêcher de trembler pour lui-même et son avenir : « Chaque jour, dit son

biographe, il invoquait Dieu, en tenant le très-saint Sacrement, et disait : *Seigneur, gardez-moi en ce jour, de peur que je ne vous trahisse et que je ne vous fasse les plus grands torts.* » D'autres fois il disait : « La blessure que Notre-Seigneur a reçue dans le côté est bien large ; mais si Dieu ne me gardait, je la rendrais plus large encore. » Dans sa dernière maladie, il s'écriait : « Seigneur, si j'en échappe, je commettrai encore plus de péchés qu'auparavant, car j'ai déjà promis tant de fois de changer de conduite, et je n'ai jamais tenu parole, ce qui fait que je désespère de moi-même. » Il répandait d'abondantes larmes et disait : « Je n'ai jamais fait une bonne action. » Quand il voyait des jeunes gens, il calculait combien d'années ils avaient devant eux pour faire le bien, et il leur disait : « Oh ! que vous êtes heureux ! » Il répétait souvent : « J'ai perdu toute espérance de salut. » Et lorsqu'on s'étonnait d'une pareille assertion, il ajoutait : « Mais j'ai confiance en Dieu. » Quand un de ses pénitents le traitait de saint, il lui répondait avec colère : « Taisez-vous, je suis un démon et non un saint. » Quand un autre lui disait : « Mon Père, une tentation m'a fait penser que vous n'êtes pas tel que le monde vous croit. » Il répondait : « Croyez que je suis un homme comme les autres et rien de plus. »

Quel sujet de méditation pour les chrétiens, que la manière dont les saints parlent d'eux-mêmes ! Des milliers d'hommes vivent tranquilles dans le péché mortel et n'ont nul souci du présent, du passé ni de l'avenir ; mais même ceux qui sont assez religieux

pour approcher des sacrements, ne songent guère à demander le don de la persévérance. Ils paraissent regarder comme une chose toute simple, qu'étant actuellement dans un état d'esprit convenable, ils y resteront jusqu'a la fin. Ils ont peut-être rompu avec une vie pécheresse, et ils sont très-différents de ce qu'ils ont été. Ils éprouvent la consolation du changement, ils jouissent de la paix et de la satisfaction d'une conscience pure ; mais ils sont tellement enchantés de cette paix et de cette satisfaction, qu'ils s'y endorment et se croient à l'abri de tout danger. Ils ne se gardent plus des tentations, ils ne demandent plus le secours de Dieu pour s'en défendre, il ne leur vient pas dans l'esprit de soupçonner que, de même qu'ils ont passé du péché à la piété, ils pourraient passer de la piété au péché. Ils ne songent pas assez qu'ils dépendent de la grâce de Dieu. Une tentation les presse, une circonstance fâcheuse les atteint, ils sont pris au dépourvu, ils succombent, et peut-être pour ne se relever jamais !

Quel spectacle présente la vie ! quelle suite non interrompue de mécomptes et de désappointements ! que de fleurs flétries avant d'éclore ! que de moissons abattues par la tempête au moment même où l'on se disposait à les serrer dans la grange ! que de repentirs tardifs et imparfaits, arrivés lorsqu'on n'avait rien de mieux à faire ! que de bonnes résolutions non suivies d'effet, que d'efforts insuffisants quand la fin de la vie est proche ! O mes chers enfants, que nous éprouvons d'inquiétude, même quand nous avons le bonheur de

vous voir marcher droit et avec fermeté dans la voie du salut ! Quelle sollicitude vous nous inspirez, quand vous vous félicitez de la pureté de votre conscience et de la sincérité de vos cœurs ! Que nous soupirons en remerciant Dieu pour vous ! Combien nous tremblons même en écoutant vos confessions et en vous donnant l'absolution ! Et pourquoi ? parce que nous savons combien le don de la persévérance est grand et élevé. Quand Hazael vint trouver Élisée avec ses présents, l'homme de Dieu se tint debout devant lui, en silence, plongé dans une méditation profonde et amère jusqu'à ce qu'enfin le rouge lui monta au front et qu'il répandit des larmes. Il pleura, au grand étonnement d'Hazael, à la vue des horribles massacres que le soldat, qui était devant lui, et qui ne se doutait de rien, devait exécuter à son avénement au trône de Syrie. Nous, nous ne sommes pas prophètes comme Élisée, ô cœurs honnêtes et heureux, et vous, vous n'êtes pas destinés à de hautes dignités et à des tentations extraordinaires comme Hazael. Cependant, que penseriez-vous si l'on vous disait que les anges répandent des larmes aussi abondantes sur vous, au moment même où la voix et les mains du prêtre vous accordent l'absolution ? Oh ! que d'âmes passent sans danger et sans accident les années qu'elles croient être leurs années critiques, et tombent précisément lorsqu'on les croyait sauvées ! Que l'on voit de jeunes gens zélés devenir plus tard des hommes négligents, irréprochables de quinze à vingt ans, et, de vingt à trente, devenir esclaves du péché ! Combien en voit-on qui persévèrent jusqu'au moment où ils se marient, et

qui ensuite, livrés tout entiers aux soucis et aux plaisirs du monde, abandonnent leurs devoirs religieux, négligent les sacrements et les pratiques pieuses qu'ils avaient observées jusqu'alors ! Combien qui vivent chrétiennement tant qu'ils sont mariés, mais qui se relâchent et tombent dans le péché à la mort de leur femme ! Combien qui perdent leurs habitudes religieuses en changeant de place, qui deviennent indifférents et puis impies ! Combien qui, ayant commis un péché grave en éprouvent du remords et de la honte, s'irritent contre eux-mêmes, désespèrent de leur salut, évitent le confessionnal et restent toute leur vie chargés de quelque misérable secret ! Combien qui se troublent, se confondent, perdent courage, se renferment en eux-mêmes et ressentent une espèce d'aversion pour la religion, quand la religion serait tout pour eux ! Combien qui, parvenant à une haute position sociale, se laissent aveugler par leur nouvelle condition, « deviennent gras et regimbent, abandonnent Dieu leur maître et se retirent de Dieu leur Sauveur ! » Combien qui deviennent tièdes et presque froids après leur première ferveur ! Combien qui, ayant reçu beaucoup de grâces, les perdent par trop de confiance en eux-mêmes et par leur audacieuse ardeur ! Combien qui, sous la direction de Dieu, faisaient honneur à l'Église catholique, qui tout à coup tournent les épaules et ploient « comme un arc brisé ! » Combien qui, ayant obtenu de Dieu des grâces imméritées, se laissent influencer par les suggestions de leurs parents ou par les tentations dont les entoure la fortune, et qui de-

viennent sceptiques et incrédules, quand leurs antécédents donnaient lieu d'espérer qu'ils mourraient en odeur de sainteté! Combien qui, ayant une fois obtenu la grâce de leur justification par un acte de contrition, ont reculé pour avoir refusé d'avancer, bien qu'ils présentent encore l'apparence de ce qu'ils étaient autrefois, par suite des habitudes que la grâce surnaturelle leur avait inculquées! Quel écueil que le monde! que de naufrages s'y accomplissent! que d'espérances sans fondement, que de promesses sans réalisation, que de repentirs sans amendement, que de fleurs sans fruit, que de mouvements et de progrès sans persévérance!

O mes très-chers enfants! je ne veux pas vous affliger. Il est de votre devoir, de votre droit, de vous réjouir. Je ne veux pas vous effrayer plus qu'il ne faut le faire pour votre bien. Quelques-uns d'entre vous en seront trop peinés et s'en tourmenteront peut-être plus que de raison. Je ne veux pas vous affliger, je veux vous rendre prudents; vous serez secourus, soyez-en sûrs, et vous ne tomberez point, pourvu que vous ayez la crainte de faire une chute. Seulement, soyez réservés, soyez vigilants, comme dit saint Pierre; gardez-vous d'être contents de vous-mêmes; rappelez-vous que le seul moyen de ne pas rebrousser chemin, c'est de marcher en avant. Redoutez toutes les occasions de péché; accoutumez-vous à repousser les tentations dès la première attaque. Ne parlez jamais de vous-mêmes avec confiance, ni des autres avec mépris, ni des choses saintes avec légèreté; surveillez vos yeux, sur-

veillez vos pensées à leur naissance, surveillez-vous vous-mêmes quand vous êtes seuls; ne négligez pas vos prières quotidiennes, surtout demandez incessamment le don de la persévérance. Allez à la messe aussi souvent que vous pouvez, visitez le très-saint Sacrement, faites de fréquents actes de foi et d'amour, et tâchez de vivre en la présence de Dieu. Intéressez Notre-Dame, la très-sainte Vierge, au succès de vos efforts, priez-la instamment de vous aider; elle peut plus faire pour vous que tous les saints ensemble. Priez-la par les douleurs qu'elle a souffertes lorsque l'épée cruelle perça son sein; priez-la par sa propre persévérance, qui était chez elle un don de ce même Dieu que vous implorez pour vous-mêmes. Dieu ne vous refusera pas cette faveur, si vous la lui demandez par l'intermédiaire de la très-sainte Vierge. Il vous sera doux, à votre dernière heure, quand la chair et le cœur s'affaissent sous les souffrances, la fatigue, l'inquiétude, l'épuisement des forces et de l'esprit, il vous sera doux de voir cette sainte patronne venir vous apporter, avec une tendresse plus que maternelle, les consolations et la paix céleste.

Quel bonheur pour vous si, lorsque le malin esprit viendra tenter un dernier effort, essayer de vous arracher, s'il le peut, des mains de votre père, quel bonheur, dis-je, si Jésus, Joseph et Marie, sont là pour vous défendre, le repousser et recevoir votre âme dans leurs bras! S'ils sont auprès de vous, les anges y seront, car les anges sont toujours avec eux; les saints y seront aussi, et le ciel tout entier y sera; le ciel aura com-

mencé en vous, l'enfer n'aura plus de droits sur votre âme. Ce jour redoutable viendra plus tôt ou plus tard; peut-être serez-vous enlevés à la fleur de l'âge, peut-être mourrez-vous chargés d'années, peut-être mourrez-vous dans votre lit, peut-être mourrez-vous en plein champ; mais si Marie intercède pour vous, la mort vous trouvera vigilants et prêts. Tout aura été préparé d'avance pour assurer votre salut; tous les dangers seront prévus, tous les obstacles seront écartés, tous les secours arriveront à point. L'heure fatale sonnera, et, en un clin d'œil, vous vous trouverez hors de tous les dangers; vous serez transportés dans une nouvelle situation où le péché n'existe pas, où l'on n'ignore pas l'avenir, où règne une joie tranquille, une foi parfaite, une sécurité et un amour éternels!

Jésus, Joseph et Marie, je vous offre mon âme et mon cœur!

Jésus, Joseph et Marie, secourez-moi dans ma dernière agonie!

Jésus, Joseph et Marie, faites que je rende l'âme en paix sous vos yeux!

HUITIÈME CONFÉRENCE.

LA NATURE ET LA GRACE.

Notre-Seigneur nous présente, dans la parabole du Bon-Pasteur, un état de choses qui doit paraître bien extraordinaire aux yeux du monde. Il semble dire que le genre humain se compose de deux corps distincts l'un de l'autre, séparés par une ligne bien marquée, semblable à la barrière qui sépare le bercail de la plaine. « Je suis la porte, dit-il; si quelqu'un entre par moi, il sera sauvé. Il entrera, il sortira et il trouvera des pâturages. Mes brebis écoutent ma voix, et je les connais; elles me suivent, et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront point, et personne ne me les ravira.» Et dans la dernière prière qu'il adresse à son Père éternel en faveur de ses disciples, il s'écrie : « J'ai fait connaître votre nom aux hommes que vous m'avez donnés en les séparant du monde. Ils étaient à vous,

et vous me les avez donnés, et ils ont gardé votre parole. C'est pour eux que je prie ; je ne prie point pour le monde, mais pour ceux que vous m'avez donnés, parce qu'ils sont à vous..... Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous. » Ces passages ne sont pas les seuls de ce genre. « Ne craignez rien, petit troupeau, dit-il dans un autre évangile, car il a plu à votre Père de vous donner le royaume des cieux. » Il dit ailleurs : « Je vous rends grâces, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents, et de les avoir révélées aux petits. » Et ailleurs : « Que la porte est étroite, que la route est étroite qui conduit à la vie, et combien il y en a peu qui la trouvent ! » Saint Paul insiste beaucoup sur cette doctrine du Seigneur : « Nous étions autrefois comme les ténèbres ; mais maintenant nous sommes la lumière dans le Seigneur. » « Il nous a ravis du pouvoir des ténèbres, et il nous a transportés dans le royaume du Fils de son amour. » Saint Jean dit aussi : « Celui qui est en vous est plus grand que celui qui est dans le monde. Ils sont au monde, nous sommes à Dieu. » Ainsi, quand on considère l'homme sous son aspect religieux, il n'y a que deux partis sur cette terre. ceux, en petit nombre, qui écoutent les paroles de Jésus-Christ, qui les suivent, qui vivent dans la lumière, qui marchent dans le chemin étroit, qui ont la promesse du ciel, et ceux, beaucoup plus nombreux, pour qui Jésus ne fait point de prières, bien qu'il soit mort pour eux, c'est-à-dire qui sont sages et prudents à leurs

propres yeux, et qui, en réalité, sont possédés par le démon et soumis à ses lois.

Telle est l'opinion qu'exprime sur le monde le Créateur et le Rédempteur du monde; c'est aussi celle qu'en avait la petite société de ceux en qui il vivait et par qui il a été glorifié ; mais la foule, le plus grand nombre, le monde lui-même, regarde l'humanité d'un tout autre œil; il a une tout autre opinion des hommes en général et en particulier de ceux que Dieu a choisis pour ses héritiers. Il considère tous les hommes comme étant parfaitement égaux, ou comme ne différant entre eux que par des nuances si légères, si imperceptibles, qu'il est impossible, sans blesser la vérité et la justice, de les diviser en deux classes ou même d'établir entre eux aucune distinction. Selon le monde, chaque homme ne ressemble qu'à lui-même ; chacun a ses opinions propres, sa ligne de conduite, son symbole, son culte ; si un certain nombre de personnes se réunissent dans un but religieux, c'est par hasard ou par convenance; chacun de nous est complet par lui-même; la religion est une affaire toute personnelle; il n'existe point de religion commune, c'est-à-dire point de religion, strictement parlant, professée par un certain nombre de fidèles ; c'est là une affaire qui est du ressort de notre jugement particulier. Par conséquent, — car telle est la conséquence que l'on tire de ces prémisses, — il n'y a ni vraie ni fausse religion; il n'y a de vrai pour chaque individu que ce qu'il croit être vrai, et ce qui est vrai aux yeux de l'un peut être faux aux yeux de l'autre. Il n'y a pas de doctrines spéciales dont la croyance

soit nécessaire pour le salut; il n'est point difficile de gagner le ciel, et la plupart des hommes peuvent regarder comme chose certaine qu'ils seront sauvés. Tous les hommes sont agréables à Dieu, excepté dans le moment où ils commettent le péché ; mais le péché une fois commis, ils rentrent en grâce tout naturellement et sans la moindre difficulté, par l'effet de l'indulgence infinie de Dieu. Il se pourrait cependant qu'on perdît la bienveillance de Dieu, en persévérant dans le péché ou en mourant en le commettant; mais, même dans ce cas, on ne doit pas désespérer de son salut. Il n'y a pas d'enfer, ou du moins il n'y a point de peines éternelles. La prédestination, l'élection, la grâce, la persévérance, la foi, la sainteté, l'incrédulité, la réprobation, sont, selon le monde, des idées ridicules ou même fausses. Telle est la manière de voir des hommes en général, telle est leur manière de juger les questions religieuses, quand ils en font l'objet de leurs préoccupations, et qu'ils réfléchissent par eux-mêmes; et si, sous quelques rapports, ils modifient parfois ces opinions, c'est au détriment de ceux qui embrassent l'opinion contraire, c'est-à-dire celle émise par Jésus-Christ et ses apôtres. Aussi, ils sont généralement sévères à l'égard des personnes que Dieu a adoptées pour ses élus et qu'il conduit vers le ciel, je veux parler des catholiques, qui sont les témoins et les prédicateurs de ces redoutables doctrines de la grâce qui condamnent le monde, et pour lesquelles le monde a une si profonde horreur.

Il est certain que le monde ignore l'existence de la grâce ; cela ne doit pas étonner, car il est toujours con-

tent de lui-même, et il n'a jamais su profiter des secours surnaturels que Dieu lui a envoyés. Son idée la plus parfaite de l'homme ne sort pas des limites de la nature. L'homme modèle, aux yeux du monde, est l'homme de la nature; on serait fâché dans le monde d'être autre qu'un homme naturel. On voit que la nature a une foule de tendances, de penchants, de passions; or comme ces passions, ces tendances, sont dans la nature, on trouve qu'il est permis à chacun de les suivre, pourvu qu'elles ne fassent de mal à personne, qu'elles ne causent aucun dommage au bien-être corporel, intellectuel et temporel de nos semblables. Le monde, — s'il va toutefois jusqu'à admettre ce mot, — définit le péché un manque de modération, un excès. Il regarde comme un homme parfait celui qui mange, boit, dort, se promène, s'amuse, étudie, écrit et remplit avec modération ses devoirs religieux. Le sentiment religieux, l'intelligence, les sens, ont leur raison d'être; leurs exigences doivent jouir d'une libre expansion pour honorer convenablement le Créateur. Le monde ne comprend pas, ne veut pas admettre que les penchants et les tendances qui se trouvent dans notre nature, telle que Dieu l'a créée, puissent, si l'on n'y prend garde, devenir des péchés, par la raison qu'il les a soumis à des principes plus élevés, dont les uns sont dans notre nature, et dont les autres y ont été ajoutés. C'est pourquoi il a de la peine à croire que les mauvaises pensées soient désagréables à Dieu et soient passibles d'un châtiment. Il veut bien reconnaître que les mauvaises actions, quand elles se traduisent en

faits palpables, visibles, qui exercent une influence matérielle, soient criminelles; mais il ne reconnaît pas que les pensées, l'imagination, les désirs, les paroles, puissent également être coupables et répréhensibles. Il ne veut pas croire que des actes privés et personnels puissent être criminels et punissables. De ce que les sauvages transports de la colère, de la haine, de la concupiscence, de l'avidité, de la cruauté, ne sont pas des péchés dans la brute, qui n'a ni les moyens, ni le pouvoir de les réprimer, le monde prétend que ces mêmes mouvements déréglés ne sont pas des péchés dans un être qui est en possession d'une intelligence éclairée, d'un jugement sûr, d'un empire sur lui-même. La concupiscence, selon lui, est excusable, parce qu'elle est naturelle; voilà la véritable origine et la cause de la guerre qui existe entre l'Église et le monde. Observez que c'est là l'origine et la source de la lutte engagée entre l'Église et le monde ; là est leur point de contact et de divergence. L'Église est basée sur la doctrine que l'impureté est odieuse à Dieu, et que la concupiscence est la source de l'impureté; elle dénonce, par la bouche de son chef visible, le prince des apôtres, « la corruption du monde qui vient de la concupiscence, » tandis que le monde corrompu défend, on pourrait même dire, qu'il sanctifie la concupiscence, qui est sa corruption. D'après l'enseignement des savants et des penseurs les plus profonds, comme vous le savez très-bien, mes frères, les lois de ce monde physique sont si invariables, que les miracles seraient impossibles, parce qu'ils seraient une infraction à ces

lois. Par la même raison, le monde déifie et adore la nature humaine et ses instincts ; il refuse de croire à la puissance et à la distribution de la grâce. Telle est la cause de la haine que le monde porte à l'Église. L'Église signale et dénonce une multitude de péchés que le monde ne voudrait pas reconnaître comme tels, parce qu'en acceptant l'enseignement de l'Église, il se trouve, à sa grande indignation et à son vif regret, entouré de péchés, de toutes parts et en tous temps, le jour et la nuit. Il apprend que, tandis qu'il se croyait maître absolu de ses actions et indépendant de Dieu, Dieu a prononcé contre lui les plus sévères jugements ; il apprend qu'à chaque heure qui s'écoule, la masse de ses crimes augmente, crimes qui ne peuvent être évités, rachetés que par une puissance surnaturelle, par la grâce de Dieu. Au lieu de jouir d'une liberté illimitée de volonté et de penchants, il se voit menacé d'être humilié au dernier degré à cause de ses péchés. C'est pourquoi il prend son point d'appui dans la nature ; il nie ou rejette la grâce divine. Comme l'esprit orgueilleux, au commencement des temps, il cherche le bien suprême dans sa propre nature et ne demande rien de plus ; il cherche à se suffire à lui-même, à trouver son bonheur en lui ; il n'aspire point au surnaturel et par conséquent il n'y croit pas. Comme la nature ne peut s'élever au-dessus de la nature, il ne veut pas croire que la voie étroite soit possible ; il hait ceux qui y entrent ; il les traite d'ambitieux et d'hypocrites, ou bien il se moque de leurs aspirations comme étant romanesques et fanatiques ; tout cela pour ne pas croire à la grâce.

La manière dont je viens de mettre la nature et la grâce en opposition, et de faire ressortir leurs différences respectives, doit vous avoir convaincu de l'impossibilité de les confondre. Maintenant je vais m'efforcer de vous faire voir que la grâce peut quelquefois être prise pour la nature, et, réciproquement, la nature pour la grâce. On peut facilement les prendre l'une pour l'autre, parce que, ainsi que je crois l'avoir montré plus haut, la différence qui existe entre elles est en grande partie intérieure et conséquemment secrète. La grâce réside dans le cœur; elle purifie les pensées et les motifs; elle élève l'âme à Dieu; elle sanctifie le corps; elle corrige et ennoblit la nature humaine, en la purgeant de ces péchés dont l'homme est honteux et qu'il ne montre pas au grand jour. Mais la nature peut contrefaire la grâce en éclat extérieur, en actes isolés, en paroles, en professions, en enseignements, en vertus sociales et politiques, en exploits surprenants et héroïques sur la scène passagère de ce monde; elle peut même parvenir à abuser ceux en qui s'opère cette contrefaçon. Rappelez-vous que c'est de la nature et non de la grâce que l'homme a reçu le don de la raison et celui de la conscience; or, la raison et la conscience l'amenèront à reconnaître et, en une certaine mesure, à rechercher des objets qui sont à proprement parler des objets surnaturels et divins. La raison naturelle peut fort bien déduire l'existence de Dieu, du spectacle des choses visibles, du témoignage de la tradition, de l'existence de l'âme et de la nécessité même de cette ex-

plication. Un cœur livré aux seules inspirations de la nature peut avoir de temps en temps des mouvements, des accès d'amour pour le Seigneur. L'imagination ornée seulement par la nature peut se représenter la beauté et la gloire des attributs divins; la conscience peut, avec les seules lumières de la nature, constater et classer les vérités de la loi morale ; elle peut même aller jusqu'à condamner cette concupiscence qu'elle est trop faible pour dompter et qu'elle se persuade pouvoir tolérer.

La volonté naturelle peut faire bien des choses bonnes et dignes d'éloge; et, dans certains cas, en certains moments, quand la tentation est passée, elle peut paraître avoir une énergie qu'elle ne possède pas; elle peut imiter l'austérité et la pureté des saints. Tel homme n'a pas de tentations d'avarice; un autre n'a pas de tentations de gourmandise ni d'ivrognerie; un autre n'a pas de tentations d'ambition ni le désir du commandement. La nature humaine se montre-t-elle quelquefois sous un jour favorable et sous un aspect séduisant; elle se montre facile, douce, aimable, bonne, bienveillante, généreuse, honnête, probe et modérée, et, telle qu'elle apparaît dans ses plus beaux modèles, elle peut servir d'épreuve à la foi, qui se convaincra bientôt, en l'examinant de près, qu'elle n'a aucun rapport de parenté avec la famille de Jésus-Christ, ni aucun droit à une récompense céleste, bien cependant qu'elle parle quelquefois de Jésus-Christ et du ciel, bien qu'elle lise l'Écriture et qu'elle fasse « bien des œuvres avec joie, » par suite de l'ha-

bitude de cette lecture, et de la pratique d'une certaine croyance qui est cependant entièrement différente de celle qui nous est donnée par la grâce.

C'est un spectacle bien triste et souvent déchirant que d'examiner la conduite et le caractère de ceux qui n'ont jamais reçu la grâce élémentaire de Dieu dans le sacrement du baptême. Ils sont parfois si bienveillants et si zélés, si infatigables dans leurs bonnes œuvres; ils sont parfois si sages et si judicieux; ils ont tant de qualités propres à leur gagner les cœurs ! Abandonnons-les à la miséricorde de Dieu ; sa grâce s'étend sur toute la terre ; si elle produit de bons effets et de bons fruits chez les hommes qui ne sont pas baptisés, il les en récompensera; mais où la grâce n'est pas, ce qui paraît si bon a probablement sa récompense dans ce monde, récompense proportionnée au mérite, mais qui n'implique aucun droit aux récompenses célestes, pas plus que ne nous en donnent les arts ou les sciences, l'éloquence ou l'esprit. Il arrive d'ailleurs souvent que là où nous remarquons beaucoup de choses spécieuses et aimables, il y a aussi des choses mauvaises et très-mauvaises. Les hommes se montrent toujours, dans le monde, sous leur meilleur aspect ; mais la plupart du temps, durant la plus grande partie du jour et de la nuit, ils se tiennent renfermés dans leurs propres pensées. Ils n'ont d'autres témoins de leurs actions qu'eux-mêmes ; personne ne les voit que Dieu et les anges. C'est pourquoi, en pareil cas, nous ne pouvons les juger que sur le peu que nous voyons ; nous ne pouvons admirer que leur bon côté, puisque nous

ne sommes pas à même de déterminer exactement la situation morale de ceux que nous admirons. Nous sommes semblables à des enfants qui, ayant reçu de bons traitements de quelqu'un, le considèrent comme un homme excellent, parce qu'ils ne le connaissent que sous le rapport de la bonté dont il leur a donné des marques. Nous sommes encore semblables à des personnes sans éducation qui, n'ayant aucune habitude du monde, ne savent pas distinguer à quelle classe appartiennent les différents individus qui passent sous leurs yeux, et qui considèrent, comme égaux et se valant les uns les autres, tous ceux qu'elles voient bien mis, quels que soient leur ton, leurs manières, leur mine. Nous sommes tous, non-seulement des enfants et des personnes sans éducation, mais des novices; que dis-je? moins que des novices, quand il s'agit de décider quel est, aux yeux de Dieu, l'état réel de tel ou tel homme qui n'appartient pas à l'Église, quoiqu'il ressemble aux chrétiens par sa conduite et son caractère. Laissant donc de côté ce point qui est au-dessus de notre connaissance, je répète que, d'après tout ce que nous voyons, la nature humaine est inconséquente au plus haut degré, et qu'il faut nous garder de croire qu'elle puisse faire plus qu'elle ne fait, ni que ceux chez qui elle se montre avec le plus d'avantage soient le moins du monde meilleurs qu'ils ne paraissent. Nous voyons leurs bons côtés, nous les voyons en entier, en ce qui concerne les qualités morales; mais nous ne pouvons, par le peu que nous apercevons, préjuger en faveur de ce que nous ne voyons pas; nous devons nous garder de

prendre ce que nous voyons comme un échantillon de ce qu'ils sont. Quelque triste que soit un pareil spectacle pour un catholique, il ne saurait faire naître dans son esprit la moindre objection. Cet homme peut être bienveillant, humain, droit, honnête, sincère, impartial, indulgent, et n'avoir pas pour cela les qualités d'un chrétien véritable, la douceur, la mansuétude, la pureté, la dévotion. Il aime peut-être à faire ses volontés, il a une haute opinion de sa capacité, il se moque de la foi et de la crainte de Dieu, il a peut-être prié très-rarement dans sa vie, peut-être même jamais. La gravité du maintien, le sérieux du langage, ne prouvent pas qu'intérieurement on ne se livre à de mauvaises pensées et à des péchés secrets, objets d'horreur au Dieu tout-puissant. Nous admirons aussi ce qu'il y a de beau chez les païens de l'antiquité ou des temps modernes; nous partageons presque leurs opinions à certains égards; nous les trouvons vertueux et louables; mais nous ne connaissons pas plus la destinée ou le caractère de l'être intelligent que nous admirons, que nous ne connaissons les substances matérielles qui s'offrent à nos yeux sous les accidents de la forme et de la couleur. Ce sont pour nous comme des causes inconnues qui ont agi sur le monde, qui l'ont troublé et qui se manifestent par certains grands effets politiques ou autres; ce sont pour nous comme des peintures qui attirent les regards, mais qu'il ne faut pas toucher. Nous savons seulement que si ces hommes sont parvenus au ciel, c'est par la grâce de Dieu et par leur coopération à cette grâce; que s'ils ont vécu et sont morts sans

cette grâce, ils ne verront jamais la vie, et que s'ils ont vécu et sont morts en état de péché mortel, ils se trouvent actuellement où sont les mauvais chrétiens, au séjour de la mort éternelle.

A ne considérer que l'aspect extérieur des choses, à ne voir que les efforts de la nature humaine, efforts généralement heureux quoique partiels et accidentels, on ne peut s'empêcher de dire que cet aspect est agréable et brillant; mais pour cela il faut faire abstraction des influences surnaturelles qui ont agi sur lui. Ils étaient grands ces législateurs et ces hommes d'État de la Grèce, dont les ouvrages sont connus de quelques-uns d'entre nous, dont les noms sont connus de tout le monde ! Ils étaient grands ces austères héros de Rome qui conquirent le monde et qui préparèrent les voies à Jésus-Christ ! Ils étaient sages, ils étaient profonds ces anciens philosophes et moralistes ! Et quelle imagination, quel esprit presque prophétique dans les poëtes de l'antiquité ! Le monde actuel n'est pas, sous bien des rapports, aussi grand que l'antiquité ; mais il l'est assez pour nous faire voir la force et la faiblesse de la nature humaine à cet égard. Considérez la solidité de notre système politique à l'intérieur, l'expansion de notre puissance au dehors, et vous ne pourrez vous lasser d'admirer le génie, les vertus et les ressources de la nature humaine. Revenez ensuite sur ce sujet avec un esprit plus calme ; hélas ! vous verrez que la foi n'entre pour rien dans tout cet édifice ; vous apercevrez que l'utilité a remplacé les notions du bien et du mal, que le bien-être temporel est le but de tout ce

mouvement. Il se publie chaque jour des romans pleins de magnifiques sentiments ; quelques-uns d'entre vous, mes frères, s'y sont peut-être laissé prendre, et ont pensé que ceux qui écrivaient si bien, devaient être des hommes profondément pénétrés des vérités de la religion et très-zélés à remplir leurs devoirs religieux. En est-il ainsi réellement, mes frères ? Non, pas du tout. Pourquoi ? Parce que tout cela est de la poésie et non de la religion ; c'est la nature humaine qui exerce son imagination, sa raison, et qui parvient à exprimer, à force d'art, des sentiments qu'elle n'a pas. De même qu'il y a, comme vous savez, dans le règne animal, des êtres qui peuvent imiter la voix humaine, ainsi la nature peut parvenir à contrefaire la grâce. Une chose certaine, c'est que l'homme naturel juge les principes au flambeau de la conscience, et les déclare bons ou mauvais, selon ce qu'elle lui en dit ; or, comme il est doué de la faculté de raisonner, il sait que si tel principe est vrai, tels et tels autres le sont pareillement, et, au moyen de son imagination, il se représente comme vraies une foule d'autres choses qu'il ne comprend pas du tout. En outre, il s'aide des récits, des pensées, des témoignages de ceux qui avaient la grâce, et de tous ces traits épars il complète son esquisse. Il y ajoute ses propres sentiments, ses réflexions, ses observations personnelles ; il se crée une espèce d'enthousiasme factice qui le met en état d'écrire des pages éloquentes et touchantes sur des sujets qui sont une réalité pour beaucoup d'entre nous, mais qui, à ses yeux, ne sont

qu'une vaine fiction. C'est ainsi que des écrivains tracent l'histoire des premiers martyrs ou la biographie de quelque grand saint du moyen âge, avec une onction et une piété qui ne sont pas tout à fait celles qu'y mettrait un catholique, mais qui s'en rapprochent beaucoup, bien qu'il soit complétement étranger au sujet. Ainsi, des acteurs peuvent, en jouant un rôle, se faire illusion au point de se croire le personnage qu'ils représentent. Ainsi, certaines gens, voulant chercher querelle à quelqu'un, lui imputent des torts dont il est innocent et auxquels ils ont eux-mêmes de la peine à ajouter foi ; mais ils désirent les croire vrais, ils se persuadent qu'ils le sont, ils s'en indignent et arrivent enfin à y croire. Il en est de même d'une foule d'écrivains en prose et en vers ; les lecteurs sont trompés par leur beau style ; non-seulement ils admirent tel sentiment, telle pensée, telle description, qui sont vrais dans les ouvrages qu'ils lisent, mais ces passages leur inspirent une foi entière dans leurs auteurs, et ils croient, sur leur parole, une foule de faits et de traits qui sont entièrement faux. Voilà comment les gens sont entraînés à adopter de fausses doctrines religieuses ou philosophiques. Un prédicateur, un orateur, qui n'est pas en état de grâce ou qui a cessé d'y être, peut sans doute dire bien des choses propres à toucher le cœur et à réveiller la conscience du pécheur, par l'effet d'un grand talent ou de connaissances puisées dans les livres, et l'auditeur trompé regarde ce prédicateur comme son guide et son oracle, prenant pour garantie ces vérités qu'il lui a entendu annoncer et

qu'il pouvait exposer avec force sans l'influence surnaturelle de la grâce.

L'Écriture nous fournit l'exemple d'un prophète de ce genre : c'est le prophète Balaam, qui, bien qu'ennemi de Dieu, était encore plus favorisé et plus honoré que ne le sont ceux qui suivent ses traces. Il allait pour un prix convenu maudire le peuple de Dieu, et voulut remplir cette mission malgré la volonté expresse du Seigneur, lorsqu'il mourut en combattant contre les Hébreux. Telle fut sa vie, telle fut sa mort, telles furent ses actions; mais quelles ont été ses paroles? « Quand Balac, dit-il, me donnerait sa maison remplie d'or et d'argent, je ne pourrais rien changer à la parole du Seigneur mon Dieu. » Il dit encore : « Que je meure de la mort des justes et que ma fin soit semblable à la leur! » Et ailleurs : « Je vais vous dire, ô hommes, ce qui est bon et ce que le Seigneur exige de vous : c'est de rendre la justice, d'aimer la charité et de marcher attentivement avec votre Dieu. » Voilà un homme qui n'est pas en état de grâce, et qui pourtant parle si religieusement, qu'au premier abord on serait tenté de faire tout ce qu'il dit et de se croire sauvé en lui obéissant.

Ainsi il arrive que des écrivains qui, dans leurs livres, paraissent si bons, si aimables, si honnêtes, nous font souvent perdre cette bonne opinion quand nous faisons leur connaissance. Nous ne retrouvons pas dans l'auteur l'éloquence, la sagesse, que nous avons admirées dans l'ouvrage. Il est peut-être grossier et insensible; il est égoïste, impérieux, sensuel, frivole,

minutieux, et nous, dans notre naïveté, nous nous l'étions représenté comme la personnification de la pureté, de la sensibilité, nous le regardions comme un organe de la vérité céleste.

Je viens, ô mes frères, de vous exposer ce que la nature humaine peut faire, et ce qu'elle peut paraître, sans être réconciliée à Dieu, sans espérance de la vie éternelle, sans défense contre le péché, sans avoir reçu le pardon du péché originel; mais c'est là un état qui n'a jamais existé réellement qu'avec de grandes modifications. Aucune créature humaine n'a jamais été entièrement privée de la grâce nécessaire pour entrevoir la vérité et se convertir. Le monde païen lui-même avait jusqu'à un certain point des traits de lumière, des étincelles de grâce qui dissipaient momentanément les ténèbres morales où il était plongé; mais j'ai cru devoir vous montrer ce que c'est que la nature humaine en elle-même et abandonnée à elle-même; je l'ai fait pour diverses raisons. D'abord cela vous explique comment les hommes se ressemblent tant. La nature imite la grâce, rivalise en quelque sorte avec elle dans la société tout entière en général, et dans le cœur de chaque individu en particulier. C'est pour cela aussi que le monde ne veut pas croire à la différence profonde qui existe entre lui et l'Église, et qu'il ne veut pas croire au petit nombre des brebis composant le troupeau du Christ. C'est pour cela aussi qu'une foule d'âmes, qui ont entendu le nom de Jésus-Christ, et qui professent une foi entière en l'Évangile, ne veulent pas croire qu'elles sont étrangères

à l'Église et qu'elles ne jouissent pas de ses priviléges; elles se croient sauvées, parce qu'elles remplissent tant bien que mal leurs devoirs religieux, ou parce qu'elles se savent bienveillantes et honnêtes. Ce point intéresse aussi les catholiques, comme je vais vous le montrer.

Prenez donc toutes vos précautions, mes frères, pour vous assurer, en ce qui vous concerne, que vous ne confondez pas les inspirations de la nature avec celles de la grâce, et pour ne pas vous imaginer que vous faites des œuvres de l'ordre surnaturel, dignes du ciel, quand, en réalité, vos œuvres sont peut-être païennes, que vous n'avez pas obtenu votre pardon, et que vous vivez sous le coup de la sentence éternelle. Oh! il est terrible de penser qu'un homme puisse se faire illusion au point de croire qu'il est sûr de son salut, parce qu'il est catholique, parce qu'il a un certain amour, une certaine crainte de Dieu, tandis qu'il n'est peut-être pas meilleur que bien des protestants qui, ou n'ont jamais été baptisés, ou ont perdu l'état de grâce dès l'âge de raison. Cette erreur se conçoit; il serait très-heureux qu'elle ne passât pas à l'état de fait. C'est l'opinion des théologiens et des saints personnages, que le nombre des catholiques qui seront sauvés, en somme, ne sera pas très-grand. Une multitude de ceux qui n'ont jamais connu l'Évangile se lèveront au jour du jugement contre les enfants de l'Église, et prouveront qu'avec moins de secours et de facilités, ils ont fait beaucoup plus qu'eux. Notre-Seigneur parle de son peuple comme d'un troupeau peu nom-

breux; il dit : « Beaucoup sont appelés, peu sont élus.» Saint Paul dit, en parlant des Juifs : « Qu'un reste est sauvé selon l'élection de la grâce. » Il parle même de la possibilité de sa réprobation. Quelle pensée chez un apôtre! C'est pourtant une des pensées qui préoccupent le plus les saints ; ils tremblent pour eux-mêmes et pour les autres. On raconte, dans l'histoire de mon cher patron, saint Philippe de Néri, que peu de temps après sa mort, il apparut à un saint religieux, et le chargea d'un message de consolation pour ses enfants, les Pères de l'Oratoire. Cette consolation était de leur apprendre que jusqu'à ce jour aucun des membres de la congrégation n'avait été damné. « Pas un de damné! » s'écriera-t-on peut-être; « voilà un singulier message! S'il s'était agi d'annoncer qu'ayant échappé au purgatoire, tous les Pères étaient en paradis, c'aurait été le cas de donner cette nouvelle; mais était-ce la peine d'annoncer qu'aucun d'eux n'était en enfer? Il eût été étrange qu'ils y fussent! Il s'agit d'hommes ayant renoncé au monde pour embrasser l'état ecclésiastique, s'étant consacrés exclusivement à Dieu et à leur prochain, ayant passé leurs jours dans la prière et les bonnes œuvres, qui sont tous morts après avoir reçu les sacrements, et tout ce que vous avez à nous apprendre à leur égard, c'est qu'aucun d'eux n'a été damné! » Eh bien! oui, telle est la consolation que notre saint Père nous a envoyée, et il a cru devoir nous l'envoyer pour nous faire comprendre que le salut n'est pas une conquête aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer. On ne l'obtient pas

seulement par des vœux et des aspirations, et si ce bien précieux était difficile à obtenir pour des hommes qui faisaient tant de sacrifices au Seigneur et qui vivaient dans un état de sainteté, combien ne doit-il pas être plus difficile à acquérir pour ceux qui ont toujours, de leur propre aveu, aimé le monde plus que Dieu, et qui n'ont jamais songé qu'à remplir les devoirs obligatoires et indispensables ?

Dites-moi, mes frères, quel est l'état de vos âmes, quelle est la règle de votre conduite? Vous vous confessez une fois par an, peut-être quatre fois, à l'époque des Quatre-Temps; vous communiez le même nombre de fois; vous ne manquez pas la messe les jours d'obligation; vous ne vous connaissez aucun grand péché. Voilà tout ce que vous avez à me dire. Mais quoi! est-ce que vous ne prenez jamais le nom de Dieu en vain? Vous ne le prononcez, dites-vous, que lorsque vous êtes en colère. J'en conclus que vous êtes emportés et violents, et que, dans vos accès de colère, vous employez toutes les expressions que le démon place sur vos lèvres; j'en conclus que vous jurez et blasphémez, et que peut-être même vous battez les personnes contre lesquelles vous vous emportez. Vous dites que cela ne vous arrive que de temps en temps, quand vous avez un peu trop bu. Mais alors vous êtes adonnés à la boisson. Vous me répondez que vous ne buvez jamais assez pour perdre l'usage de votre raison. Bien. Mais ces défauts ont-ils été en diminuant depuis quelques années? Vous ne pouvez me répondre affirmativement; et, en fin de compte, vous dites

que ce ne sont pas là des péchés mortels. J'aime à croire du moins qu'il y a longtemps que vous n'en avez commis ? Vous me répondez d'abord par le silence, et enfin vous avouez que vous y avez succombé, et cela plusieurs fois. Or, si je poursuivais mes questions, nous verrions s'étendre la liste des péchés qui vous séparent de Dieu. Mais ce n'est pas tout ; vous ne regardez comme des péchés que ceux commis par action ; vous ne faites aucune attention aux autres, qui vous sont devenus si habituels que vous ne les apercevez plus, quoiqu'ils exercent une influence continuelle sur vos pensées, sur vos paroles, sur vos actes. Vous êtes égoïstes et obstinés ; vous êtes mondains et faibles ; vous négligez vos enfants ; vous aimez les amusements frivoles ; vous pensez rarement à Dieu, car je ne puis appeler penser à Dieu vos prières rapides du matin et du soir. Vous aimez le monde, et vous passez une partie de votre vie avec les protestants. Qu'avez-vous à répondre à ces accusations ? Quel bien avez-vous fait ? Sur quoi fondez-vous vos espérances de vie future ? Que faites-vous pour gagner le ciel ? Vous me répondez que vous vous réconciliez de temps en temps avec Dieu par le sacrement de la pénitence ; que vous êtes obligés de vivre dans le monde ; que vous n'êtes pas appelés à l'état religieux ; qu'à la vérité vous aimez le monde plus que Dieu, mais que vous aimez Dieu suffisamment pour faire votre salut, et que vous comptez, à l'heure de la mort, sur la puissante intercession de la très-sainte Vierge. Vous m'énumérez ensuite une foule de raisons qui vous font croire que vous êtes dans la grâce de

Dieu ; vous trouvez que votre état est, en mettant les choses au pis, un état de tiédeur. Tiédeur ! mais vous n'avez nul signe de tiédeur. Voulez-vous savoir ce que c'est qu'une personne tiède ? C'est celle qui a commencé à mener la vie d'un saint, et qui se relâche de cette première ferveur ; c'est celle qui continue ses pratiques de piété, mais qui n'y met plus la même dévotion ; c'est celle qui fait tant de bonnes choses qu'elle nous fait souhaiter de lui en voir faire davantage. Non, mes frères, vous n'avez pas le droit de vous dire tièdes. Voulez-vous savoir quelle est l'opinion que je crois pouvoir exprimer sur votre compte ? C'est que probablement vous n'êtes pas du tout dans la grâce de Dieu. Tout me porte à penser qu'il y a longtemps que vous ne vous êtes pas confessés avec les dispositions requises, avec une contrition sincère, avec la ferme résolution de faire pénitence pour vos péchés. L'état de votre âme est peut-être tel que si vous deviez mourir cette nuit, vous seriez perdus pour toujours. Que faites-vous de plus que d'obéir à la nature ? Vous faites certaines bonnes choses, « quelle récompense en recevez-vous ? Les publicains n'en font-ils pas autant ? Que faites-vous de plus que les autres ? Les païens n'en font-ils pas autant ? » Vous avez les vertus ou quelques-unes des vertus de la nature humaine ; vous êtes tels que la nature vous a faits, et vous ne vous souciez pas d'être meilleurs. Vous avez peut-être reçu de la nature un bon cœur, et, par suite, vous êtes charitables et bienfaisants ; vous avez une certaine force de caractère qui vous permet de dompter

vos passions et de les soumettre à l'empire de la raison ; vous avez une énergie naturelle, et vous travaillez pour nourrir votre famille ; vous êtes naturellement doux, et vous ne querellez jamais ; l'intempérance vous dégoûte, et c'est pourquoi vous vivez sobrement. Vous avez les vertus de vos voisins protestants, mais vous avez aussi leurs vices ; en quoi êtes-vous meilleurs qu'eux ?

Un autre grief assez grave s'élève contre vous, c'est que vous vivez en si bonne intelligence avec les protestants de votre voisinage. Je ne veux pas dire que vous ne deviez vivre en paix avec tout le monde, et que vous n'ayez à remplir, à l'égard de tous les hommes, les devoirs de la charité. Vous devez le faire, et, s'ils vous respectent, vous estiment et vous aiment, c'est à vous qu'en revient l'honneur, c'est vous qui en avez la récompense ; mais je veux dire plus que cela : car ils ne se bornent pas à vous respecter, mais ils vous aiment, parce qu'ils vous croient semblables à eux, parce qu'ils ne voient aucune différence entre eux et vous. C'est pour cette raison qu'ils prennent si souvent votre parti et qu'ils défendent vos droits politiques. Sans doute, dans un certain sens, nous pouvons, sans encourir de responsabilité, permettre aux protestants de défendre nos droits civils, et c'est un honneur pour eux. Nous ressemblons aux autres habitants de ce pays en ce que nous sommes hommes, membres de la même nation, sujets, et sujets satisfaits, du même souverain ; en ce que nous dépendons d'eux et qu'ils dépendent de nous ; en ce que, comme eux, nous souffrons des

torts et des injures que nous recevons, et que nous sommes reconnaissants des bienfaits qu'on nous accorde. Nous ne devons pas rougir d'une pareille association, et ceux qui nous traitent ainsi en frères sont généreux à notre égard. Mais nous aurions une raison d'être honteux, et nous devrions craindre que Dieu ne s'indignât contre nous, si nous achetions l'appui des protestants en leur donnant une opinion défavorable de l'Église catholique, en leur faisant concevoir une fausse idée de ce que les catholiques sont obligés d'être, sont obligés de croire et de faire ; n'est-il pas vrai, mes frères, que bien souvent le monde ne défend vos intérêts que parce que vous prenez part à ses péchés ?

La nature ne fait qu'un avec la nature ; la grâce ne fait qu'un avec la grâce. Le monde rend témoignage contre vous par cela seul qu'il est en rapports de bonne amitié avec vous; mais pour obtenir l'amitié du monde, vous avez dû sans doute lui concéder quelque chose de précieux et de sacré. Le monde vous aime, mais il n'aime pas le symbole dont vous faites profession ; il établit une distinction entre vous et vos croyances, dans le jugement qu'il porte de vous, et il voudrait bien pouvoir vous en séparer réellement. Le monde dit : « Ces gens-là valent mieux que leur Église; nous n'avons rien à dire en faveur de leur culte; mais les catholiques ne sont plus ce qu'ils ont été autrefois; ils sont aujourd'hui semblables aux autres hommes. Leur religion est sans contredit superstitieuse et cruelle, mais que voulez-vous qu'ils fassent? Vous ne pouvez pas

prétendre leur faire avouer cela; laissons-les changer petit à petit; personne ne change publiquement. Qu'il nous suffise de savoir qu'ils sont changés. Ils aiment le monde autant que nous ; ils se passionnent autant que nous pour les questions politiques ; ils aiment autant que nous à faire leurs volontés; ils ne tiennent pas plus que nous à la stricte observation des préceptes; ils abhorrent toute contrainte religieuse, et ils ont honte de parler du pape et des conciles. Ils ne croient presque plus aux miracles, et sont contrariés quand leurs coreligionnaires en parlent; ils ne font jamais mention du purgatoire; ils ne font aucun cas des images; ils évitent de traiter la question des indulgences, et ils n'oseraient pas soutenir la doctrine exclusive : hors de l'Église, point de salut. Les doctrines catholiques ne sont plus maintenant que l'arme impuissante d'un parti. Les catholiques pensent par eux-mêmes et jugent par eux-mêmes, exactement comme nous le faisons ; ils restent dans le sein de leur Église par un faux point d'honneur, et pour ne pas avoir l'air de déserter une cause perdue. »

Tel est le jugement du monde ; vous frémissez, mes frères, en l'entendant ; mais ne se pourrait-il pas que le monde en sût plus que vous-mêmes sur votre propre compte? « Si vous aviez été du monde, dit Jésus-Christ, le monde aimerait les siens; mais parce que vous n'êtes pas du monde, et que je vous ai choisis en vous retirant du monde, c'est pour cela que le monde vous hait. » Jésus-Christ parle ainsi de ses apôtres. Mais que signifient ces paroles si on vous les applique? Écoutez :

« Si vous êtes du monde, le monde aimera les siens; c'est pourquoi vous êtes du monde, et je ne vous ai pas choisis en vous tirant du monde parce que le monde vous aime. » Ne vous plaignez pas de ce que le monde vous accuse plus que vous ne le méritez; ceux qui vivent comme le monde donnent raison aux personnes qui pensent comme lui, et qui paraissent ne former qu'un parti avec eux. Au fur et à mesure que vous vous dégagez du joug de Jésus-Christ, le monde, par une sorte d'instinct, vous admet comme lui appartenant, vous donne plus d'éloges et vous aime davantage. Le plus bel éloge qu'il puisse faire de vous, c'est de dire que vous êtes incrédules. Oh! mes frères, il existe une inimitié éternelle entre le monde et l'Église. L'Église déclare par la bouche de l'Apôtre : « Quiconque veut être ami du monde devient ennemi de Dieu. » Et le monde rétorque cette sentence, en accusant l'Église d'apostasie, de sorcellerie, en lui donnant les noms de Belzébut et d'Antechrist. Elle est l'image et la mère des prédestinés, et si vous voulez être au nombre de ses enfants, à votre mort, il faut que, de votre vivant, vous partagiez ses insultes et ses persécutions. Est-ce que le monde ne se moque pas de tout ce qui est glorieux et majestueux dans notre sainte religion? ne s'élève-t-il pas contre les créations spéciales de la grâce de Dieu? ne nie-t-il pas la possibilité de la pureté et de la chasteté? ne médit-il pas de la profession du célibat? ne nie-t-il pas la virginité de Marie? ne repousse-t-il pas son nom comme un mal? ne la regarde-t-il pas comme une femme ordinaire, morte comme les autres, celle que

vous savez être la mère de tous les vivants et la grande intermédiaire des fidèles? est-ce qu'il ne ridiculise pas les saints? ne rit-il pas de leurs reliques? ne méprise-t-il pas les sacrements? ne blasphème-t-il pas la présence redoutable du Seigneur qui habite sur les autels? ne se moque-t-il pas avec amertume de ce qu'il appelle du pain et du vin, la chair et le sang de l'Agneau qui fut porté dans le sein de Marie et attaché au bois de la croix? Qui sommes-nous pour prétendre d'être mieux traités que notre Seigneur, sa mère, ses serviteurs et ses œuvres? Qui sommes-nous pour être mieux traités, sinon les amis de ceux qui nous traitent bien et qui traitent si mal notre Seigneur?

O mes chers frères, soyez enfants de la grâce et non de la nature; ne vous laissez pas séduire par les sophismes et les prétentions du monde, car le monde prétend d'être l'ouvrage de Dieu, et il vient de Satan. « Je connais mes brebis, dit le Seigneur, et mes brebis me connaissent et me suivent. » « O vous, dit l'époux dans le Cantique des Cantiques, qui êtes le bien-aimé de mon âme, apprenez-moi où vous menez paître votre troupeau, où vous vous reposez au milieu du jour. » Et l'époux lui répond: « Sortez et suivez les traces des troupeaux et menez paître vos chevreaux près des tentes des pasteurs. » Suivons les saints comme ils suivent Jésus-Christ, afin, lorsqu'il viendra juger le monde et que le monde sera plongé dans l'abîme, qu'il « daigne, à nous autres pécheurs, ses serviteurs, qui espérons en la multitude de ses miséricordes, donner part et société avec ses saints apôtres et martyrs, avec Jean, Étienne,

Matthias, Barnabé, Ignace, Alexandre, Marcellin, Pierre, Félicité, Perpétue, Agathe, Luce, Agnès, Cécile, Anastasie, et avec tous ses saints, non en considérant nos mérites, mais en nous faisant grâce. »

NEUVIÈME CONFÉRENCE.

LA LUMIÈRE DE LA GRACE.

Lorsque Dieu créa l'homme, il lui donna des facultés supérieures à sa nature, à l'aide desquelles cette nature fut rendue plus parfaite. De même qu'un fort stimulant, qui ne renferme aucun suc nutritif, de même qu'un parfum, une drogue, ravive nos forces physiques, rend nos perceptions plus fines et donne de l'énergie à nos efforts, ainsi, dans un sens plus élevé et d'une manière plus variée encore, la grâce surnaturelle de Dieu donne une signification, un but, de la fermeté, de la certitude, aux différentes facultés de ce composé d'âme et de corps qui s'appelle l'homme. La chute de l'homme lui fit perdre ce don divin, gratuitement accordé, et, au lieu de s'élancer vers le ciel, il tomba à terre, sans force, dans un état d'épuisement et d'impuissance. Or, lorsque Dieu se dispose, pour l'amour de Jésus-Christ, à rendre sa faveur à une âme

égarée, son premier acte de miséricorde est d'accorder à cette âme une portion de sa grâce; c'est le premier fruit de cette puissance souveraine, énergique, qui rétablit et relève sa nature, qui le rend capable d'accomplir sa tâche, tout en en remplissant une plus élevée que la sienne propre.

Or, l'ignorance de la vérité spirituelle est un des défauts qui ont été la conséquence de la chute de l'homme, et la perception des choses spirituelles est un des dons que Dieu lui accorde pour se racheter; de sorte que, avant d'être appelé à participer à la grâce de Jésus-Christ, l'homme ne peut que raisonner, argumenter, conjecturer et tirer des conclusions sur la vérité religieuse ; mais, après avoir reçu cette grâce, il voit la vérité. « Vous êtes bienheureux, Simon, fils de Jean, dit Notre-Seigneur à saint Pierre, quand celui-ci confessa l'Incarnation; car ce n'est pas la chair et le sang qui vous ont révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux. » « Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits... Nul ne connaît le Fils, excepté le Père, et nul ne connaît le Père, excepté le Fils et ceux à qui le Fils veut bien le révéler. » Saint Paul dit, dans le même sens : « L'homme charnel » ou naturel « n'aperçoit pas les choses de l'esprit de Dieu. » Et ailleurs il ajoute : « Nul ne peut dire le Seigneur Jésus que dans le Saint-Esprit. » Saint Jean dit aussi : « Vous avez une onction du Saint, et vous connaissez toutes choses. » Le Prophète avait promis le même don avant la venue de

Jésus-Christ. « Je veux, dit Isaïe, que tous vos fils soient instruits du Seigneur et de la multitude des grâces qui sont sur vos fils. » « L'homme, dit Jérémie, n'instruira plus son voisin et son frère, en disant: Connaissez le Seigneur; car tous me connaîtront depuis le plus petit d'entre eux jusqu'au plus grand. »

Vous pourrez me demander, mes frères, « que signifie tout cela? Sommes-nous ou ne sommes-nous pas des hommes? Avons-nous, oui ou non, perdu une partie de notre nature par la chute d'Adam? La raison ne fait-elle pas partie de la nature de l'homme? Ne voit-elle pas aussi clair que les yeux? Ne pouvons-nous pas, par la force naturelle de la raison, comprendre toutes sortes de vérités, toutes les vérités relatives à ce monde, à la société humaine, aux royaumes de l'espace, à la matière, à l'âme, pourquoi la religion seule serait-elle incompréhensible à la raison? Pourquoi ne pourrions-nous pas comprendre le Dieu Tout-Puissant et le ciel? Si nous pouvons examiner, étudier, approfondir l'une de ces choses, nous pouvons approfondir l'autre ; si nous pouvons imaginer une chose, nous pouvons en imaginer une autre. Comment serions-nous incapables d'arriver aux vérités de la religion sans le secours surnaturel de la grâce? » Voilà une question qui est de nature à suggérer d'utiles réflexions, et je vais essayer d'y répondre.

Vous me demandez s'il faut autre chose que des yeux pour voir les vérités de la révélation ; je vous réponds, sans hésiter, que nous avons aussi besoin de lumière. L'œil le plus perçant ne distingue rien dans l'obscu-

rité. Votre esprit est l'œil; la grâce de Dieu est la lumière; et il vous serait aussi difficile de faire usage de vos yeux, dans ce monde matériel, sans le secours du soleil, que de faire usage de votre esprit, dans le monde spirituel, sans le secours de la lumière d'en haut. Or, vous êtes nés privés de cette sainte lumière spirituelle, et tant que vous en resterez privés, vous ne verrez pas, vous ne pourrez pas voir réellement Dieu. Je ne prétends pas que vous serez entièrement privés de toute idée de Dieu, ni que vous serez incapables de parler de lui. Je veux dire que vous ne pourrez faire plus que de raisonner sur lui. Vos pensées et vos paroles ne s'élèveront pas au-dessus de la sphère du raisonnement. J'accorde donc ce que vous désirez. Vous prétendez pouvoir raisonner sur Dieu par la seule force de votre esprit; oui, sans doute vous le pouvez; mais inférer qu'une chose est, ce n'est la voir, ni par rapport au monde physique, ni par rapport au monde spirituel.

Supposez un homme privé de la vue, dissertant sur les formes et les couleurs, et vous comprendrez mieux ce que je veux dire. Un aveugle peut acquérir beaucoup de connaissances de différents genres, et connaître très-bien des objets visibles qu'il ne lui est pas donné d'apercevoir. Il peut être capable d'en parler longuement et aimer à en parler; il peut même parler de la faculté de la vue, comme s'il voyait, au point de faire croire qu'il voit réellement; il parle des hauteurs, des distances, des directions, de la disposition des lieux, des formes, des apparences, aussi naturellement que les autres hommes; il ne se rend

pas compte de l'extrême privation qu'il éprouve; et si vous me demandez comment cela se fait, je vous répondrai que cela vient de ce qu'il a entendu parler de ces choses, et il répète ce qu'il a entendu dire ; cela vient aussi de ce qu'il ne peut s'empêcher de parler des sujets dont tout le monde s'entretient, et d'en tirer des conclusions. Il finit ainsi par se persuader qu'il sait ce qu'il ignore.

L'aveugle entend des conversations autour de lui ; on peut lui faire des lectures; il se forme une idée vague des objets visibles, et, quand il en parle, ce qu'il en dit est assez exact pour ne pas permettre de soupçonner tout d'abord qu'il connaît si peu ce dont il parle. D'inductions en inductions, il se met en état de causer des choses qu'il ne voit pas, mais qu'il suppose devoir être ainsi, en admettant que d'autres sont telles qu'il se les représente. Par exemple, s'il sait que le jaune et le bleu forment le vert, il peut affirmer, sans crainte de se tromper, que le vert est plus semblable au bleu que ne l'est le jaune. Si on lui a dit qu'un homme a cinq pieds et quelques pouces, et qu'un autre a six pieds, il pourra, s'ils se trouvent tous deux devant lui, affirmer, comme s'il les voyait, que le dernier est plus grand que le premier. Il ne juge pas par ses yeux; mais sa raison les remplace. Il y a peu de temps, on s'est beaucoup occupé dans le monde d'un savant qui a découvert une nouvelle planète. Comment a-t-il fait pour arriver à ce résultat? passait-il ses nuits entières exposé à la fraîcheur de l'air pour observer le ciel avec ses instruments, jusqu'à ce qu'à

l'aide d'un verre puissant, il aperçût dans l'éloignement, à travers les vapeurs, ce nouveau corps céleste ? Loin de là ; on raconte, au contraire, qu'il est resté tranquillement assis dans son cabinet, faisant des calculs sur le papier, non la nuit, mais le jour, et qu'il est parvenu, sans regarder une seule fois les astres, à démontrer, d'après la position connue du soleil et des planètes, d'après leur nombre, leurs positions, leurs mouvements, leurs influences, qu'il devait y avoir une planète inconnue dans un certain endroit, et que les astronomes l'y découvriraient s'ils tournaient leurs instruments de ce côté. Voilà un homme qui lisait dans le ciel, non avec le secours des yeux, mais avec celui de sa raison. La raison peut donc, en quelque sorte, remplacer la vue ; il en est, sous plusieurs rapports, de même avec les autres sens. Vous savez combien les aveugles s'aperçoivent facilement de la présence de leurs amis, et avec quelle faculté devinent les sentiments des personnes qui leur sont inconnues, par le ton, la voix et les pas, au point qu'on dirait qu'ils comprennent les regards, les gestes, le maintien des gens, comme s'ils les voyaient, et cette faculté extraordinaire étonne ceux qui croient pouvoir cacher leur façon de penser à un aveugle.

Cet exemple vous explique comment l'homme, abandonné aux ressources de la raison naturelle, peut comprendre en partie les objets surnaturels et surtout en parler. Il y a un corps flottant de vérités catholiques répandues dans le monde ; elles ont été transmises d'un siècle à l'autre par la tradition ; elles

sont propagées par la prédication de pays en pays, de génération en génération, et se trouvent semées dans toutes les parties du monde ; elles sont intégralement et en toute pureté dans l'Église ; mais des parties grandes ou petites s'en détachent de temps en temps, se répandent au loin et pénètrent dans des lieux qui n'ont jamais été éclairés par la grâce. Les hommes peuvent s'emparer de ces vérités éparses et les professer, lorsque le hasard les leur a présentées ; ces fragments de la révélation, tels que le dogme de la sainte Trinité ou celui de l'expiation, par exemple, sont peut-être toute la religion qu'on leur a enseignée dans leur jeunesse ; c'est pourquoi ils les conservent, ils les professent, sans les voir réellement, comme les voient les catholiques, mais comme les ayant reçus de la bouche d'autrui, et ils les répètent par imitation.

Voilà comment il arrive souvent que des hommes placés en dehors de l'Église catholique, écrivent des sermons et des instructions, font des livres de dévotion, composent des hymnes et se livrent à d'autres travaux religieux contre lesquels il n'y a rien ou peu de choses à dire, qui sont le fruit, non pas de leur esprit, mais de sérieuses études, et souvent aussi de traductions faites sur des originaux catholiques. Les cérémonies et les vérités catholiques sont si belles, si grandes, si consolantes, qu'elles se font aimer et admirer d'un amour naturel, de même qu'un paysage et un chef-d'œuvre de mécanique sont des objets d'admiration. Ainsi, l'on voit des hommes d'une imagination vive professer telle ou telle doctrine, adopter telles ou telles

cérémonies, accepter tels usages, et cela à cause de leur beauté, sans se demander si ces choses sont vraies, sans en avoir l'intelligence. On les voit décorer leurs églises, développer et perfectionner leur liturgie, allumer des cierges, répandre des fleurs, brûler de l'encens, faire des processions, non par sentiment de foi, mais par poésie. La croyance catholique, venant de Dieu, est si harmonieuse, si conséquente avec elle-même, toutes ses parties se tiennent si bien, se correspondent si bien, qu'un esprit sagace qui en connaît une partie peut en deviner d'autres par induction, par le seul travail du raisonnement. Ainsi un bon logicien peut avoir la certitude que si Dieu est infini et que si l'homme est fini, il doit y avoir des mystères dans la religion. Il ne comprendra peut-être pas pour cela le sens mystérieux de la religion, mais il le juge nécessaire; il est amené à cette conclusion par la force de la logique, et il la maintient pour échapper à une contradiction. Il y a des hommes qui, entendant parler d'une doctrine, disent: « Puisque cette doctrine a pour elle l'évidence et la raison, je dois l'adopter.» Ils ne la voient réellement pas; ils n'en ont pas la perception, et pourtant ils l'adoptent, ils la professent, parce qu'ils sentent qu'il serait absurde de faire autrement dans les conditions où ils sont placés. L'homme se charge la mémoire d'une vaine formule au lieu de contempler avec les yeux de l'âme Dieu lui-même, source de toute vérité et la doctrine même qui émane de sa bouche.

Il est possible, avec une grande pénétration, de

deviner des doctrines dont on n'a jamais ouï parler. Ainsi, avant de savoir ce qu'en dit l'Écriture, on peut se former l'opinion que « le péché est contre Dieu une offense grande, au-delà de tout ce qu'on peut imaginer, car sans cela pourquoi Jésus-Christ aurait-il souffert? » Il est possible d'apercevoir clairement que, dans le système de la doctrine chrétienne, le péché doit être un grand mal. Un logicien conclurait facilement que nos corps doivent ressusciter, de ce fait que le Dieu éternel a honoré la chair humaine au point de s'en revêtir comme d'une partie de lui-même; il déduirait nécessairement la résurrection et les peines éternelles, comme simples conséquences des vérités à lui connues. C'est ainsi que des savants, qui sont hors de l'Église, peuvent composer des ouvrages utiles sur les preuves de la religion, écrire des traités pour défendre des doctrines particulières, ou expliquer le système général du catholicisme; dans ces divers cas, la raison devient la servante de la foi; mais elle n'est pas encore la foi; la raison ne s'élève pas au-dessus d'une vue ou notion de l'intelligence; elle affirme, non comme tenant la vérité et la voyant, mais comme *étant d'avis*, comme *jugeant ainsi*, comme y *arrivant par conclusion*.

Voilà tout ce que l'homme, aidé des lumières de la nature, peut faire; il est capable de sentir, d'imaginer, de raisonner, de tirer des inductions; il peut, par tous ces moyens, se mettre en voie de recevoir en totalité ou en partie la vérité catholique; mais il ne peut la voir, il ne peut l'aimer. Il pourra cependant embarrasser des personnes religieuses qui ne se rendront pas compte

du secret par lequel il a pu arriver à ce résultat. Elles ne comprendront pas que l'on puisse parler si bien, à moins d'être inspiré par l'Esprit de Dieu, quoiqu'on se trouve hors de l'Église. Il en est ainsi des œuvres de plusieurs anciens hérétiques qui ont écrit sur l'Incarnation. La même chose est arrivée avec des hérétiques modernes qui ont traité de la doctrine de la grâce. Ils s'expriment parfois avec une telle beauté de style et une telle profondeur d'idées, qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ce qu'ils disent sur ces sujets, bien que l'on sache qu'au fond ils n'en parlent pas d'une manière exacte. Mais, mes frères, les sentiments qu'ils expriment peuvent être bons et justes en eux-mêmes, et cesser de l'être chez eux. Ce sont des vérités isolées qu'ils sont parvenus à déduire d'un ordre de faits sur lesquels ils ne voient et ne comprennent rien, et leur hérésie, sur d'autres points touchant de près à l'acceptation de ces vérités, prouve suffisamment qu'ils ne voient pas ce dont ils parlent. Un aveugle, discourant sur les formes et les couleurs, peut dire des choses justes; mais il en dira de fausses, et ces inexactitudes suffiront pour montrer qu'il ne possède pas réellement le sujet dont il parle quelquefois d'une manière irréprochable; car s'il jouissait du sens de la vue, non-seulement il serait exact sur la plupart des points, mais il ne se tromperait sur aucun. Supposons, par exemple, que cet aveugle sache que deux édifices sont de la même hauteur, il en conclura probablement qu'ils se présentent à nos yeux sous le même aspect et dans les mêmes proportions, car il ne réflé-

chira pas que l'un d'eux étant plus éloigné peut paraître plus petit que l'autre, d'un tiers ou d'un quart. Ainsi, lorsque des hommes qui sont hors de l'Église, et qui n'ont pas l'expérience pratique de la dévotion des catholiques pour la très-sainte vierge Marie, mère de Dieu, lisent nos prières et nos litanies, lorsqu'ils voient leur longueur et l'énergie de leur langage, ils affirment, en toute confiance, que la très-sainte Vierge est, à tous égards, l'objet de notre adoration, à l'exclusion du Dieu suprême ou concurremment avec lui ; car ils ne comprennent pas que celui « en qui nous vivons, nous nous mouvons, et nous sommes, » qui nous crée une seconde fois par l'infusion de sa grâce, qui nous nourrit de son corps et de son sang, est plus près de nous, est plus intime avec nous que toutes les créatures. Ils ne savent pas que les saints, les anges, la très-sainte Vierge elle-même, sont nécessairement à une certaine distance de nous en comparaison de Dieu, et que, quel que soit le langage dont nous usons envers eux, quand bien même nous emploierions les mêmes expressions qu'en nous adressant à notre Créateur, elles ont un sens proportionné à la position de celui à qui nous nous adressons. Ainsi ces faiseurs d'objections sont confondus par leurs objections mêmes, qui prouvent qu'ils ne savent et ne voient rien de l'objet sur lequel ils raisonnent.

Je crois avoir suffisamment expliqué ce qu'on entend, lorsqu'on dit que l'homme abandonné aux lumières de la nature croit les vérités divines, comme on a une opinion, et non comme un point de foi. La grâce croit,

la raison pense; la grâce donne la certitude, la raison est toujours incertaine. Il est à remarquer que ce trait caractéristique de la raison est si bien senti par les personnes mêmes dont je parle, que, quelque extension qu'elles donnent à leurs opinions, quelles qu'elles soient, sachant qu'elles n'ont point de convictions réelles et déterminées relativement à la vérité révélée, elles abordent audacieusement la difficulté, en regardant comme une folie d'admettre la certitude de la vérité révélée et comme un mérite d'en douter. Par exemple : « la sainte Église catholique » est un point de foi, car c'est l'un des articles du Symbole des Apôtres; cependant ces personnes regardent comme des impatients ceux qui s'inquiètent de leur incertitude sur la question de savoir où est cette Église et ce qu'elle dit. Elles savent très-bien qu'aucun être vivant ne pourrait avoir une foi et une confiance entière en l'Établissement anglican, à moins qu'il ne fût dans un état de grossière ignorance ou qu'il ne fît violence à sa raison; elles savent que la majeure partie de ses membres n'ont aucune foi en lui, et que les autres ne savent pas dire autre chose, sinon qu'il vient indirectement de Dieu, et que le parti le plus sûr est de rester dans son sein. Ces personnes-là n'ont point de foi; elles ont seulement une opinion sur cet article du symbole. Elles sont donc obligées de dire, pour justifier leur conduite, que la foi n'est pas nécessaire, qu'un état de doute suffit, et qu'on n'est pas tenu à autre chose. Elles attribuent à l'impatience d'un esprit inquiet les efforts de ceux des membres de leur communion qui, cherchant à exercer leur foi en la

sainte Église catholique, comme vérité révélée,— ainsi qu'elles le font elles-mêmes pour la Sainte Trinité ou la Résurrection de Notre-Seigneur,—cherchent et demandent de tous côtés ce qu'ils ont à faire pour cela. Elles vont même jusqu'à faire un crime aux catholiques de manifester quelque confiance dans l'Église et son enseignement. Il arrive que ceux qui quittent une secte protestante pour entrer dans l'Église catholique, voient s'évanouir l'incertitude, l'hésitation d'esprit qu'ils montraient avant leur conversion, hésitation qui se trouve remplacée par une confiance pleine et ferme ; ils avaient des doutes sur leur ancienne religion ; ils n'en ont point sur la nouvelle. Ils n'ont plus de craintes, plus d'anxiétés, plus de difficultés, plus de scrupules. Ils parlent comme ils pensent, et le monde ne comprend pas que c'est là un effet de la grâce que ces âmes ont reçue (comme nous devons humblement le croire). Il ne comprend pas, bien qu'il ait une connaissance parfaite de la région de l'ombre de la mort dans laquelle il est plongé, qu'il n'en a aucune de la cité dont le Seigneur Dieu et l'Agneau sont la lumière, et, mesurant ce que les catholiques possèdent à ce qu'il ne possède pas, il les traite de présomptueux, de fanatiques, d'extravagants. Le monde regarde ce changement de religion comme un changement en pis et la preuve manifeste que cette démarche a été une faute et une folie, lorsqu'elle a produit exactement l'effet qu'elle devait produire en étant un changement en mieux.

Le monde nous dit que la certitude, la confiance, la hardiesse de langage, ne sont pas des choses chré-

tiennes; mais est-ce là plaider une cause ou porter un jugement sur des faits? Qu'est-ce qui distinguait les martyrs des premiers temps de l'Église? Était-ce la confiance ou le doute, le zèle ou la froideur, la fermeté ou l'irrésolution? La religion de Jésus-Christ fut-elle propagée par la ferveur de la foi et de l'amour, ou par l'argumentation philosophique? Regardez les premiers martyrs, mes frères, qu'étaient-ils? Pour la plupart, de jeunes garçons, de jeunes filles, des soldats et des esclaves. — « C'étaient, dira le monde, des personnes à têtes chaudes qui auraient mené une vie sage, si elles n'avaient préféré mourir; c'étaient des rebelles qui déchiraient les décrets impériaux, qui troublaient l'ordre public, qui n'étaient contents que lorsqu'on les jetait dans la fosse aux lions, et qui, étant chassés d'une ville pour avoir prêché la nouvelle religion, allaient la prêcher dans la ville voisine. » Le monde aveugle s'exprime ainsi à l'égard de ceux qui voyaient l'Invisible. Oui! c'est la vue spirituelle de Dieu qui les faisait ce qu'ils étaient. Personne n'est devenu martyr pour une conclusion, pour une opinion : la foi seule fait les martyrs! Celui qui connaît et aime les choses de Dieu ne peut les nier; il peut avoir peur des supplices et de la mort, mais sa foi est encore plus grande que sa peur, et elle triomphe de cette peur comme le soleil triomphe de la poussière et des brouillards qui parfois obscurcissent sa lumière, comme la roue d'un char triomphe des obstacles qu'elle rencontre dans sa course rapide. Les martyrs voyaient, et comment auraient-ils pu s'empêcher de

parler de ce qu'ils avaient vu? Ils pouvaient frissonner devant la peine; mais ils n'avaient pas la puissance de ne pas voir. Si les menaces avaient pu détruire les vérités célestes, elles eussent fait taire la voix de leur conscience. O mes frères, le monde est curieux, intelligent; il sait beaucoup de choses; il parle avec éloquence et profondeur; mais y trouverait-on un homme qui consentît à souffrir le martyre pour une idée tirée du chaos de ses opinions? Quelques-unes sont vraies, d'autres sont fausses; trouvez une personne qui veuille périr pour l'une d'elles? Les enfants du monde parlent haut; ils déclament contre la doctrine qui enseigne que Dieu venge les crimes des hommes; consentiraient-ils à mourir, plutôt que de confesser cette même doctrine? Ils font des tableaux magnifiques de la miséricorde infinie de Dieu; consentiraient-ils à mourir, plutôt que de nier cette miséricorde? S'ils n'y consentent pas, c'est qu'ils n'ont pas même l'enthousiasme, l'obstination, l'esprit de parti nécessaires pour défendre leurs opinions; bien moins encore ont-ils la grâce. Ils parlent sur une opinion et par induction. Il y a des écrivains qui recommandent d'avoir confiance en la communion légalement établie, qu'ils considèrent comme une branche de l'Église catholique; ils peuvent soutenir que cette opinion peut être défendue avec succès; mais ce n'est cependant chez eux qu'une opinion; car dites-leur : Combien y en a-t-il parmi vous qui soient prêts à mourir, plutôt que de la rétracter? Regardez-vous comme un péché de douter de l'Église officielle? ou plutôt, ainsi que je l'ai déjà dit,

ne trouvez-vous pas qu'il est permis, qu'il est naturel, nécessaire, convenable, sage et humble de concevoir ces doutes? N'avez-vous pas meilleure opinion de l'anglican qui doute, pourvu qu'il ne pousse pas ses doutes trop loin et qu'il n'aboutisse pas à l'incrédulité ?

Ces mêmes personnes, qui parlent si sévèrement de ceux qui abandonnent la communion dans laquelle ils sont nés , quoiqu'elles n'y aient pas une bien grande foi elles-mêmes, sont portées à considérer un pareil acte comme un affront fait à leur secte, bien plus encore que comme un malheur pour celui qui en sort. Elles regardent cet acte comme un outrage criminel fait à leur parti et à leur cause, outrage plus ou moins grave, selon le tort qu'il leur cause dans des circonstances données. Ce n'est pas la séparation de l'individu qui est un grand péché à leurs yeux, mais le dommage qu'elles en reçoivent. Si celui qui s'éloigne a de l'importance, et s'il est utile à leur cause, d'une manière ou d'une autre, ces personnes protestent contre sa démarche; s'il leur est désagréable et importun, s'il va trop loin (comme elles le disent), s'il donne du scandale, s'il est devenu le centre d'une influence fâcheuse, s'il trouble en quoi que ce soit l'ordre de leur communauté ou s'il nuit à sa prospérité, elles sont bien vite consolées de sa séparation. Les plus polis de ses anciens coreligionnaires le félicitent de sa probité, et ceux qui sont francs se réjouissent d'être débarrassés de ce membre incommode. Sont-ce là les sentiments que témoignerait en pareil cas une mère envers son fils, un frère envers son frère? «Est-ce qu'une mère peut oublier son

enfant au point de n'avoir pas pitié du fruit de ses entrailles? » Si un de nos frères abandonnait l'Église catholique, le sentiment que nous éprouverions serait, vous le savez, un sentiment d'effroi et de douleur ; nous oublierions, pour ne songer qu'à sa perte, que celui qui s'éloigne était un sujet de scandale à nos yeux. Nous savons qu'il ne peut quitter l'Église sans perdre l'inappréciable trésor de la grâce ; nous savons qu'ayant déjà goûté son influence et ses effets, il ne peut s'en défaire sans commettre le plus grave des péchés, et que, quoiqu'il eût souvent été tenté de renoncer à sa foi, ces tentations sont demeurées impuissantes, n'ayant pas obtenu la participation de sa volonté, de même que des tentations de sensualité ne constituent point un péché, tant qu'elles ne sont pas suivies d'effets. Voilà pourquoi l'Église ne permet pas à celui qui est venu à elle, d'examiner de nouveau la question de sa divine mission ; car, bien qu'une pareille recherche soit un des moyens mis à sa disposition pour entrer dans son sein, cette étude, une fois dans l'Église, est remplacée par le don d'une vue spirituelle qui dissipe si complétement tous les doutes, qu'à dater du jour où il est entré dans l'Église, non-seulement il ne doit plus, mais il ne peut plus en avoir, ou, s'il en a, c'est par suite de sa culpabilité ; par conséquent, il ne doit pas avoir de doutes, parce qu'il ne peut pas en avoir. Voilà, mes frères, ce que nous croyons, ce dont nous sommes certains ; et, en croyant cela, nous ne pourrions éprouver de satisfaction ni de plaisir, en apprenant l'éloignement d'un de nos frères, quelque indi-

gne et scandaleux qu'il fût d'ailleurs : notre premier sentiment serait un sentiment de douleur. En effet, nous sommes souvent obligés, par charité pour eux, de supporter patiemment la conduite scandaleuse de quelques-uns de nos coreligionnaires ; mais les hommes dont la croyance la plus élevée n'est fondée que sur l'induction, ceux qui, pour ne pas oublier leurs conclusions, doivent repasser souvent dans leur esprit les raisons et les preuves de leur croyance, ceux-là, n'ayant pas la foi, n'ont aucune occasion d'exercer leur charité, et ils trouvent que, lorsqu'un membre un peu turbulent quitte leur communion, c'est un double profit : pour eux, parce que son départ les laisse en paix ; pour lui, parce qu'il va où il était plus apte à se trouver.

Ce que je viens de dire vous explique un autre fait qui, sans cela, vous causerait une extrême surprise. Le monde ne peut se persuader que les catholiques sont sincères dans leurs convictions ; il suppose que les catholiques instruits sont maintenus dans leurs croyances par des influences extérieures, par une crainte superstitieuse, par orgueil, par intérêt ou par quelque autre mauvais et indigne motif. Les hommes du monde n'ont jamais cru, de toute leur vie, aux choses invisibles ; ils n'y ont jamais eu foi ; ils n'ont jamais eu, relativement à elles, que de simples opinions, sans s'inquiéter de savoir si elles sont vraies ou fausses, vraisemblables ou certaines, et, par conséquent, ils regardent comme une extravagance la croyance ferme, absolue, positive, aux choses invisibles, surtout quand elles portent sur des points qu'ils

ne croient pas ou qu'ils rejettent avec horreur et mépris. C'est pourquoi ils prophétisent que l'Église catholique doit succomber à mesure que les hommes en viennent à analyser avec plus d'attention leurs idées, leurs croyances, à séparer ce qui est vrai de ce qui est faux, la réalité de ce qui est le résultat de conventions. Ils ne peuvent concevoir que notre foi dans le très-saint Sacrement fasse une partie intégrante et inhérente de notre esprit. Ils croient que nous adoptons ce dogme sans l'assentiment de notre conscience, et uniquement parce qu'on nous dit que si nous n'y croyons pas, nous serons perdus; ou bien ils prétendent que nous l'admettons, parce que l'Église catholique l'a adopté dans des siècles d'ignorance, et que nous sommes en quelque sorte obligés de l'accepter malgré nous; mais que, si nous étions libres de le faire, nous le rejetterions sur l'heure, puisque nous ne l'admettons que par un sentiment de devoir envers notre cause, ou par esprit de parti. Les hommes du monde s'imaginent que si nous étions libres de le faire, nous nous débarrasserions de la doctrine de la transsubstantiation comme d'un fardeau pesant et inutile. Voilà leurs propres expressions dans toute leur crudité! Ce serait un crime de les répéter, s'il ne le fallait pour vous faire comprendre, mes frères, le privilége dont vous jouissez et que le monde n'a pas. Expressions horribles et sacriléges! Oser dire que nous aimerions renoncer à la croyance que Jésus est présent sur nos autels! Autant vaudrait dire que nous aimerions ne plus croire que Jésus est notre Dieu; que nous aimerions ne plus

croire qu'il y a un Dieu ! Oui, la véritable foi, selon eux, consiste à ne croire à rien ou à n'être obligé de rien croire. La foi consiste à croire un jour une chose, l'autre jour une autre, à croire ce qui nous plaît aussi longtemps que cela nous convient, c'est-à-dire à ne pas croire, mais à avoir une opinion sur chaque chose et de foi à aucune, à ne nous attacher à rien, à ne nous fier à rien, à tenir toujours le monde invisible à une certaine distance de nous. Mais si nous devons croire à quelque chose, si nous devons adopter quelque doctrine céleste, si nous devons reconnaître, comme vrais, certaines propositions et certains dogmes, pourquoi serait-ce un pesant fardeau que de croire une chose si douce, qui nous intéresse de si près et beaucoup plus que tout ce qui est moins intime et moins attrayant? pourquoi ne croirions-nous pas, s'il y a un Dieu, que ce Dieu est parmi nous? pourquoi ne croirions-nous pas qu'il est sur nos autels comme il est dans les cieux? Certes, leur objection ne présente pas une telle évidence que nous n'ayons le droit d'en demander raison à ceux qui prétendent être si raisonnables et si naturels dans toutes leurs résolutions. O mes frères, que ce monde au fond est peu sensé, qu'il a l'esprit étroit, malgré toutes ses prétentions et ses apparences trompeuses! Vous le voyez, le monde ne peut concevoir qu'il existe d'autres objets que ceux dont il a connaissance en son cœur; il ne s'imaginera pas que nous puissions avoir la foi, parce qu'il ne sait pas par expérience ce que c'est que la foi; il n'accordera pas qu'il y ait dans l'esprit de l'homme quelque chose qu'il ne con-

naît pas, car ce serait admettre qu'il y a des mystères. Le monde prétend tout connaître; il veut être la mesure et la règle de toutes choses, et, pour justifier son incrédulité, de peur d'être obligé d'avouer qu'il est aveugle, il nous traite d'hypocrites, il nous accuse d'enseigner ce que nous ne croyons pas. « Voyez quelle sorte de charité le Père nous a accordée, afin que nous soyons appelés et que nous devenions fils de Dieu; le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne Le connaît pas ! »

Telle est la raison pour laquelle les esprits sceptiques qui se rapprochent de l'Eglise ont tant de peine à se persuader que leurs doutes cesseront dès qu'ils y seront entrés; c'est même la raison qu'ils donnent pour ne pas devenir catholiques, car ils demandent ce qu'ils deviendraient, si leurs doutes continuaient à les tourmenter après leur conversion? Ils n'auraient plus rien sur quoi s'appuyer. Ils ne réfléchissent pas que leurs difficultés actuelles sont morales et non pas intellectuelles; ce n'est pas qu'ils doutent de la vérité à laquelle ils sont arrivés par le raisonnement, c'est-à-dire de l'origine divine de l'Église catholique; ils n'en doutent pas dans leur raison; mais leur esprit est trop faible et trop épais pour saisir et garder cette vérité. Ils la reconnaissent vaguement, quoique d'une manière certaine; ils l'entrevoient comme à travers un brouillard; ils oublient que l'effet de la grâce est de dissiper ce brouillard, cette obscurité, de fixer, d'éclaircir cette vision, de perfectionner la raison par la foi, de changer une conclusion logique en la vue in-

tellectuelle. Aussi ils ne veulent pas nous croire, quand nous leur assurons, d'après de nombreux exemples, que leur trouble cessera dès qu'ils seront entrés dans la communion des saints, dans l'atmosphère de grâce et de lumière, et qu'ils seront tellement remplis de paix et de joie, qu'ils ne sauront comment remercier Dieu de cette faveur; l'abondance de leur consolation sera si grande, qu'ils chercheront aussitôt à faire des conversions avec un zèle qui contrastera singulièrement avec leur hésitation récente.

J'ajouterai, en terminant, deux observations explicatives de ce que je viens de dire.

Premièrement, gardez-vous de croire que j'aie voulu faire le procès de la raison humaine; car la raison est la voie de la foi; les conclusions qu'elle donne sont souvent les objets mêmes de la foi. Elle précède la foi pour les âmes qui se convertissent à la religion catholique; elle est l'instrument dont l'Église est obligée de se servir pour démontrer et définir ces doctrines qui, selon la promesse et la puissance de son Seigneur et Sauveur, sont infaillibles. Mais, malgré cela, la raison est une chose, la foi en est une autre; et la raison ne peut pas plus remplacer la foi, que la foi ne peut remplacer la raison.

J'ai parlé aussi de l'état de nature, de manière à vous faire croire peut-être que cet état est totalement privé des influences de la grâce, et que ceux qui sont en dehors de l'Église agissent uniquement par les inspirations de la nature. Je n'ai parlé ainsi que pour être plus clair, pour rendre plus frappant le contraste et la

différence entre la nature et la grâce ; car, en réalité, il n'en est pas ainsi. Dieu donne la grâce à tous les hommes, mais il en donne davantage à ceux qui savent en profiter ; il l'offre même à ceux qui la refusent. C'est pourquoi certains hommes agissent seulement sous l'inspiration de la nature ; d'autres agissent sous ses inspirations en certains cas seulement ; d'autres s'abandonnent à la direction des secours qui leur sont accordés ; d'autres enfin peuvent même se trouver en état de justification. Il est donc impossible d'appliquer aux individus ce que j'ai dit plus haut, car le cœur n'est connu que de Dieu seul. Quelques-uns sont en même temps sous l'influence de la raison et de la foi ; ils croient fermement certaines choses, mais ils n'ont que des opinions sur d'autres. Plusieurs sont en lutte avec eux-mêmes ; ils marchent vers une crise après laquelle ils embrasseront la vérité ou y renonceront pour toujours. D'autres font un si bon usage de la grâce qu'ils sont en mesure de la recevoir d'une manière durable dans leurs cœurs. Il en est qui, nous en avons la confiance, jouissent de cette lumière permanente et sont en voie d'entrer dans l'Église ; quelques-uns, hélas ! ont peut-être reçu la grâce, mais, comme ils n'avancent pas vers la sainte maison dans laquelle elle habite, ils perdent peu à peu ce don précieux ; et, sans s'en douter, ils vivent des réminiscences du bien qu'ils ont possédé autrefois. Ce sont là des secrets que Dieu seul connaît ; mais il n'en est pas moins positivement et généralement vrai que la nature ne peut voir Dieu, que la grâce est le seul moyen de le voir, et qu'en nous met-

tant à même de le contempler, elle nous fraie le chemin de l'Église ; elle ne nous est jamais donnée simplement pour nous éclairer, mais pour nous rendre catholiques.

Oh! mes frères, que nous devrions nous trouver heureux, et remercier Dieu de ce qu'il nous a admis dans l'Église de son fils! Y a-t-il dans le monde un don si précieux, si rare qui puisse être comparé à celui-là? Dans ce pays surtout où l'hérésie domine, où la nature inculte a un champ si vaste que personne ne lui dispute, où la grâce accordée à tant de gens est par eux profanée et étouffée, où le baptême seul a conservé son empreinte et son caractère, où la foi est tournée en ridicule à cause de sa fermeté, ne devons-nous pas nous trouver heureux d'être dans la région de la lumière, dans le séjour de la paix, en la présence des saints, de pouvoir employer les facultés de notre esprit et les sentiments de notre cœur pour notre perfection, d'être en possession de la certitude, de la stabilité des objets les plus sublimes et les plus saints de la pensée humaine, d'avoir des espérances ici-bas et le ciel ensuite, d'être sur la montagne avec Jésus-Christ, tandis que le pauvre monde cherche et se dispute dans la plaine? Quel est celui d'entre nous qui ne serait émerveillé de la bénédiction qui lui est accordée? qui ne serait frappé de crainte en voyant la grâce impénétrable de Dieu, qui nous a amenés où nous sommes de préférence à tant d'autres? « Étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ, par qui nous avons, au

moyen de la foi, accès dans cette grâce dans laquelle nous sommes, et nous nous glorifions en espérance de la gloire du Fils de Dieu. L'espérance ne rend pas honteux, car la charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous est donné. » Ainsi que le dit saint Jean, avec plus d'analogie encore à notre sujet : « Vous avez l'onction du Saint ; » vos yeux sont oints par la main de celui qui mit de l'argile sur les yeux de l'aveugle ; « c'est par lui que vous avez l'onction et que vous savez toutes choses ; » vous ne conjecturez plus, vous ne supposez plus, vous n'émettez plus des opinions, mais « vous savez, » vous voyez « toutes choses. » « Que l'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous. Vous n'avez pas besoin que l'on vous instruise, car son onction vous instruit de toutes choses; comme elle est vérité et non mensonge, et qu'elle vous a instruits, demeurez en lui. » Vous ne pouvez habiter ailleurs; les opinions changent ; les conclusions sont faibles; les recherches suivent leur cours ; la raison manque et s'arrête soudain ; la foi seule atteint le but, la foi seule va jusqu'au bout. La foi et la prière seules vous soutiendront en cette heure redoutable où Satan dressera toutes ses batteries contre votre âme accablée. Que vous servira alors d'avoir su [1] argumenter et discuter, d'avoir di-

[1] Te maris et terræ, numeroque carentis arenæ
Mensorem cohibent, Archita,
Pulveris exigui prope littus parva Matinum
Munera ; nec quicquam tibi prodest
Aerios tentasse domos, animoque rotundum
Percurrisse polum, morituro!

rigé quelque vigoureuse attaque contre une ville ennemie, d'avoir décrit les grandes époques de l'histoire, d'avoir compté et classé les armes de la controverse, d'avoir mérité par vos talents les hommages de vos amis et le respect du monde? que vous servira alors d'avoir eu une position, d'avoir achevé un ouvrage, d'avoir mis en lumière une idée, d'avoir fait triompher une cause, si vous n'avez pas la lumière qui doit vous conduire de ce monde dans l'autre? Oh ! que nous nous trouverions heureux en ce jour-là, si nous pouvions changer de place avec le plus humble, le plus pauvre, le plus ignorant des fils des hommes, plutôt que de nous trouver au jugement de Dieu dans la position de celui qui a reçu les plus grands dons, qui en a usé pour lui-même et pour les autres, qui a fermé les yeux, qui a joué avec la vérité, qui a réprimé ses pressentiments et ses craintes, qui a été conduit par la grâce de Dieu, mais qui s'est arrêté à moitié chemin, qui s'est approché de la terre promise, mais qui n'a pas osé avancer pour en prendre possession !

DIXIÈME CONFÉRENCE.

LA FOI ET LE JUGEMENT PRIVÉ.

Lorsqu'on considère la beauté, la majesté, la perfection, les ressources, les consolations de la religion catholique, on peut être frappé d'étonnement, mes frères, de ce qu'elle ne convertit pas la multitude de ceux qui arrivent à en avoir connaissance. Peut-être avez-vous éprouvé vous-mêmes cette surprise, vous surtout qui êtes nouvellement convertis et qui pouvez, par expérience, comparer cette religion aux sectes nombreuses que des millions d'habitants de ce pays choisissent de préférence à elle. Vous savez par expérience combien ces sectes sont stériles, insignifiantes et sans fondement, combien peu d'attraits elles offrent, et quels faibles témoignages elles peuvent invoquer en leur faveur. Les masses n'appartiennent en réalité à aucune religion, et vous ne serez pas surpris de ce que des hommes, qui ne peuvent pas même souffrir la

pensée de Dieu, ne se sentent pas attirés vers son Église. Un grand nombre n'entendent jamais parler du catholicisme, si ce n'est d'une manière injurieuse et pour le calomnier. Quant à ces derniers encore, vous ne pouvez vous étonner qu'ils ne se fassent pas catholiques; mais ce qui peut, à juste titre, surprendre ceux qui jouissent de la plénitude des grâces catholiques, c'est que les âmes qui voient l'Église, même de loin, qui aperçoivent les lueurs ou le pâle reflet de sa majesté, ne soient pas attirées par le peu qu'elles en voient, et ne cherchent pas à en voir davantage; qu'elles ne se décident pas à entrer dans la voie qui conduit à la vérité, à cette vérité dont on ne reconnaît ordinairement la divine autorité que d'une manière graduelle. Lorsque Moïse aperçut le buisson ardent, il se détourna pour voir « ce grand spectacle. » Nathanaël, bien qu'il pensât qu'aucun bien ne pouvait sortir de Nazareth, se écida enfin à aller avec Philippe, vers Jésus-Christ, quand Philippe lui dit : « Venez voir. » Mais les hommes qui nous entourent voient et entendent, qui plus, qui moins, et quelques-uns en grande abondance, la parole de vérité, et pourtant ils ne cherchent pas à en savoir davantage, ils ne s'efforcent pas d'agir d'après ce qu'ils en connaissent. Ils regardent sans voir; ils entendent sans comprendre; ils se contentent de rester comme ils sont; ils n'éprouvent pas le désir de prendre des informations, ou du moins ils n'ont pas celui d'embrasser la foi catholique.

Cette difficulté peut recevoir diverses explications; je vais vous en donner une qui vous paraîtra d'abord

bien vague, mais qui a pourtant un sens profond. Les hommes ne se convertissent pas au catholicisme parce qu'ils n'ont pas la foi. Vous m'objecterez peut-être que la raison que je vous donne revient à dire que l'on ne croit pas la religion catholique parce qu'on n'y croit pas ; ce qui est ne rien dire. Notre-Seigneur, par exemple, a dit : « Celui qui vient à moi n'aura pas faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » Croire et venir sont donc une seule et même chose. Si les hommes dont nous parlons avaient la foi, ils se joindraient à l'Eglise, car le véritable sens, la véritable pratique de la foi est d'entrer dans l'Eglise. Mais je veux dire quelque chose de plus ; la foi est un état de l'esprit, une manière particulière de penser et d'agir que l'on exerce toujours envers Dieu, il est vrai, mais de façons très-différentes. Or je crois que la grande majorité des habitants de ce pays n'ont pas cette habitude ou cette tendance d'esprit. On concevrait facilement qu'ils crussent à leur propre religion, ce serait une foi, quoique mal dirigée ; mais ils ne croient même pas à leur religion : ils ne croient à rien du tout. C'est un des défauts caractéristiques de leur esprit, dans le genre des autres défauts de l'homme, tels que le manque de douceur, de générosité, de prudence, défauts qui n'excluent pas tel ou tel autre exercice de vertu. Il y a donc une vertu qui s'appelle la foi, et un défaut qui s'appelle le manque de foi. Je veux dire que la grande majorité des habitants de ce pays n'ont pas cette vertu particulière qui s'appelle la foi, qu'ils ne l'ont pas du tout. Ils sont sans foi, comme

certaines gens sont sans yeux et sans mains : c'est un défaut particulier de leur âme. J'ajoute que *puisqu'ils* n'ont pas cette faculté de croire, il n'est pas étonnant qu'ils n'embrassent pas la religion qu'on ne peut embrasser sans la foi. Ils ne croient point; ils ne croient à rien en général, dans le vrai sens du mot *croire*, et c'est pourquoi ils ne croient pas à l'Eglise en particulier.

Or, en premier lieu, qu'est-ce que la foi ? C'est un acte par lequel on accepte comme vraie une doctrine que l'on ne peut voir, que l'on ne peut prouver, et qu'on reçoit parce que Dieu, qui ne peut mentir, l'a déclarée vraie. De plus, puisque Dieu nous apprend, non par sa propre bouche, mais par l'organe de ses messagers, que cette doctrine est vraie, croire à cette doctrine, c'est adhérer à ce que les hommes nous disent, non en leur qualité d'hommes, mais comme messagers, prophètes, ambassadeurs de Dieu, chargés de nous annoncer ses volontés. Dans le cours ordinaire des choses de ce monde, nous regardons comme vraies les choses que nous pouvons voir ou celles qui nous paraissent découler, comme conséquences naturelles, de celles que nous voyons ; c'est-à-dire que nous arrivons à la vérité par la vue ou par la raison, mais non par la foi. Vous me ferez observer que l'on accepte sur parole une foule de choses que l'on ne peut ni voir ni prouver, cela est vrai, mais nous ne regardons pas ceux qui nous en parlent comme des envoyés de Dieu; nous prenons leurs paroles pour des paroles humaines; nous n'avons pas en ces hommes une confiance absolue et sans réserve, que rien ne puisse ébranler. Nous sa-

vons que l'homme est sujet à errer, et c'est toujours avec plaisir que nous voyons confirmer, par d'autres témoignages, les opinions qu'il émet sur des matières importantes, ou bien nous recevons ses enseignements avec négligence et avec froideur, et nous les regardons comme choses de peu d'importance, comme de simples opinions personnelles, ou encore, si nous agissons d'après ces opinions, nous le faisons par prudence et parce que nous croyons que c'est le parti le plus sûr. Nous les acceptons pour ce qu'elles valent, et nous nous en servons selon nos besoins ou le degré de probabilité qu'elles nous offrent. Nous sommes maîtres d'y croire ou de ne pas y croire; nous avons le droit de rouvrir la discussion quand bon nous semble. Cela est bien différent de la foi divine; car celui qui croit que Dieu est vrai, que telle doctrine est sa parole qu'il a confiée à l'homme, n'a aucun doute. Il est aussi convaincu de la vérité de la doctrine qui lui est enseignée que de la vérité de Dieu, et il en est sûr *parce que* Dieu est vrai, *parce que* Dieu a parlé, et non pas parce qu'il voit ou parce qu'il peut prouver la vérité de la doctrine en question. Ainsi, la foi nous offre deux particularités; elle est, au plus haut degré, certaine, décidée, positive, immuable dans son assentiment, et elle donne cet assentiment, non parce qu'elle voit avec les yeux ou avec la raison, mais parce qu'elle est instruite par un envoyé de Dieu.

Voilà ce qu'était la foi au temps des apôtres, ainsi que personne ne peut le nier; or ce qu'elle était alors elle doit l'être aujourd'hui; car sans cela elle cesserait

d'être le même principe. Je dis qu'elle était certainement cela du temps des apôtres; car vous savez qu'ils prêchaient au monde que Jésus-Christ était le Fils de Dieu, qu'il était né d'une Vierge, qu'il était monté au ciel, qu'il reviendrait pour juger les vivants et les morts. Le monde pouvait-il voir tout cela? Pouvait-il le prouver? Comment les hommes devaient-ils accueillir ces nouvelles? Comment un si grand nombre d'entre eux les ont-ils embrassées? Sur la foi des apôtres, qui étaient des messagers de Dieu, comme le prouvaient leurs pouvoirs. Ils devaient soumettre leur raison à une autorité vivante. En outre, les convertis étaient tenus de croire tout ce que disaient les apôtres; quand ils entraient dans l'Église c'était pour apprendre. L'Église était leur maître ; ils ne venaient pas pour discuter, pour examiner, pour choisir ou rejeter, mais pour accepter tout ce qui leur était présenté. Personne n'ignore qu'il en était ainsi dans la primitive Église. Les chrétiens étaient tenus d'accepter sans examen tout ce que les apôtres déclaraient leur avoir été révélé; quand les apôtres parlaient, les disciples donnaient leur assentiment intérieur aux paroles des maîtres. Il n'eût pas suffi de garder le silence, de ne pas faire d'objections; il n'était pas permis de ne croire que jusqu'à un certain point; il n'était pas permis de douter. Non ; si les néophytes avaient eu une manière de voir particulière et secrète sur ce qu'ils entendaient; s'ils avaient fait quelque opposition intérieure à la doctrine enseignée; s'ils avaient attendu des preuves plus péremptoires avant de croire, cette manière

d'agir aurait prouvé qu'ils ne croyaient pas que les apôtres fussent envoyés de Dieu pour révéler sa volonté; cela aurait prouvé qu'ils ne croyaient point dans le vrai sens de ce mot. Au temps des apôtres, la soumission immédiate, implicite de l'esprit, était le signe, le signe nécessaire de la foi; il n'y avait alors aucune liberté pour ce qu'on appelle maintenant le jugement privé. Personne ne pouvait dire : « Je choisirai ma religion moi-même; je croirai ceci, je ne croirai pas cela; je ne m'engagerai à rien; je croirai aussi longtemps que je voudrai bien le faire, et pas davantage; je rejetterai demain ce que j'accepte aujourd'hui, si cela me convient. Je croirai ce qu'ils ont dit jusqu'à présent; mais je ne croirai pas ce qu'ils diront à l'avenir. » Non; ou lés apôtres étaient envoyés de Dieu, ou ils ne l'étaient pas; s'ils étaient envoyés de Dieu, il fallait croire tout ce qu'ils disaient; s'ils n'étaient pas envoyés de Dieu, il ne fallait rien croire du tout. Il était impossible de croire un peu, de croire plus, de croire moins : c'eût été la contradiction de toute croyance. Si l'on devait croire une partie de ce que disaient les apôtres, on devait tout accepter; il eût été absurde de croire une chose et de ne pas ajouter foi à l'autre; car les paroles des apôtres garantissant la vérité sur un point, la garantissaient également sur les autres; ces paroles n'étaient rien par elles-mêmes, ou elles étaient tout; elles étaient une autorité infaillible, car elles venaient de Dieu. Le monde devait devenir chrétien ou il devait rester païen, et ne pas écouter la parole des apôtres; ni les fantaisies par-

ticulières, ni l'exercice du jugement privé n'étaient permis.

Tout cela est parfaitement démontré par la nature des faits; mais de plus, les textes de l'Écriture le confirment. « Nous rendons sans cesse grâces à Dieu, dit saint Paul, parce que, quand vous eûtes reçu de nous la parole de l'ouïe qui est la parole de Dieu, vous la reçûtes non comme la parole des hommes, mais comme celle de Dieu, ce qu'elle est en effet. » Saint Paul exprime ce que j'ai dit plus haut, c'est-à-dire que la parole vient de Dieu, qu'elle est annoncée par les hommes, qu'elle doit être reçue non comme venant de l'homme, mais comme venant de Dieu. Dans un autre endroit, il dit aussi : « Celui qui méprise ces choses, ne méprise pas l'homme, mais Dieu qui nous a donné aussi son Saint-Esprit. » Notre Sauveur avait déjà fait une pareille déclaration : « Celui qui vous écoute, m'écoute, et celui qui vous méprise, me méprise, et celui qui me méprise, méprise celui qui m'a envoyé. » C'est pourquoi saint Pierre dit, le jour de la Pentecôte : « O Israélites, écoutez les paroles que je vais vous dire : Dieu a ressuscité ce Jésus dont nous sommes les témoins. Que toute la maison d'Israël sache donc certainement que Dieu a fait Seigneur et Christ ce Jésus que vous avez crucifié. » Dans une autre circonstance, il dit : « Il est convenable d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes ; nous sommes les *témoins* de ces choses, ainsi que *l'Esprit-Saint,* que Dieu donnera à tous ceux qui lui obéiront. » Et plus loin : « Il nous a chargés de prêcher au peuple, et de témoigner

que c'est lui (Jésus) qui a été établi de Dieu comme juge des vivants et des morts. » Vous savez que les premiers prédicateurs répétaient sans cesse : « Croyez et vous serez sauvés. » Ils ne disaient pas : « Soumettez notre doctrine à l'examen de votre raison; » ils ne disaient pas : « Attendez de voir pour croire; » mais ils disaient : « Croyez sans voir et sans examiner, parce que notre parole n'est pas à nous : c'est la parole de Dieu. » Les hommes pouvaient sans doute exercer leur raison en examinant les prétentions des apôtres; ils pouvaient rechercher s'il était vrai que les apôtres eussent fait des miracles; ils pouvaient rechercher s'ils avaient été annoncés dans l'Ancien Testament comme venant de Dieu; mais, après avoir constaté ces choses, d'une manière ou d'une autre, ils étaient obligés d'accepter sans preuve tout ce que les apôtres disaient; il fallait que la foi des fidèles fût mise à l'épreuve, et ils devaient être sauvés par la foi. C'est pour cela que saint Paul, ainsi que vous avez pu le remarquer, appelle, dans le passage que j'ai cité, la doctrine révélée « la parole de l'ouïe. » Les hommes venaient à eux pour entendre, pour accepter, pour obéir, et non pour critiquer ce qu'ils disaient, et, conformément à cela, saint Paul demande quelque part : « Comment croiront-ils en lui s'ils n'en ont pas entendu parler? Et comment en entendront-ils parler sans un prédicateur? La foi vient de l'ouïe, et l'ouïe vient de la parole de Dieu. »

Maintenant, mes chers frères, dites-moi, si ces deux états, si ces deux actes de l'esprit, ne sont pas abso-

lument différents l'un de l'autre : croire simplement ce qu'une autorité vivante vous enseigne, et prendre un livre tel que l'Écriture, pour en faire l'usage que bon vous semble, le commenter, c'est-à-dire vous mettre au-dessus de lui, l'interpréter à votre façon, n'en admettre que ce qui vous convient et rien de plus? Ces deux manières de procéder ne sont-elles pas différentes en ce que, dans la première, vous vous soumettez, tandis que dans la seconde, vous jugez? Je ne viens pas vous demander lequel des deux actes est le meilleur; je ne vous demande pas lequel est actuellement praticable; mais s'ils ne constituent pas deux manières opposées d'accepter une doctrine? La soumission n'est-elle pas le contraire du jugement? Or, n'est-il pas certain qu'au temps des apôtres la foi consistait à se soumettre? N'est-il pas certain que la foi ne consistait pas alors à juger pour soi-même? En vain on alléguerait, dans le premier cas, que l'homme qui juge d'après les écrits des apôtres se soumet à ces écrits, et par conséquent qu'il a foi en eux, puisque, s'il n'y avait pas foi, il n'y aurait pas recours. Je le répète, il y a une différence essentielle entre l'acte de se soumettre à un oracle vivant, et celui par lequel on admet l'autorité d'un livre. Dans le premier cas, les paroles de celui qui transmet la doctrine sont sans appel; dans le second, le lecteur conclut et décide. Réfléchissez à la différence avec laquelle vous rapportez les paroles de quelqu'un en sa présence ou en son absence. Si leur auteur est absent, vous dites résolument qu'il a soutenu ceci, qu'il a dit cela; si tout à coup il entre où vous êtes,

vous changez aussitôt de ton et de langage. Vous dites alors : « Je *crois* vous avoir entendu dire quelque chose d'analogue à ceci, » ou « il me semble que vous avez parlé ainsi; » ou encore, vous modifiez considérablement l'assertion que vous lui avez d'abord attribuée; par précaution, vous en laissez prudemment de côté une partie; vous en retranchez les détails les plus saillants; et enfin, vous attendez avec anxiété, pour savoir s'il acceptera même partiellement ce que vous venez de dire. La même chose a lieu par rapport aux documents écrits par une personne qui n'est plus. Je puis imaginer telle personne qui serait bien embarrassée, si saint Paul apparaissait tout à coup pendant qu'elle commente et explique magistralement son épître aux Galates, ou son épître aux Éphésiens, car elle craindrait que l'apôtre ne se mît à expliquer lui-même leur véritable sens, et à le substituer à celui qu'elle leur attribue; en un mot, bien qu'elle dise qu'elle a foi dans les écrits de saint Paul, elle n'a évidemment aucune foi en saint Paul lui-même, et quoiqu'elle parle beaucoup de la vérité de l'Écriture, elle n'aurait aucune envie d'être au nombre des chrétiens de l'Écriture.

Je crois pouvoir avancer que cette vertu qui fut pratiquée parmi les premiers chrétiens, est aujourd'hui complétement ignorée des protestants, ou du moins si l'on en trouve de rares exemples parmi eux, elle est exercée envers des prédicateurs et des théologiens qui se défendent d'en être l'objet, et qui exhortent leurs disciples à juger par eux-mêmes. Les protestants, en gé-

néral, n'ont pas foi dans le sens primitif de la parole; cela est évident, et nous en avons ici une nouvelle preuve. Si les hommes croyaient maintenant, comme ils ont cru du temps des apôtres, ils ne pourraient ni douter ni changer. Personne ne peut se demander si une parole émanée de Dieu doit être crue; toute parole venant de Dieu est nécessairement digne de foi; c'est pourquoi, quiconque est humble et modeste, est naturellement amené à douter de ses propres inductions et de ses déductions. Dès que les hommes prétendent puiser eux-mêmes leur foi dans l'Ecriture, au lieu de la recevoir de la bouche d'un maître, il faut s'attendre à les voir errer. Un jour ils seront plus convaincus qu'un autre de la force de leurs déductions; ils changeront souvent d'avis relativement à leur valeur; ils finiront peut-être par les nier complétement. Mais une telle incertitude est impossible, quand on a la foi, c'est-à-dire quand on croit que ce que le prédicateur enseigne vient de Dieu. C'est là un point sur lequel saint Paul insiste d'une manière particulière, en disant que les apôtres, les prophètes, les évangélistes, les pasteurs, les maîtres, nous sont donnés afin que « nous puissions arriver à l'unité de la foi, » et que « nous *ne* soyons *pas* comme des enfants ballottés çà et là, et abandonnés à tous vents de doctrine.» Or, de nos jours, ne voit-on pas les hommes changer sans cesse leurs opinions religieuses? N'est-ce pas là une preuve qu'ils n'ont pas cette foi que les apôtres exigeaient de leurs convertis? S'ils avaient la foi, ils ne changeraient pas. Croyez fermement, une fois pour

toutes, que Dieu a parlé, et vous serez assurés qu'il ne peut démentir ce qu'il a dit; il ne peut tromper, il ne peut changer; vous aurez reçu la vérité une fois pour toutes, et vous la croirez toujours.

Telle est la seule manière raisonnable et logique d'envisager la foi; mais les protestants sont si loin de la considérer ainsi, qu'ils rient de ce principe. Ils rient de ceux qui (pour me servir de leurs expressions) épinglent leur foi sur le Pape et les Conciles; ils trouvent qu'il faut être bien borné et bien superstitieux pour croire ce que croit l'Eglise, pour accepter tout ce qu'elle dira à l'avenir sur des points de doctrine. Cela signifie qu'ils se révoltent à l'idée de faire ce que les chrétiens faisaient incontestablement au temps des apôtres. Remarquez qu'ils ne s'enquièrent pas si l'Eglise catholique a le droit d'enseigner, si elle a l'autorité et les dons nécessaires pour cela; ils regardent comme humiliant et servile l'état d'esprit qu'un pareil droit exige de ceux qui le reconnaissent, ou la disposition à accepter toute chose sans réserve ni objection. Ils appellent tyrannie des prêtres, l'insistance que nous mettons à obtenir cette soumission de la raison, et ils la traitent de bigoterie. En réalité, ils combattent l'état d'esprit dans lequel étaient tous les chrétiens du temps des apôtres, et il n'est pas douteux (qui le nierait?) que ceux qui se vantent ainsi de ne pas se laisser mener en aveugles, de juger et de voir par eux-mêmes, de croire autant et aussi peu que bon leur semble, de haïr le joug de l'autorité et le reste, auraient eu bien de la peine à prêter l'oreille aux paroles des apôtres, s'ils

avaient vécu de leur temps, ou même il est très-probable qu'ils auraient refusé de faire le sacrifice de leur liberté de penser, qu'ils auraient trouvé la vie éternelle trop chère à ce prix, et qu'ils seraient morts dans leur incrédulité. Mais ils se seraient défendus, en disant : « Il serait absurde et puéril de vouloir nous imposer l'obligation de croire sans preuves, d'exiger que nous fassions abstraction de nos connaissances, de notre intelligence, de notre science, et de prétendre, avec toutes les difficultés que la raison et le bon sens trouvent dans la doctrine chrétienne, son caractère mystérieux, son obscurité, son étrangeté, son inadmissibilité, sa sévérité, que nous devions nous rendre à la prédication de quelques Galiléens illettrés, ou à celle d'un Pharisien instruit, mais fanatique. » Voilà ce qu'ils auraient dit alors ; et, s'il en est ainsi, est-il donc étonnant qu'ils ne deviennent pas catholiques aujourd'hui ? La raison qui les fait rester dans l'état où ils sont, c'est qu'il leur manque une chose ; ils n'ont pas la foi ; la foi est un état de l'esprit, une vertu, qui ne leur paraît ni louable ni utile, et qu'ils ne tiennent point à posséder.

Ce qu'ils éprouvent de nos jours, mes frères, c'est ce que les Juifs et les Grecs ont, les uns et les autres, éprouvé avant eux, du temps des apôtres, c'est ce que l'homme naturel a toujours éprouvé depuis. Les grands et les sages d'alors regardaient la foi avec mépris, comme font ceux d'aujourd'hui ; ils la considéraient comme indigne de la nature humaine : « Vous voyez votre vocation, mes frères, dit l'Apôtre ; vous voyez

qu'il n'y a pas beaucoup de sages selon la chair, pas beaucoup de puissants, pas beaucoup de nobles ; mais Dieu a choisi les choses insensées du monde pour confondre les sages ; Dieu a choisi les choses faibles du monde pour confondre les puissants, et les choses qui ne sont pas pour détruire celles qui sont, afin qu'aucune chair ne puisse se glorifier en sa présence. » C'est pour cela que le même apôtre parle de la « folie de la prédication. » Notre-Seigneur a exprimé la même pensée dans sa prière à son Père : « Je vous rends grâces, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. » Or, n'est-il pas évident que les hommes de nos jours ont hérité de la fausse sagesse et de la fatale prudence de ces contemporains de Notre-Seigneur ? ils éprouvent, à entrer dans l'Eglise catholique, la même répugnance que les sophistes et les Pharisiens ont eue avant eux. S'il leur répugne de croire à sa doctrine, ce n'est pas qu'ils ne trouvent en elle tous les caractères d'une Eglise fondée par Dieu lui-même, mais c'est que, s'ils entraient dans son sein, il leur faudrait soumettre leur esprit à des hommes qui n'ont peut-être pas autant d'instruction et de pénétration qu'eux ; c'est qu'ils auraient à accepter, bon gré mal gré, des doctrines que leur imagination trouve étranges, et qui paraissent difficiles à leur raison. Le premier prétexte qu'ils allèguent pour se dispenser de devenir catholiques, c'est le caractère de l'enseignement et des prédications de l'Église ; ce prétexte a tant d'empire sur leurs cœurs,

qu'il les rend sourds à tous les arguments, quelque forts qu'ils soient, qu'on peut produire en faveur de la mission de ses prédicateurs et de l'origine de leur enseignement. Bref, ils n'ont pas la foi.

Les hommes dont je parle n'ont point en eux le principe de la foi, et, je le répète, il est inutile de soutenir pour leur justification qu'ils croient fermement que l'Ecriture est la parole de Dieu. En vérité, il est bien à craindre qu'ils n'acceptent l'Ecriture que par préjugé, par un sentiment invétéré qui leur a été inculqué dans leur enfance. En voici une preuve : c'est que, tandis qu'ils paraissent si choqués des miracles catholiques, et qu'ils n'hésitent pas à les appeler des « prodiges de mensonges, » ils ne font pas d'objections contre les récits bibliques qui sont aussi difficiles à croire par la raison, que les miracles rapportés dans l'histoire des saints. J'ai vu, au contraire, des catholiques qui, en lisant l'Ecriture pour la première fois, avaient de la peine à concevoir l'arche de Noé dans le déluge, la tour de Babel, l'histoire de Balaam et de Balac, la fuite des Israélites d'Egypte, leur entrée dans la terre promise, le rejet d'Esaü et de Saül, toutes choses que la masse des protestants accepte sans le moindre effort d'esprit. Comment les catholiques les admettent-ils? Par la foi. Ils disent : « Dieu est grand et les hommes sont menteurs. » Comment les protestants acceptent-ils si facilement ces miracles? Est-ce par la foi? Je suppose que chez la plupart ce n'est pas par soumission de la raison, mais par habitude ; ils sont tellement familiarisés

avec ces récits, par la lecture qu'ils en ont faite dès leur plus tendre enfance, qu'ils ne présentent aucune difficulté à leur imagination ; ils les acceptent sans avoir aucune objection à vaincre. Puis, si plus tard ils sont amenés à examiner ces passages en eux-mêmes ; s'ils les pèsent dans la balance de la critique et des probabilités ; s'ils commencent à faire des questions à leur sujet, ce qui arrive inévitablement à l'âge où l'esprit est cultivé, rien au monde ne peut les ramener à leur première croyance. Ils ne savent pas ce que c'est que de se soumettre à l'autorité, j'entends à celle de la foi ; ils ne reconnaissent aucune autorité qui ait le droit de leur demander la soumission de leur raison. Et alors, ou ils restent, sur ces questions, dans un état de doute, sans éprouver un grand trouble d'esprit, ou bien ils finissent par devenir tout à fait incrédules, bien qu'ils n'en disent rien. Ni avant, ni durant leurs doutes, on n'aperçoit en eux le moindre signe d'une force morale assujétissant leur raison à la parole de Dieu. Non, chez eux, ce qui ressemble à la foi n'est qu'une persuasion héréditaire ; ce n'est pas un principe qui leur est personnel, mais c'est un sentiment qu'ils ont reçu de leur nourrice, qui ne s'est jamais élevé bien haut, et qui se dissipe et disparaît comme une vapeur légère devant le flambeau de la raison. Si toutefois il y a des protestants qui ne sont pas dans l'un ou l'autre de ces états, c'est-à-dire dans l'état de crédulité ou celui de doute, mais qui persistent à croire en dépit de toutes les difficultés, ils ont certainement le droit d'exiger qu'on les regarde comme étant

sous l'influence de la foi; mais rien ne prouve que ces personnes ne sont pas en voie de devenir catholiques, et peut-être sont-elles déjà appelées de ce nom par leurs amis, parce qu'elles montrent, par leur exemple, qu'il n'y a qu'un pas entre posséder la foi et entrer dans le giron de l'Eglise.

Si donc la foi est aujourd'hui la même faculté d'esprit, la même habitude, le même acte que du temps des apôtres, j'ai démontré ce que je voulais établir. Or, ce doit être la même chose; ce ne peut être que cela; le mot *foi* ne peut avoir changé de signification; il faut ou déclarer que la foi n'est point nécessaire ou la prendre comme les apôtres l'entendaient. — Mais il ne faut pas me dire que vous avez la foi, et puis venir me montrer quelque chose de diamétralement opposé que vous avez mis à sa place. Du temps des apôtres, la première condition de la foi était la soumission à une autorité vivante; tel était son trait distinctif; c'est ce qui faisait de la foi un véritable acte de soumission; c'est ce qui détruisait le jugement privé en matière de religion. Si vous refusez de chercher une autorité vivante; si vous voulez faire prévaloir votre jugement privé, dites ouvertement que vous n'avez pas la foi apostolique. Non, vous ne l'avez pas; la masse de cette nation ne la possède pas; avouez que vous manquez de cette foi, et que telle est la raison pour laquelle vous n'êtes pas catholiques. Vous n'êtes pas catholiques parce que vous n'avez pas la foi.

Pourquoi les aveugles ne voient-ils pas le soleil? parce qu'ils n'ont point d'yeux. De même il est inutile

de discuter sur la beauté, la sainteté, la sublimité des doctrines et du culte catholiques, devant des hommes privés de la foi qui leur ferait accepter ces doctrines comme venant de Dieu. Ils peuvent en confesser la beauté, la sublimité et la sainteté, sans les croire ; ils peuvent reconnaître que la religion catholique est noble et majestueuse ; ils peuvent être frappés de sa sagesse, admirer la manière dont elle s'approprie à la nature humaine ; ils peuvent être touchés de sa conduite aimable et séduisante; ils peuvent être étonnés de sa stabilité. Mais quant à se confier à cette religion ; quant à la choisir de préférence à d'autres; quant à dire avec la Moabite favorisée : « En quelque lieu que vous alliez, j'irai ; où vous demeurerez, je demeurerai ; votre peuple sera mon peuple, et votre Dieu sera mon Dieu, » c'est une autre chose, car ce serait tenir le langage de la foi. On peut révérer, on peut louer une doctrine, sans avoir aucun désir de s'y soumettre, aucune propension à la professer. Enfin, et c'est ce qui arrive souvent, les hommes respectent la religion catholique ; ils reconnaissent les services qu'elle a rendus à l'humanité, encouragent ses progrès, en estiment les adhérents, s'intéressent à leurs actes ; mais ils ne sont pas, ils ne seront jamais catholiques. Ils mourront, comme ils ont vécu, hors de l'Église, parce qu'ils ne possèdent pas la faculté par laquelle on peut approcher de l'Église.

Les catholiques qui n'ont étudié ni les hommes dont je parle, ni la nature humaine, s'étonneront de les voir rester où ils sont, d'autant plus qu'ils iront peut-être

quelquefois jusqu'à exprimer le regret de ne pouvoir devenir catholiques. Ils apprécient peut-être si bien le bonheur d'être catholiques, qu'ils s'écrient quelquefois : « Oh! combien je donnerais pour être catholique ! Oh ! que ne puis-je croire ce que j'admire ! Mais je ne le crois pas, et je ne puis pas plus le croire, par la raison que je le désire, que je ne puis sauter par-dessus une montagne. Je serais bien plus heureux si j'étais catholique ; mais je ne le suis pas, il est inutile de me faire illusion à moi-même. Je suis ce que je suis ; je révère, mais je ne puis accepter l'objet de mon respect. »

Oh ! état déplorable ! déplorable parce qu'il est le résultat d'un entêtement aveugle, et parce que l'Écriture, ils le savent très-bien, insiste avec force sur la nécessité de la foi pour le salut. La foi est présentée par l'Écriture comme le fondement et le commencement de toute obéissance agréable à Dieu. Elle est présentée comme « l'argument » ou « la preuve » des choses qu'on ne voit pas. Par la foi, les hommes ont compris l'existence de Dieu, la création du monde, la récompense réservée à ceux qui le cherchent, l'approche du déluge, la naissance annoncée du Sauveur. « Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu ; » « c'est par la foi que nous nous tenons debout ; » « c'est par elle que nous marchons ; » « c'est par elle que nous sommes capables de vaincre le monde. » Quand notre Seigneur donna aux apôtres la mission de prêcher par le monde, il leur dit : « Tous ceux qui croiront et qui seront baptisés seront sauvés, et ceux qui ne croiront pas seront con-

damnés. » Il déclara à Nicodème que « celui qui croit au Fils n'est pas jugé ; mais que celui qui ne croit pas est déjà jugé, parce qu'il ne croit pas dans le nom du Fils unique de Dieu. » Il dit aux Pharisiens : « Si vous ne croyez pas que c'est moi qui le suis, vous mourrez dans vos péchés. » — Il dit aux Juifs : « Vous ne croyez pas parce que vous n'êtes pas de mes brebis. » Vous pouvez vous souvenir qu'avant d'opérer ses miracles, il exige ordinairement la foi de ceux qui le supplient. « Toutes choses sont possibles, » dit-il, « à celui qui a la foi, » et dans un autre passage il ajoute « qu'il ne pouvait pas faire de miracle » à cause de l'incrédulité des habitants. Est-ce que la foi a changé de signification, ou est-elle moins nécessaire à présent? N'est-elle pas encore ce qu'elle était du temps des apôtres, c'est-à-dire le trait caractéristique du Christianisme, l'instrument spécial de la rénovation, la première disposition requise pour la justification, l'une des trois vertus théologales? Dieu aurait pu nous régénérer par d'autres moyens, par la vue, par la raison, par l'amour; mais il a préféré « purifier nos cœurs par la foi. » Il a voulu choisir un moyen que le monde méprise, mais qui a une puissance immense. Il a préféré, dans sa sagesse infinie, ce moyen à tous les autres, et, quand les hommes ne le possèdent pas, ils manquent de l'élément dont sont formés, du fondement sur lequel sont appuyés les saints et les serviteurs de Dieu. Ils n'ont ni l'un ni l'autre; ils vivent et meurent sans les espérances, sans les secours de l'Évangile, parce que, malgré tout ce qu'il y a de bon en eux, malgré leur

sentiment du devoir, leur délicatesse de conscience sur certains points, leur bienveillance, leur droiture, leur générosité, ils sont sous l'empire (je dois le dire) d'un orgueilleux démon ; ils portent ce fier esprit en eux ; ils veulent être maîtres absolus d'eux-mêmes dans des matières qu'ils connaissent si peu ; ils regardent leur raison comme supérieure à celle de tous les autres hommes ; ils ne veulent pas admettre qu'on puisse être envoyé de Dieu, dès que l'on combat leur manière d'envisager la vérité. Quoi ! leur sagesse n'a-t-elle donc point d'égale? N'y a-t-il personne dont la parole puisse être acceptée avec confiance en matière de religion? N'y a-t-il personne qui puisse chercher à les déshabituer d'en appeler toujours à eux-mêmes comme dernière et suprême autorité? Toute voie praticable pour parvenir à la foi leur est-elle fermée? La foi est-elle une vertu qu'ils doivent renoncer à exercer à cause de leur sagacité transcendante, de leur prérogative d'omniscience? Si les prétentions de l'Église catholique ne les satisfont pas, qu'ils essaient de s'adresser ailleurs. S'ils sont si difficiles qu'ils ne peuvent la regarder comme l'oracle de Dieu, qu'ils en cherchent une autre, qui soit plus certainement divine, que la Maison qu'il a instituée lui-même par ses mains, qui a toujours été appelée de son nom, qui a toujours maintenu les mêmes prétentions, qui a toujours enseigné un même corps de doctrine et triomphé de tous ceux qui en ont prêché d'autres. Puisque la foi apostolique était la confiance en la parole de l'homme comme venant de Dieu; puisque cette foi est maintenant ce qu'elle

était dans l'origine; puisque la foi est nécessaire pour le salut, qu'ils tâchent de l'exercer envers une autre que la Fiancée de l'Agneau; qu'ils donnent leur foi, s'ils le peuvent, à quelqu'une de ces religions qui ont duré, en tout, deux ou trois cents ans dans quelque coin obscur de la terre. Qu'ils jouent leurs espérances éternelles en plaçant leur confiance dans les rois, les nobles, les parlements, la force armée; qu'ils acceptent comme prophétie de Dieu quelque fiction de la loi, quelque rêve de l'école; qu'ils prennent pour prophète quelque idole de la populace, quelque parvenu sorti d'une crise révolutionnaire, quelque oracle de cabinet de lecture! Hélas! ils ne sont guère plus avancés, car ils doivent posséder une vertu sans avoir les moyens de l'exercer, et ils feront un acte de foi sans savoir en qui ni pourquoi!

Quelle reconnaissance nous devrions témoigner à Dieu, mes frères, de ce qu'il nous a faits ce que nous sommes! C'est là un effet de sa grâce. Il y a sûrement de puissantes raisons pour engager les âmes à entrer dans l'Église, mais ces raisons ne forcent pas la volonté. On peut les connaître et cependant ne pas agir d'après elles. On peut être convaincu sans être persuadé. Il y a une grande différence entre comprendre la nécessité de la foi et croire; la raison, abandonnée à elle-même, vous amènerait à conclure que vous avez suffisamment de motifs pour croire; mais la foi est le don de la grâce. Vous êtes ce que vous êtes, non par un mérite qui vous soit propre, mais par la grâce de Dieu qui vous a appelés à croire. Vous auriez pu être

semblables aux Barbares de l'Afrique ou aux esprits forts de l'Europe, tout en ayant reçu assez de grâce pour être condamnés, parce qu'elle n'aurait pas avancé votre salut. Vous pouvez avoir eu de fortes inspirations de la grâce, y avoir résisté, et n'avoir pas reçu assez de grâce additionnelle pour surmonter votre résistance. Dieu ne donne pas la même mesure de grâce à chacun de nous. Ne vous a-t-il pas accordé une surabondance de grâce? Ne vous en fallait-il pas plus qu'il n'en faut aux autres hommes, pour amollir la dureté de votre cœur? Louez-le et bénissez-le continuellement pour ce bienfait; n'oubliez pas, à mesure que le temps s'écoule, que c'est un bienfait de sa grâce; ne vous en vantez pas; priez pour ne pas le perdre, et tâchez d'amener d'autres âmes à le partager.

Et vous, protestants, qui m'écoutez, s'il y en a dans cet auditoire, vous qui êtes aussi mes frères, quoique vous ne soyez pas encore catholiques; mais qui, par votre présence ici, témoignez de l'intérêt que vous prenez à notre enseignement, et de votre désir d'en savoir davantage sur nos doctrines, considérez, bien que vous n'ayez peut-être pas encore la foi, que cependant la miséricorde de Dieu vous a mis en bon chemin de l'obtenir. Vous êtes sous l'influence de la grâce de Dieu; il vous a fait faire le premier pas; il désire que vous poursuiviez votre voyage, il vous aidera à aller plus loin; il répandra sur vous la plénitude de ses bénédictions, et vous rendra catholiques. Vous êtes encore plongés dans le péché; probablement votre conscience est chargée de tous ceux que

vous avez commis depuis plusieurs années; vous portez le fardeau d'un grand nombre de péchés mortels qu'aucune contrition n'a effacés, et auxquels vous n'avez pas appliqué le remède des sacrements. Vous êtes tourmentés par une conscience inquiète, un cœur impur, une volonté incertaine; vous avez besoin de vous convertir. Malgré votre état, les premières inspirations de la grâce commencent à opérer sur votre âme : elles produiront le pardon pour le passé et la sainteté pour l'avenir. Dieu vous pousse à des actes de foi, à l'espérance, à l'amour, à la haine du péché, au repentir; ne le désappointez pas; ne le contrariez pas; secondez-le; obéissez-lui. En levant les yeux, il vous semble voir une haute montagne qu'il faut gravir, et vous dites : « Comment pourrai-je franchir ces cimes gigantesques qui s'élèvent entre moi et l'Église catholique pour me fermer le chemin? Je ne comprends pas telle doctrine, et j'en suis fâché; telle autre semble impossible; je ne puis me familiariser avec cette pratique; cet usage me fait peur; je me sens comme ébloui et étourdi; je suis prêt à m'abandonner au désespoir. » — Ne tenez pas ce langage, mes chers frères; reprenez courage; comptez sur les secours du Seigneur, qui vous appelle en avant. «Qu'êtes-vous, ô grande montagne, devant Zorobabel? Vous n'êtes qu'une plaine. » Il vous conduira pas à pas, comme il l'a fait pour plusieurs d'entre nous. Il redressera les sentiers tortueux, et aplanira les sentiers raboteux. Il détournera le cours des torrents et tarira les rivières qui se trouvent sur votre chemin. « Il fortifiera vos

pieds comme les pieds du cerf; il vous élèvera sur des lieux élevés. Il élargira vos pas sous vous, et votre marche ne sera pas affaiblie. » « Il n'y a pas de Dieu comme le Dieu des justes; votre protecteur est celui qui monte au ciel; par sa puissante autorité les nuages se dispersent. Son habitation est en haut, et au-dessous sont les armes éternelles. Il chassera l'ennemi de devant vous, et il lui dira : Dispersez-vous. » « Les enfants perdront connaissance et travailleront, et les jeunes gens tomberont dans leur faiblesse ; mais ceux qui espèrent dans le Seigneur seront fortifiés; ils s'emplumeront comme des aigles, ils courront et ne travailleront pas ; ils marcheront et ne faibliront pas. »

ONZIÈME CONFÉRENCE.

LA FOI ET LE DOUTE.

Ceux qui, par curiosité ou par un meilleur motif, sont portés à s'occuper de la religion catholique, nous font parfois une question étrange ; ils nous demandent si, dans le cas où ils embrasseraient cette religion, ils seraient libres de reprendre, quand ils le jugeraient à propos, l'examen de son autorité divine, et, par *examen*, ils entendent une étude inspirée par le doute et pouvant aboutir à la négation. La même question est souvent posée, sous forme d'objection, par ceux qui n'ont nullement le désir de devenir catholiques. Ceux-ci insistent sur un point qu'ils regardent comme effrayant, c'est que, lorsqu'on est une fois entré dans le giron de l'Église, on ne peut plus en sortir, la porte étant irrévocablement fermée. Ils ajoutent qu'une fois devenu catholique, on ne peut plus se livrer au doute ; que quelques scrupules que l'on ait, il faut les étouf-

fer, les repousser comme des suggestions de l'esprit du mal ; en un mot, qu'il faut renoncer à l'examen de la vérité, faire violence à son esprit, ce qui n'est rien moins que moral. Voilà ce que l'on dit, mes frères, telles sont les objections que l'on nous fait. Nos adversaires, s'ils étaient conséquents, devraient déclarer que c'est faire acte de folie que d'appliquer sa pensée à un sujet religieux quelconque, et que, quelque sacrée que soit une doctrine, quelque évidente qu'elle nous paraisse, nous devrions toujours nous réserver le droit d'en douter. Je ne puis m'empêcher de trouver qu'une opinion aussi extravagante se réfute d'elle-même ; cependant je vais examiner la question au point de vue contraire, c'est-à-dire au point de vue catholique, dans sa valeur intrinsèque, sans toutefois admettre les termes dans lesquels la question vient d'être posée.

Il est parfaitement vrai que l'Église ne permet pas à ses enfants d'élever le moindre doute sur ses enseignements, et cela, avant tout, par la raison qu'ils ne peuvent être catholiques qu'autant qu'ils ont la foi, et que la foi est incompatible avec le doute. On ne peut être catholique, si l'on ne croit pas que ce que l'Église enseigne au nom de Dieu, est la parole de Dieu, et conséquemment est vrai. Un catholique doit croire que l'Eglise est l'oracle de Dieu ; il doit être aussi certain de la mission de l'Eglise, qu'il l'est de la mission des apôtres. Or, pourrait-on croire qu'un homme est convaincu que les apôtres étaient envoyés de Dieu, si, après l'avoir reconnu, il ajoutait que peut-être un

jour il doutera de leur mission ? Cette anticipation serait un doute réel, quoique latent ; elle prouverait que cet homme n'est pas convaincu actuellement de ce qu'il affirme. Une personne qui dit : « En ce moment je crois, mais peut-être est-ce un moment d'exaltation involontaire, et je ne puis répondre que je croirai demain, » est une personne qui ne croit pas. Un homme qui dit : « Je suis peut-être sous le coup d'une illusion qui cessera un jour ou l'autre, et qui me laissera tel que j'étais auparavant, » ou qui pense : « Je crois autant que possible, mais peut-être y a-t-il au fond des arguments qui changeront ma manière de voir, » est un homme qui n'a pas la foi. Lorsque les protestants nous reprochent, entre autres choses, que ceux qui entrent dans l'Eglise doivent renoncer pour l'avenir à toute liberté de douter de l'Eglise, leur accusation équivaut à dire que nous insistons sur la nécessité de la foi en l'Eglise. Qu'ils soient francs, qu'ils avouent que notre tort est d'exiger qu'on ait foi dans l'Eglise catholique, et rien de plus. Je dois insister sur ce point : la foi implique une certaine conviction que la chose crue est réellement vraie ; or, si elle est vraie, elle ne peut jamais être fausse. S'il est vrai que Dieu s'est fait homme, à quoi bon prévoir le moment où je ne croirai plus cette vérité? C'est tout à fait comme si j'anticipais le moment où je ne croirai plus à une vérité. Se réserver la faculté de ne pas croire ou de douter dans un temps à venir, que Dieu s'est fait homme, c'est vouloir être autorisé à douter d'une vérité éternelle pour arriver à la nier. Je ne conçois pas du tout

les avantages d'une pareille faculté, ni l'empressement qu'on met à se la garantir. Si je n'ai actuellement aucun doute sur cette vérité, la liberté que je demande, est la liberté de tomberdans l'erreur ; car si j'ai actuellement des doutes sur cette vérité, je ne la crois donc pas, je n'y ai point foi. Mais je ne puis y croire réellement à présent, et prévoir le jour où peut-être je n'y croirai plus, car anticiper sur les doutes à venir, c'est douter présentement. Cela prouve, lorsqu'on raisonne ainsi, que l'on n'est pas dans les dispositions nécessaires pour devenir un bon catholique. On peut aimer à demi, obéir à demi, mais on ne peut croire à demi ; ou l'on a la foi, ou on ne l'a pas.

Pareillement, si, après être devenu catholique, on continue d'entretenir des doutes qu'on avait auparavant, déjà on ne croit plus. Il n'est plus nécessaire d'avertir une personne qui est dans ce cas, et de lui dire qu'elle risque de perdre la foi, car elle l'a déjà perdue ; elle a cessé d'être en grâce dès le moment où elle a résolu de persévérer dans son doute. Vous ne pouvez vous déterminer à douter d'une chose dont vous êtes sûr ; or, dès que vous n'êtes plus convaincu que l'Eglise est l'ouvrage de Dieu, vous ne croyez plus. Ce n'est pas moi qui vous défends le doute, c'est vous qui vous arrogez le droit de douter, en en demandant l'autorisation ; le doute chez vous n'est pas un résultat, c'est un point de départ ; l'incrédulité est votre désir, votre but. Vous aboutissez au péché, parce que vous avez commencé par le péché. Ce n'est pas moi qui fais du doute un péché ; il est tel par la

nature même des circonstances dans lesquelles vous les concevez. Vous avez entendu dire quelquefois que des catholiques avaient quitté l'Eglise par suite d'une lecture attentive des Ecritures, lecture qui leur avait ouvert les yeux, qui leur avait prouvé que l'Eglise est fondée sur des bases contraires à l'esprit des livres saints (j'emploie les expressions dont on se sert en parlant de l'Eglise du Dieu vivant). Non, ce n'est pas l'Ecriture qui les a fait douter, cela est impossible ! Ils doutaient déjà lorsqu'ils ouvrirent la Bible ; ils l'ouvrirent dans un esprit et dans un but d'incrédulité ; ils ne l'auraient pas ouverte, s'ils n'avaient pas prévu, je dirai même, s'ils n'avaient pas espéré d'y trouver des passages en contradiction avec les enseignements de l'Eglise. Ainsi ils ont commencé par l'orgueil et la désobéissance, et ils ont fini par l'apostasie. Voilà la raison réelle et directe pour laquelle l'Eglise ne peut accorder à ses enfants la liberté de douter de la vérité de sa parole. Celui qui y croit réellement maintenant, ne peut supposer que, dans un temps plus ou moins rapproché, il découvrira des raisons qui ébranleront sa foi ; s'il le suppose, c'est qu'il n'a déjà plus de foi ; et les protestants qui appellent une tyrannie la défense de douter des enseignements de l'Eglise, prouvent, en disant cela, qu'ils ne savent pas ce que c'est que la foi, et, en effet, cette leur est étrangère. Il faut ou cesser d'examiner, ou cesser de se dire enfant de l'Eglise.

Voilà ma première remarque ; je passe à une autre. Vous devez facilement comprendre, mes frères, que ceux qui entrent dans le giron de l'Eglise ou qui déjà

y sont entrés, ont plus que de la foi : ils ont aussi quelques étincelles d'amour divin. Ils ont entendu parler dans l'Eglise de la charité de Celui qui est mort pour eux, qui leur a donné les sept Sacrements, comme moyens de faire participer leur âme aux mérites de sa mort, et, à ce récit, leur âme a ressenti plus ou moins l'influence d'une charité sympathique qui les a attirés vers Lui. Or, je demande, si la prévision que l'on pourra révoquer en doute ou nier les grandes grâces dont on jouit, s'accorde mieux avec un amour confiant qu'avec la foi. Prenons un exemple. Que penseriez-vous d'un ami qui vous est cher, si, malgré la confiance qu'il vous témoigne actuellement, il vous annonçait qu'un jour il cessera de se fier à vous ? Ne seriez-vous pas étonné de ce que, ayant soupçonné que vous voulez le tromper, et que vous êtes un malhonnête homme ou un dissipateur, il n'ait pas écarté cette pensée avec indignation, ou qu'il n'en ait pas ri comme d'une absurdité ; mais, au contraire, qu'il ait cru devoir s'arrêter à ces soupçons, les examiner, en peser la vraisemblance ? Penseriez-vous que votre ami, en concevant des craintes si injustes, a outragé l'amitié et la vérité, a insulté à sa raison, a manqué à son honneur ? Ou bien diriez-vous qu'il a agi dignement et noblement ? Quant à moi, mes frères, si cet ami persistait dans sa défiance, je ne pourrais plus être intime avec lui. Les esprits soupçonneux, jaloux, qui se tiennent à distance, qui s'exagèrent leurs droits, qui changent facilement d'avis, qui prévoient sans cesse des offenses, les esprits froids,

moqueurs, capricieux, incertains, doivent souvent être supportés comme une croix ; mais je choisirais pour ami un homme qui s'unirait à moi de cœur et d'âme, qui embrasserait mes intérêts, qui prendrait ma défense quand je serais attaqué, qui d'avance me donnerait raison, qui, enfin, s'il était sévère, comme il aurait le droit de l'être envers un ami tel que moi, plein de péchés et d'imperfections, le serait par amitié, par loyauté, dans le désir de me voir toujours estimé et estimable, et afin que les autres puissent m'aimer comme il m'aime lui-même. Je ne pourrais pas croire à l'amitié d'un homme qui prêterait l'oreille à toutes les calomnies qu'on dirigerait contre moi, et je préférerais son éloignement à sa société, s'il venait me dire gravement qu'il se croit obligé de concevoir des doutes sur ma probité.

Revenons à notre première hypothèse. Pourrait-on dire qu'un homme a confiance en Dieu et aime Dieu, s'il doutait de l'existence même de l'Être suprême, ou s'il croyait pouvoir mettre en doute, aussi souvent qu'il lui plairait, sa bonté, sa justice, sa toute-puissance? Pourrait-on dire qu'il aime Dieu, celui qui craindrait, en agissant autrement, de devenir semblable à un malheureux esclave, de rendre son esprit captif et incapable d'offrir aucun hommage libre et agréable à son Créateur ? Que penseriez-vous de celui qui soutiendrait que le Seigneur aime un culte accompagné d'un éternel *caveat* de la part de ses adorateurs, et qui ajouterait qu'il ne s'est pas engagé à lui rendre ce culte dès demain, qu'il ne répond pas que quelque argument nouveau pour lui ne vienne lui faire un devoir moral

de suspendre son jugement et sa dévotion ? Eh bien ! je vous dirai, mes frères, que cet homme rendrait un culte à son propre esprit, à sa personne, et non à Dieu ; son idée de Dieu serait une forme accidentelle que sa pensée prendrait de temps à autre, pour un temps plus ou moins long, selon les circonstances, et non pas une image du grand Objet Extérieur ; ce serait un sentiment passager ou une fantaisie sans signification aucune. J'ajouterai, et bien des gens seraient de mon avis s'ils examinaient attentivement la question, que la personne dont il s'agit serait infatuée d'elle-même, qu'elle n'aurait ni amour, ni foi, ni crainte, ni enfin rien de surnaturel dans son cœur ; que son orgueil devrait être brisé et son cœur régénéré, avant de devenir capable d'aucun acte de religion. Ce même argument s'applique à l'Église ; elle vient à nous en qualité de messagère de Dieu ; comment celui qui connaît sa mission divine, qui vient à elle et tombe à ses pieds, peut-il faire des réserves et exiger qu'on lui permette de douter un jour ou l'autre ? Que le monde crie tant qu'il voudra que sa raison est mise aux fers, qu'il serait hypocrite et imposteur s'il ne se réservait pas le droit de douter ; mais il sait bien qu'il serait ingrat et insensé en se réservant ce droit. Oui, des fers ! « les attraits qui charment les hommes, » les liens de l'amour, voilà les fers qui attachent à la sainte Église celui qui croit ; il est, avec l'Apôtre, l'esclave de Jésus-Christ, Seigneur de l'Église ; il est uni à l'Église pour toujours, il en a du moins l'espérance ; il est uni pour toute sa vie à ses sacrements, à ses sacrifices, à ses saints, à Marie, à Jésus et à Dieu.

La vérité est, mes très-chers frères, que le monde, ne connaissant pas les bénédictions de la foi catholique et n'y soupçonnant que du mal, s'imagine qu'un converti, sa première ferveur passée, ne trouve que des désappointements, de l'ennui, de l'amertume dans sa nouvelle religion, et qu'il souhaite en son cœur de revenir sur ses pas. On voit cela au fond de l'étonnement et de l'irritation que le monde témoigne, lorsqu'on lui dit que les doutes sont incompatibles avec la profession du catholicisme ; car le monde est persuadé que le nouveau converti aura des doutes, et que, par conséquent, il sera malheureux. Le monde ne peut pas concevoir, dans son étroite imagination, qu'on trouve dans l'Église la paix, la joie, la connaissance, la liberté, la force spirituelle ; il regarde l'Église comme une conspiration épouvantable contre le bonheur de l'homme, séduisant ses victimes par des professions de foi spécieuses, les négligeant dès qu'elles sont entrées, ou ne s'occupant d'elles que pour éterniser leur servitude et pour river leurs fers. Il nous dépeint comme étant continuellement en guerre avec notre raison, et toujours occupés à étouffer des doutes sans cesse renaissants. Il croit que, semblables à un navire qui a éprouvé une avarie en mer, nous sommes sans cesse occupés à vider l'eau qui nous submerge, et que nous avons beaucoup de peine à nous tenir à flot; il pense que nous ne nous soutenons qu'en violentant notre raison et en la détournant des questions religieuses. Le monde ne croit pas à nos doctrines et ne peut croire que nous y ayons foi. Il trouve ces doctrines si étranges qu'il assure

que nous sommes, jour et nuit, assaillis de doutes et tourmentés de la crainte d'y céder, quoique nous nous en défendions. Le monde doit encore penser qu'une des principales occupations des confesseurs est de dissiper les inquiétudes de leurs pénitents. Il s'imagine que notre raison est en révolte continuelle comme la chair; que le doute, pareil à la concupiscence, se réveille en nous à la vue de certains objets, à l'ouïe de certains sons; que toutes nos lectures sur les sujets de controverse avec les protestants nous donnent des tentations, nous plongent dans la plus profonde perplexité d'esprit. Quand il voit passer un prêtre catholique, il le regarde fixement pour démêler ce qu'il peut y avoir dans sa mine de sottise et d'hypocrisie. Mais si telles sont vos idées, mes chers frères, vous êtes simplement dans l'erreur. Croyez plutôt à mes paroles qu'à celles du monde, quand je vous dis qu'il n'est pas difficile à un catholique de croire, et qu'il n'y a de difficile pour lui que de douter, à moins toutefois qu'il ne se néglige extraordinairement. Il a reçu un don qui lui rend la foi facile; ce n'est pas sans effort, sans un effort déplorable, que ceux qui ont reçu ce don cessent de croire. Le catholique ne fait pas violence à sa raison en exerçant sa foi; mais il lui fait violence en ne croyant pas. Quand une difficulté l'arrête, ce qui peut lui arriver facilement s'il vit dans le monde, cette difficulté lui est aussi odieuse et insupportable que le sont les pensées impures aux hommes vertueux. Il s'éloigne d'elles avec horreur; il les repousse avec effroi; mais pourquoi les fuit-il? pourquoi les rejette-t-il? Ce n'est pas

parce qu'elles sont dangereuses, mais parce qu'elles sont cruelles et méprisables. Son bon Maître qui a tout fait pour lui, a-t-il mérité une pareille récompense? *Popule meus, quid feci tibi?* « O mon peuple! que vous ai-je fait? En quoi vous ai-je offensé? Répondez-moi. Je vous ai fait sortir de la terre d'Égypte; je vous ai délivré de la maison des esclaves; j'ai envoyé devant vous Moïse, Aaron et Marie; je vous ai entouré de biens et j'ai planté pour vous les vignes les plus exquises. Qu'y a-t-il que je puisse faire à mon vignoble de plus que ce que j'ai fait? » Il a répandu sur nous sa grâce; il a été avec nous dans nos perplexités; il nous a conduits d'une vérité à l'autre; il nous a pardonné nos péchés; il a satisfait notre raison; il nous a rendu la foi facile; il nous a donné ses saints; il nous montre jour par jour sa passion : pourquoi l'abandonnerais-je? Que m'a-t-il fait qui ne soit pour mon bien? Pourquoi examinerais-je encore ce que j'ai examiné une fois pour toutes? Pourquoi prêterais-je l'oreille à tous les vains propos que l'on tient contre lui autour de moi? Pourquoi ne les repousserais-je pas au risque d'être traité de bigot et d'esclave? Pourquoi me conduirais-je envers le Très-Haut comme ceux qui me traitent ainsi n'oseraient pas agir à l'égard d'un de leurs amis ou d'un bienfaiteur? Si je suis convaincu dans ma raison et persuadé dans mon cœur, pourquoi ne pourrais-je pas continuer d'adorer Dieu sans nulle interruption, sans nulle perturbation?

J'en ai dit assez sur ce sujet; mais il peut être utile de le considérer encore sous un autre point de vue. La

prudence personnelle n'est ni le premier, ni le second motif qui doive détourner de faire des objections contre l'Église; mais c'est néanmoins un motif important, par suite de la nature particulière de la foi, qui ne peut être traitée comme une conviction ou une croyance ordinaire. La foi est un don de Dieu, et non pas un simple acte de notre volonté que nous puissions exercer quand bon nous semble. Elle est tout à fait distincte d'un exercice de la raison, bien qu'elle vienne à sa suite. On peut sentir la force des arguments en faveur de l'origine divine de l'Église; on peut voir qu'on doit croire, et cependant être incapable de croire. Ce n'est pas là une supposition gratuite; il y a bien des hommes qui ont des motifs suffisants de croire, qui voudraient croire, et qui pourtant ne le peuvent pas. C'est toujours leur faute, sans doute, car Dieu donne la grâce à tous ceux qui la demandent et qui en font usage; mais le fait est que la conviction n'est pas la foi. Prenez l'exemple analogue de l'obéissance. Bien des gens savent qu'ils doivent obéir à Dieu, et cependant ils ne lui obéissent pas et ne peuvent pas lui obéir : c'est leur faute, sans doute; mais enfin ils ne peuvent obéir, car on ne peut obéir que par la grâce. Or, la foi n'est pas une simple conviction basée sur la raison; c'est un assentiment positif, c'est une certitude claire, plus forte que toute autre certitude; elle s'établit dans l'esprit par la grâce de Dieu, et par la grâce seulement. On peut être convaincu et ne pas agir selon ses convictions; de même, on peut être convaincu et ne pas croire selon ses convictions. On peut avouer que c'est là un argu-

ment contre soi-même, que l'on n'a rien à dire pour sa défense, qu'on est impardonnable, qu'on serait heureux de croire, et néanmoins on avoue qu'on ne le peut pas; on ne sait pourquoi, mais on ne le peut pas; on persiste dans l'incrédulité, et l'on tourne le dos à Dieu et à son Église. La raison de ceux qui agissent ainsi est convaincue; leurs doutes sont des doutes moraux provenant d'un acte de leur volonté. En un mot, les arguments en faveur de la religion ne forcent personne à croire, pas plus que les raisonnements et les bons exemples ne contraignent à obéir. L'obéissance est la conséquence de la volonté d'obéir, et la foi est la conséquence de la volonté de croire; nous pouvons voir par nous-mêmes ce qui est bien, tant en matière de foi qu'en matière d'obéissance; mais nous ne pouvons vouloir ce qui est juste sans la grâce de Dieu. Voilà la différence entre les autres exercices de la raison et les arguments en faveur de la vérité de la religion. Aucun acte de foi n'est nécessaire pour croire que deux et deux font quatre; nous ne pouvons refuser notre assentiment à cette vérité; mais il y a du mérite à croire que l'Église vient de Dieu, car, bien qu'il y ait des milliers de preuves à l'appui de ce fait, cependant on peut, sans encourir le reproche d'absurdité, contester l'exactitude de la conclusion. On peut regretter qu'elle ne soit pas plus claire; on peut suspendre son adhésion; on peut douter du fait si l'on veut, mais il n'y a que la grâce qui puisse changer une mauvaise volonté en une bonne.

Vous voyez maintenant pourquoi un catholique n'ose pas, par prudence, faire attention aux objections qu'on

élève contre sa foi ; il ne craint pas qu'elles prouvent que l'Église ne vient pas de Dieu ; mais il craint que Dieu ne le punisse par la perte de sa foi surnaturelle, s'il y prêtait l'oreille sans nécessité. Telle est la cause de ce malheureux état d'esprit auquel j'ai déjà fait allusion, et où se trouvent ceux qui voudraient être catholiques, et qui ne le sont pas. Ils ont plaisanté avec la conviction ; ils ont prêté l'oreille à des arguments opposés à ce qu'ils savaient être la vérité, et leur esprit a été frappé de mort ; la foi s'est retirée d'eux, et leurs paroles, leurs actions, trahissent chaque jour davantage le jugement de Dieu qui les a visités. Ils deviennent insouciants et indifférents, ou inquiets et malheureux, ou impatients de toute contradiction ; ils demandent des conseils, et les rejettent quand on les leur donne ; ils n'essaient pas de réfuter les arguments qu'on emploie pour les combattre ; mais, se contentant de les repousser, ils s'obstinent à ne pas croire. Voilà leur position ; en deux mots, ils ne croient pas. Je ne sais ce qu'ils deviennent ensuite ; peut-être restent-ils dans cet état d'anxiété et de désespoir, soupirant après l'Église et n'y entrant pas ; ne sachant ce qu'ils croient ni ce qu'ils ne croient pas, comme des aveugles ou des aliénés, privés de la vue du corps ou de celle de l'esprit, et incapables de se conduire par eux-mêmes. Ils se proposent souvent de revenir à la vérité, et n'y reviennent jamais ; ou bien, s'ils sont d'un caractère ardent et résolu, ils se lancent à corps perdu dans l'incrédulité, sans croire moins qu'auparavant, puisqu'au début ils ne croyaient point ; mais ils s'affermissent dans

leurs erreurs, et aboutissent enfin à l'athéisme, si les circonstances leur en laissent le temps. Telle est la fin de ceux qui, sous prétexte de rechercher et d'examiner la vérité, jouent avec leurs convictions.

Ce sont là quelques-uns des motifs pour lesquels l'Eglise catholique ne peut raisonnablement permettre à ses enfants de douter de la divinité et de la vérité de ses paroles. L'examen et l'étude des raisons de la foi ne sont pas le doute, et ce n'est pas douter que d'examiner la vérité des arguments dont on se sert pour l'attaquer, quand il y a de bonnes raisons de le faire ; je veux parler d'un doute réel ou d'une inutile complaisance dans la critique. L'Eglise condamne une pareille conduite, non-seulement pour les motifs que j'ai signalés plus haut, mais parce que, si elle agissait autrement, elle abdiquerait son caractère et ses devoirs. Comment l'Eglise, douée de la prérogative de l'infaillibilité, pourrait-elle permettre à ses enfants de douter de ses dons ? Ce serait une inconséquence de la part de celle qui est l'oracle infaillible de la vérité et la messagère des cieux, que d'admettre dans son sein des esprits rebelles à son autorité. Elle fait ce qu'avaient fait avant elle les apôtres dont elle est l'héritière. « Celui qui nous méprise, dit saint Paul, ne méprise pas l'homme, mais Dieu qui nous a donné aussi son Saint-Esprit. » Et saint Jean dit : « Nous sommes de Dieu ; celui qui connaît Dieu nous écoute ; celui qui n'est pas de Dieu ne nous écoute pas ; c'est à cela que nous connaissons l'esprit de vérité et l'esprit de mensonge. » Il y a dans l'Ancien Testament un trait

remarquable qui nous fait voir combien le doute est déplacé chez ceux qui professent une religion, et quelle doit être la conduite de l'Eglise à leur égard. Lorsque Elie fut enlevé au ciel, Elisée fut le seul témoin de ce miracle; et quand il retourna auprès des fils des prophètes, ceux-ci demandèrent ce qu'était devenu Elie, et voulurent aller le chercher. Bien qu'ils reconnussent Elisée pour son successeur, ils refusèrent cependant de croire à sa parole. Ayant frappé les eaux du Jourdain, elles s'étaient ouvertes, et il avait passé à travers le fleuve; c'étaient là des raisons de croire, et en conséquence, quand « à Jéricho les fils des prophètes, qui étaient vis-à-vis, l'eurent vu, ils dirent: l'esprit d'Elie s'est posé sur Elisée; ils vinrent au devant de lui et se prosternèrent devant lui. » Que pouvaient-ils exiger de plus? Ils confessaient qu'Elisée avait l'esprit de son illustre maître, et, en confessant cela, ils reconnaissaient implicitement que ce maître avait été enlevé; eh bien! malgré cela, ils font, par faiblesse de jugement, une demande qui trahit le doute: «Voici maintenant avec vos serviteurs cinquante hommes puissants, nous vous prions qu'ils s'en aillent chercher votre maître, de peur que l'esprit de l'Eternel ne l'ait enlevé et ne l'ait jeté snr quelque montagne ou dans quelque vallée. » Ils demandaient à poursuivre leurs doutes jusqu'au bout, et à faire des recherches; Elisée le leur permit-il? Il savait très-bien que les recherches aboutiraient, comme elles aboutirent en effet, à la confirmation de la vérité; mais c'était un mauvais esprit qui les inspirait, et Elisée n'approuva

pas leur conduite. Il dut trouver ces hommes religieux bien inconséquents, car ils doutaient de la véracité de celui qu'ils venaient de reconnaître comme prophète; que dis-je? ils doutaient même de son autorité, car ils semblaient croire qu'Elie était encore parmi eux. Aussi refusa-t-il de les satisfaire ; « il leur dit : N'y envoyez point. » Le monde prétendrait que c'était étouffer la vérité, que c'était obliger ces gens à croire, bon gré ou mal gré, ce qu'on leur annonçait sans fournir aucune preuve, que c'était les empêcher de se convaincre par eux-mêmes de l'exactitude du rapport qu'on leur faisait ; mais Elisée n'eût pu agir autrement sans manquer à sa divine mission, et sans donner sa sanction à leur péché. Je sais bien qu'ils « le pressèrent tant, qu'il consentit à les laisser faire, et qu'il leur dit enfin : Envoyez-y ; » mais c'était un consentement de pure complaisance, un consentement forcé, pareil à celui que le Dieu tout-puissant accorda aux prières de Balaam. Quand Balaam désira aller avec les anciens de Moab, Dieu lui dit : « Vous n'irez pas avec eux ; » mais Balaam ayant réitéré sa demande, Dieu lui répondit : « Levez-vous et allez avec eux. » Puis l'écrivain sacré ajoute : « Balaam alla avec eux et Dieu en fut irrité. » Dans l'histoire d'Elisée, les mêmes cisconstances se présentent ; le prophète répond : « Envoyez-y ; ils envoyèrent alors cinquante hommes qui cherchèrent trois jours ; mais ils ne le trouvèrent pas ; » et, bien que ces recherches démontrassent qu'Elie était ailleurs, Elisée ne les approuva point, même après qu'elles furent finies. « Il leur ob-

serva : Ne vous avais-je pas dit de n'y point aller ? » C'est ainsi que l'Eglise interdit toute recherche indiscrète à ceux qui reconnaissent son autorité ; mais s'ils veulent se livrer à ces recherches, elle ne peut les en empêcher ; seulement, en s'y livrant, ils commettent un péché.

Je pense que maintenant vous comprenez, mes frères, pourquoi l'examen précède la foi et ne la suit pas. Vous avez examiné, avant d'entrer dans le sein de l'Eglise, vous vous êtes déclarés satisfaits, et Dieu vous a récompensés par le don de la foi ; si vous vous livriez à de nouvelles recherches, vous nous autoriseriez à croire que vous avez perdu cette foi, car l'examen et la foi sont deux choses naturellement incompatibles. J'ajoute que l'Eglise catholique est la seule puissance qui ait le droit d'exiger votre foi et de vous défendre tout examen ultérieur, par la raison bien simple, abstraction faite de ses droits à cette infaillibilité, qu'aucune autre Église ne se donne pour infaillible. C'est là un vice qui frappe tout d'abord, et qui rend les autres Églises incapables d'entrer en lutte avec l'Eglise de Dieu. Les autres religions, au lieu de vous demander votre foi, vous invitent à examiner leurs dogmes et à douter de leur vérité ; elles protestent qu'elles ne sont que des associations volontaires, et qu'elles seraient fâchées d'être considérées autrement ; elles vous supplient de ne voir, dans leurs prédicateurs et leurs missionnaires, que de faibles mortels et de pauvres pécheurs ; elles vous invitent à apporter la Bible à leurs sermons, afin de juger par vous-mêmes si leur doctrine est d'ac-

cord avec l'Ecriture. Je sais qu'il y a dans la religion officielle de ce pays des ministres qui interdisent le libre examen ; mais je demanderai s'ils osent soutenir que leur Eglise, comme ils l'appellent, est infaillible ? S'ils ne la regardent pas comme telle, et vous savez que non, comment peuvent-ils condamner le libre examen ou exiger que les membres de cette Eglise aient foi en elle ? La foi, dans ce cas, n'est pas une foi véritable, mais de l'obstination. Aussi, ils n'exigent pas tant de confiance de la part de leurs adhérents ; ils disent : « N'examinez pas ; » mais ils ne peuvent dire : « Croyez ; » car en qui les adhérents de ce culte auraient-ils foi ? De qui individuellement ou de quelle autorité collective peuvent-ils dire : « Il est ou ils sont doués d'infaillibilité et ne peuvent nous égarer ? » Et lorsqu'on les presse de s'expliquer, ils donnent pour motif de leur persévérance dans leurs erreurs, l'attachement qu'ils portent à leur Église, mais jamais la foi qu'ils ont en elle, ce qui est très-différent ; car l'attachement qu'on a pour la religion dans laquelle on est né, peut se justifier par une foule de raisons. On peut alléguer qu'elle renferme encore des restes nombreux des doctrines catholiques ; on peut alléguer ses formes établies, la beauté et l'élégance de sa liturgie, sa littérature, la piété de ses membres, ses rapports avec l'histoire nationale, son caractère domestique, les charmes que présentent les fonctions de son ministère à la campagne, le souvenir des années écoulées, l'exemple des supérieurs et des amis ; ce sont là autant de liens qui attachent au culte

national. Mais autre chose est l'attachement, autre chose est la confiance ; obéir n'est pas la même chose que croire et avoir confiance, et je suis convaincu qu'il n'est pas un seul homme réfléchi et instruit qui croie ou qui ait quelque confiance en la parole de cette Église. Pour moi, je n'en ai jamais rencontré un seul et je ne crois pas qu'une telle personne existe et avoue qu'elle a cette confiance. Les partisans de cette Église croiraient certainement, s'ils le pouvaient, mais leur plus haut degré de confiance est accompagné de soupçons. Ils obéissent, ils gardent le silence devant leurs supérieurs, mais ils n'ont pas la prétention de croire. Évidemment, si la foi est nécessaire pour le salut, l'Église catholique est la seule religion qui nous offre le moyen de l'exercer.

Peut-être, mes frères, que ceux d'entre vous qui ne sont pas catholiques, me feront observer que si, en entrant dans l'Église, on se délivre de tous les doutes, il faut au moins s'assurer, avant d'y entrer, que cette Église vient de Dieu. Vous avez raison, mes frères, on ne doit entrer dans l'Église qu'avec la ferme résolution de la croire sur parole dans toutes les questions de doctrine et de morale, et cela en se fondant sur la raison qu'elle vient directement du Dieu de vérité. Il est essentiel de bien se pénétrer de cette maxime, de bien faire son compte et de bien sonder ses forces. Ceux qui ne viendraient pas dans cette disposition d'esprit, feraient mieux de rester où ils sont; qu'on soit grand ou petit, savant ou ignorant, quand on entre dans le sein de l'Église, c'est pour s'instruire. Quand

on admet ce premier point, on ne saurait tarder à accepter les autres, et on ne peut faire fausse route ni manquer son but; mais, quand on se trouve dans des dispositions différentes, il vaut mieux attendre encore quelque temps et remettre la chose à un moment plus favorable. Si vous entrez dans l'Église, c'est pour vous instruire; vous y entrez, non pour lui apporter le tribut de vos lumières, mais pour devenir son disciple et pour l'être toujours; vous y entrez, afin de partager ses bienfaits et de ne jamais la quitter. Gardez-vous d'y entrer seulement par curiosité et pour faire un essai; gardez-vous d'y entrer comme vous entreriez vous asseoir dans une chapelle, ou comme vous iriez entendre un discours; mais entrez-y comme vous entreriez chez vous, comme vous iriez à l'école de votre âme, à la mère des saints, au vestibule du ciel. Chassez loin de vous toute inquiétude à l'égard de la durée de votre foi, après que vous serez entrés dans l'Église. De pareils soupçons sont des suggestions de Satan, destinées à empêcher votre salut. Celui qui a commencé une bonne œuvre en vous, l'achèvera; celui qui vous a choisis ne vous abandonnera pas; mettez votre cause entre ses mains, ayez confiance en lui, et vous persévérerez sans nul doute. Quelle entreprise mènerait-on à bonne fin, si on la commençait avec défiance et avec crainte? Quand on veut tout faire à la fois, on ne vient à bout de rien; mais un ouvrage bien commencé est à moitié fini. Ce n'est pas en cachant le talent que Dieu vous a confié, que vous mériterez les éloges de votre Seigneur au jour où

vous réglerez vos comptes avec lui. Non, en vous conduisant de l'erreur à la vérité, il accomplit la chose la plus difficile (s'il y a rien de difficile pour lui), et sans aucun doute il vous préservera de retomber dans l'erreur. Prenez l'exemple de ceux qui vous ont précédés dans la même voie ; ils craignaient, eux aussi, que leur foi ne vînt à faillir avant qu'ils ne fissent le dernier pas, et cependant leurs craintes cessèrent quand ils furent au moment décisif. Avant d'avoir reçu la grâce de la foi, ils craignaient de la perdre ; après l'avoir reçue, ils étaient parfaitement tranquilles et rassurés, et s'ils avaient encore quelques appréhensions, elles ne portaient que sur la faiblesse naturelle à l'homme.

Que votre raison soit bien convaincue que l'Église catholique est un maître qui vous est envoyé par Dieu même, et ce sera assez pour le moment. Je ne vous engage pas à entrer dans son sein avant d'être convaincus de cette vérité. Si vous n'êtes convaincus qu'à demi, priez Dieu de vous donner une conviction entière, et attendez qu'elle vienne. Il est bon sans doute de se presser d'entrer ; mais il vaut mieux ajourner cet acte que de le faire négligemment, car souvent, comme dit le proverbe, en se hâtant trop on recule. Seulement ayez soin de vous assurer que le retard que vous apportez à l'œuvre de votre salut est indépendant de votre volonté. Dieu nous traite de bien des manières différentes : aux uns la conviction arrive lentement et par degrés ; aux autres elle vient tout d'un coup et comme un trait de lumière ; chez les uns, elle est le résultat de longues réflexions et de nombreuses recherches ; à

d'autres elle vient soudainement et sans effort. Il y en a qui sont convaincus en un moment, comme dans l'exemple cité par saint Paul en parlant de l'exposition de la doctrine : « Si tous prophétisent, dit-il, et qu'un infidèle ou un ignorant entre dans votre assemblée, tous le convainquent, tous le jugent. Les secrets de son cœur sont découverts, et, se prosternant sur son visage, il adorera Dieu et dira que Dieu est véritablement parmi vous. » On voit des exemples analogues de nos jours. Certaines personnes sont converties la première fois qu'elles mettent les pieds dans une église catholique ; d'autres le sont par la lecture d'un livre ; d'autres par la connaissance d'une seule de ses doctrines. Elles sentent le poids de leurs péchés, et comprennent que la religion, qui a le pouvoir de les leur pardonner, doit venir de Dieu. Les uns sont touchés de la beauté, de la sainteté, je dirai presque du parfum de la religion catholique. D'autres ont besoin d'un guide, au milieu de la confusion des croyances, et la doctrine de l'Église sur la foi, cette doctrine qui paraît si difficile à certains esprits, est la source de leur conversion. D'autres enfin, entendant les arguments des ennemis de l'Église, les étudient, les examinent, et leur conviction est le résultat de cet examen. Devant les tribunaux, on voit souvent l'innocence d'un accusé démontrée dès le premier interrogatoire ; d'autres fois, elle ne ressort qu'après d'attentives recherches. On voit des accusés contre lesquels ne s'élève aucune charge grave, et dont la conduite a toujours été irréprochable, tandis qu'il y en a d'autres contre qui s'élèvent à la première

vue de fortes présomptions. Ainsi, l'Église catholique se présente sous des aspects très-divers aux différents esprits placés hors de son sein qui la contemplent. Dieu ne les traite pas de la même manière ; mais, s'ils restent fidèles à la lumière qu'il leur accorde, il les conduira enfin, chacun en son temps, mais à des époques différentes, selon les individus, à un état d'esprit identique, à cet état bien défini, et qui se reconnaît à des signes certains, que nous appelons *conviction*. Ils ne douteront plus de l'origine divine de l'Église, quelles que soient les difficultés que présente le dogme ; ils ne seront peut-être pas capables de réfuter telle ou telle objection, mais ils n'en seront pas moins convaincus.

Un fait qu'on ne devrait jamais perdre de vue, c'est que la conviction est un état d'esprit bien distinct et bien au-dessus des raisonnements dont il est le résultat ; car il ne varie pas selon leur force et leur nombre. Les raisonnements mènent à une conclusion, et plus ils sont forts, plus la conclusion est claire ; mais la conviction résultant d'une conclusion passablement claire, peut être aussi profonde que celle résultant d'une conclusion plus claire encore. Cinq ou six raisons peuvent suffire pour convaincre une âme ; une de plus ne la convaincra pas davantage. Ainsi, en ce qui regarde l'Eglise catholique, les hommes arrivent à la conviction par des moyens souvent très-différents ; ce qui convainc l'un ne convainc pas l'autre ; mais c'est là quelque chose d'accidentel ; un peu plus tôt, un peu plus tard, le moment de la conviction vient toujours, et, quand il est venu, on n'a pas besoin d'autres argu-

ments, on ne tient pas à les connaître, quelque pressants qu'ils soient. Quand la conviction est venue, on refuse d'entendre de nouvelles preuves; on déclare qu'on en a suffisamment; on ne cherche pas à lire ni à méditer davantage : l'esprit est satisfait. Alors c'est un devoir d'entrer immédiatement dans le sein de l'Église. On ne doit pas hésiter un seul instant; on a été lent à prendre un parti, on doit être prompt à l'exécuter. Voilà ce qui rend les catholiques si inquiets à l'égard des âmes disposées à se convertir. Ils ne désirent pas qu'elles se hâtent; mais, connaissant à quelles tentations le malin esprit nous expose, ils sont dans une tendre inquiétude à l'égard de ces âmes arrivées à la conviction, et qui laissent échapper le moment opportun; ils craignent qu'elles ne perdent leurs chances de conversion. Une fois l'occasion favorable échappée, on peut ne plus la retrouver; car Dieu ne nous a pas tous choisis pour le salut. C'est un don rare que d'être catholique; Dieu peut ne nous l'offrir qu'une seule fois dans le cours de notre vie; malheur à nous si nous ne le saisissons pas au « moment convenable » et si nous ne connaissons pas « en nos jours les choses qui appartiennent à notre paix! » Que dirons-nous si la mort nous surprend, par suite de notre négligence volontaire, avant que nous soyons convertis?

« La Sagesse enseigne au dehors, elle fait entendre sa voix dans les places publiques, elle dit : O enfants, jusqu'à quand aimerez-vous l'enfance? Jusqu'à quand les insensés désireront-ils ce qui leur est pernicieux, et les imprudents haïront-ils la science? Con-

vertissez-vous par les remontrances que je vous fais. Je vais répandre sur vous mon esprit, et je vous ferai entendre mes paroles. Parce que je vous ai appelés et que vous n'avez point voulu m'écouter; que j'ai tendu ma main et qu'il ne s'est trouvé personne qui m'ait regardé ; que vous avez méprisé tous mes conseils, et que vous avez négligé mes réprimandes, je rirai aussi à votre mort, et je vous insulterai, lorsque ce que vous craignez vous sera arrivé. Lorsque le malheur viendra tout à coup et que la mort fondra sur vous comme une tempête ; lorsque vous vous trouverez surpris par l'affliction et par les maux les plus pressants, alors ils m'invoqueront, et je ne les écouterai point; ils se lèveront dès le matin, et ils ne me trouveront point, parce qu'ils ont haï la discipline; qu'ils n'ont point embrassé la crainte du Seigneur; qu'ils ne se sont point soumis à mes conseils ; qu'ils n'ont eu que du mépris pour toutes mes remontrances. Ainsi ils mangeront le fruit de leur voie, et ils seront rassasiés de leurs conseils. »

Qu'il y en a parmi nous qui sont malheureusement de ce nombre ! Quelle pensée terrible pour l'éternité ! quel remords cruel et perçant ! « J'ai été appelé, » nous dirons-nous, « j'aurais pu répondre, et je ne l'ai pas fait. » Quel bonheur, au contraire, si, en reportant nos regards sur le temps de nos épreuves, sur le temps où nos amis nous suppliaient, où nos ennemis nous insultaient, nous pouvons dire : J'aurais été perdu, si je n'avais pas suivi mon chemin, si j'avais reculé quand Jésus-Christ m'a appelé ! Oh ! quelle

confusion d'esprit, quelle absence de foi et d'opinion, quel vide de cœur, quel froid scepticisme, quel désespoir, quels gages certains d'une éternité de ténèbres à venir, auraient été mon partage, si j'avais hésité à le suivre ! J'ai perdu mes amis, j'ai perdu les plaisirs du monde, mais je l'ai gagné, Lui qui me donne au centuple, en sa personne, des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants, des terres; j'ai perdu les biens périssables, j'ai gagné les biens infinis; j'ai perdu le temps, mais j'ai gagné l'éternité. « O mon Seigneur, mon Dieu ! je suis votre serviteur et le fils de votre servante; vous avez rompu mes chaînes. Je vous offrirai le sacrifice de louanges et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

confusion d'esprit, quelle absence de foi et d'opinion, quel vide de cœur, quel froid scepticisme, quel désespoir, quels gages certains d'une éternité de ténèbres à venir, auraient été mon partage, si j'avais tardé à le suivre! J'ai perdu mes amis, j'ai perdu les plaisirs du monde, mais je l'ai gagné, Lui qui me donne au centuple, en sa personne, des maisons, des frères, des sœurs, des mères, des enfants, des terres; j'ai perdu les biens périssables, j'ai gagné les biens solides; j'ai perdu le temps, mais j'ai gagné l'éternité. « O mon Seigneur, mon Dieu! je suis votre serviteur et le fils de votre servante; vous avez rompu mes chaînes, je vous offrirai le sacrifice de louanges et j'invoquerai le nom du Seigneur. »

DOUZIÈME CONFÉRENCE.

ESPÉRANCES DU MISSIONNAIRE CATHOLIQUE[1].

Plusieurs d'entre vous, mes frères, trouveront que nous vivons dans une époque singulière, et que voici un lieu étrangement choisi pour commencer l'œuvre, qu'avec la grâce de Dieu nous entreprenons en ce jour. Et en effet, comment pouvons-nous espérer accomplir une œuvre digne du Seigneur dans cette ville immense, au milieu d'une population si nombreuse que ceux qui la composent sont comme étrangers entre eux, et ne peuvent exercer aucun ascendant les uns sur les autres, population qui, pareille à l'Océan, reste inaccessible à toute pression extérieure? Que faire au milieu d'une agrégation de personnes qui ne permet ni changement ni réforme d'aucune sorte, parce qu'il

[1] Ce discours a été prononcé en substance à l'ouverture de l'Oratoire de Londres.

n'y a ni ordre interne, ni rapports, ni dépendance mutuelle entre ses parties? Quelles modifications introduire au sein d'une population où personne ne connaît son plus proche voisin, où plusieurs mondes se meuvent simultanément et isolément, accomplissant leurs révolutions d'une manière indépendante? Comment, au milieu de cette population et dans une telle ville, pourrons-nous, aussi peu nombreux que nous le sommes, faire quelque œuvre digne du Seigneur qui nous a appelés et du but auquel nous avons consacré notre existence? «Criez à haute voix, ne craignez pas,» dit le Prophète; et il a raison de parler ainsi, car il ne faut pas craindre de crier. Il faudrait, en effet, une des trompettes du jugement dernier pour dominer le bruit continuel produit par l'agitation et le travail de cette foule, pour se faire entendre à travers ce rempart impénétrable de maisons, d'édifices entassés les uns sur les autres, et dont ceux-là seuls qui les habitent connaissent les entrées et les issues. Il n'y a que les insensés qui tentent l'impossible; restez à votre place, et vous serez respectés; faites paître vos brebis dans le désert, et vous serez entendus d'elles; bâtissez sur d'anciens fondements, et votre édifice sera solide; mais n'entreprenez rien de nouveau; ne faites aucune expérience; ne tentez pas les forces de votre mère en augmentant sa responsabilité, de peur de déshonorer sa vieillesse, et de rendre ridicule aux yeux du peuple celle qui a porté plusieurs enfants, mais que l'âge a rendue faible et infirme.

J'ai dit que vous trouveriez peut-être étrange l'époque

choisie pour venir au milieu de vous. Dans ce moment, nous direz-vous, quand vous ne reposez plus comme autrefois sur un centre immobile, que vous n'êtes plus ce que vous avez été ; quand votre vie est en danger, votre avenir mis en jeu, votre maître en exil, reportez vos regards sur vous-mêmes, et vous aurez assez à faire. Regardez le rocher d'où vous avez été détachés, la carrière d'où vous avez été tirés ! Où est Pierre maintenant? Ce n'est plus que *magni nominis umbra*, selon l'expression de l'auteur païen ; vous défendez une cause ancienne, qui fut vraie et divine en son temps, mais qui appartient au passé ; oui, elle a été vraie et divine autant qu'une cause peut l'être ; mais elle est fausse aujourd'hui ; elle est terrestre, parce qu'elle est dégénérée, parce qu'elle chancelle sous le poids de dix-huit siècles d'existence, parce qu'elle marche vers sa ruine ! Chez les Anglais, personne ne l'ignore, le succès justifie les principes ; à leurs yeux, c'est la force qui fait le droit. Vous connaissez la règle de nos actions ; nous prenons les hommes et les envisageons ; puis nous les vantons ou les blâmons, nous les aimons ou les haïssons, nous les estimons ou les méprisons, selon qu'ils réussissent ou qu'ils échouent. D'après ce système, le faible a toujours tort et le malheureux est toujours criminel ; la puissance seule est vérité. La fortune, le génie, la gloire, la science, sont des puissances, et c'est pourquoi nous vénérons la fortune, le génie, la gloire et la science. Nos compatriotes nous disent : Nous savons ce que sont le génie et la fortune, mais nous ne vous connaissons pas : qui êtes vous ? qu'avons-nous besoin de

vous, revenants d'un monde qui n'est plus, types d'une civilisation éteinte?

Il est vrai que ce lieu et ce moment sont peu favorables à notre œuvre. C'est un endroit étrangement choisi que cette capitale pour y dresser les tabernacles des saints et des anges; je n'ajouterai pas que c'est un lieu bien peu digne de vous, sainte Vierge Marie, car aucune partie de l'héritage catholique ne vous est étrangère, et vous êtes présente partout où l'Église se trouve : *Porta manes et stella maris ;* vous êtes l'objet constant de la dévotion de l'Église; vous êtes la patronne de tous ses enfants; ce lieu ne vous est pas inconnu, mais il est étranger à mon saint patron et maître, Philippe de Néri. Oui, mon cher Père, ce lieu vous est étranger; vous aurez de la peine à passer des tranquilles et brillantes villes du Midi dans cette Babylone impie, bruyante, industrieuse, égoïste, aventureuse; vous aurez de la peine à vous accoutumer à traverser, avec votre longue soutane noire et votre collet blanc, ces rues encombrées d'une foule active, vous qui étiez habitué à marcher d'un pas mesuré dans les rues silencieuses, sur les places désertes de la grande ville, où Dieu féconda autrefois vos jeunes méditations, et où, par son inspiration, vous fixâtes votre séjour. Oui, notre entreprise doit paraître singulière aux yeux du monde; mais elle ne l'est point aux yeux de la Fiancée de l'Agneau, dont les premiers présents et l'existence même paraissent, à l'orgueil et à l'incrédulité des hommes, encore plus étranges que toutes les circonstances de lieu et de

conduite qui s'y rattachent. Ces choses ne sont pas nouvelles pour elle, car elle est descendue sur la terre, dans l'origine, sous la forme d'un pauvre pèlerin, et son empire sur les âmes est une conquête continuelle.

C'est dans des circonstances analogues à celles où nous sommes que le prince des apôtres, le premier pape, s'avança, sous la conduite de Dieu, vers la cité païenne où il devait fixer sa résidence. Il eut beaucoup de peine à percer la foule d'étrangers et d'indigènes, de travailleurs et d'oisifs qui remplissait les faubourgs de la capitale du monde. Il franchit ses portes magnifiques; il erra au milieu des palais et des temples entourés de colonnes; il rencontra des processions de prêtres païens, faites en l'honneur de leurs idoles; il vit les dames patriciennes dans leurs litières portées par des esclaves; il admira les superbes soldats romains, ces vainqueurs des nations; il aperçut les hommes d'État, les orateurs, accompagnés des secrétaires chargés de dresser le canevas des discours sur lesquels ils fondaient leur popularité; il vit les avocats revenir du barreau, entourés d'auditeurs enthousiastes et de clients reconnaissants. Il vit partout autour de lui les marques d'une puissance colossale, les monuments d'une religion établie depuis des siècles, les merveilles d'une civilisation aussi ancienne que le monde. Pierre n'était qu'un pauvre étranger, faible et avancé en âge, ne différant en rien de cette multitude d'étrangers qui se pressait à Rome; on le prenait pour un Égyptien ou un Chaldéen, et on le regardait du même œil que nous regardons aujourd'hui un Indien ou un Bohémien,

sans avoir la moindre pensée qu'il était l'homme qui devait fonder dans cette ville la souveraineté religieuse, destinée à renverser cette civilisation païenne, et à la remplacer par une civilisation éternelle !

C'est dans des circonstances analogues à celles où nous sommes que le grand docteur saint Grégoire de Nazianze, qui était, lui aussi, un vieillard timide, ami de la solitude et des livres, novice aux choses du monde, parut dans la ville arienne de Constantinople, et, malgré les injures d'une populace fanatique et d'un clergé hérétique, il osa prêcher la vérité et parvint à vaincre l'Arianisme, à son grand étonnement, à la gloire de cette grâce qui se montre si forte dans les faibles, et dont le triomphe n'est jamais mieux assuré que lorsqu'elle est méprisée !

Dans des circonstances analogues, un autre saint Grégoire, le premier pape de ce nom, lorsque la société était en complète dissolution, que les Barbares occupaient l'Italie, que des nations entières se levaient pour écraser Rome, que la peste, la famine, l'hérésie étendaient leurs ravages sur toute la terre, un autre saint Grégoire, dis-je, vieux, infirme, souffrant, ayant pour trône pontifical son lit de douleur, gouverne, règle, consolide l'Église, convertit les Ariens en Espagne, les Donatistes en Afrique, étouffe une troisième hérésie en Égypte et une quatrième dans les Gaules, abaisse l'orgueil de l'Orient, réconcilie les Goths avec l'Église, fait rentrer nos ancêtres païens dans le giron de l'Église, et, après avoir ainsi affermi et agrandi la puissance de l'Église, en

complète l'organisation et en embellit la liturgie.

C'est encore dans des circonstances analogues que les six pères jésuites, Ignace et ses compagnons, firent leurs vœux dans la petite église de Montmartre; puis, attirant d'autres frères par la force sympathique de leur zèle et par l'éloquence de la sainteté, ils se rendirent tranquillement et sans bruit aux Indes orientales et en Amérique, et, en faisant entrer des nations entières dans le sein de l'Église catholique, ils ranimèrent les populations catholiques de l'Europe, au moment même où le monde se réjouissait de la chute de l'Église, au moment où les mondains, « rendus joyeux, se faisaient des présents entre eux, » parce qu'ils croyaient morts les prophètes qui « tourmentaient les habitants de la terre. »

Ainsi, ce n'est pas la première fois, dans des temps de confusion et d'anxiété, quand les crimes abondent, quand l'ennemi est à ses portes, que l'Église voit ses enfants, loin de se décourager, puiser de nouvelles forces dans le danger commun, et aller à sa rencontre, comme des hommes robustes qui accueillent avec joie les occasions de prouver leur force. Cela n'est pas étonnant, car, ainsi que je viens de le dire, ce n'est pas la première fois que les enfants de l'Église se trouvent exposés à de pareilles épreuves, et qu'ils défendent leur mère persécutée avec autant de zèle que dans les beaux jours de sa prospérité. L'ancienne Rome, dans ses plus grands désastres, faisait sortir par une porte des légions chargées d'une expédition lointaine, pendant que les Carthaginois vainqueurs attaquaient la porte oppo-

sée. On peut dire de nous, catholiques, ce qu'on a dit des habitants de ce pays : nous ne savons jamais quand nous sommes battus. Nous avançons lorsque, d'après les lois de la stratégie, nous devrions reculer; nous ne rêvons que conquêtes et triomphes, et nous prenons nos défaites (selon le monde) pour des victoires. Nous avons pour nous des gages de succès dans les souvenirs du passé; nous lisons sur nos drapeaux les noms de bien des champs de bataille et de gloire; nous sommes forts de la force de nos pères, et nous comptons suivre, dans la mesure de nos humbles facultés, l'exemple des saints qui nous ont précédés. L'esprit qui nous anime n'est rien de nouveau ni d'étonnant; les saints seuls accomplissent des exploits et sortent vainqueurs des grandes luttes; mais cela n'empêche pas que les serviteurs ordinaires de l'Église ne cherchent aussi à tenter la fortune. Nous n'avons pas besoin d'héroïsme pour passer par les épreuves qui nous sont préparées, car, mes frères, nous sommes catholiques. Nous avons une expérience qui date de dix-huit siècles. Le grand philosophe de l'antiquité nous apprend que l'expérience est une espèce de courage, non pas, à la vérité, de l'espèce la plus élevée, mais assez fort cependant pour combattre et pour vaincre. Ce n'est pas une défaite, ce ne sont pas deux ou trois ou douze défaites qui renverseront la majesté du nom catholique. Nous nous placerons sur le même terrain que la génération présente, et nous ferons, de l'unité de notre but et de nos efforts, le garant de notre succès. Nous sommes confiants, zélés, in-

flexibles, parce que nous sommes les héritiers de saint Pierre, de saint Grégoire de Nazianze, du pape saint Grégoire et de tous les autres saints et fidèles qui, par leurs paroles, leurs actes, leurs prières, ont, en leur temps, favorisé la cause de l'Église. Nous jouissons de leurs mérites et de leur intercession, et nous parlons par leur bouche. C'est pour cela que nous pouvons faire sans héroïsme ce que d'autres ne pourraient faire que par ce moyen. Il y aurait de l'héroïsme à d'autres de se charger de notre tâche. Si les Juifs cherchaient à convertir cette vaste population aux rites de la Loi ; si les unitairiens essayaient de convertir les catholiques ; si la Société des Amis (les Quakers) entreprenait de convertir la nation française, ce serait de leur part de l'héroïsme, non pas un véritable héroïsme religieux, mais ce serait quelque chose d'extraordinaire et d'étonnant. Cette idée paraîtrait singulière, étrange, originale ; ce serait tenter une grande entreprise bien à l'aventure. Mais il n'y a rien de particulier, rien de personnellement magnanime dans les efforts d'un catholique qui, s'inquiétant peu du monde, commence à lui prêcher quoiqu'il lui tourne le dos. Les catholiques connaissent la nature et les habitudes du monde, et ils agissent de même depuis un temps immémorial ; c'est leur manière d'accomplir leur devoir, de remplir leur vocation ; ils ne seraient pas catholiques s'ils agissaient autrement. Ils savent sur quel navire ils sont montés : c'est la barque de Pierre. Le plus grand des Romains se trouvant sur l'Adriatique au milieu d'une tempête, dit au pilote épouvanté :

Cæsarem vehis et fortunam Cæsaris. « Tu portes César et sa fortune. » Ce que César disait présomptueusement, nous pouvons le dire avec foi de cette barque où Jésus-Christ s'est assis et d'où il a prêché. Nous ne l'avons pas choisie pour avoir peur ; nous n'y sommes pas entrés pour l'abandonner; non, nous y sommes entrés avec la ferme résolution de traverser cette mer de péché et d'incrédulité, qui engloutirait tout autre navire. Nous avons d'abord commencé notre œuvre en prenant Pierre pour notre guide, le jour même de la fête de sa Chaire et devant la châsse qui contient ses reliques. Donc, si quelqu'un s'étonne de nous voir choisir ce lieu et ce temps pour nos travaux apostoliques, qu'il sache que nous sommes de ceux qui mesurent le présent sur le passé, et qui soulèvent le monde en prenant hors de lui leur point d'appui. Nous agissons selon notre nom ; les catholiques sont chez eux, en tout temps, en tous lieux, dans toutes les situations de la société, dans toutes les classes de la communauté, à tous les degrés de la civilisation. Quel que soit l'état où se trouve le monde, un prêtre catholique a toujours à faire; il a toujours une ample moisson à recueillir.

S'il en était autrement, si nous perdions confiance dans les mauvais jours, dans les pays qui nous sont hostiles, nous mentirions à la devise de l'Église. Elle est catholique, c'est-à-dire universelle, parce qu'elle apporte des remèdes universels à des maux universels. Le mal, c'est le péché ; or, tous les hommes ayant péché, tous ont besoin de se régénérer en Jésus-Christ; il faut donc prêcher et porter le salut à tous.

Quand un prédicateur et un dispensateur est envoyé de Dieu, il doit parler, non pas à une seule âme, mais se mettre à la portée de toutes ; il doit avoir une mission pour tous les descendants d'Adam, et chacun d'eux doit pouvoir le reconnaître. Je ne prétends pas dire qu'il doive convaincre tous ses auditeurs, les convertir tous ; cela n'est pas possible, parce que cela dépend de la volonté de chacun en particulier; mais il doit prouver sa puissance, en convertissant des individus de tous les rangs, de tous les âges, de tous les caractères, dans des temps et des lieux différents. Si le péché est un mal partiel, que le remède en soit partiel; mais si, au lieu d'être local ou accidentel, il est universel, le remède doit être universel. Toute religion locale est d'institution humaine ; elle ne saurait venir de Dieu. Cependant une religion divine peut commencer dans un lieu, et y rester même durant des siècles, jusqu'à ce qu'elle soit mûre et parfaite. Dieu avait ses raisons pour que la révélation de sa volonté aux hommes se développât lentement et graduellement sous la forme élémentaire du judaïsme; mais ce développement, quoique lent, était continu, et les prophètes annonçaient, prédisaient le jour où le judaïsme se répandrait par toute la terre. Le judaïsme fut local d'abord, parce qu'il était imparfait ; mais quand il fut parvenu à sa maturité intérieure, il se répandit au dehors; il devint universel et prit le nom de catholicisme.

Si vous regardez, mes frères, les formes des religions répandues dans le monde, vous trouverez qu'il y en a une et rien qu'une qui porte avec elle les preuves de sa

divine origine. La religion catholique a traversé toutes les révolutions de la société humaine; elle traversera également les révolutions à venir. Elle a passé par tous les changements qu'ont subis les mœurs et les lois, et elle n'a point varié; cela prouve qu'elle est indépendante de toutes les institutions humaines. Elle a eu des épreuves à subir en Orient et en Occident, sous les monarchies et les gouvernements démocratiques, en temps de paix et de guerre, sous la tyrannie féodale et sous la tyrannie impériale, aux époques de ténèbres et à celles de lumières, aux temps de barbarie et aux temps de civilisation, de la part des peuples libres et des peuples esclaves, des nations et des cités, des centres industriels et des villes de commerce, de la part des nations anciennes et des nations modernes, des métropoles et des colonies. Elle est née à l'époque la plus heureuse que l'humanité ait peut-être connue. Durant deux ou trois cents ans, elle a eu à lutter contre l'autorité des lois, les cultes officiels, la force des armes, contre un empire solidement établi, contre des populations contentes et heureuses. Et cet espace de temps suffit à cette société naissante, pauvre, faible, méprisée, pour renverser la puissance de ses oppresseurs, malgré tous les efforts qu'ils firent pour se débarrasser de leur redoutable ennemie, malgré les calomnies, les révoltes, les persécutions, les tortures. Les maîtres du monde furent forcés, pour conserver leur pouvoir, d'en venir à un accommodement avec un corps dont l'Église actuelle est l'héritière, corps qu'elle continue et qu'elle représente, dont elle a recueilli le

nom, les doctrines, les principes, les sentiments. Les maîtres du monde furent obligés de s'humilier devant l'Église, d'entrer dans son sein, de la défendre et de combattre ses ennemis. Elle triompha enfin, et son triomphe fut le plus beau qu'on ait jamais vu. Mais ce n'était pas tout, car à peine sa victoire était-elle assurée ou sur le point de l'être, que tout s'écroula : l'empire romain qu'elle venait de conquérir, au prix de tant de sang et de patience, fut réduit à néant. Il fut dissout et tomba en poussière, lorsque des millions de sauvages sans religion, sans conscience, sans pitié, se précipitant du Nord et de l'Orient sur le cadavre du géant, s'en disputèrent les lambeaux. L'invasion des Barbares dura plusieurs siècles ; comme le flot suit le flot, une horde suivait l'autre, et toutes venaient heurter les fondements de l'Église, mais sans les ébranler. Ils semblaient se multiplier comme les troupes que le roi d'Israël envoya contre le prophète, et, de même que le prophète consuma cette armée avec le feu du ciel, la sainte Église vainquit ses ennemis en les embrasant du feu de la foi, de ce feu sacré que le Seigneur avait allumé « en entassant les charbons ardents sur leurs têtes » et en « contre-balançant le mal par le bien. » Elle sut faire de ces terribles étrangers ses fils les plus dévoués et les plus fidèles ; ces nouveaux convertis créèrent une puissance militaire qui eut des institutions plus habilement combinées que celles des anciens Romains eux-mêmes, avec des traditions et des précédents qui durèrent plusieurs siècles. Cette puissance, d'abord protectrice de l'Église, devint ensuite sa rivale ; de là, une nouvelle lutte

qui lui procura un nouveau triomphe. Je ne finirais pas si je voulais raconter tous ses succès politiques, toutes ses victoires intellectuelles depuis le commencement; si je voulais exposer les progrès qu'elle a fait faire à la société; si je voulais enfin énumérer toutes les preuves de sa divinité. L'histoire entière est là pour démontrer avec une rigueur presque mathématique que l'Église n'a pas pris naissance dans ce monde, qu'elle n'est pas soumise aux volontés de l'homme; car sans cela l'homme aurait eu la puissance de la détruire.

Combien les autres religions sont différentes de la religion catholique, si sublime et si invariable! Leur existence dépend des temps et des lieux; elles vivent à certaines périodes et dans certaines régions. Elles ne croissent que sur un terrain donné; elles ne fleurissent que sous une certaine température, sous un certain climat, dans une certaine exposition; il leur faut un air humide ou sec, chaud ou froid, et, quand on les transplante, elles meurent. Leur sol natal est une des nécessités de leur existence. Il en est ainsi du schisme grec, du nestorianisme, de l'hérésie de Calvin, du méthodisme; chacune de ces sectes a ses limites géographiques. Le protestantisme n'a fait aucun progrès en Europe depuis son apparition. Toutes ces manifestations religieuses doivent leur naissance à quelque accident. Un hiver pluvieux, un été trop chaud, un marais chargé de miasmes impurs, enfantent une épidémie qui reste pendant des siècles suspendue dans les airs, sur les lieux où elle a été engen-

drée ; puis un bouleversement s'opère dans l'atmosphère ou sur la terre, et le fléau disparaît. Parfois, il est vrai, ces fléaux de Dieu présentent une certaine analogie avec le catholicisme, et font de vastes progrès. Ils sortent pour ainsi dire de quelque lac pestilentiel de l'Inde ou de l'Ethiopie, et, s'avançant avec une impétuosité effrayante, ils se répandent de tous côtés et accomplissent sans résistance leur mission funeste. Telle fut l'imposture arabe dont Mahomet est l'auteur. Mais vous me demanderez peut-être si cette imposture n'a pas réalisé ce dont je vous ai dit l'Eglise catholique seule être capable, et si elle n'a pas prouvé par là qu'elle possède une force interne, indépendante de l'homme, capable de le dompter en tous temps et en tous lieux. Non, mes frères ; regardez attentivement, et vous verrez une énorme différence entre la religion de Mahomet et l'Eglise de Jésus-Christ. Il est vrai que le mahométisme n'a fait guère plus que ce que fait l'église anglicane actuellement. La religion anglicane est établie dans plusieurs parties du monde ; son primat a une juridiction plus étendue qu'autrefois le patriarche nestorien : elle a des établissements à Malte, à Jérusalem, aux Indes, en Chine, en Australie, dans l'Afrique méridionale et au Canada. Voilà, direz-vous, une catholicité véritable et plus grande que celle de Mahomet. O mes frères, ne vous laissez pas tromper par des mots ; est-ce qu'il y a un homme sensé qui ose soutenir, quelle que soit la valeur de cette objection, que la religion anglicane est indépendante des circonstances de temps et de lieu ? Si elle ne l'est pas, pour-

quoi chercher à prouver qu'elle l'est? Ne serait-il pas plus juste de dire que son existence tient à ce qu'elle est la religion de l'Etat. Son existence, n'est-ce pas sa *forme* même? Que deviendrait-elle si on l'abandonnait à elle-même? Vivrait-elle dix années? C'est la protection de l'Etat qui fait son unité et son individualité. Peut-on se la représenter, quelque bonne volonté que l'on y mette, distincte de ses églises, de ses palais, de ses colléges, de ses presbytères, de ses revenus, de ses droits civils et de sa position nationale? Dépouillez-la de cet entourage; l'opération sera mortelle; car elle cessera de vivre. Enlevez à ses évêques le droit de siéger à la Chambre des lords, arrachez ses formulaires du livre des Statuts, ouvrez ses universités aux dissidents, faites séculariser légalement son clergé, et quel sera son sort? Vous savez que si l'Etat ne l'obligeait à être une, elle se partagerait aussitôt en plusieurs corps, dont chacun porterait en lui-même les germes de nouvelles divisions. Même la petite secte des *non jurors* [1], il y a cent cinquante ans, se scinda en deux, après s'être affranchie du pouvoir civil. Cette religion n'a aucune consistance interne, aucune individualité, aucune vie; rien enfin qui la rende apte à se propager. Le méthodisme représente une idée quelconque; le congrégationalisme en représente une autre; mais la religion officielle ne représente que le patronage de l'Etat. Sa propagation a été plutôt passive qu'active; elle a été transportée dans différents pays par des rai-

[1] Ceux qui refusaient de prêter le serment d'allégeance. (*Note du T.*)

sons politiques, par des raisons d'Etat; elle se meut, parce que l'Etat se meut; elle forme une espèce d'appendice, d'accessoire, d'arme ou de parure du pouvoir royal; elle est la religion, non pas même de la race anglaise, mais de cette partie de la race anglaise qui gouverne le pays. Les Anglo-Saxons ont fait de nos jours ce que firent autrefois les Sarrasins. Ils ont accompli péniblement, par calcul, ce que les autres avaient fait par fanatisme : telle est la différence entre ces deux peuples. Les Sarrasins, au commencement de leur puissance, convertirent par l'épée les hérétiques d'Orient; mais les progrès de leurs croyances dans l'Inde sont le résultat de l'émigration, comme ceux de l'anglicanisme aujourd'hui. C'est le commerce et la colonisation qui ont propagé l'islamisme chez les autres nations; mais quand il a rencontré le catholicisme à l'Occident, il a fait en Espagne aussi peu de progrès que l'anglicanisme en Irlande.

Il n'y a, mes frères, qu'une seule religion qui possède cette unité interne qui est la première condition de l'indépendance. Aucune des religions de la Russie, de l'Angleterre, de l'Allemagne, n'a ce caractère divin. En Angleterre surtout chaque classe de la société a sa religion; la religion de l'Etat elle-même n'est que la religion d'une classe. Il y a une foi pour le riche et une autre pour le pauvre; tel homme, qui a été élevé au milieu des sectes, fait fortune, et, une fois parvenu aux honneurs, il se rattache à la religion de l'Etat, qui est la religion des riches; il y a une église pour les enthousiastes, et une autre pour les

hommes graves et réfléchis. Certaines sectes sont bien vues du monde, d'autres sont envisagées par lui avec horreur. Aucune d'elles ne comprend la nature humaine; aucune n'embrasse l'homme tout entier; aucune ne met les hommes sur le même pied d'égalité; aucune ne s'adresse à la fois à l'esprit et au cœur, à la crainte et à l'amour, aux hommes actifs et aux hommes contemplatifs. On regarde avec raison comme une des preuves de la vérité du christianisme, ce fait, que les hommes les plus remarquables ont été chrétiens. Ce n'est pas que tous les esprits éclairés et profonds aient professé cette religion, mais elle a remporté de si brillantes et de si nombreuses victoires parmi eux, qu'il est démontré maintenant qu'elle n'est point incompatible avec la science et le génie. Tel est le caractère du catholicisme, que l'Eglise admet tous les hommes, les plus puissants comme les plus faibles, les plus instruits comme les plus ignorants; elle n'en exclut aucun; elle a place pour tous, ils sont tous ses enfants; l'Eglise est la consolatrice des affligés, la modératrice des heureux, la directrice des égarés. Elle a des yeux de mère pour les innocents; elle frappe et confond les libertins; elle abaisse les orgueilleux; elle ouvre l'intelligence des ignorants; elle humilie la vanité des savants. Ce que je dis là, elle l'a fait autrefois, elle le fait tous les jours, elle le fera encore; il suffit pour cela qu'on lui laisse le champ libre et la liberté d'agir. Elle n'a pas besoin de la protection de l'autorité civile; en d'autres temps, elle s'est mise sous cette protection, et, comme l'a fait aussi le protestan-

tisme, elle a eu recours à l'épée du pouvoir temporel. Elle agissait ainsi autrefois, parce qu'alors c'était le seul moyen d'action, le moyen le plus prompt; mais son histoire prouve qu'elle n'avait pas besoin de cette assistance, car elle s'est propagée depuis, et a prospéré sans ce secours. Elle est prête à faire face à toutes les éventualités; la force seule est capable de l'arrêter. Voyez, mes frères, ce qu'elle fait actuellement dans ce pays. Voici trois siècles que le pouvoir civil a écrasé la plante divine de la grâce et qu'il l'a tenue sous ses pieds; mais enfin les circonstances ont vaincu la tyrannie; le jour de la liberté se lève, et aussitôt, l'ancienne Eglise sort de son tombeau, reparaît brillante et glorieuse, jeune et robuste, comme si sa croissance n'avait été ni interrompue ni contrariée. Elle reparaît telle qu'elle était, il y a trois siècles, avant l'existence des différentes religions qui se partagent ce pays. Vous savez qu'elle est toujours la même; son immutabilité est une des accusations qu'on dirige contre elle; les temps, les lieux lui sont indifférents, parce qu'elle a sa source où il n'y a ni lieu ni temps, parce qu'elle découle du trône de l'Infini, Dieu éternel.

Animés de tels sentiments, mes frères, pénétrés de pareilles convictions, avons-nous à craindre de manquer d'occupation dans une ville aussi vaste que celle-ci, et qui a si grand besoin de nos services? Celui en qui nous avons mis notre confiance « était hier, est aujourd'hui et sera le même à jamais. » Il a fait des prodiges dans les temps passés, et il en fait encore aujourd'hui; autrefois il choisissait les faibles et les indignes

pour ministres de sa volonté; il les choisit encore à présent. Tant que nous avons une entière confiance en lui, tant que nous sommes fidèles à son Église, nous savons qu'il veut se servir de nous comme d'instruments dociles pour exécuter ses desseins; mais nous ne savons pas quels seront ses desseins; nous ne savons pas quels seront les objets de sa miséricorde; nous ignorons à qui il nous enverra; nous savons seulement que des milliers d'âmes soupirent après nous, et que nous serons envoyés à ses élus. « La parole qui sortira de sa bouche ne retournera pas à lui sans résultat; mais elle fera son plaisir et réussira dans les choses pour lesquelles il l'a envoyée. » Il n'y a pas d'être si innocent ni si criminel, si insensé ni si intelligent, qui n'ait besoin de la grâce de l'Église catholique. Si nous ne réussissons pas auprès des hommes instruits, nous réussirons auprès des ignorants; si nous ne réussissons pas auprès des vieillards, nous réussirons auprès des jeunes gens; si nous ne parvenons pas à convaincre les hommes sérieux et respectables, nous convaincrons les hommes insouciants et légers; si nous ne convertissons pas ceux qui se trouvent près de l'Église, nous convertirons ceux qui en sont éloignés. Le bras du Tout-Puissant ne s'est pas raccourci; Dieu ne nous a pas envoyés ici en vain, à moins que (ce qu'à Dieu ne plaise!) nous ne perdions sa faveur par notre désobéissance.

Il y a une classe d'hommes auxquels notre mission paraît plus particulièrement destinée, auxquels nous pourrions nous adresser naturellement, et à l'attention desquels nous avons d'incontestables droits.

Ce sont ceux qui, comme nous, ont été autrefois conduits pas à pas jusqu'au seuil de l'Église. Ils sentaient, comme nous, que la religion catholique diffère de toutes les autres, et, quoiqu'il soit difficile de dire quels sentiments leur étaient communs avec nous (car nous n'étions pas deux qui eussions exactement les mêmes sentiments), cependant ils sentaient qu'il leur restait quelque chose à apprendre, et sans apercevoir clairement la conduite à tenir, ils désiraient connaître la volonté de Dieu. Que pouvait-on attendre de ces hommes, quand ils ont appris que leurs amis, ceux avec qui ils sympathisaient si pleinement, avaient marché en avant sous le sentiment du devoir, et étaient entrés dans l'Église catholique? Certainement il eût été naturel, je ne dirai pas qu'ils les suivissent tout de suite (car ils avaient aussi leurs raisons de rester où ils étaient), mais il eût été naturel qu'ils examinassent mûrement la question, qu'ils prêtassent une oreille attentive aux observations de leurs amis nouvellement convertis. Est-ce ainsi qu'ils ont agi? Non; ils ont fait tout autrement; ils ont dit : « Puisque les doctrines et les principes que nous professions en commun vous ont fait avancer, cette raison même doit nous faire rétrograder; plus nous avons été d'accord jusqu'ici, moins nous devons nous laisser influencer par vous à l'avenir; plus nous avons partagé vos sentiments jusqu'à présent, moins nous les partagerons à l'avenir. Puisque vous êtes entrés dans le sein de l'Eglise, nous sommes résolus plus que jamais à rester en dehors.

Vos arguments sont une tentation que nous devons fuir, car nous ne pouvons les réfuter. Nous fermerons les yeux, de peur de vous voir, et les oreilles, de peur d'entendre plus que nous ne désirons. Vous étiez si simples et si sincères quand vous étiez avec nous, qu'il faut croire que l'esprit de parti est maintenant votre mobile. Vous étiez si honnêtes quand vous nous avez quittés, qu'il faut croire que c'est l'amour de la renommée qui vous fait agir. La plus vive mortification que nous puissions vous infliger, est de ne pas faire attention à ce que vous dites ; la meilleure manière de vous confondre, est d'empêcher les autres de vous écouter quand vous leur adressez la parole. Vous avez gâté une belle cause ; vous ne méritez aucun égard ! » Hélas ! hélas ! qu'ils aillent tenir ce langage devant le tribunal de Jésus-Christ ! Admettons que leurs intentions sont pures, mes frères ; prenons leurs raisonnements par le bon côté ; que signifient-ils ? Ils reviennent à dire que tout examen est faux et criminel, quand il a pour résultat un changement de religion. L'examen est condamné à cause de la conclusion à laquelle il mène ; il est *absurde* de renoncer à la religion dans laquelle on est né, à la religion qui a eu nos premières affections, qui nous a fait ce que nous sommes, à laquelle nous devons notre position, nos moyens d'existence. Il était absurde à saint Paul d'embrasser le christianisme ; il était absurde à cet apôtre de pleurer sur ceux de ses frères qui ne voulaient pas l'écouter. Je comprends maintenant une chose dont je ne m'étais pas rendu compte jusqu'à

ce jour, je comprends pourquoi les Juifs tenaient tant à leur judaïsme, et résistaient à toutes les raisons qu'on leur donnait pour les engager à le quitter. En vain l'Apôtre leur disait : « Votre religion conduit à la nôtre, et la nôtre est un fait qui est sous vos yeux ; pourquoi attendre ce qui est, comme si ce n'était pas encore ? Regardez-vous votre Eglise comme parfaite? regardez-vous vos prédicateurs comme infaillibles? croyez-vous avoir atteint la perfection ? Pourquoi ne pas tourner vos pensées vers le christianisme ? » Non, répondaient-ils, « nous vivrons, nous mourrons où nous sommes nés ; la religion de nos ancêtres, la religion de notre nation est la seule véritable ; il est plus prudent de n'en point changer. Nous ne voulons pas abandonner notre Eglise; nous ne voulons pas renoncer à nos prétentions ; nous voulons fermer nos cœurs à la conviction et risquer l'éternité pour maintenir notre position actuelle.» Tel est le magnifique raisonnement que font, non-seulement les Juifs, mais les Indiens, et les Mahométans ! Tel est le raisonnement des païens de tous les pays, de tous ceux qui préfèrent ce monde-ci à l'autre, une paix temporaire à la paix éternelle, le bien-être matériel au pardon des péchés, les éloges de leurs amis à la faveur de Jésus-Christ ! Qu'il paraîtra faible et misérable ce raisonnement, quand on le verra à la lumière du ciel, sous les yeux de Celui qui doit venir juger le monde par le feu !

O mes chers frères, s'il y a parmi vous quelques personnes à qui ces observations puissent plus ou moins s'appliquer, veuillez ne pas nous faire l'injure de croire

que nous cherchons à vous convertir pour tout autre motif que par amour pour vous-même. Quel avantage en retirerions-nous? Nous ne ferions qu'assumer inutilement une grave responsabilité. Je vous le dis dans la sincérité de mon cœur, nous aimons mieux, dans l'intérêt de notre repos, que vous restiez où vous êtes. Notre intérêt personnel nous dit de vous laisser dans l'erreur. Mais je ne puis supporter l'idée que des cœurs pieux, religieux, sur lesquels la grâce de Dieu s'est répandue si abondamment, si bien préparés pour leur conversion, et destinés au ciel, retombent en péché mortel et perdent une récompense qu'ils étaient si près d'atteindre. J'espère que vous ne tromperez pas ainsi les espérances de ceux qui vous aiment tant et depuis si longtemps. *Dies venit dies tua;* le jour viendra ; il tardera peut-être à venir, mais nous l'attendons avec patience. Cependant il faut que la vérité soit connue ; il faut glorifier les actes du gouvernement de Dieu ; *nous* n'avons pas besoin de vous, mais *vous* avez besoin de nous. Ce n'est pas nous qui serons à plaindre, si nous ne vous convertissons pas à la cause de la vérité ; c'est vous qui avez tout à perdre si vous ne vous y laissez pas gagner. Conservez, si vous l'osez, cette sécheresse de sentiments, ces perplexités de votre raison, cette décadence de votre amour, en ne vous convertissant pas. Hélas ! nous avons assez de travaux bien moins pénibles, et moins difficiles que de prendre soin de vos âmes. Il y a des milliers de pécheurs à réconcilier, de jeunes enfants à surveiller, de fidèles à consoler. Dieu n'a pas besoin d'adorateurs ; sa miséricorde

ne manque pas d'objets sur lesquels s'exercer; il peut se passer de vous; il peut changer les pierres mêmes en enfants d'Abraham; il offre ses bienfaits et il passe; il ne s'arrête pas; il les offre une fois et ne réitère pas son offre. Puis il va plus loin; il s'adresse aux Gentils; il s'adresse aux pécheurs endurcis; il laisse les hommes honnêtes et prend les débauchés; « il a rempli les ffaamés de bonnes choses, et il a renvoyé les riches les mains vides. »

Quant à moi, mes frères, il est probable que vous ne m'entendrez plus; les paroles que je viens de vous adresser sont les premières que vous entendez de ma bouche, ce seront aussi les dernières; car ma demeure n'est pas ici. *Si justificare me voluero, os meum condemnabit me,* « si je veux me justifier, ma bouche me condamnera; si je cherche à montrer mon innocence, je montrerai mon iniquité. » Cependant, quoique plein d'imperfections et de misères, je crois pouvoir dire, en une certaine mesure, avec l'Apôtre : « J'ai vécu en toute bonne conscience devant Dieu jusqu'à ce jour. Notre gloire, c'est le témoignage de notre conscience, attestant que nous avons vécu en ce monde dans la simplicité du cœur, dans la sincérité de Dieu, et non point selon la sagesse charnelle, mais dans la grâce de Dieu. »

J'ai suivi ses traces, et il ne m'a pas abandonné; je me suis remis entre ses mains, et il m'a donné ce que je cherchais; ainsi puissent-ils, Lui, sa très-sainte Mère, tous les bons anges et tous les saints, être pour moi jusqu'à la fin ce qu'ils ont été pour moi jusqu'à ce jour!

TREIZIÈME CONFÉRENCE.

LES MYSTÈRES DE LA NATURE ET DE LA GRACE.

Je vais, mes frères, émettre une opinion qui sera traitée de paradoxe par bien des gens, et surtout par ceux qu'elle touche de plus près ; mais, malgré cela, je persiste à la regarder comme parfaitement vraie, et vous serez d'autant plus portés à la regarder aussi comme telle, que vous l'examinerez plus attentivement. Cette opinion, qui sera pleinement justifiée par l'histoire de ce pays, est qu'il est aussi facile et aussi difficile de croire à l'existence d'un Dieu dans le ciel, qu'à la mission et à l'autorité divine de l'Eglise, oracle et ministre de Dieu sur la terre. Je ne veux pas dire qu'il soit difficile de croire en Dieu (qu'il me préserve d'un pareil blasphème !), mais j'entends par là que la croyance en Dieu et la croyance en son Eglise reposent sur le même fondement ; que les preuves de l'une de ces vérités servent de preuves à l'autre, et que

les objections qu'on peut élever contre la première peuvent être élevées contre la seconde. Or, comme la saine raison et le bon sens nous font écarter tout doute sur l'existence de Dieu, nous devons repousser de la même manière les doutes sur la mission divine de l'Eglise. Et de plus, je pose en fait que tout homme qui est parfaitement convaincu de la grande doctrine de l'existence de Dieu, et qui attache à cette doctrine son véritable sens, doit (si aucune circonstance étrangère, telle que l'ignorance involontaire ou tout autre, ne s'y oppose) être amené, naturellement et sans effort, à regarder l'Eglise catholique comme le messager et le prophète de Dieu; il repoussera avec autant de dédain les objections qu'on lui présentera contre la dernière de ces vérités, que celles à l'aide desquelles on cherche à combattre la première. Je trouve, quant à moi, que lorsqu'on ne croit pas en l'Eglise (à moins toutefois d'obstacles de force majeure, cela s'entend), il n'y a rien qui empêche qu'on ne doute même de l'existence de Dieu.

Voici ce qui arrive : tous les hommes admettent l'existence de Dieu comme un principe élémentaire, comme une donnée fondamentale et nécessaire. On n'arrive pas à cette croyance par la réflexion ; mais on l'accepte instinctivement comme une vérité dont on ne peut douter, dont on ne s'avise pas de douter, tant sont imposantes et nombreuses les preuves qu'en fournit la conscience de chacun de nous. Nous serions fort embarrassés si l'on nous demandait de dire pourquoi nous avons cette certitude, tant elle

est naturelle à notre esprit, tant elle est profondément enracinée dans notre cœur; c'est une vérité dont nous sommes à jamais convaincus, dont nous n'avons jamais songé à douter; mais nous pourrions au besoin indiquer les livres où elle se trouve démontrée jusqu'à l'évidence et où sont réfutés tous les faux arguments des esprits forts et des sceptiques. Une fois amenés sur le terrain de la discussion, nous trouverions, en examinant à fond cette question, que les incrédules ont de grands avantages sur ceux qui croient, attendu qu'elle soulève une foule d'objections auxquelles le croyant ne peut répondre d'une manière satisfaisante, et qu'elle présente des mystères que sa raison ne peut ni concevoir ni expliquer. Celui qui croit trouverait que nos preuves pourraient être plus complètes et plus péremptoires; il penserait que rien, à vrai dire, ne peut infirmer ces preuves, mais que cependant elles ne suffisent pas pour réfuter toutes les objections, ni pour dissiper tous les doutes.

Il en est de même de la grande loi morale de Dieu. Nous l'acceptons, les yeux fermés, et nous faisons bien, car que deviendrions-nous, que serions-nous sans cette loi? Quelle règle de conduite suivrions-nous, s'il n'y avait aucune différence entre le bien et le mal, si tous nos actes, quels qu'ils fussent, étaient également agréables à Dieu? Cela est impossible! S'il y a quelque chose de vrai et de divin, c'est la règle de la conscience, et il serait affreux de supposer le contraire. Cependant on peut produire de nombreux arguments

en faveur de l'opinion contraire, ainsi que le font ses partisans et ses défenseurs ; et pour peu que l'on soit froid, négligent, pour peu que l'on désire trouver une excuse pour désobéir, il est facile d'arriver à confondre toutes les notions les plus claires, à se troubler l'esprit au point de regarder comme une chose excusable, ce qu'on avait toujours considéré comme un péché, et à regarder les scrupules de la conscience comme des terreurs superstitieuses.

Il en est de même de l'Eglise catholique. Elle porte avec elle les preuves de sa divinité, preuves claires et convaincantes pour tout esprit qui n'a pas été dominé par des préjugés, ni élevé dans le scepticisme. La croyance catholique est moins le résultat d'un examen approfondi que d'une reconnaissance soudaine. On peut, il est vrai, analyser, classer les arguments et les preuves sur lesquelles l'Eglise base ses droits, mais les adversaires de l'Eglise ont aussi des preuves à faire valoir, qui, sans être capables d'ébranler en rien l'Eglise de Dieu, sont assez spécieuses pour embarrasser l'esprit, troubler la conscience et l'empêcher d'examiner attentivement les arguments soutenus en faveur de l'Eglise. Les objections auxquelles je fais allusion sont les suivantes : Comment le Dieu tout-puissant peut-il être trois et un ? Comment Jésus-Christ peut-il être homme et Dieu ? Comment peut-il se trouver dans le très-saint Sacrement sous les apparences du pain et du vin, et être en même temps dans le ciel ? Comment se peut-il que la doctrine des peines éternelles soit vraie? Comment se fait-il que si l'Eglise catho-

lique vient de Dieu, la grâce de lui appartenir n'ait pas été accordée à tous les hommes? Comment tant de personnes qui paraissent honnêtes sont-elles étrangères à cette Eglise? Pourquoi cette Eglise rend-elle tant d'hommages à la très-sainte Vierge et à tous les saints? D'où vient que la Bible, étant aussi l'œuvre de Dieu, peut être citée à l'appui de doctrines contraires à celles de l'Eglise? En un mot, d'où vient que si l'Eglise est fille de Dieu, tout ce qu'elle fait, tout ce qu'elle dit, tout ce qu'elle est, n'est pas parfaitement intelligible à l'homme, intelligible non-seulement à l'homme en général, mais à la raison, au jugement, au goût de chacun, pris isolément?

Quelle que puisse être mon anxiété pour l'avenir, je crois ne devoir point hésiter à constater devant une assemblée, bien qu'elle soit composée de personnes de diverses croyances, les mystères et les difficultés que soulève la doctrine de l'existence de Dieu, et dont conviendront facilement tous ceux qui l'acceptent. Je pense, et je suis sûr qu'il est utile de présenter à un protestant quelques-uns des incroyables prodiges qu'il est obligé d'accepter, bon gré mal gré, dès qu'il reconnaît qu'il y a un Dieu. C'est ce que je vais faire, non pas à la légère, mais avec un but déterminé, en lui démontrant que l'Eglise catholique ne l'oblige à croire rien de plus étrange ni de plus inexplicable que la doctrine de l'existence de Dieu; de sorte que si Dieu existe, malgré les difficultés que soulève cette doctrine, l'Eglise, de son côté, peut être d'origine céleste, malgré les objections auxquelles cette

croyance donne lieu ; je pourrais même dire que l'Église est divine *à cause* de ces objections mêmes; car, s'il y a du mystère dans ses enseignements, cela ne fait que mieux prouver qu'elle vient de celui qui est lui-même mystère, dans l'idée la plus simple et la plus élémentaire que nous nous faisons de lui, car nous ne pouvons le considérer que comme un être immensément plus grand que notre raison et complétement étranger à notre imagination.

Premièrement, considérez que le Dieu tout-puissant n'a pas de commencement, et que, vu sa nature, cette condition est nécessaire et inévitable. Car, pour faire un instant une hypothèse absurde, quand même on admettrait que le Créateur du monde visible a été formé par un autre créateur, et celui-ci par un troisième, il faudrait toujours finir par arriver à un premier créateur qui n'aurait point été créé, c'est-à-dire qui n'aurait point eu de commencement. On serait obligé de supposer, ou que le monde n'a pas été créé, ou qu'il s'est créé lui-même, et qu'il n'a point eu de commencement, ce qui serait encore plus merveilleux; car il est beaucoup plus facile de concevoir qu'un esprit tel que Dieu a existé de toute éternité, que de concevoir le monde matériel comme éternel. A moins donc de vouloir douter de notre présence dans un monde d'êtres vivants, à moins de douter de notre existence même, dès que nous convenons que quelque chose est actuellement, il s'ensuit nécessairement que quelque chose a toujours existé et n'a point eu de commencement. Cela est donc certain en vertu d'une

nécessité logique; mais y a-t-il au monde un mystère plus écrasant pour la raison ? Dire qu'un être n'a point eu de commencement, c'est émettre une proposition dont les termes sont en apparence contradictoires; c'est un mystère aussi grand ou même plus grand que tous ceux de la foi catholique. Par exemple, l'Église enseigne que le Père est Dieu, que le Fils est Dieu, que le Saint-Esprit est Dieu, et que pourtant il n'y a qu'un Dieu. Cette proposition est incompréhensible pour nous, mais du moins elle ne renferme en soi aucune contradiction, parce que Dieu n'est pas trois et un dans le même sens; il est trois dans un sens et un dans l'autre; mais, quand, au contraire, on dit qu'un être n'a point eu de commencement, c'est avancer une proposition qui n'a pas de sens et qui est absurde. De plus, les protestants pensent que la doctrine catholique de la présence réelle ne peut être vraie, parce que, si elle l'était, le corps de notre Seigneur serait en deux endroits à la fois, au ciel et sur l'autel, et ils regardent cela comme une chose impossible. Les catholiques ne le regardent nullement comme impossible; à la vérité, ils ne savent pas *comment* cette merveille s'opère, mais ils ne comprennent pas non plus *pourquoi* elle ne s'opérerait pas. Bien des choses existent sans que nous sachions *comment* elles sont. Par exemple, savons-nous comment les choses existent? Bien des vérités ne cessent pas d'être vraies par la raison que nous ne pouvons ni nous en rendre compte ni les concevoir; mais, à coup sûr, la doctrine catholique sur

la présence réelle n'est pas plus mystérieuse que celle de savoir comment Dieu peut exister sans jamais avoir été créé. Nous ne savons pas ce qu'on entend quand on dit que Dieu n'aura pas de fin, quoiqu'il n'y ait là rien qui puisse inquiéter ou embarrasser notre raison; mais c'est une chose qui trouble notre vue morale, et qui nous donne le vertige, que de dire (ce que nous ne pouvons cependant nous empêcher de reconnaître) que Dieu n'a point eu de commencement! La raison nous démontre cette vérité, et pourtant la raison bondit en l'entendant énoncer; la raison recule effrayée devant cette vérité, qu'elle est pourtant obligée d'admettre. Elle la reconnaît, elle s'en éloigne, elle s'y soumet; tel est l'état de la question; mais, je le répète, ceux qui sont obligés de s'incliner devant ce mystère ne devraient pas être si difficiles à l'égard des mystères de l'Église catholique.

Méditez encore une autre vérité qui, sans répugner autant à la raison, n'en est que plus embarrassante pour l'imagination : c'est que si le Tout-Puissant n'a point eu de commencement, il doit avoir vécu tout seul durant une éternité. Quelle terrible pensée! Pour nous autres, le bonheur consiste à aimer quelque objet, à poursuivre un but; nous ne pouvons, faibles mortels que nous sommes, concevoir un repos prolongé autrement que sous forme d'inertie et d'oubli de soi-même. Une heure de méditation suffit pour nous fatiguer. Qu'entend-on donc en disant que le Dieu suprême a passé des années sans nombre seul avec lui-même? Quelle était la fin de son être? Il

était sa propre fin. Chose incompréhensible ! Et puisqu'il a vécu une éternité seul avec lui-même, il aurait pu, s'il l'avait voulu, ne rien créer ; et, d'une éternité à l'autre, il n'y aurait eu que lui ; il n'y aurait eu personne qui lui rendît témoignage, qui l'adorât, qui le louât. N'est-il pas accablant de penser qu'il n'y aurait pas eu d'espace, de temps, de mouvement, de changement, de progrès, de but, de fin? un être infini, depuis le premier jour jusqu'au dernier, et rien de plus! Et pourquoi cet être? Oh! mes frères, voilà un mystère impénétrable, inexplicable! Les mystères de la révélation, les dogmes catholiques, tout inconcevables qu'ils sont, se montrent gracieux et aimables; ils sont pleins de miséricorde et de consolation pour nous; ils sont non-seulement sublimes, mais touchants et ravissants : telle est la doctrine de Dieu fait homme. Elle est incompréhensible, et nous ne pouvons qu'adorer quand nous entendons dire que l'être tout-puissant dont nous venons de parler, celui qui « habite l'éternité, » s'est fait chair dans le sein d'une vierge, a puisé son sang dans ses veines, s'est nourri de son lait, a obéi à des parents mortels, a exercé un humble métier, a été méprisé par les siens, a été souffleté et flagellé par ses créatures, a eu les pieds et les mains cloués à une croix, est mort de la mort des malfaiteurs, et que maintenant il repose sur l'autel, sous forme de pain, et daigne rester cacher dans un petit tabernacle ! Cette vérité est incompréhensible; mais, tandis qu'elle bouleverse l'imagination, elle s'empare de notre cœur ; c'est la pensée la plus entraî-

nante, la plus touchante, la plus frappante qui puisse nous être présentée. Quand nous la méditons, elle ravit notre cœur, arrache des larmes à nos yeux, nous embrase d'amour et de tendresse. O Seigneur infiniment bon et miséricordieux! Vous le voyez, il écarte de nos yeux ce caractère mystérieux qui le rend auguste et terrible; il n'insiste pas sur son éternité passée; il ne veut pas épouvanter et troubler ses enfants quand il leur adresse enfin la parole; non, il les entoure seulement de sa bonté et de sa compassion infinies; il charge son Église de nous annoncer seulement sa mystérieuse condescendance. Mais notre raison, toujours inquiète, toujours curieuse, cherche à découvrir ces mystères, plus anciens et plus austères, qui se rattachent à l'existence de Dieu, et il permet qu'elle les découvre; il le permet, parce qu'il sait que cette même raison, quoiqu'elle en ait peur, doit se réconcilier avec eux; il sait qu'elle finira par les regarder comme des vérités claires et indispensables, tout extraordinaires qu'ils sont. Il permet qu'elle les découvre, afin que, par la comparaison et le contraste entre les inductions de la raison et les révélations de l'Église, nous soyons conduits, des découvertes sublimes de l'une, aux agréables enseignements de l'autre; afin que le rejet de la révélation trouve son châtiment en lui-même, et que ceux qui s'effraient des mystères catholiques, soient précipités contre les rochers de diamant qui servent de base au trône de l'Éternel, et luttent avec les tristes conclusions de la raison, puisqu'ils refusent les brillantes consolations de la foi.

Il y a encore une difficulté que la raison aperçoit et qu'elle ne peut expliquer. Puisque le monde existe et qu'il n'a pas toujours existé, il y eut un temps où le Tout-Puissant changea, pour un ordre nouveau, ce qui avait été de toute éternité. Il est étonnant qu'il ait existé tout seul durant une éternité, et il ne serait pas moins étrange qu'il n'eût jamais changé l'ordre d'alors; mais il est pareillement inconcevable qu'il l'ait changé. Il est étonnant qu'ayant été seul pendant une éternité, il ait voulu faire cesser cet isolement et s'entourer de millions et de millions d'êtres vivants. On pourrait considérer comme invariable un état de choses qui avait duré une éternité, et cependant il finit pour faire place à un autre. Quel était le but de l'Etre bienheureux par excellence, en se mettant à créer, et en se décidant à passer une seconde éternité si différente de la première? Ce mystère, mes frères, nous reporte, je crois, à la difficulté que présente une question qui nous a été quelquefois posée par les incrédules, savoir: Si l'Église catholique vient de Dieu, pourquoi a-t-elle été établie si tard dans le monde? Pourquoi plusieurs milliers d'années se sont-ils écoulés avant la venue de Jésus-Christ, avant que ses dons fussent dispensés à la race humaine? Mais, assurément, il est aussi étonnant que le juge des hommes ait changé de manière d'agir à leur égard, « au milieu des années, » qu'il est étonnant que ce Dieu ait changé l'histoire des cieux au milieu de l'éternité. Si la création a eu son commencement à une certaine époque, pourquoi la rédemption n'aurait-elle pas aussi le sien? Si nous

sommes forcés de croire, bon gré mal gré, qu'il y eut un changement dans les choses du ciel, à un moment donné, et que l'univers fut tiré du néant; si même, après les créations de la terre, elle resta « vide et sans forme, et si les ténèbres étaient sur la surface des eaux, » pourquoi refuserions-nous de croire qu'il y eût un temps, dans les conseils impénétrables de Dieu, où « un lien pesait sur tous les peuples, » où « un voile était tiré sur eux, » et puis que le moment arriva où le lien de l'esclavage fut rompu, où le voile de l'erreur fut déchiré?

Transportons-nous au moment où le Très-Haut résolut de changer l'état des choses en créant l'univers. En quoi, mes frères, consistera cette création? Certainement elle se composera d'êtres capables de louer Dieu et de le bénir, capables d'admirer ses perfections, d'obéir à sa volonté, qui seront dignes de le servir sur son trône et de lui tenir compagnie. Jetez les yeux autour de vous, et dites-moi jusqu'à quel point les faits justifient cette anticipation. Il n'y a qu'une race d'êtres intelligents, qui soit quelque chose par le secours de la vue naturelle, et nous voyons des milliers de races qui ne peuvent aimer ni adorer celui qui les a créées. Il y a des millions et des millions d'êtres qui jouissent de cette courte vie, mais l'homme est le seul qui puisse regarder au ciel; et qu'est-ce que l'homme, quelque étendue que soit son espèce, en comparaison de l'innombrable multitude des autres êtres créés? Jetez un coup d'œil sur la quantité d'animaux qui couvrent la terre, d'oi-

seaux qui parcourent les airs, de poissons qui nagent dans l'Océan; réfléchissez à l'infini variété des insectes qui échappent à notre vue par leur petitesse et à nos calculs par leur multitude. Sans contredit, ils annoncent tous la gloire du Créateur, comme le font les éléments, « le feu, la grêle, la neige, la glace, les vents impétueux qui accomplissent sa parole. » Mais aucun de ces êtres n'a une âme, aucun d'eux ne sait qui l'a créé ni qu'il a été créé, aucun d'eux ne peut rendre de service à Dieu, aucun ne peut l'aimer. Oh! que le monde est loin d'être ce qu'il pourrait être! Il n'est même pas doué de la plénitude de l'excellence créée. Il est marqué au coin de l'imperfection; chaque chose est bonne, il est vrai, selon son espèce, car Dieu ne pouvait rien créer qui ne fût ainsi; mais combien il aurait pu répandre sa gloire et sa grâce avec plus d'abondance, combien il aurait pu faire un monde plus beau et plus divin que celui qu'il fit sortir du néant après une éternité de silence! Que la raison nous apprenne pourquoi Dieu ne s'entoura pas d'intelligences spirituelles et ne doua pas d'âmes tous les atomes de la matière? Pourquoi ne choisit-il pas pour la base de son trône et le pavement de son temple des êtres d'une nature angélique, des êtres capables de le louer et de le bénir en lui rendant des services domestiques? Chargez l'esprit et l'imagination d'un homme de la création d'un monde, et vous verrez, mes frères, qu'il tracera des plans beaucoup plus brillants que ceux qu'il a plu au Tout-Puissant, à l'Omniscient, d'adopter et d'exécuter. L'homme aurait été un archi-

tecte ambitieux, s'il avait été chargé de bâtir le palais du Seigneur de tous les êtres, palais dont toutes les parties auraient dû être de la plus grande beauté possible, dont les couleurs auraient dû être les plus brillantes, les matériaux les plus précieux, les formes les plus élégantes. Mais laissons là les idées de l'homme sur cet important sujet, laissons là ses critiques fastidieuses; venons-en aux faits qui sont sous nos yeux, et racontons ce que nous voyons. Nous voyons un univers, en grande partie matériel et corruptible, organisé d'après des lois extrêmement savantes, annonçant la main d'un être infiniment sage, mais il est inanimé et insensible ; nous voyons d'énormes globes lancés dans l'espace et se mouvant machinalement; des influences subtiles pénétrant dans les recoins les plus cachés, dans les pores les plus imperceptibles du monde, influences aussi vives, aussi rapides que la pensée, mais aussi inertes que l'argile dont elles dérivent. Puis paraît la vie sans le sentiment; des myriades d'arbres et de plantes, « l'herbe des champs, » créations agréables aux yeux de l'homme, mais périssables et sans valeur aux yeux du ciel. Puis, quand nous trouvons le sentiment uni à la vie, qu'est-ce que ce nouveau phénomène, sinon un nouveau mystère? Nous voyons le spectacle de la matière brute, le spectacle des instincts, des passions, des inclinations, des penchants, gouvernés ou réprimés en nous par la raison, objets d'horreur que nous repoussons comme odieux et affreux, parce qu'en nous ce seraient des péchés. Des millions de créatures sans raison nous en-

tourent, et l'on dirait que le Créateur a laissé une partie de son œuvre dans le chaos primitif, tant sont monstrueux ces êtres qui se meuvent, qui sentent et qui agissent sans réflexion et sans principe. Il a donné des lois à la matière; il a séparé l'eau de la terre ferme, les corps pesants des corps légers, la lumière des ténèbres; il a «placé le sable, ce rempart éternel qu'elle ne peut franchir, comme barrière à la mer.» Il a dompté les éléments, et les a fait contribuer au bien-être universel; mais les bêtes brutes errent au hasard dans leur désert et dans leur isolement, sans avoir de joug sur leur cou ni de « mors à leur bouche, » ennemies de tout ce qu'elles rencontrent, mais toutefois exemptes d'amour-propre. Elles se nourrissent de la chair des autres animaux par une nécessité de leur nature. Leurs yeux, leurs dents, leurs griffes, leurs muscles, leur voix, leur marche, leur organisation intérieure, tout chez elles annonce la violence et la férocité. Elles paraissent avoir été créées pour faire souffrir; elles fondent sur leur proie avec rage, et la dévorent avec avidité. Il n'y a guère de passions, de sentiments, étant des péchés chez l'homme, qui ne se retrouvent à l'état de nature et exempts de responsabilité dans les animaux. La colère, la cruauté inutile, la haine, l'obstination, la jalousie, la vengeance, la ruse, la malice, l'envie, le désir, la vaine gloire, la gloutonnerie, tous ces vices se retrouvent chez eux. Aussi il est permis de s'écrier : « O philosophes de ce monde, qui voudriez n'être dirigés que par la raison, vous qui vous moquez de la foi catholique, expliquez,

si vous le pouvez, pourquoi l'Être d'une sagesse et d'une bonté infinies a placé à la surface de sa création ces êtres grossiers et informes qui ressemblent à des pécheurs, quoiqu'ils ne le soient pas, êtres qui ont été formés on ne sait combien de temps avant l'homme. Depuis la création de ce dernier, ils ont partagé avec lui l'empire du monde, et ils règnent encore aujourd'hui sur sa plus grande partie. Ce fait n'a-t-il rien de merveilleux ? »

L'homme est la couronne de l'œuvre de Dieu ; il est la fleur et le complément de la création ; il a été fait pour servir et adorer le Créateur; regardez-le, ô sages qui riez de la parole révélée, examinez-le et dites en toute sincérité si l'homme est un présent digne d'être offert au Dieu suprême? Je ne parle pas du péché ; vous n'en admettez pas l'existence, ou bien vous l'expliquez à votre façon ; mais observez les hommes tels qu'ils sont dans le monde, et, avouant comme vous devez le faire, que la plupart d'entre eux n'agissent pas par principes, et que c'est le petit nombre qui fait honneur au Créateur, reconnaissez que les inimitiés, les fraudes, les cruautés, les oppressions, les injures, les excès sont les actes qui remplissent la vie humaine. En voyant les merveilleuses capacités de l'homme et leur avortement dans une existence si courte, oserez-vous dire que le joug de l'Eglise est pesant, puisque vous-mêmes, examinant l'univers d'une extrémité à l'autre, vous êtes obligés, par la force de la logique, de ployer votre raison jusqu'à confesser que Dieu n'a rien créé de parfait, qu'il a créé un monde

matériel qui est corruptible et mortel, et un monde d'esprits immortels qui est en rébellion contre lui?

Je suis donc amené à cette conclusion : si je dois soumettre ma raison aux mystères, peu importe qu'il y en ait un de plus ou de moins. La grande difficulté pour un investigateur, c'est de croire aux mystères, c'est d'admettre et de soutenir fermement qu'il y a un Dieu, malgré l'obscurité qui entoure ce Créateur, ce témoin, ce juge des hommes. Quand une fois l'esprit a fait sa soumission, comme cela doit être, à une puissance supérieure ; quand il a compris qu'il n'est pas la mesure de tout ce qui est au ciel et sur la terre, il n'a pas beaucoup de peine à aller plus avant. Je ne dis pas qu'il voudra ou qu'il pourra, sans conviction, admettre d'autres vérités ; je ne dis pas qu'il doive croire la foi catholique sans motifs et sans raisons ; mais je prétends que, dès qu'il croit en Dieu, le grand obstacle qui l'empêchait de croire aux doctrines catholiques, l'esprit d'orgueil et de suffisance, est levé. Dès qu'un homme voit son Créateur des yeux de l'âme, dès qu'il le reconnaît par la puissance de la grâce, il a passé une certaine limite; il a fait ce qu'il n'aura pas à faire une seconde fois : il a courbé la tête, il s'est vaincu lui-même. Puisqu'il croit que Dieu n'a point eu de commencement, pourquoi ne croirait-il pas que Dieu est trois et un en même temps? S'il reconnaît que Dieu a créé l'espace, pourquoi n'admettrait-il pas que Dieu peut faire qu'un corps soit présent en plusieurs lieux à la fois? S'il est obligé de reconnaître que Dieu a tiré l'univers du néant, pourquoi douterait-il que

Dieu peut changer la substance du pain en celle du corps de son fils? Il est aussi difficile de croire qu'après un repos éternel, Dieu se mit à créer, que de croire qu'après avoir créé, il revêtit lui-même une nature humaine ; il est aussi difficile de croire que l'homme ait pu tomber aussi bas que nous le voyons, que de croire que les anges et les saints doivent recevoir des honneurs religieux ; il est aussi difficile de croire que tant de familles d'animaux ont été créées sans âme, que de croire que la très-sainte Mère de Dieu doit être placée au-dessus des autres créatures ; il est aussi difficile de croire que le livre de la nature est en contradiction avec les règles de la conscience ou les conclusions de la raison, que de croire que les Écritures de l'Eglise sont susceptibles d'être interprétées contrairement à ses traditions. S'il répugne à un esprit religieux de douter de l'existence du Dieu souverainement sage et souverainement bon, malgré les mystères de la nature, pourquoi ne lui répugnerait-il pas également de se servir des mystères révélés, comme d'une arme, pour combattre la révélation?

Et vous, mes chers frères, qui avez été jusqu'ici étrangers à l'Eglise, puisque je vous ai amenés au point où vous voilà, je ne vois pas pourquoi je ne vous ai pas engagés d'une manière positive à vous soumettre à son autorité. Pouvez-vous rester volontairement au milieu des étonnants mystères de la création, quand un refuge vous est offert où la raison est récompensée de sa foi par l'accomplissement de ses espérances? La nature ne vous dispense pas de l'obligation

de croire, et elle ne vous donne en échange de votre foi que des désappointements. Il faut, d'une manière ou d'une autre, que vous soumettiez votre raison ; en vous éloignant de l'Eglise, vous n'améliorez pas votre position, car vous ne vous assurez même pas la possession de ce que vous avez déjà vainement cherché dans la nature. La seule question à résoudre est une question de fait, celle de savoir s'il y a eu une révélation. En l'acceptant, vous diminuez vos difficultés loin de les augmenter. La révélation se présente à vous sous le patronage et la recommandation la plus pressante de la raison. Les difficultés de la nature rendent vraisemblable la nécessité d'une révélation ; les mystères mêmes de la création exigent, de la part du Créateur, quelque acte par lequel l'acceptation de ces mystères vous soit rendue plus facile. Une des plus grandes perplexités de la nature, serait que le Créateur vous eût abandonné à vous-mêmes. Vous savez qu'il y a un Dieu, mais vous avouez votre ignorance en ce qui touche à son essence, à sa volonté, à vos devoirs, à vos espérances. En conséquence, une révélation serait le don le plus précieux qui pût vous être fait. Après tout, vous ne savez pas s'il y a un Dieu, mais c'est par conclusion que vous arrivez à le connaître ; vous ne voyez pas Dieu, mais vous en entendez parler. Il agit caché derrière un voile ; à chaque instant, on dirait qu'il va se manifester à vous, et cependant il n'en fait rien. Il a rempli vos cœurs des anticipations de sa majesté ; il a laissé des traces de sa présence et des reflets de sa gloire dans toutes les parties de la création ; vous touchez aux lieux où il a été, mais il

n'y est plus. Il vous a enseigné sa loi, d'une manière non équivoque, il est vrai, mais par voie de déductions, de suggestions, et non par des ordres directs. Il s'est toujours adressé à vous d'une manière détournée, par votre sentiment interne, par l'opinion reçue, par les événements de votre existence, par des traditions vagues, par des récits obscurs; mais il semble que, de propos délibéré et par une loi manifeste, jamais il ne s'est montré à vos yeux avides de le voir, jamais il ne vous a confronté avec sa personne. Que signifie tout cela? Un être spirituel abandonné par son Créateur! Cela n'a sans doute pas lieu sans quelque auguste et sage motif; mais ce n'en est pas moins une rude épreuve, si rude, en effet, que vous devriez accueillir avec joie la nouvelle qu'il daigne lui-même l'écarter de vous ou l'adoucir.

La nouvelle d'une révélation, loin de faire naître des soupçons, est appuyée des plus fortes présomptions en sa faveur; il est difficile de croire qu'elle n'a pas été donnée, comme l'a toujours montré la conduite du genre humain. Vous ne pouvez faire autrement que de l'attendre des mains du Dieu de miséricorde, quelque indigne que vous vous sentiez de la recevoir. Ce n'est pas que vous puissiez l'exiger, mais Dieu lui-même vous en inspire l'espérance; ce n'est pas que vous soyez dignes de ce don, mais c'est que ce don est digne de votre Créateur. Ce don est d'une probabilité si nécessaire, qu'il n'a pas besoin de fortes preuves, même quand on ne pourrait en fournir que de faibles. Il faut que vous ayez la conviction que Dieu a parlé, sans cela vous seriez dupes d'impostures; mais l'ex-

trême probabilité de ce fait vous permet de vous passer, au besoin, de toute preuve qui n'est pas purement suffisante pour votre dessein. Le fait même de l'existence d'un Créateur qui nous est caché, vous conduit, vous entraîne au seuil de la révélation, vous y laisse dans l'attente de signes divins prouvant qu'une révélation a été accordée aux hommes.

Irez-vous avec moi jusqu'à dire qu'une révélation est probable? Permettez alors que je fasse une seconde observation, et ma tâche sera finie. Cette observation, c'est que l'enseignement de l'Église est évidemment cette révélation. Comment en serait-il autrement? Dès le premier coup d'œil, on voit qu'elle est différente de toutes les autres communions religieuses. Si elle est le prophète et le messager de Dieu, elle doit présenter des signes distinctifs, uniques en leur genre, isolés et spéciaux; or, ces signes, elle les présente. Elle est une, non-seulement en elle-même, mais en comparaison des diverses communions, et elle n'a de relation avec aucun autre corps. Vous voyez donc que la question est posée entre l'existence de l'Église et l'absence totale d'un messager céleste; ou il ne nous a pas été donné de révélation, ou c'est l'Église qui en est l'organe. Si l'Église n'est pas le prophète de Dieu, votre probabilité se trouve mal fondée, et votre anticipation est déçue. Je ne veux pas dire que ce soit là une absurdité, car vous ne pouvez regarder comme certain l'accomplissement de vos espérances; mais, quel que soit le degré de probabilité de leur accomplissement, il y a une probabilité aussi grande que l'Église, et

l'Église seule, possède le moyen de les accomplir. Je dis l'Église seule, car vous ne sauriez croire en votre cœur que telle ou telle autre secte, telle ou telle autre Église est, dans ses enseignements et ses préceptes, l'oracle du Très-Haut. Je sais que vous ne pouvez dire en votre cœur : « Je crois ceci et cela, parce que l'Eglise anglicane ou écossaise l'a déclaré vrai. » Je suis convaincu pareillement que vous ne pourriez regarder la communauté russe, nestorienne ou jacobite, comme l'oracle de Dieu. Tout au plus, vous serait-il possible, si vous étiez versé dans ces matières, de les regarder comme de vénérables dépositaires de documents historiques, et comme les témoins de siècles passés. Vous pourriez exercer votre jugement et votre critique en examinant leurs prétentions; mais jamais vous n'arriveriez à accepter leurs déclarations comme des articles de foi; car ces sectes ne sont, en aucune façon, prophètes, oracles, juges de la vérité surnaturelle; et la différence qui existe entre elles et l'Église catholique est une première présomption en faveur de cette dernière.

Un prophète est un envoyé de Dieu, qui parle avec autorité, qui est toujours un et toujours le même, qui est précis et décisif dans ses arrêts, qui surmonte toutes les difficultés, qui peut terrasser et anéantir l'erreur. Tel est le caractère que l'Eglise catholique nous présente dans l'histoire, et tel est le caractère qu'elle a encore aujourd'hui. Elle seule a la faculté divine de dompter la raison de l'homme et d'imposer la foi par sa parole aux grands et aux petits, aux savants et aux

ignorants, aux esprits turbulents et aux esprits paisibles. Même ceux qui lui sont hostiles et qu'elle ne peut amener à l'obéissance, sont forcés de lui payer un tribut de respect et d'admiration. Les penseurs les plus profonds, les hommes politiques les plus habiles, émerveillés de son passé, lui prédisent de nouveaux triomphes dans l'avenir. Ses ennemis tremblent à sa vue, et ne trouvent pas d'autre moyen de la combattre que de la calomnier et de l'exiler dans le désert. La voir, c'est la reconnaître ; son aspect et son attitude portent la preuve de son origine divine. A la vérité ses témoignages pourraient être plus clairs, j'en conviens; elle aurait pu commencer avec Adam au lieu de commencer avec Pierre; elle aurait pu embrasser toute la famille humaine; elle aurait pu servir d'instrument pour convertir tous les cœurs; elle aurait pu n'avoir aucune douleur intérieure, aucune calamité au dehors; elle aurait pu être un paradis sur la terre ; mais, en tant que créature, n'est-il pas évident qu'elle est aussi glorieuse que l'est Dieu lui-même en tant que Créateur? Puisque Dieu ne déploie pas dans la nature les plus nobles signes de sa présence, pourquoi sa messagère épuiserait-elle les trésors de sa grâce? Vous croyez aux Écritures ; eh bien! l'Église ne se montre-t-elle pas aussi divine que Samuel, qu'Isaïe, que Jérémie ou que Daniel? et ne l'est-elle même pas à un plus haut degré? Ne présente-t-elle pas des garanties plus que suffisantes pour vous convaincre? Elle date de la venue même de Jésus-Christ; elle reçoit sa charte, ainsi que sa forme et son caractère, de sa bouche même : « Vous êtes béni, Simon

Barjona, car ce n'est pas la chair et le sang qui vous l'ont révélé, mais mon Père qui est aux cieux. Et je vous dis que vous êtes Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Et je vous donnerai les clefs du royaume du ciel; et ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » Cette Église, qui, du temps des Apôtres, a passé jusqu'à nous, s'est propagée par toute la terre, a triomphé de plus de mille révolutions, a toujours possédé une si parfaite unité, et déployé une vitalité si mystérieuse, si majestueuse, si inaltérable, si hardie, si sainte, si sublime, si belle, que vous ne pouvez, ô fils de l'homme, douter qu'elle ne soit le divin messager que vous cherchez? Vous l'avez long-temps cherchée; mais vous l'avez trouvée, quoique tardivement, cette Eglise qui est le plaisir des yeux, la joie du cœur; elle vous offre la vérité après bien des erreurs, la satiété après bien des avant-goûts, le toit domestique après l'orage; venez à elle, pauvres voyageurs, car elle seule peut vous expliquer le mystère de votre être et de votre destinée. Elle seule peut vous ouvrir les portes du ciel et vous remettre en bon chemin : « Lève-toi et brille, ô Jérusalem, car ta lumière est venue, et la gloire du Seigneur s'est levée sur toi, car, regarde, l'obscurité couvrira la terre, et un brouillard enveloppera les peuples, mais le Seigneur se lèvera et sa gloire brillera sur toi. » « Ouvre les portes afin que la nation juste, qui garde la vérité, puisse entrer. L'ancienne erreur est passée; tu gar-

deras la paix, la paix, parce que nous avons espéré en toi. Seigneur, vous nous donnerez la paix, car vous avez fait tous nos ouvrages pour nous. O Seigneur, notre Dieu, d'autres maîtres que vous ont eu de l'empire sur nous, mais en vous seulement nous mentionnons votre nom. Que les mourants ne vivent plus, que les géants ne se relèvent plus, parce que vous les avez visités et brisés, et que vous avez effacé leur mémoire. »

O mes frères, si vous fuyez l'Église catholique, où irez-vous? Elle est votre seule chance de paix et de sécurité dans ce monde tracassier et changeant. Quelque effort que fasse la raison humaine, elle ne trouvera rien entre l'Église et le scepticisme. Les croyances particulières, les religions de fantaisie, peuvent être pompeuses et imposantes en leur temps; les religions nationales peuvent être grandes et sans vie; elles peuvent couvrir le sol pendant des siècles, distraire l'attention ou embarrasser le jugement des savants; mais, au bout du compte, on trouvera, ou que la religion catholique est vraiment et réellement dans le monde visible, l'entrée du monde invisible, ou bien qu'il n'y a rien de positif, de dogmatique, de réel dans les notions que nous avons sur notre origine et sur notre destinée future. Renoncez au catholicisme, et vous devenez aussitôt protestants, unitairiens, déistes, panthéistes, sceptiques, par un terrible mais irrésistible entraînement; et si vous y résistez, ce sera par suite de quelque circonstance particulière de position, d'éducation ou de caractère; ce sera parce que

vous éloignerez de votre esprit les questions religieuses, parce que vous renierez votre propre raison, parce que vous vous appliquerez exclusivement à vos devoirs moraux, ou parce que vous chercherez des distractions dans les plaisirs du monde. Continuez, remplissez vos devoirs envers votre prochain ; soyez justes, charitables, hospitaliers; donnez de bons exemples; défendez la religion parce que vous la trouvez utile à la société ; poursuivez vos travaux, votre profession, vos plaisirs ; mangez et buvez; lisez les journaux, visitez vos amis, bâtissez et meublez, plantez et semez, achetez et vendez, plaidez et discutez, travaillez pour le monde, établissez vos enfants, rentrez chez vous, puis enfin quittez la vie ; mais évitez toute recherche religieuse, si vous ne voulez pas et n'espérez pas avoir la foi, si vous n'entrez pas dans le sein de l'Église. Évitez toutes recherches, car elles vous conduiraient où il n'y a ni lumière, ni paix, ni espérance; elles vous mèneraient à un précipice profond, où il n'y a ni soleil, ni lune, ni étoiles, ni ciel splendide; où vous ne trouverez que frimas, stérilité et désolation éternelle. O enfants pervertis des hommes, qui repoussez la vérité qu'on vous offre, parce qu'elle n'est pas plus vraie! O cœurs inquiets, esprits difficiles qui cherchez une doctrine plus salutaire que celle du Rédempteur, et une création plus parfaite que celle du Créateur! Dieu, en vérité, n'est pas assez grand pour vous; vous avez ces aspirations sublimes, ces notions philosophiques qu'inspire l'esprit tentateur, vous qui n'êtes contents de rien de ce qui est, qui déclarez que le

Très-Haut est trop petit pour que vous l'adoriez, et que ses attributs sont trop mesquins pour que vous l'aimiez. C'est l'orgueil qui causa la chute de Satan, et ce qui a été dit autrefois de lui, peut maintenant s'adresser, en guise d'avertissement, à ceux qui l'imitent, « parce que votre cœur s'est enflé et que vous avez dit : Je suis Dieu, et je suis assis sur le trône de Dieu, dans le cœur de la mer; attendu que vous êtes homme et non pas Dieu, et que vous avez placé votre cœur comme si c'était le cœur de Dieu; c'est pour cela......... que je vous réduirai à néant, et vous ne serez plus, et si l'on vous cherche, on ne vous trouvera plus jamais. »

QUATORZIÈME CONFÉRENCE.

LE MYSTÈRE DE LA CONDESCENDANCE DIVINE.

Le Verbe éternel, le Fils unique du Père, renonça à sa gloire et descendit sur la terre pour nous élever au ciel. Quoiqu'il fût Dieu, il se fit homme; quoiqu'il fût le maître de tous les hommes, il se fit leur serviteur; bien qu'il fût riche, il se fit pauvre pour « l'amour de nous, afin de nous rendre riches par sa pauvreté. » Il vint du ciel sous un extérieur si humble, que les Pharisiens orgueilleux le dédaignèrent, le traitèrent de fou et d'imposteur. Quand il parlait de son père Abraham, et qu'il disait connaître le patriarche, qui n'était qu'une créature de ses mains, les Pharisiens lui observaient en ricanant : « Vous n'avez pas encore cinquante ans, comment auriez-vous vu Abraham? » Il leur répondait : «En vérité, en vérité, je vous le dis, je suis avant qu'Abraham ne fût créé. » Il avait vu Abraham, qui vivait deux mille ans auparavant;

il n'était pas pour cela âgé de deux mille ans, pas plus que de cinquante. Il n'avait pas deux mille ans, parce qu'il n'avait point d'âge; il était l'Ancien des Jours, qui n'eut jamais de commencement et qui n'aura jamais de fin; qui est au-dessus et au-delà des temps; qui est toujours jeune, qui commence toujours, qui n'a jamais cessé d'être, qui est aussi vieux qu'il est jeune, qui était aussi vieux et aussi jeune du temps d'Abraham que lorsqu'il vint sur la terre, revêtu de notre chair pour expier nos péchés. C'est pourquoi il dit : *Je suis* avant Abraham, et non « *j'étais*, » car il n'y a pour lui ni passé ni avenir. On ne peut dire de lui qu'il était, ni qu'il sera; on peut dire seulement qu'il est; il est toujours, toujours le même; il n'est pas plus vieux pour avoir vécu deux mille ans de plus; il n'est pas plus jeune pour ne les avoir pas vécu.

Mes frères, si nous pouvions nous pénétrer de cette haute et sainte pensée; si nous contemplions réellement le Tout-Puissant lui-même, nous comprendrions mieux ce que son incarnation est pour nous, et ce qu'elle est en lui. Je ne veux pas dire, si nous le contemplions dignement tel qu'il est, mais si nous le contemplions comme il nous est possible de le faire; si nous fixions notre attention sur lui, si nous faisions usage de la raison qu'il nous a donnée, nous comprendrions suffisamment sa grandeur pour sentir la sublimité de son abaissement volontaire. Prêtez l'oreille à ce que je dis pour vous rappeler les doctrines par lesquelles la raison et la révélation combinées vous font connaître le Très-Haut, puis, quand vous aurez consi-

déré son infinité, examinez, à la lumière de cette infinité, le sens de son incarnation.

Remarquez, en premier lieu, que la raison vous enseigne qu'il doit y avoir un Dieu; sans cela, qui est-ce qui aurait créé ce merveilleux univers? Il ne pouvait se créer lui-même, et l'homme n'a pu le créer, puisqu'il forme seulement une de ses parties. Comme tous les hommes ont un commencement, il doit y avoir eu un premier homme; or, qui est-ce qui l'a fait? Ainsi, la raison nous oblige à admettre l'existence de Dieu. Il nous faut admettre l'idée d'un Créateur tout-puissant, d'un Créateur qui a été de toute éternité, qui ne doit point avoir eu de commencement, car par qui aurait-il été créé? Nous retomberions dans la même difficulté, et il nous faudrait revenir à notre point de départ. Le Créateur, dis-je, n'a point eu de commencement, car s'il avait reçu l'être d'un créateur antérieur à lui, à qui celui-ci devrait-il l'existence? Nous parcourrions ainsi inutilement une longue série de créateurs, aussi difficile à concevoir qu'une ligne d'hommes qui n'aurait pas de fin. D'ailleurs, si ce n'était pas le Créateur lui-même qui a toujours existé, il faudrait admettre un être qui a toujours été et un autre qui a été le créateur de celui-là; ce qui reviendrait à dire qu'il y a deux Dieux. Le Créateur du monde n'a donc point eu de commencement; en conséquence, il ne peut éprouver aucune modification. Ce qui est éternel ne peut avoir ni croissance, ni dépérissement; ce qui est éternel est ce qui a toujours été, et sera toujours de même. Comme ce principe ne doit

son origine à rien d'étranger à lui-même, rien ne peut le modifier ni l'affecter. En outre, tout ce qui existe a sa source en lui; toute chose est donc sous sa dépendance, et il existe indépendamment de toutes choses.

Contemplez donc l'Être suprême, l'Etre des êtres tel que je viens de l'esquisser; gravez son image dans votre mémoire. Il est un; il n'a ni rivaux, ni égal; il est différent de tout ce qui existe; il est le maître; il peut faire ce qu'il veut; il est immuable au dernier jour comme au premier; il est souverainement parfait; il est infini dans sa puissance et dans sa sagesse, car sans cela il n'aurait pas pu faire ce monde immense que nous contemplons le jour et la nuit.

Secondement, il suit de ce que je viens de dire, puisque Dieu est de toute éternité, et qu'il a créé toutes choses depuis une certaine époque, qu'il a vécu une éternité avant de commencer à créer l'univers. C'est là une pensée qui nous confond! Il y eut un état de choses où Dieu était seul, et où rien n'existait que lui seul. Il n'y avait ni terre, ni ciel, ni soleil, ni étoiles, ni espace, ni temps, ni êtres d'aucune espèce, ni hommes, ni anges, ni séraphins. Le trône de Dieu était sans ministres; l'Être Suprême n'était servi par personne; tout était silence et repos; Dieu seul était. Cet état de choses dura non pas seulement quelque temps, mais un temps infini; il avait toujours été; c'était l'état normal des choses, et la création fut une innovation. Comparativement à cet état, la création n'existe que d'hier; elle ne compte que six mille ans; admettons qu'elle en ait soixante mille;

qu'est-ce que cela auprès de l'éternité? Ce n'est rien du tout; ce n'est pas même ce qu'une goutte d'eau est à l'Océan, ou un grain de sable à la terre que nous habitons. Je dis que pendant tout une éternité Dieu a été seul, sans qu'il existât d'autre être que lui; sans qu'il y eût rien d'extérieur à lui; il ne travaillait pas, mais il se reposait; il ne parlait pas, il ne recevait les hommages de personne, il n'était pas glorifié par ses créatures, mais il était béni en lui-même et par lui-même, et n'avait besoin de rien.

Quelle idée ceci nous donne du Tout-Puissant! Il est au-dessus de nous, mes frères, nous le sentons; mais que cela est difficile à concevoir! Nous rencontrons souvent sur la terre des hommes dont la conduite est si opposée à la nôtre, que nous ne pouvons nous l'expliquer. Ces hommes-là nous étonnent; ils ont des occupations si différentes des nôtres; ils recherchent des plaisirs si étranges, que nous ne trouvons rien de commun entre eux et nous; quand nous sommes avec eux, nous ne savons quel sujet de conversation aborder. De leur côté, les hommes remuants et ambitieux s'étonnent de ceux qui passent leur temps au milieu des livres; les pécheurs s'étonnent de ceux qui fréquentent les sacrements et qui mortifient leurs passions; les économes ne comprennent pas la libéralité des prodigues; les personnes qui aiment la société ne comprennent pas celles qui vivent dans la solitude et qui s'y trouvent heureuses. Nous avons de la peine à nous identifier avec nos semblables; nous les trouvons étranges et incompréhensibles, et cependant que sont-ils en com-

paraison du Dieu éternel et tout merveilleux? Lui seul est réellement incompréhensible, car, outre qu'il a vécu une éternité sans avoir eu de commencement, il a vécu une éternité entière dans l'isolement, sans être fatigué de cette solitude. Combien peu d'entre nous, lequel d'entre nous, mes frères, pourrait vivre seul durant une semaine? Vous avez entendu parler du système cellulaire, ce châtiment qu'on inflige aux criminels, et qui devient à la longue plus sévère qu'aucun autre, car on dit qu'il finit par rendre fous ceux qui y sont condamnés. L'homme ne peut vivre sans objet, sans but, sans occupation, sans société; il ne peut vivre seul, dans la solitude; son imagination l'accable, s'il est livré à lui-même. Voilà ce qui arrive à des êtres mortels. Élevez maintenant votre pensée jusqu'à Dieu. O contraste surprenant! Dieu a vécu tout une éternité dans un état qui nous rend fous après quelques années; il a vécu une éternité entière sans changement d'aucune sorte. La veille et le sommeil, le repos et le travail, sont des changements nécessaires dans l'existence même des hommes les plus solitaires. Le malheureux enfermé dans une prison mène une vie horriblement uniforme, mais cette uniformité est régulièrement interrompue par le sommeil; la nuit suspend les souffrances du pauvre prisonnier; il puise dans le repos de nouvelles forces pour supporter sa misère; mais l'Éternel ne dort pas, ne se repose pas; l'exercice de sa puissance n'est jamais suspendu, il n'est jamais las de lui-même, il n'est jamais fatigué de son infinité. De toute éternité il a été en

mouvement, et cependant il n'a jamais cessé d'être en repos; il a toujours joui du repos, d'une paix profonde et ineffable; mais avec un esprit vivant, présent, maître de lui-même, sachant tout, se comprenant lui-même et soutenant la compréhension. Il a toujours été en repos, mais en repos en lui-même; il a toujours été sa ressource, son but, sa contemplation, sa propre béatitude.

Oui, cela est ainsi, et s'il est impossible de se rendre compte comment l'Éternel a pu passer une éternité dans la solitude, n'est-il pas également difficile de comprendre qu'il ait pu renoncer à cette solitude, et qu'il ait voulu s'entourer de créatures? Pourquoi n'a-t-il pas mieux aimé rester tel qu'il avait toujours été? Pourquoi appela-t-il à la vie des êtres qui ne pouvaient pas ajouter à sa béatitude, et qui n'étaient pas sûrs de la leur? Pourquoi leur accorda-t-il cette faculté, dont nous les voyons jouir, de faire le bien ou le mal à leur choix, et de travailler à leur perte ou à leur salut? Pourquoi créa-t-il un monde tel que celui qui est sous nos yeux, qui, vu sous son beau côté, nous montre sa gloire d'une manière si confuse, et qui, sous son mauvais côté, n'offre à nos regards qu'un repaire de crimes et de misères? Il aurait pu faire un monde bien meilleur que celui-ci; il aurait pu en exclure le péché; mais, ô prodigieux mystère! il s'est entouré des lamentations et des larmes des âmes déchues; il a créé et ouvert le grand abîme. Après une éternité de paix, il lui a plu de permettre l'anarchie éternelle, l'orgueil, l'impiété, le crime, la haine

de son nom et le ver qui ne meurt jamais. Ainsi, il est incompréhensible pour nous autres mortels, et il n'est pas étonnant que l'ancien païen hésitât à répondre, quand un roi, son protecteur, lui posa cette question : Qu'est-ce que Dieu? Il demanda un jour pour méditer sa réponse ; ce délai expiré, il en demanda un autre de deux jours, et quand ceux-ci furent passés, il en demanda encore quatre, car il trouvait que ses réflexions, au lieu de le rapprocher de la solution qu'il cherchait, ne faisaient que l'en écarter toujours davantage. Plus il étudiait ce problème, plus il grandissait, et toutes les fois qu'il arrivait à une conclusion, elle devenait la source de nouvelles difficultés qui confondaient sa raison. Car, en effet, l'essence et les attributs de Dieu sont un sujet, non pas de raisonnement seulement, mais de foi, et l'on est obligé d'accepter son propre témoignage en tout ce qui le concerne.

Passons maintenant, mes frères, à une autre pensée que j'ai déjà indiquée et développée en partie. Si le tout-puissant Créateur est tel que je l'ai décrit, il ne dépend en rien de ses créatures. Elles pèchent, elles périssent, elles sont sauvées, elles le louent éternellement; mais, quoiqu'il aime toutes les créatures de sa main, quoique sa grâce les visite toutes sans exception par des influences si nombreuses et si pressantes que nous ne les pourrons concevoir qu'au dernier jour ; quoiqu'il daigne être glorifié dans ses saints, quoiqu'il soit leur tout, la continuation de leur existence, de leur puissance, de leur béatitude, ils ne sont cependant rien pour lui ; les créatures n'augmentent pas sa félicité en

faisant leur salut; elles ne la diminuent pas en se perdant. Je ne veux pas dire qu'il se tient loin d'elles; il n'est pas tellement absorbé en lui-même qu'il abandonne la création à l'action des lois auxquelles il l'a soumise. Il est pour tous une Providence active et vigilante; il est dans chacune de ses créatures et dans chacun de leurs actes; s'il n'était pas en elles, elles retomberaient dans le néant. Il est présent partout sur la terre; il voit tous les crimes qui se commettent, soit à la clarté du jour, soit dans les ombres de la nuit; il est même l'appui de ceux qui pèchent; il est très-près des âmes les plus souillées; il est au milieu de la prison éternelle; mais rien ne le touche, bien qu'il touche toutes choses. Les rayons du soleil pénètrent les réduits les plus hideux sans rien perdre de leur éclat ni de leur beauté : ainsi le Tout-Puissant contemple et tolère le mal sans être atteint ni éprouvé par la démence, l'orgueil, l'impureté ou l'incrédulité de ses créatures. Ni les débauches de la terre, ni les blasphèmes de l'enfer, ne peuvent ternir sa pureté ni altérer sa majesté. Si l'univers entier s'abîmait dans un gouffre, cette catastrophe, qui serait funeste pour l'univers, ne serait rien pour le Créateur. Dans le terrible conflit entre le bien et le mal, que l'Église soit triomphante ou vaincue, qu'elle soit persécutée ou victorieuse, qu'elle soit tranquille ou agitée, que ses ennemis l'emportent ou qu'ils soient battus, que les innocents succombent au péché, que les justes commettent des crimes, que les bons anges pleurent, que les cœurs s'endurcissent, Dieu seul est toujours un,

toujours le même. Dieu reste immuable dans sa béatitude, et tous ces événements ne peuvent même agiter la surface de son éternel repos. Dieu n'espère pas, ne craint pas, ne désire pas, ne regrette pas, ne se repent pas. Tout paraît agité et troublé autour de lui, mais il n'y a rien de contingent, rien d'incertain dans ses décrets éternels, dans sa prescience infaillible; rien qui ne fasse partie d'un vaste plan dont le résultat est aussi sûr et la trame aussi invariable que l'essence même de Dieu.

Tel est le grand Dieu qui se suffit à lui-même, qui jouit de la béatitude parfaite, qui est séparé de ses créatures, dont les desseins sont impénétrables, dont l'être est inaccessible. Qui peut le voir? Qui peut le sonder? Qui peut le mouvoir? Qui peut le changer? Qui peut parler de lui? Il est souverainement saint, patient, serein et vrai; il parle et il fait; il diffère et il exécute; il avertit et il punit; il châtie et il récompense; il défend, et il pardonne, selon un décret éternel, sans imperfection, sans hésitation, sans inconséquence.

A présent que je vous ai expliqué, mes frères, dans un langage humain quelques-uns des attributs de Dieu, vous me direz peut-être avec regret qu'au lieu de vous rapprocher de l'être souverainement glorieux et bon, je vous en ai éloigné. Vous allez peut-être vous écrier: « Dieu est tellement au-dessus de moi que son image m'effraie, et que je ne puis croire qu'il s'occupe de moi. Je crois fermement qu'il est la perfection infinie, et j'aime cette perfection, moins à la vérité que je ne voudrais l'aimer; mais enfin je l'aime dans la mesure

de mes forces, pour elle-même, je désire l'aimer par-dessus toutes choses, et je comprends que, à moins d'être déchues de sa grâce, toutes les créatures doivent l'aimer. Il y a deux sentiments que j'ai bien de la peine à conserver dans mon cœur : je crois et j'aime, mais sans ferveur, sans vivacité, parce que mon cœur n'est ni enflammé d'espérance, ni touché de reconnaissance. Je voudrais avoir l'espérance et la reconnaissance, et je ne les ai pas; je sais que Dieu est bon envers toutes ses créatures ; mais comment croire qu'il me donne à moi personnellement une pensée, et qu'il s'occupe de moi pour l'amour de moi ? Je suis au-dessous de son amour ; il me regarde comme un atome dans son vaste univers; il agit d'après des lois générales, et s'il est bon pour moi, ce n'est pas pour l'amour de moi, mais parce que la bonté est une des conditions de sa nature. Voilà pourquoi je me sens toujours attiré avec plus de force vers le péché que vers mon glorieux auteur. Quand les rois et les grands paraissent en public, ils ne se contentent pas d'étaler leurs richesses aux yeux de la foule, ils se montrent eux-mêmes avec les insignes de leur puissance; ils regardent autour d'eux; ils remarquent certains individus; ils ont un regard, un geste de bienveillance pour ceux qui les approchent. Ils répandent sur la foule le trésor de leur amabilité et de leurs sourires. Puis les spectateurs retournent chez eux, racontent à leurs amis que ce grand personnage a fait attention à eux, ou à un de leurs enfants, qu'il a accepté un présent de leurs mains, qu'il leur en a témoigné sa gratitude

dans des termes un peu vagues, mais dont ils n'ont pas moins été touchés, et ils gardent ce souvenir toute leur vie. Tels sont les moyens par lesquels les hommes attirent et satisfont leurs semblables. Mais il y a un abîme entre moi et mon Dieu. Je serai retombé dans mon néant avant qu'il jette les yeux sur moi du haut des cieux, avant qu'il m'appelle et qu'il s'intéresse à moi. C'est un des besoins de ma nature d'avoir quelqu'un qui pleure avec moi, qui se réjouisse avec moi, qui me serve et m'assiste; il y aurait de la présomption de ma part à espérer de trouver ce secours dans le Dieu infini et éternel. »

Voilà ce que vous devez être tentés de dire, mes frères, non sans impatience, quand vous contemplez le Tout-Puissant tel que la conscience vous le représente, tel que la raison le suppose, tel que la création l'annonce. J'ai insisté sur ce point afin de vous faire voir, par voie de contraste, ainsi que je me le proposais en commençant, comment le grand mystère de l'Incarnation répond à vos désirs. Gardez-vous de jamais penser que vous êtes abandonnés de Dieu; gardez-vous de croire qu'il ne vous connaît pas, vous, votre esprit et votre capacité, mieux que vous ne vous connaissez vous-même. N'admettez-vous pas que si votre plainte est vraie, il y a songé avant vous? « Je les servirai avant qu'ils m'appellent, dit-il, et quand ils parleront, je les entendrai. » Ajoutez à l'idée que vous vous êtes faite de son incompréhensibilité, que, bien qu'il soit infini, il peut s'abaisser jusqu'au fini; croyez au mystère de sa condescendance; confessez que, bien « qu'il

habite l'éternité, » il peut « demeurer avec un esprit humble et repentant, » et « jeter ses regards sur les petits. » Défaites-vous de votre mauvaise humeur, écartez les soucis dévorants, sortez de vous-mêmes, élevez vos yeux, regardez autour de vous et dites-moi s'il n'y a, dans ce vaste univers, rien de plus consolant, de plus rassurant, de plus agréable que ces inquiétudes dont vous vous repaissez. Mes frères, Dieu nous a conformés de telle sorte que nous *pouvons* l'aimer pour lui-même, par suite des moyens qu'il nous a donnés pour cela. Il n'a pas fondé le culte que nous lui devons sur l'espérance ; il n'a pas fait de notre intérêt personnel la mesure de notre vénération. Nous avons des yeux qui voient au-delà des difficultés de son essence ; et les grandes vérités que la nature indique, la révélation les proclame. Élevez vos yeux, dis-je ; regardez le monde matériel ; vous verrez sur sa surface un de ses attributs, qui, entr'autres, ramènera vos méditations à celui qui l'a créé. La terre nous présente des traces de plusieurs de ses attributs, par exemple, de son immensité, de sa sagesse, de sa puissance, de sa tendresse, de son habileté ; mais surtout de sa beauté et de son éternelle perfection. Ce dernier attribut est celui en qui se concentrent tous les autres ; il est comme la couronne ou la fleur de ses sublimes qualités. De même que, parmi les hommes, la jeunesse, la santé et la force, trouvent leur complément dans la beauté, qui consiste dans la régularité des traits, l'éclat du teint, le charme de l'expression ; ainsi, bien que nous ne puissions comprendre les saints attributs

de Dieu, et que nous reculions devant leur profondeur impénétrable, nous pouvons, comme créatures, nous reconnaître et nous réjouir dans la splendeur, l'harmonie et la sérénité, qui en sont le brillant résultat. C'est là une qualité qui, par une loi de notre nature, nous ravit d'admiration, émeut notre cœur, nous arrache un hommage désintéressé, et on la trouve répandue abondamment sur la terre comme un témoignage de la grandeur du Créateur.

Sortez du cercle étroit de vos raisonnements, quittez la ville, les ouvrages de l'homme, les asiles du péché; éloignez-vous, mes frères, des tentes de César et des fanges de Babylone; allez méditer dans les champs avec les patriarches, et, à la splendeur de l'œuvre, jugez de la perfection infinie de l'ouvrier. Montez sur quelque haute montagne et regardez autour de vous à l'heure où le soleil est à son zénith et darde à plomb ses rayons sur la terre, à l'heure où les cimes, les rochers et la mer, forment un magnifique panorama aux contours gracieux et purs, aux teintes brillantes et harmonieuses, aux vagues et lointaines perspectives; parcourez ensuite les forêts, les prairies ou les champs fertiles; suivez le cours des ruisseaux; prêtez l'oreille aux bruits lointains de la campagne; respirez les parfums dont le printemps ou l'été imprègne l'air; ou bien encore promenez-vous dans un jardin, réjouissez vos regards de la vue des fleurs éclatantes et embaumées qui émaillent le sol; puis réfléchissez à l'influence presque mystérieuse que les différentes odeurs exercent sur l'esprit, à l'émotion qu'excite en nous un accord doux et harmo-

nieux, au ravissement qui saisit notre âme et nos sens quand nous entendons les sons d'une musique enchanteresse ; et après vous être enivrés de ces spectacles, de ces parfums, de ces harmonies, lorsque votre cœur est palpitant d'enthousiasme, que votre bouche est pleine de louanges et de reconnaissance, songez que ces choses, qui pourtant vous parlent de votre Créateur, ne sont, en comparaison de celui qui les a faites, que les reflets les plus pâles, les plus imparfaits de sa gloire, les rebuts de son inépuisable opulence, la fumée qui précède une flamme brillante. Le Créateur, dans sa beauté éternelle, increéée, est tel que s'il nous était donné de le voir, nous mourrions à l'instant de ravissement. Moïse ne pouvant oublier ce qu'il en avait vu une fois dans le buisson ardent, demanda à en voir davantage ; mais Dieu refusa d'accéder à sa demande, parce que cette faveur lui eût été fatale. Il dit : « Montrez-moi votre gloire; » et Dieu lui répondit : « Vous ne verrez pas ma face, car l'homme ne peut me voir et vivre. » Quand les saints ont obtenu d'apercevoir quelques-uns des reflets de la divinité, ils sont tombés en extase ; leur corps de cendre et de poussière a été comme brisé, comme percé d'une douleur si vive qu'ils ont supplié Dieu, au milieu de leurs transports, de vouloir bien détourner sa main et suspendre, par tendresse pour eux, la dispensation de ses faveurs. Nous jouissons, par la pensée et la méditation, des délices dont les saints jouissent en réalité ; et ce pâle reflet de la gloire de Dieu suffit pour dissiper les idées sinistres que nous nous faisons de lui, et pour nous amener à nous plonger dans la contem-

plation de sa magnificence. Il est si brillant, si majestueux, si serein, si harmonieux, si pur; il surpasse tellement, comme son prototype, tout ce qui est gracieux, aimable, doux et beau sur la terre; sa voix est si touchante; son sourire est à la fois si séduisant et si auguste, qu'il suffit de le voir et de l'écouter pour être heureux. Ne dites pas que ceci ne suffit pas pour aimer et pour être heureux. Dans les cérémonies de ce monde, les pompes de la royauté peuvent satisfaire le spectateur; il ne demande que la faveur de les contempler; et si nous étions admis dans la cour céleste, quand même Dieu ne nous adressât pas la parole, sa vue seule, toujours ravissante, toujours nouvelle, serait notre aliment et notre breuvage pour l'éternité.

Et s'il nous a conformés de telle façon que, malgré l'abîme qui existe entre lui et nous, malgré le mystère de ses attributs et la faiblesse de notre raison, sa vue seule dissipe tous les doutes, entraîne nos âmes incertaines, devient notre joie impérissable, que dirons-nous, mes frères, quand nous apprendrons qu'il a daigné prendre possession de nous, et nous gouverner au moyen de l'espérance et de la gratitude, ces « attraits de l'homme » qui nous rattachent les uns aux autres? Dieu et l'homme, dites-vous, ne peuvent pas ne faire qu'un; l'homme ne peut supporter la vue et le contact de son Créateur, ni le Créateur condescendre à la faiblesse de sa créature; eh bien! rougissez et soyez confus d'apprendre, ô cœurs timides et inquiets, qu'il a quitté son trône sublime, qu'il s'est abaissé jusqu'à sa

créature, afin d'encourager et d'inviter cette créature à s'élever jusqu'à lui. Ce n'était pas assez de nous donner la grâce ; c'était trop peu que de nous départir une lumière céleste et une sainteté pareilles à celles qu'avaient reçues les anges ; c'était peu d'avoir créé Adam dans la justice originelle, avec une nature ajoutée à la sienne propre, avec une intelligence capable de connaître Dieu et une âme capable de l'aimer ; il révéla à notre premier père, dans son état d'innocence, les desseins qu'il avait formés pour sa race, et qu'il devait accomplir plus tard. Il convenait à la sagesse de Dieu, qui est éternellement glorieux et beau, d'investir l'homme de ces attributs par sa présence réelle et par son habitation personnelle, afin que tandis qu'il était, par sa nature, l'image unique du Père, il pût, avec le temps, devenir « le premier né de toute créature. » Il convenait à celui qui est plus haut que les plus élevés, de montrer que l'humilité était aussi, s'il est permis de le dire, au nombre de ses attributs, en revêtant la nature d'Adam et en se manifestant sous cette forme aux hommes et aux anges. Il plut à celui à qui appartiennent toutes choses et qui est en toutes choses, de ne pas créer des natures nouvelles qui n'avaient pas existé auparavant, esprit inconstant et matière corruptible, sans les unir en lui à la personne de Dieu. — Remarquez, mes frères, quand vous vous plaignez de ce que les hommes sont séparés de Dieu, remarquez qu'il a fait plus pour vous que pour ceux qui sont « plus grands en autorité et en puissance. » Les anges, dans leur nature originelle, sont supérieurs à nous ; ce sont

des esprits immortels, et nous sommes sujets à la mort ; ils ont été plus abondamment visités par la grâce de Dieu ; ils le servent dans le ciel ; ils jouissent de la vue de son visage ; cependant « il n'a pas revêtu la nature des anges ; » il ne s'est pas fait le frère de ceux qui lui restèrent fidèles ; il n'a pas répandu son sang pour ceux qui sont tombés ; il détourna sa face des aînés de la création ; il leur préféra les plus jeunes. Il choisit celui qui joignait un corps frêle et périssable à un esprit immortel. Il se tourna vers celui qu'une nature irritable, capricieuse, peu clairvoyante et passionnée, rendait moins digne de son amour ; il s'approcha de lui ; il fit « du premier le dernier et du dernier le premier ; » « il releva de la terre le nécessiteux, et il tira le pauvre de la boue. » Il ordonna aux anges de se prosterner devant une forme matérielle, parce que cette forme était la sienne.

Ainsi, mes frères, votre Dieu a revêtu votre nature ; attendez-vous donc à voir dans la chair humaine cette gloire et cette beauté que les anges adorent. Dès qu'Emmanuel va paraître à vos yeux, dès que « l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté, » doit naître d'une vierge ; dès que les divers attributs de l'Infini doivent se répandre sur vos âmes par des canaux matériels et par l'action d'une âme humaine ; dès que celui dont la contemplation troublait votre esprit dans la nature doit venir vous captiver par une manifestation qui est à la fois à la portée de votre intelligence, et qui témoigne de son amour pour chacun de vous, vous pou-

vez vous livrer aux plus brillantes espérances; elles ne seront pas déçues. Sans doute il prendra une forme telle que « l'œil n'en a jamais vue, telle que l'oreille n'en a jamais entendu mentionner de semblables auparavant ; » ce sera un corps formé dans le ciel et confié seulement à la garde de Marie ; un corps de lumière et de gloire, digne de celui qui est « bienheureux à jamais, » et qui vient nous bénir par sa présence. Il peut dédaigner la pompe et l'orgueil des hommes ; aussi nous ne le chercherons ni dans les cours des rois, ni dans les camps des conquérants, ni dans les écoles des philosophes ; mais il résidera sans doute dans quelque lieu calme et sacré, et c'est là que les hommes iront trouver leur Dieu incarné. Comme Adam ou Élie, il habitera quelque lieu privilégié ; on le trouvera peut-être dans le jardin mystique du cantique des cantiques, où la nature offre au Créateur ses dons les plus purs et les plus agréables. « Le figuier y produira ses figues vertes; la vigne en fleur donnera son parfum ; » « le nard et le safran » s'y trouveront, ainsi que « la canelle, le cinnamome, la myrrhe, l'aloès et les principaux parfums ; » « la gloire du Liban, la beauté du Carmel, » seront devant « la gloire du Seigneur et la beauté de notre Dieu. » Il y aura des époques marquées où, entouré d'un chœur d'anges et de saints, il se montrera aux pauvres et aux nécessiteux, aux humbles et aux fidèles, à ceux qui ont conservé leur innocence ou qui se sont lavés de leurs péchés par une longue pénitence et une sincère contrition.

Telles seraient les conjectures de l'homme, car il est

toujours en défaut quand il contemple l'élévation de Dieu, et il s'y trouve encore en cherchant à pénétrer sa profondeur. Il croit qu'une pompe royale est la preuve de la présence de Dieu sur la terre. Levez les yeux, mes frères, et dites s'il a deviné juste. O Être incompréhensible dans l'éternité et dans le temps ! Être unique dans le ciel, unique sur la terre ! « Quel est celui qui vient d'Edom avec des habits teints de Bozra ? Pourquoi ton manteau est-il rouge et tes vêtements pareils à ceux des vendangeurs ? » Le Créateur de l'homme, la Sagesse de Dieu, est venu non pas entouré de force, mais de faiblesse. Il est venu non pour faire valoir un droit, mais pour payer une dette. Il a préféré la pauvreté à la richesse, l'ignominie aux honneurs, la souffrance à la félicité. Dès sa naissance, il a été livré à la douleur et au mépris ; son corps délicat a été usé par le froid, la chaleur, la faim et l'insomnie ; ses mains ont été durcies par un travail mécanique ; ses yeux ont été ternis par les larmes ; son nom a été rejeté comme un opprobre. Il s'est mêlé à la foule des hommes ; il a erré de lieu en lieu ; il a eu des pêcheurs pour compagnons. Nous le voyons suivi d'une multitude composée de toutes sortes de personnes, qui sont plus avides de boire et de manger que d'entendre ses paroles, ou de la populace d'une grande ville qui l'abandonne au jour du danger. Enfin, « la splendeur de la gloire de Dieu, l'image de sa substance » est chargée de liens, traînée d'un endroit à l'autre, souffletée, conspuée, insultée, flagellée et torturée. « Il (Jésus-Christ) n'a ni beauté, ni grâce ; il est méprisé, il est le dernier des mortels; c'est

un homme de douleur et qui connaît la langueur... » Il est même comme « un lépreux frappé de Dieu et rejeté des hommes. » Ses vêtements sont déchirés ; on le place sur la croix de douleur ; il est attaché au poteau infâme, objet de curiosité pour les yeux des méchants, des impies et des barbares, objet de dérision pour les mauvais esprits qu'il a précipités en enfer.

O homme opiniâtre ! Mécontent d'abord de ce que ton Dieu est loin de toi, et mécontent ensuite lorsqu'il s'en rapproche ; te plaignant d'abord de ce qu'il est trop haut, puis ensuite de ce qu'il est trop bas ; être sans humilité, quand cesseras-tu de te prendre pour but de toutes tes actions? Quand apprendras-tu que Dieu est infini dans tout ce qu'il fait, infini quand il règne dans le ciel, infini quand il est sur la terre, exigeant nos hommages au milieu de ses anges, et nous les arrachant au milieu des pécheurs? Il est adorable dans son repos éternel, adorable dans la gloire de sa cour, adorable dans la beauté de ses œuvres ; il est, dans sa difformité, le plus adorable, le plus royal, le plus persuasif des êtres. Ne croyez-vous pas, mes frères, que lorsque Marie tenait le corps inanimé de son fils sur ses genoux maternels, qu'elle contemplait le front décoloré et les membres mutilés de son Dieu, qu'elle suivait les traces de son sang, qu'elle comptait les marques de la flagellation, les meurtrissures, les blessures dont cette chair virginale était couverte ; ne croyez-vous pas que son fils lui semblait plus beau que lorsqu'elle l'adora la première fois, pur et rayonnant, la nuit de sa naissance? *Dilectus meus*

candidus et rubicundus, comme le chante l'Église ; « mon bien-aimé éclate par sa blancheur et par sa rougeur ; toute sa personne respire l'amour et y excite : sa tête penchée, ses mains ouvertes, son sein nu ; mon bien-aimé éclate par sa blancheur et par sa rougeur ; il est choisi entre mille ; sa tête est comme un or très-pur ; ses cheveux sont comme les jeunes rameaux des palmiers, et ils sont noirs comme un corbeau ; ses yeux sont comme les colombes qu'on voit sur l'eau des ruisseaux, qui ont été comme lavées dans du lait et qui se tiennent le long d'un grand courant d'eau ; ses joues sont comme de petits parterres de plantes aromatiques qui ont été plantées par les parfumeurs ; ses lèvres sont comme des lis qui distillent la plus pure myrrhe ; ses mains sont comme si elles étaient d'or et faites au tour, et elles sont pleines d'hyacinthe ; sa poitrine est comme d'un ivoire enrichi de saphirs ; sa voix est d'une admirable douceur, et enfin il est tout aimable. Tel est mon bien-aimé, celui qui est véritablement mon ami, ô filles de Jérusalem ! »

Il en est ainsi, cher et gracieux Seigneur ; « le jour de la mort vaut mieux que celui de la naissance, et la maison de deuil est préférable à la maison des plaisirs. » Il vaut mieux pour moi que vous ayez pris cette forme humble et méprisée, que si vous aviez pris le corps d'Adam quand il sortit de vos mains. Votre gloire souillée, votre beauté altérée, vos blessures répandant du sang, vos tempes déchirées, votre cœur brisé, votre corps meurtri et livide, me touchent plus, m'instruisent mieux que si vous étiez Salomon « orné

du diadème dont sa mère le couronna au jour de la joie de son cœur. » La douce et tendre expression de vos traits n'est pas une beauté nouvelle ni une grâce créée ; c'est la manifestation, sous une forme humaine, d'attributs qui ont existé de toute éternité. Vous ne pouvez changer, ô Jésus ! et de même que vous êtes encore aujourd'hui un mystère, vous avez toujours été l'amour par excellence. Je ne vous comprends pas plus à présent que je ne vous comprenais avant de vous voir sur la croix ; mais j'ai gagné ma leçon. En même temps que je vous adore, ô amant des âmes, dans votre humiliation, je vous adore et je vous embrasse dans votre puissance infinie et éternelle !

du diadème dont sa mère le couronna au jour de la joie de son cœur. » La douce et tendre expression de vos traits n'est pas une beauté nouvelle ni une grâce créée ; c'est la manifestation, sous une forme humaine, d'attributs qui ont existé de toute éternité. Vous ne pouvez changer, ô Jésus ! et de même que vous êtes encore aujourd'hui un mystère, vous avez toujours été l'amour par excellence. Je ne vous comprends pas plus à présent que je ne vous comprenais avant de vous voir sur la croix ; mais j'ai gagné une leçon. En même temps que je vous adore, ô amant des âmes, dans votre humiliation, je vous adore et je vous embrasse dans votre puissance infinie et éternelle !

QUINZIÈME CONFÉRENCE.

L'INFINITÉ DES ATTRIBUTS DE DIEU.

Nous savons tous très-bien et nous croyons fermement que Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu, mourut sur la croix pour expier nos péchés. Cette vérité est la grande base de toutes nos espérances, l'objet de notre foi ardente et de notre tendre adoration. Mais, bien que nous connaissions parfaitement cette vérité, il n'est pas inutile de la développer, de l'expliquer en détail, de manière à la rendre encore plus fructueuse pour bien des âmes. C'est ce que je vais tâcher de faire dans la mesure de mes forces; je vais exposer les réflexions que ce sujet m'inspire, bien qu'à cette époque de l'année [1], plusieurs d'entre elles puissent paraître inopportunes.

Jésus-Christ mourut pour nos péchés, pour les pé-

[1] Semaine sainte.

chés du monde entier ; mais il aurait pu ne pas mourir pour nous, car le Dieu tout-puissant pouvait nous sauver et sauver le monde entier sans la mort de Jésus-Christ. Il aurait pu pardonner à tous les enfants d'Adam, et les conduire au ciel sans l'incarnation et la mort de son Fils. Il aurait pu nous sauver sans rançon et sans délai. Il aurait pu effacer le péché originel et réhabiliter Adam tout d'un coup. Un mot de lui eût suffi, car, pour lui, parler c'est agir. « Toutes choses vous sont possibles, » telle fut la raison donnée par Notre-Seigneur dans son agonie, lorsqu'il demanda que le calice d'amertume fût écarté de ses lèvres. De même que Dieu, dans le commencement, a dit : « Que la lumière soit, et la lumière fut ; » de même il n'aurait eu qu'à parler pour que le péché s'enfuît de nos cœurs, et avec le péché la méchanceté. Ou bien il aurait pu se servir d'un médiateur moins puissant que son Fils ; il aurait pu accepter la propitiation imparfaite d'un être purement humain. Il ne manquait pas de ressources, et cependant il s'arrêta à un autre parti. Celui qui fait tout pour le mieux vit, dans sa sagesse infinie, qu'il était utile et convenable de prendre une rançon. De même qu'il n'a pas empêché les réprouvés de résister à sa grâce et de refuser la Rédemption, il n'a pas pardonné à ceux qui doivent entrer dans son royaume sans recevoir d'eux une satisfaction réelle et suffisante de leurs péchés. Voilà pourquoi la venue du Verbe était nécessaire ; car s'il fallait une satisfaction réelle, elle ne pouvait s'accomplir que par l'incarnation du Saint des saints.

Vous voyez par là, mes frères, combien la mis-

sion et la mort de Notre-Seigneur furent volontaires; s'il y a au monde un exemple de souffrance volontaire, c'est bien celui-là. Le Sauveur vint parmi nous pour mourir, quoiqu'il eût pu s'en dispenser; il mourut pour expier des péchés qui n'auraient pu être pardonnés sans cette expiation; il paya une rançon qui aurait pu ne pas lui être demandée, mais qui, étant payée, devait être acceptée [1]. Il est permis de dire avec vérité que, à la rigueur, aucun être ne peut, par ses souffrances, racheter les péchés d'un autre [2]. Conséquemment Jésus-Christ mourut, non pas pour exercer un droit péremptoire sur la justice divine, si je puis parler ainsi, comme quelqu'un qui marchande sur la place publique ou qui porte un procès devant les tribunaux; mais il mourut d'une manière aimante, généreuse, libérale; il versa ce sang qui était plus pré-

[1] Dicendum videtur satisfactionem Christi, licet fuerit rigorosa quoad æqualitatem et condignitatem pretii soluti, non tamen fuisse rigorosam quoad modum solutionis, sed indiguisse aliquâ *gratiâ liberâ* Dei......

Si aliquis ita peccavit, ut justè puniatur exilio unius mensis, et velit redimere pecuniâ illud exilium, offeratque summam æquivalentem, immo excedentem non dubium quin satisfiat rigori justitiæ vindicativæ si attendas ad mensuram pœnæ; non tamen satisfit, si attendas admodum; si enim judex *gratiosè* non admittat illam compensationem, *jus habet* ex rigore justitiæ punitivæ ad exigendum exilium, quantumvis alia æqualis et longè major pœna offeratur — De Lug. Incarn., III, 10.

[2] Qui redemit captivum solvendo pretium, solvit quantum domino debetur ex justitiâ solum enim debetur illi pretium ex contractu et conventione inter ipsum et redemptorem... Nullum est justitiæ debitum cui non satisfiat per solutionem illius pretii. At vero pro injuriâ non solum debetur ex justitiâ satisfactio utcunque, sed *exhibenda ab ipso offensore*..... sicut nec qui abstulit librum, satisfacit adæquatè reddendo pretium æquivalens. — Ibid., IV, 2.

cieux que dix mille vies humaines, plus précieux que le sang de tous les enfants d'Adam, et cela par obéissance à la volonté de son Père, qui, pour de sages raisons que nous ne connaissons pas, exigea ce sang pour prix de son pardon.

Mais ce n'est pas tout; une goutte de ce sang aurait suffi pour racheter nos péchés; Jésus-Christ aurait pu offrir sa circoncision en expiation, et cette offrande aurait suffi; un seul instant de sa sanglante agonie aurait pu suffire; un seul des coups de verge qu'il reçut aurait été une expiation suffisante. Mais ni sa circoncision, ni son agonie, ni sa flagellation n'eût pu opérer notre rédemption, parce qu'il ne les offrit pas dans ce but. Le prix qu'il paya ne fut rien moins que le trésor de tout son sang, du sang de ses veines et de son sacré cœur, versé jusqu'à la dernière goutte. Il répandit sa vie entière pour nous; il donna tout son sang. Il abandonna son trône céleste, renonça à sa patrie terrestre, se sépara de sa Mère, donna ses forces et ses peines, son corps et son âme, offrit sa passion, son crucifiement et sa mort, afin que l'homme ne fût pas racheté à vil prix. Voilà ce que l'Apôtre a voulu insinuer en disant que nous sommes « achetés à un prix *élevé ;* » voilà ce que le Prophète a voulu nous apprendre quand il a dit « qu'avec le Seigneur il y a une miséricorde copieuse, » ou une « rédemption *abondante*. »

C'est là ce que je tenais à faire ressortir bien nettement, mes frères, et à soumettre à vos pieuses méditations. Nous aurions pu obtenir notre pardon sans l'humiliation du Verbe éternel; nous aurions même

pu être rachetés par une seule goutte de son sang. Et néanmoins il est descendu sur la terre; il a souffert une mort cruelle, une mort accompagnée de souffrances inexprimables; et cela pour en faire une offrande volontaire à son Père, sans lui en imposer l'acceptation. Ce fut, du commencement à la fin, une œuvre volontaire dans le sens le plus élevé de ce mot. C'est ce qui la rend si éminemment touchante et admirable. On dirait que le Seigneur prit plaisir dans ses souffrances; on dirait qu'il voulût montrer à toutes les créatures une chose qui, sans cela, eût paru impossible, à savoir, que le Créateur pouvait pratiquer, dans sa céleste béatitude, les vertus de la créature, l'abaissement et l'humilité. On dirait qu'il voulût, lui qui est glorieux de toute éternité, ajouter à ses perfections, en guise de complément, si je puis m'exprimer ainsi, l'acceptation de la condition humaine dans ce qu'elle a de plus pénible. C'est, pour nous servir du langage des hommes, une prodigalité de charité, ou un amour héroïque de la peine et de la douleur, analogue à celui que nous présentent, dans l'histoire ou dans la fable, les poétiques récits des nobles défenseurs des innocents et des opprimés, qui parcouraient le monde et s'exposaient courageusement à tous les dangers pour secourir ceux qui imploraient leur appui.

Ou pour mieux dire, et j'insiste à dessein sur cette pensée, ce grand fait nous fournit comme un exemple de l'infinité de Dieu. Nous confessons tous que Dieu est infini; il a un nombre infini de perfections, et il

est infini dans chacune d'elles. Personne n'hésite à en convenir; mais nous demandons ce qu'on entend par infinité, ce qu'on entend en disant que Dieu est infini. Nous faisons cette demande, comme si nous n'avions là-dessus aucune lumière. Eh bien! mes frères, nous en avons cependant beaucoup; la manifestation extérieure de l'infini est le mystère; les mystères de la nature et de la grâce ne sont que les différents aspects sous lesquels l'infinité de Dieu se présente à nous et se révèle à notre esprit. Les hommes reconnaissent que Dieu est infini, et pourtant ils s'étonnent et se révoltent dès que cette qualité de Dieu est mise en contact avec leur imagination et agit sur leur raison. Ils ne peuvent supporter la plénitude, la surabondance, l'intarissable épanchement, « le cours rapide[1], » les flots entraînants des attributs divins; ils les restreignent et les limitent à leur compréhension personnelle; ils les mesurent à leur propre taille; ils les façonnent à leur image; et lorsqu'ils aperçoivent un coin de l'abîme incommensurable de l'immensité, de quelque perfection de la nature divine : de son amour, de sa justice, de sa puissance, ils en sont irrités, ils s'en détournent et refusent de croire.

L'exemple de l'humiliation de Notre-Seigneur vient corroborer ce que je dis. Ce qui serait prodigalité et extravagance chez l'homme, est convenable et nécessaire, pour ainsi dire, chez celui dont les ressources sont inépuisables. Nous lisons, dans l'histoire, des descriptions de la munificence orientale qui paraissent

[1] Tanquam advenientis spiritûs vehementis.

fabuleuses, car, en Europe, une pareille prodigalité au lieu d'être louée serait blâmée, parce que chez nous la fortune n'est pas concentrée comme en Orient dans un petit nombre de familles. La *munificence royale* est une expression consacrée pour désigner une grande libéralité, par suite de l'idée généralement répandue que les trésors d'un roi lui permettent de faire des présents, des largesses qui paraîtraient extravagantes chez un particulier, mais qui sont naturelles chez un monarque. Ainsi, celui qui est infini ne fait que ce qui est parfaitement bon, saint et sage, en accomplissant ce qui paraît à l'homme excéder la mesure nécessaire, car il ne peut excéder ses pouvoirs ni ses ressources. L'homme a des moyens limités et des devoirs définis; ce serait une folle prodigalité de sa part que de donner mille pièces d'or à un seul pauvre, lorsqu'avec cette même somme il peut faire le bonheur de plusieurs; mais Dieu est aussi riche, aussi profond, aussi vaste, aussi infini après avoir fait une œuvre de bonté infinie, qu'il l'était avant de l'avoir faite. « Ne le savez-vous pas, dit-il, ou ne l'avez-vous pas entendu ? le Dieu de bonté éternelle, qui a créé les extrémités de la terre, ne faiblira pas, ne se lassera pas, et on ne recherche pas sa sagesse. » Il ne peut faire de petites œuvres, il ne fait pas les choses à moitié, il fait toujours des œuvres entières, de grandes œuvres. Si Jésus-Christ ne s'était incarné que pour une seule âme, qui en eût été surpris? Qui ne l'aurait loué et béni pour nous avoir montré, de cette façon et par cet exemple, l'amour et la bonté qui remplissent les cieux? Et lorsque, en effet, il s'est in-

carné pour ceux qui auraient pu être sauvés sans cela, quoiqu'il fût plus digne de sa glorieuse majesté de nous sauver par son incarnation, et qu'il a répandu tout son sang pour expier nos péchés, quoiqu'une seule goutte eût pu suffire, regarderons-nous ces faits comme étranges et difficiles à croire? Ne les trouverons-nous pas plutôt parfaitement conformes et simplement conformes à cette grande vérité que nous redoutons d'admettre, savoir : que Dieu est infini ? Nous serions souverainement inconséquents si, admettant d'une manière générale que Dieu est infini, nous rejetions les preuves particulières de cette vérité; si, étant convaincus que Dieu est un mystère, nous ne voulions pas admettre que ses œuvres sont mystérieuses.

Il ne faut pas alléguer les théories économiques du jour dans une discussion sur le Dieu éternel. C'est ce que le monde fait continuellement quand il parle de religion. Il ne reconnaît pas les miracles des Saints, parce qu'il prétend que ceux des Apôtres suffisaient pour atteindre le but pour lequel le don des miracles avait été donné à l'homme, ou pour lequel il devait avoir été donné. Je ne sais ce que le monde pense en voyant une si grande multitude d'individus de notre espèce mourir dans leur enfance, et une si grande quantité de graines jetées au hasard le long des grands chemins, sur les rochers, parmi les épines, tandis qu'une si petite quantité tombe en bonne terre. Quelle main négligente que celle qui éparpille ainsi toutes ces semences! Telle est la pensée du monde; mais l'Apôtre s'écrie : « O profondeur des richesses de la sa-

gesse et de la science de Dieu ! Que ses jugements sont incompréhensibles et que ses voies sont impénétrables ! »

Le monde a de la condescendance de Dieu la même opinion que de sa bonté. L'Écriture nous apprend que « l'enseignement de la croix » était dans l'origine regardé comme une « folie. » Des hommes sensés ne pouvaient croire que Dieu, qui est si grand, daignât s'abaisser si bas, et qu'un homme qui était mort de la mort des malfaiteurs, dût être adoré sur l'instrument même de son supplice. Ils ne comprenaient point alors l'humiliation volontaire, et ils ne la comprennent pas davantage aujourd'hui. A la vérité, ils n'osent pas exprimer aujourd'hui leur avis là-dessus aussi ouvertement qu'ils le faisaient autrefois, parce que l'opinion publique ne le leur permet pas ; mais il est facile de deviner ce qu'ils pensent de Jésus-Christ, par le ton qu'ils prennent en parlant de ceux qui suivent le Sauveur, dans la mesure de leurs forces. Ceux qui participent à la plénitude des grâces de Jésus-Christ sont appelés à suivre son exemple, dès que la grâce leur est accordée, soit par ses invitations ordinaires, soit par une inspiration particulière ; ils sont entraînés à faire abnégation d'eux-mêmes, et par là ils se mettent en lutte avec le monde. La mortification volontaire ou gratuite, sous quelque forme qu'elle se présente, la chasteté volontaire, la pauvreté volontaire, l'obéissance volontaire, les vœux de perfection, tels sont les points en litige entre le monde et l'Eglise ; le monde déteste toutes ces choses, l'Église les re-

commande. Le monde dit, en parlant de certains hommes: « Pourquoi ne restent-ils pas parmi nous? Pourquoi renoncent-ils à leurs emplois, à leur position, puisqu'il est certain qu'ils pourraient faire leur salut sans ce sacrifice? Voyez cette dame de haute naissance; elle pourrait se rendre utile chez elle, faire un bon mariage, être l'ornement de la société, prêter son appui aux œuvres religieuses, et elle a la sottise de nous quitter; elle a coupé ses cheveux; elle s'est revêtue d'une robe grossière; elle va laver les pieds des pauvres. Voyez cet homme, dont le talent et le nom sont bien connus; il a renoncé à sa carrière; il s'est relégué dans une petite chambre; il habite où personne ne sait qui il est; il s'occupe à enseigner le catéchisme aux petits enfants. » Le monde est saisi de pitié, de honte, de colère à ce spectacle; il fait la leçon aux personnes qui tiennent une conduite si peu d'accord avec leur naissance, avec leur éducation, et qui sont si cruelles envers elles-mêmes. Il y a plus; voyez ce saint; toutes ses actions sont des excentricités, cela va sans dire; et en effet elles seraient telles chez les autres, mais chez lui ce sont les remèdes nécessaires contre des tentations qui, sans cela, l'attaqueraient « par la grandeur des révélations, » ou bien ce ne sont que les preuves de l'amour avec lequel il embrasse les pieds de son Rédempteur? Voyez cette sainte; elle soumet sa chair à des pénitences terribles; elle recherche les malheureux avec ardeur, dans la pensée qu'en agissant ainsi, elle s'associe à l'abaissement volontaire du Verbe. Oh! que je plains le monde! Il oublie que Dieu est grand dans tout ce qu'il

accomplit, et qu'il fait participer à sa grandeur, autant que cela se peut, les personnes pieuses et saintes.

Voici encore un autre exemple. Si, parmi les attributs divins qui ressortent de la contemplation du monde matériel, il en est qui nous frappent plus particulièrement, ce sont la gloire, l'harmonie et la beauté du créateur de toutes choses. Ces attributs sont répandus à la surface du globe comme la lumière sur une figure, et ils se révèlent à toutes les intelligences. Il n'est donné qu'à un bien petit nombre d'hommes de comprendre le système et l'ordre du monde, au point d'apercevoir l'habileté et la bonté admirables du divin architecte, et malgré cela l'ordre que l'observation y fait découvrir nous paraît d'une admirable beauté; mais la grâce et l'excellence qui rayonnent de la face de la création visible sont sensibles à tous les hommes, aux pauvres comme aux riches, aux ignorants comme aux savants. La création est si belle, que les philosophes qui consacrent leurs veilles à l'étudier, finissent par l'aimer avec passion, et par la trouver si parfaite, qu'ils regarderaient comme absurde toute infraction aux lois qui la régissent, toute modification de ces lois, et qu'ils repoussent même la supposition d'un pareil changement. Les philosophes, sans considérer que le Créateur infini, qui aurait pu faire des milliers de mondes plus beaux, et qui en a rendu le plus bel ornement plus périssable que tout le reste, puisqu'il fleurit aujourd'hui et que demain il est jeté au feu, les philosophes, dis-je, aimant la créature plus que le Créateur, ont nié constamment la possibilité de toute interversion

aux lois de l'ordre physique et les miracles de la révélation. Ils ont nié les miracles des Apôtres et des Prophètes, par la raison que ces miracles dérangent la perfection et l'harmonie de l'œuvre de Dieu, qu'ils assimilent ainsi à quelque ouvrage de l'homme, trop exquis pour être inutilement détruit. Mais l'Ouvrier éternel du temps et de l'espace, de la matière et de l'esprit, bouleverse les lois de cet univers visible et trouble l'harmonie des sphères, comme pour confondre les spéculations audacieuses et étroites des ignorantes créatures, sur les œuvres et la volonté du Créateur, et afin d'établir une harmonie plus riche, plus parfaite, et un ordre plus noble et plus élevé. Mais Dieu a fait encore plus, il est allé encore plus loin; dans la puissance infinie de sa grandeur, il a terni sa gloire, il a blessé et altéré sa beauté par l'inexprimable condescendance de son incarnation. Il a altéré sa beauté, non pas dans son essence même, car elle est toujours d'une perfection transcendante et invariable; mais il l'a altérée aux yeux de ses créatures.

Semetipsum exinanivit. « Il se fit vide et sans forme, » comme la terre avait été « vide et sans forme » au commencement. On dirait qu'il se plut à défaire et à disperser cet ensemble d'attributs qui le rendaient Dieu, et à détruire l'idée qu'il nous avait donnée de lui. Le Dieu des miracles accomplit le plus grand des signes et des miracles en supprimant et en démentant, pour ainsi dire, toutes ses perfections, quoiqu'il restât un et le même. L'Être tout-puissant devint un être pauvre et faible; le Dieu de vie devint un lépreux; le

Dieu de beauté descendit sur la terre avec « un visage sans gloire » et une « figure désagréable à la vue. » Il répandit tout son sang ; il voulut être cloué nu sur la croix, et étaler toutes ses blessures et ses meurtrissures aux yeux des pécheurs. Non content de cela, il voulut perpétuer le souvenir de son humiliation. Dans ce monde, lorsque les hommes tombent dans la misère, s'ils parviennent à en sortir, ils tâchent d'en effacer les traces. Dérobant leur malheur à tous les yeux, ils le supportent bon gré mal gré tant qu'il dure, et quand de meilleurs jours luisent pour eux, ils font semblant de ne plus se souvenir de leurs infortunes passées. Quand les rois de la terre se sont débarrassés de leurs vainqueurs et sont remontés sur leurs trônes, ils remettent toutes les choses dans leur ancien état, font disparaître de leurs palais, de leurs salles de conseil, de leurs villes, les statues, les inscriptions et les édits qui rappellent la suspension temporaire de leur autorité. A la vérité, les soldats sont fiers de leurs cicatrices ; mais c'est parce qu'elles prouvent qu'ils eurent un ennemi vaillant à combattre, et que les marques de leurs blessures portent témoignage de leur bravoure ; mais celui qui *oblatus est quia voluit,* « qui fut offert parce qu'il le voulut bien, » celui qui s'exposa à la puissance du mal et qui aurait pu nous sauver sans ce sacrifice ; qui ne fut pas faible pour avoir été vaincu, qui ne fut pas fort pour avoir été vainqueur, annonce au monde entier les souffrances qu'il a endurées, sans partager ni la honte qu'éprouve un despote, ni l'orgueil qu'éprouve un soldat. Chose éton-

nante ! il a dressé sur la terre, il a élevé bien haut dans les airs le monument qui proclame que celui chassé du ciel par sa puissance, dans le commencement, lui a fait souffrir, à l'heure des ténèbres, les plus cruelles tortures. Car, en réalité, par l'immensité de sa gloire, il est plus beau dans sa faiblesse que dans sa force ; ses blessures brillent comme des étoiles de lumière ; sa croix même devient un objet d'adoration ; les instruments de sa passion, les clous et la couronne d'épines, sont remplis d'une puissance miraculeuse. Il nous ordonne de célébrer le souvenir de son sanglant sacrifice par toute la terre, il vient lui-même le ranimer et le sanctifier par sa présence ; il élève sa croix amère, mais salutaire, dans toutes les églises et sur tous les autels ; il se montre déchiré et saignant sur l'instrument de mort, au coin de chaque rue et sur la grande place des villages ; il fait de sa croix le symbole de sa religion ; il scelle notre front, nos lèvres et notre sein, de ce signe triomphant ; c'est par ce signe que nos jours commencent et qu'ils finissent ; c'est par ce signe que Dieu nous confie au tombeau. Et quand il reviendra, ce signe du Fils de l'homme apprendra dans les cieux ; et quand il s'assiéra au tribunal du jugement, le monde entier verra, sur ses mains, sur ses pieds et sur son côté, les glorieuses marques qui y furent empreintes à l'époque de son abaissement. Ainsi « le roi Salomon s'est fait une litière du bois du Liban. Les piliers en sont d'argent, le siége est d'or, les marches de pourpre ; le milieu est couvert de charité pour les filles de Jérusalem. Sortez, filles de Sion, pour voir le roi Sa-

lomon sous le diadème dont sa mère le couronna le jour de son mariage et le jour de la joie de son cœur. »

Je ne puis quitter cet ordre d'idées sans toucher à un sujet sur lequel il semble répandre quelque lumière. Il y a une série de doctrines qui sont un objet de scandale et une difficulté toute particulière pour l'homme naturel : ce sont celles qui se rattachent aux jugements de Dieu. Pourquoi le Tout-Puissant inflige-t-il un châtiment éternel au pécheur impénitent ? D'où vient que la vengeance céleste l'atteint dès qu'il quitte cette terre, et qu'il ne peut plus lui échapper ? D'où vient que même les enfants bien-aimés de Dieu, ces âmes saintes qui meurent dans sa grâce et dans sa faveur, ne sont pas aussitôt admises en sa présence, mais qu'elles vont d'abord se purifier dans le purgatoire, s'il y a lieu de leur reprocher quelque faute ? Les hommes du monde regardent une pareille doctrine comme impossible, et les hommes religieux répondent que c'est un mystère. C'est en effet un mystère, c'est-à-dire que ce n'est qu'un nouvel exemple du pouvoir infini de Dieu, que nous présentent la nature et la révélation ; ce n'est qu'une de ces manifestations accablantes de l'action du Tout-Puissant, destinées à nous rappeler qu'il est infini au-delà de toute mesure et de toute compréhension humaine, manifestations qui nous obligent à courber la tête devant lui, ainsi que fit Moïse lorsqu'il vint à passer et à proclamer respectueusement son nom comme étant « le Seigneur Dieu qui a le commandement, qui est miséricordieux pour des milliers d'âmes, et qui

punit l'iniquité des pères sur les enfants, et sur les enfants des enfants, jusqu'à la troisième et à la quatrième génération. »

Ainsi, nous pouvons comprendre les attributs de Dieu d'une manière superficielle ; car, grâce à notre sentiment de miséricorde, de sainteté, de patience et de convenance, nous avons des notions générales du Dieu souverainement miséricordieux, saint, patient, et de toutes les qualités qui lui sont propres ; cependant, par la raison même que ces qualités sont infinies, elles dépassent notre compréhension et ne peuvent être acceptées que par la foi. Elles sont vaguement représentées, sous ce rapport même, par les grands agents qu'il a créés dans ce monde matériel. Qu'y a-t-il de plus commun et de plus connu que les éléments? Qu'y a-t-il de plus simple et de plus évident que leur présence et leur action? Et pourtant combien leur caractère change! Comme ils nous subjuguent et nous abattent lorsqu'ils agissent sur nous avec toute leur puissance! L'air invisible n'est-il pas doux? ne s'assimile-t-il pas complétement à nous? Nous le respirons sans cesse; nous ne pourrions vivre sans lui; il rafraîchit nos joues; il circule autour de nous; nous nous mouvons sans effort dans son sein; il nous fait place quand nous marchons; il se replie derrière nous à mesure que nous avançons. Mais, abandonné à ses caprices, ce même élément si docile, si complaisant, qui obéissait à tous nos mouvements, à tous nos besoins, nous emporterait sur ses ailes avec la puissance invisible d'un ange, nous enlèverait dans les régions de

l'espace, et nous précipiterait ensuite vers la terre. Allez à une source; puisez-y dans une coupe l'eau dont vous avez besoin; elle est toujours prête à apaiser votre soif ou à vous débarrasser des souillures et de la boue du monde par une quantité d'eau plus ou moins considérable. Quittez ensuite votre demeure; allez sur les bords de la mer, et vous verrez ce même élément si paisible transformé en un abîme furieux. Vous ne faisiez pas attention à lui dans l'humble source; mais qui pourrait voir sans étonnement la vaste étendue de l'Océan? Qui peut entendre sans frémir le brisement monotone de ses flots sur les écueils du rivage? Qui peut sans effroi le voir s'enfler, monter, écumant et béant, sous le navire où vous êtes embarqué, et qui s'agite, se balance, roule çà et là, jouet d'un élément qui était naguère encore votre ami et presque votre esclave? Approchez-vous de la flamme du foyer domestique; elle vous réchauffe et vous éclaire; ne vous en approchez pas trop, ne vous y fiez pas trop, car elle changerait de nature. Ce même élément, qui est si beau à voir, si brillant dans sa lumière, si gracieux dans sa forme, si doux et si souple dans ses mouvements, est cependant d'une nature terrible et irrésistible; il torture, il consume, il réduit en cendres ce dont il était tout à l'heure le flambeau et la vie. Il en est ainsi des attributs de Dieu; la connaissance que nous en avons nous est utile dans notre existence journalière; elle nous sert de lumière, de chaleur, de nourriture, de guide et de soutien; mais montez sur la montagne avec Moïse, et laissez le Seigneur passer

près de vous; ou bien restez avec Élie dans le désert, au milieu des vents, des tremblements de terre et du feu. Tout est ténèbres et mystère ; ce n'est qu'un tourbillon qui trouble la raison, qui éblouit l'imagination, qui accable les sens, qui nous rappelle que nous ne sommes que de faibles mortels, tandis que le maître de toutes choses est Dieu, et que les traits offerts par la nature ne sont pas sa parfaite image, quoiqu'ils ne soient pas incompatibles avec les lumières et les profondeurs dont elle est revêtue par la révélation.

Vous ne direz pas, mes frères, que ces pensées sont trop sérieuses pour la circonstance, si vous considérez la charité si pleine d'abnégation et de dévoûment par laquelle Notre-Seigneur nous a visités. C'est pour cela que j'insiste sur ces pensées; plus Dieu est grand et mystérieux, plus l'histoire de son humiliation est glorieuse et entraînante. Je l'avoue, mes frères, j'aime à contempler Dieu sous l'aspect du Verbe unique; et ce n'est pas oublier sa sainte humanité que de méditer sa personne éternelle. C'est cette idée même qu'il est Dieu qui donne une signification à ses souffrances. Que m'importe, en effet, un homme agonisant, flagellé ou crucifié, si ce n'est qu'un homme? Il y a une foule de martyrs dont la mort fut des plus cruelles. Mais l'Évangile me présente une victime qui répand son sang sous les verges, sous la lance, sur la croix, et cette victime, c'est Dieu. Ce récit n'est pas celui d'une douleur humaine, c'est le rapport de la passion du grand Créateur. Le Verbe, la Sagesse du Père, qui demeurait dans son sein, qui y jouissait d'une béatitude inef-

fable de toute éternité, celui dont le sourire répandit la joie et la grâce sur toute la création, celui dont je vois les traces dans le ciel étoilé et sur la terre verdoyante, c'est ce Dieu vivant et glorieux qui me regarde d'un air si douloureux et si tendre du haut de la croix, où il est suspendu. Il semble me dire : « Je ne puis bouger d'ici, quoique je sois tout-puissant, car le péché m'y a attaché. J'avais eu l'intention de venir sur la terre parmi des créatures innocentes, pour être la plus belle et la plus aimable d'entre elles, avec un front plus radieux que celui des séraphins, un corps aussi parfait que celui de l'archange, pour être leur égal et leur Dieu, pour les remplir de ma grâce, pour recevoir leurs hommages, pour jouir de leur société, pour les préparer aux joies du ciel, que je leur destinais ; mais avant que je pusse réaliser ce projet, les hommes ont péché, ils ont perdu leur héritage, et me voici non pas dans l'éclat qui m'entourait quand je créai les étoiles du matin et que je remplis les fils de Dieu d'une mélodie céleste ; non ! je viens dans la laideur et la honte, dans les soupirs et les larmes, avec du sang sur mes joues, avec des membres nus et déchirés. Levez les yeux vers moi, ô mes enfants, car je suis abandonné de vous ; regardez votre Créateur, soit avec mépris, soit avec foi et amour. J'attends ici, sur cette croix, le moment favorable, le moment de la grâce et de la miséricorde ; silencieux et immobile, j'attendrai ici, jusqu'à la fin du monde, la conversion du pécheur et la consolation du juste ; je reste ici dans la faiblesse et la honte, bien que

je sois si grand dans le ciel; j'attendrai patiemment cette moisson d'âmes qui, à la fin du temps, sera la récompense de ma passion et le triomphe de ma grâce dans toute l'éternité! »

SEIZIÈME CONFÉRENCE.

SOUFFRANCES MORALES DE NOTRE-SEIGNEUR DANS SA PASSION.

Il n'est pas un trait de la vie de notre Seigneur et Sauveur qui ne soit d'une profondeur insondable, et qui n'ouvre un champ immense à la méditation. Tout ce qui se rapporte à lui est infini, et ce que nous apercevons d'abord n'est que la surface de ce qui commence et finit dans l'éternité. Il y aurait de la témérité à quiconque n'est ni un saint ni un docteur, à vouloir commenter les paroles et les actes du Seigneur autrement que par voie de méditation ; mais la méditation et la prière mentale sont un devoir si impérieux, chez ceux qui aiment à entretenir leur foi et leur amour envers lui, qu'on nous permettra, mes frères, d'examiner et de développer, sous l'inspiration des saints personnages qui nous ont précédés dans cette carrière, des objets qui demandent à être plutôt adorés qu'ana-

lysés. Il y a des moments dans l'année, celui où nous sommes entr'autres [1], où l'on est naturellement porté à étudier aussi minutieusement, aussi attentivement que possible, même les parties les plus sacrées de l'histoire évangélique. J'aime mieux m'exposer à les traiter très-imparfaitement, plutôt que de manquer une occasion si opportune. C'est pourquoi j'ose prendre la parole, selon l'usage religieux de l'Église, pour appeler votre attention sur un sujet tout à fait de circonstance, mais qui est de nature à faire reculer la plupart des prédicateurs, et auquel peut-être le grand nombre d'entre nous ne pensent guère; je veux parler des souffrances que Notre-Seigneur éprouva dans son âme innocente et sans tache.

Vous savez, mes frères, bien que Notre-Seigneur fût Dieu, qu'il était aussi homme comme nous; il avait, en conséquence, non-seulement un corps, mais une âme comme la nôtre; mais cette âme était pure et exempte de toute tache. Il ne revêtit pas un corps sans âme, car en faisant ainsi il n'eût pas été homme. Comment aurait-il pu sanctifier notre nature, s'il avait adopté une nature différente de la nôtre? L'homme dépourvu d'âme, est semblable à l'animal des champs; mais Notre-Seigneur venait sauver une race capable de l'adorer et de lui obéir, possédant l'immortalité, quoique privée de l'espoir de la béatitude éternelle. L'homme fut créé à l'image de Dieu, et cette image est dans son âme; lorsqu'ensuite son

[1] La Semaine sainte.

créateur, par une condescendance inexprimable, revêtit la nature humaine, il prit une âme afin de pouvoir prendre un corps; il prit cette âme comme moyen de s'unir avec un corps; il prit d'abord une âme, et ensuite un corps d'homme; il les prit en même temps, mais d'abord l'âme, et ensuite le corps. Il créa lui-même l'âme qu'il prit, et tira son corps de celui de la sainte Vierge sa mère. C'est ainsi qu'il devint parfaitement homme, avec une âme et un corps; et, comme il revêtit un corps de chair et de nerfs qui était sujet à la douleur et à la mort, qui était doué des organes de la sensation, il prit également une âme capable de percevoir ces sensations, de sentir ces douleurs, et qui, indépendamment de ces souffrances corporelles, était susceptible d'éprouver les peines et les tourments qui sont le partage de l'âme humaine; aussi, il souffrit de sa passion dans son âme autant que dans son corps.

A mesure que nous avancerons dans la semaine sainte, nous examinerons successivement, mes frères, les souffrances de son corps, son arrestation, ses courses errantes, ses meurtrissures, ses blessures, sa flagellation, la couronne d'épines, les clous et la croix. Toutes ces choses se trouvent résumées dans le crucifix qui est sous nos yeux; elles sont écrites sur ce corps attaché à la croix, et ce spectacle rend notre tâche singulièrement facile. Il n'en est pas de même des souffrances de l'âme de Jésus-Christ; car on ne peut les peindre, et on ne peut les connaître à fond; elles sont au-dessus de la portée de notre pensée et de

nos sens, et pourtant elles précédèrent ses souffrances corporelles. L'agonie fut le premier acte de son terrible sacrifice : c'était une peine de l'âme et non du corps. « Mon âme est triste jusqu'à la mort, » dit-il. Ce qu'il souffrit dans son corps, il le souffrit en réalité dans son âme, car le corps n'était que le véhicule qui portait la douleur jusqu'au siége de ses sensations, c'est-à-dire à l'âme.

Il est essentiel et fort à propos d'insister sur ce point. Je dis que ce n'était pas le corps qui souffrait, mais l'âme dans le corps. C'est l'âme, et non le corps, qui était le siége des souffrances du Verbe Éternel. Remarquez qu'il peut y avoir souffrance apparente sans douleur réelle, quand il n'y a point de sensibilité intérieure ni d'esprit qui soit le siége de cette sensibilité. Un arbre, par exemple, est doué de vie et d'organes ; il croît et meurt ; il peut être blessé et endommagé ; il tombe et cesse d'exister ; mais il ne souffre pas, parce qu'il n'est point doué de raison, de facultés sensitives. Mais partout où existe ce principe immatériel du sentiment, la douleur est possible, et elle est d'autant plus vive que ce don est plus étendu. Si nous n'avions de sentiments d'aucune sorte, nous serions aussi insensibles que les arbres ; si nous n'avions pas d'âme, nous ne serions pas plus sensibles que la brute aux atteintes de la douleur ; mais étant hommes, nous souffrons avec une vivacité qui n'est donnée qu'à l'être doué d'une âme.

Les êtres vivants sont plus ou moins sensibles selon l'esprit qui est en eux ; les animaux sont moins sensi-

bles que les hommes, parce qu'ils ne raisonnent pas leurs sentiments ; ils n'ont pas la compréhension ou la conscience directe de leurs souffrances. Ce qui rend nos douleurs si cruelles, c'est que nous ne pouvons nous empêcher d'y songer tant qu'elles durent ; elles occupent nos pensées, elles absorbent toutes nos facultés intellectuelles. Tout ce qui nous en distrait, les calme et les adoucit ; aussi, quand nous souffrons, nos amis s'efforcent-ils de nous amuser, parce que l'amusement opère une diversion. Quand la douleur est légère, ils parviennent parfois à nous la faire oublier, de telle sorte qu'au milieu de nos souffrances nous restons momentanément sans souffrir. De là vient qu'il arrive souvent que l'on peut, en faisant quelque exercice violent ou quelque travail pénible, recevoir des coups et des blessures très-graves, comme le prouvent les marques qui en restent, mais dont, toutefois, on ne s'est pas aperçu dans le moment. Au milieu des rixes et des combats on reçoit souvent des blessures qui ne causent d'abord aucune douleur, et dont on ne s'aperçoit que par le sang que l'on perd ensuite.

Maintenant, mes frères, je vais vous montrer comment j'entends appliquer ce que je viens de dire à la méditation des souffrances de Notre-Seigneur; mais je vous présenterai auparavant une observation. Remarquez qu'aucun coup n'est douloureux par lui-même, car il ne le devient que par la continuité du mal. Vous vous écriez peut-être que vous ne pouvez souffrir plus longtemps; il semble au malade, à qui on fait une opération, qu'il cesserait de souffrir s'il

pouvait arrêter la main du chirurgien, parce qu'il sent qu'elle cause sa douleur en la renouvelant. Il trouve qu'il souffre *autant* qu'il peut souffrir; il lui semble que c'est la continuité de la douleur, et non son intensité qui le fait souffrir. Que signifie ceci, sinon que le souvenir de la souffrance qui a précédé agit sur celle qui suit, et en rend la sensation plus cuisante? Si l'on pouvait prendre isolément le troisième, quatrième ou vingtième moment de la douleur, si l'on pouvait oublier la succession des moments qui l'ont précédé, ce moment ne serait pas plus cruel que le premier, il serait aussi supportable que lui; mais ce qui le rend insupportable, c'est qu'il est le vingtième; c'est qu'en ce vingtième moment se concentrent le premier, le second, le troisième et les autres, jusqu'au vingtième inclusivement; de sorte que chaque nouveau moment de douleur a toute la force, la force toujours croissante de ceux qui l'ont précédé. De là vient, je le répète, que les bêtes brutes paraissent sentir la souffrance moins vivement que nous, parce qu'elles n'ont pas la faculté de la réflexion, qu'elles n'ont pas la conscience de ce qu'elles éprouvent. Elles ne savent pas qu'elles existent; elles ne s'étudient pas elles-mêmes; elles ne regardent ni en arrière, ni en avant; chaque instant qui s'écoule est tout pour elles; elles errent sur la surface de la terre, elles voient une chose et une autre, elles éprouvent du plaisir et de la peine; mais elles prennent les choses comme elles se présentent, et les laissent avec la même indifférence; elles font comme nous faisons dans

les rêves. Elles ont de la mémoire, mais non pas celle des êtres intelligents ; elles ne savent faire aucune comparaison ; elles ne peuvent se former aucune idée nette des différentes sensations qu'elles éprouvent; il n'y a pour elles rien de réel et de substantiel en dehors de ces sensations ; elles n'apprécient les sensations qu'elles éprouvent que d'une manière isolée et successive. De là vient que leur sentiment de la douleur est faible comme leurs autres sensations, malgré les signes extérieurs par lesquels il se manifeste. C'est la compréhension intellectuelle de la douleur dans son ensemble, distribuée dans une suite de moments successifs, qui donne à cette sensation sa force et sa vivacité particulière, et c'est l'âme seule, cette puissance dont la brute est privée, qui est capable de cette compréhension.

Appliquez ces réflexions aux souffrances de Notre-Seigneur. Vous rappelez-vous qu'on lui offrit du vin et de la myrrhe au moment de le crucifier? Il refusa d'en boire ; pourquoi ? Parce que cette boisson aurait paralysé son esprit, et qu'il voulait goûter sa douleur dans toute son amertume. Ce trait vous fait connaître, mes frères, le caractère de ses souffrances; il les aurait évitées, si telle avait été la volonté de son Père : « Si cela se peut, dit-il, détournez de moi le calice. » Mais cela n'étant pas possible, il dit tranquillement et résolument à l'apôtre qui aurait pu le soustraire au supplice : « Pourquoi ne boirais-je pas le calice que mon Père m'a donné. » Puisqu'il devait souffrir, il se livra à la souffrance; il ne vint pas au monde pour souffrir

le moins possible ; il ne détourna pas son visage de la souffrance ; il l'affronta, ou, je dirai presque, il la provoqua ; il ne voulut perdre aucune des tortures de son supplice. Et de même que les hommes sont supérieurs aux bêtes brutes et sont affectés plus vivement que celles-ci par la douleur, à cause de leur esprit qui donne une continuité à la souffrance, — ce qui ne peut avoir lieu chez les animaux ; — de même Notre-Seigneur souffrait ses douleurs corporelles avec une conscience et conséquemment avec une vivacité, une intensité et une unité de perception qu'aucun de nous ne peut apprécier ni mesurer, car son âme était tout à fait en son pouvoir, complétement exempte de l'influence des distractions, entièrement attachée à sa douleur, parfaitement soumise, et absolument livrée à la souffrance. Aussi il est permis d'affirmer qu'il endura tous les tourments de sa passion, réunis dans chaque instant que dura son épreuve.

Rappelez-vous que Notre-Seigneur bien-aimé était à cet égard très-différent de nous ; car quoiqu'il fût tout à fait homme, il y avait en lui une puissance plus forte que son âme et qui gouvernait son âme, parce qu'il était Dieu. L'âme des autres hommes est soumise aux désirs, aux sentiments, aux impulsions, aux passions, aux perturbations qui ont leur source en elle-même ; l'âme de Jésus-Christ n'était soumise qu'à sa personne éternelle et divine. Rien de ce qui arrivait à son âme n'était l'effet du hasard ; jamais il ne fut pris au dépourvu ; rien de ce qui l'affecta ne se fit sans sa volonté et sans qu'il eût ordonné que cela fût. Jamais il

n'éprouva le chagrin, la crainte, le désir, la joie sans qu'il eût décidé auparavant qu'il devait être triste, craintif, désireux ou content. Nos souffrances à nous sont le résultat d'une action extérieure, ou des émotions imprescriptibles de notre esprit. C'est malgré nous que nous subissons le joug de la souffrance ; nous souffrons plus ou moins vivement selon les circonstances qui nous entourent; nous montrons plus ou moins de patience selon l'état de notre esprit, et nous faisons tous nos efforts pour soulager nos douleurs et pour les guérir. Nous ne pouvons prévoir d'avance quel degré d'intensité elles atteindront et combien de temps nous pourrons les endurer ; et quand elles sont passées, nous ne saurions dire pourquoi nous avons souffert ce que nous avons souffert, ni pourquoi nous n'avons pas enduré la douleur avec plus de courage. Il en est autrement de Notre-Seigneur. Sa personne divine n'était pas assujettie et ne pouvait être exposée à l'influence de ses affections et de ses sensations humaines qu'autant qu'il le voulait bien. Je le répète, lorsqu'il voulait craindre, il craignait; lorsqu'il voulait être irrité, il était irrité; lorsqu'il voulait être affligé, il était affligé. Il n'était pas soumis aux impulsions du dehors; mais, quand il lui plaisait de s'y soumettre, il déterminait lui-même l'impulsion qui devait agir sur lui. Ainsi, lorsqu'il résolut de souffrir les douleurs de sa Passion expiatoire, il fit tout *instanter*, immédiatement, selon l'expression du Sage, et par sa puissance ; il ne fit rien à demi; il ne chercha pas de distractions à sa douleur, ainsi que font les hommes.

(Comment eût-il agi ainsi, lui qui était venu ici-bas pour souffrir, et qui ne pouvait souffrir que par un acte de sa volonté?) Non ; il ne se dédit pas de ce qu'il avait dit; il ne défit pas ce qu'il avait fait ; il dit et il agit en conséquence ; il s'écria : « Me voici, je viens faire votre volonté, ô mon Dieu ; vous ne vouliez pas de sacrifice ni d'offrande, mais vous avez préparé un corps pour moi. » Il s'incarna dans un corps mortel afin de pouvoir souffrir ; il se fit homme afin de souffrir comme les hommes, et quand son heure fut venue, l'heure de Satan et des ténèbres, l'heure où le péché devait épancher sur lui tout son venin, il s'offrit entièrement en holocauste, en victime qui devait être consumée ; de même qu'il offrit son corps tout entier étendu sur la croix, il offrit, non pas une soumission virtuelle, une soumission à contre-cœur, mais toute son âme, toute sa pensée, toute sa conscience, un esprit lucide, un sens parfait, une coopération vivante, une intention présente et absolue : voilà ce qu'il offrit à ses bourreaux. Sa Passion fut une action ; ses forces vitales n'eurent jamais plus d'énergie que lorsqu'il fut traîné, languissant, épuisé, mourant, sur le Calvaire. Il ne put mourir que par un acte de sa volonté ; car il baissa la tête en signe de commandement autant que de résignation, et il dit : « Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains. » Il prononça ces mots, et rendit son âme, mais il ne la perdit pas.

Vous voyez donc, mes frères, que quand même Notre-Seigneur n'aurait souffert que dans son corps, et qu'il aurait souffert moins que les autres hommes, il

aurait cependant souffert infiniment plus sous le rapport de la douleur physique, parce que l'intensité de la douleur dépend de l'esprit qui la ressent. C'était Dieu qui souffrait; il souffrait dans sa nature humaine; ses souffrances appartenaient à Dieu, il les endura jusqu'à la dernière extrémité; il vida le calice jusqu'à la lie, parce qu'il était Dieu; il ne le goûta pas, ne le mitigea pas; il ne fit pas adoucir l'amertume de la coupe d'angoisses par les moyens que les hommes emploient. Les réflexions qui précèdent peuvent servir de réponse à une objection que je vais indiquer, qui existe peut-être en germe, à l'état latent dans l'esprit de plusieurs d'entre vous, et qui vous fait méconnaître la part que prit l'âme de Notre-Seigneur dans sa gracieuse satisfaction.

Quand son agonie commença, Notre-Seigneur dit: « Mon âme est triste jusqu'à la mort. » Or, vous me demanderez peut-être s'il n'avait pas certaines consolations particulières à lui seul, impossibles chez un autre, lesquelles allégeaient ou calmaient les souffrances de son âme, et les lui faisaient sentir non pas plus vivement, mais moins vivement que ne les eût senties un homme ordinaire. Par exemple, il avait le sentiment de son innocence à un degré tel qu'aucun autre cœur souffrant, excepté celui de sa très-sainte Mère, ne l'avait eu comme lui. Ses persécuteurs, même l'apôtre perfide qui le trahit, le juge qui le condamna, et les soldats qui exécutèrent la sentence, attestèrent son innocence. « J'ai condamné le sang innocent, » dit Judas. « Je suis pur du sang de cet homme juste, »

dit Pilate. « En vérité, cet homme était juste, » dit le centurion. Si les pécheurs rendaient ainsi hommage à son innocence, combien son âme devait la proclamer hautement! Nous savons fort bien que nous-mêmes, tout pécheurs que nous sommes, nous avons plus ou moins la force de supporter la persécution et la calomnie, selon que notre conscience est plus ou moins exempte de reproches..... Vous me répondrez que chez Notre-Seigneur le sentiment de sa sainteté intérieure compensait les souffrances qu'il éprouvait, et dissipait sa honte! Vous ajouterez peut-être qu'il savait que ses souffrances seraient de courte durée, que le résultat en serait agréable à son Père, ce qui devait le consoler, car l'incertitude de l'avenir est le plus cruel élément de la douleur; il ne pouvait avoir d'anxiété, car il n'était point incertain; il ne pouvait être livré au désespoir, car il ne fut jamais abandonné. La confirmation de ceci se trouve dans saint Paul, qui nous dit expressément que Notre-Seigneur « brava la honte à cause de la joie qui lui était promise. » Assurément il met dans tous ses actes un calme et un sang-froid admirables; rappelez-vous ses avertissements aux Apôtres : « Veillez et priez, de peur que vous ne tombiez en tentation; l'esprit, à la vérité, est bien intentionné, mais la chair est faible. » Rappelez-vous ce qu'il dit à Judas : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu? » « Judas, pourquoi trahissez-vous le Fils de l'homme par un baiser? » Rappelez-vous ce qu'il dit à Pierre : « Tous ceux qui prennent l'épée périront par l'épée; » ou ce qu'il dit à l'homme qui le frappa : « Si j'ai mal

parlé, portez témoignage du mal que j'ai dit; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? » Songez à ce qu'il dit à sa mère : « Femme, regardez votre fils. »

Tout ceci est vrai et mérite qu'on s'y arrête; mais c'est la confirmation ou plutôt l'élucidation de ce que je viens de dire. Mes frères, vous avez déjà observé que Jésus-Christ (pour nous servir d'une expression humaine) fut toujours lui-même. Son esprit était son œuvre propre, et jamais il ne perdit, pas même un seul instant, son céleste et très-parfait équilibre. Il souffrit ce qu'il souffrit, parce qu'il voulut se soumettre à la souffrance, et il s'y soumit avec calme et avec résolution. De même qu'il avait dit au lépreux : « Je le veux, soyez pur; » au paralytique : « Que vos péchés vous soient pardonnés; » au centurion : « Je vais aller le guérir; » et à propos de Lazare : « Je vais l'éveiller de son sommeil; » de même il dit : « Maintenant mes souffrances vont commencer, » et elles commencèrent. Sa patience prouve qu'il avait un empire absolu sur son âme. Quand le moment opportun fut venu, il tira les verroux, lâcha les bondes, ouvrit les écluses, et les flots se précipitèrent sur son cœur dans toute leur plénitude. C'est ainsi que nous le représente saint Marc, qui passe pour avoir recueilli ces détails de la bouche de saint Pierre, qui était l'un des trois témoins du fait. « Ils vinrent, dit saint Marc, au lieu qui est appelé Gethsemani, et il dit à ses disciples : Asseyez-vous ici pendant que je prie. Il emmena Pierre, Jacques et Jean, et il *commença à être* effrayé et à être très-triste. » Vous voyez avec quelle délibération il agit; il

se rend dans un certain endroit; puis, donnant ses ordres et écartant de son âme la protection de la Divinité, il y laisse entrer aussitôt l'angoisse, la crainte et l'abattement. Son esprit est en proie à des tortures morales aussi vives que le pourraient être des tortures physiques, comme celles de la roue ou du feu.

Telle étant sa position, vous voyez, mes frères, que l'on ne peut admettre l'opinion qu'il fut soutenu dans ses épreuves par le sentiment de son innocence et par l'anticipation de son triomphe; car, au nombre de ses épreuves, était la suspension de ce sentiment et de cette anticipation, ainsi que de toutes les autres consolations. Par le même acte de sa volonté, qui avait rendu son âme accessible à la douleur, il y laissa pénétrer toutes les angoisses à la fois. Ce ne fut pas une lutte entre des influences et des penchants incompatibles provenant du dehors, ce fut le résultat d'une résolution intérieure. De même que les hommes qui sont bien maîtres d'eux-mêmes peuvent, à leur gré, passer d'un ordre d'idées à un autre; ainsi, le Seigneur repoussa, de propos délibéré, toute consolation, et se rassasia de sa douleur. En ce moment-là, son cœur ne songeait pas à l'avenir; il ne songeait qu'au fardeau qui l'accablait et pour lequel il était venu sur la terre.

Mais quel est le fardeau qu'il eut à porter quand il ouvrit ainsi son âme au torrent de cette douleur prédestinée? Hélas! nous savons ce qu'il dut porter, car c'était un fardeau auquel nous sommes accoutumés, mais qui était pour lui un supplice ineffable. Il dut

porter ce poids que nous portons si facilement, si naturellement, si complaisamment, sans même nous douter que ce soit un grand tourment, et qui était pour lui comme un poison mortel ; il dut porter, mes chers frères, le poids du péché, de ceux que vous avez commis et de ceux commis par le monde entier ! Le péché nous paraît léger, à nous autres ; nous ne nous en effrayons point ; nous ne concevons pas que le Créateur s'en effraie ; nous ne pouvons amener notre esprit à croire qu'il mérite d'être puni, et quand il est châtié quelquefois, dès ce monde, nous cherchons une explication naturelle à ce châtiment, ou bien nous n'y faisons pas attention. Mais considérez ce qu'est le péché en lui-même : c'est une révolte contre Dieu, c'est l'acte d'un traître qui complote la ruine et la mort de son souverain, c'est un acte qui, si je puis m'exprimer ainsi, suffirait pour renverser Dieu, si Dieu pouvait être renversé : c'est l'ennemi mortel du Dieu très-saint. Aussi le péché et Dieu ne peuvent demeurer ensemble ; et comme le Très-Saint le précipita loin de lui dans les ténèbres éternelles, si Dieu pouvait cesser d'être Dieu, le péché aurait la force de le détrôner. Remarquez à ce propos, mes frères, que lorsque la Toute-Puissante Charité, en s'incarnant, entra dans ce système créé et se soumit à ses lois, l'ennemi du bien et de la vérité, saisissant une occasion aussi favorable, s'élança sur cette chair, s'y attacha et en causa la mort. L'envie des Pharisiens, la trahison de Judas et la démence du peuple, n'étaient que l'instrument ou l'expression de la haine que le péché portait à la Pureté

Eternelle, depuis que, par une compassion infinie pour les hommes, elle s'était mise à la portée du péché. Le péché ne pouvait toucher la divine Majesté, mais il pouvait assaillir Dieu par les moyens que Dieu lui accordait, par l'intermédiaire de son humanité. Le dénouement du drame de la croix, la mort du Verbe incarné, nous apprend, mes frères, ce que le péché est en lui-même, et ce que devait éprouver à cette heure la nature humaine de Dieu, quand Jésus-Christ frissonna d'horreur et d'effroi à la pensée du péché, qui venait l'attaquer de toutes ses forces.

En ce moment si terrible, le Sauveur du monde se mit à genoux ; il renonça aux garanties de sa divinité; il éloigna malgré eux tous ses anges, dont les innombrables bataillons dépendaient de ses ordres, et ouvrant ses bras, découvrant sa poitrine, il se livra dans son innocence aux coups de son ennemi, d'un ennemi dont le souffle était un poison, dont les embrassements étaient la mort. Il se mit à genoux sans mouvement et en silence, tandis que le démon enveloppait son esprit comme d'un vêtement trempé dans tout ce que la perversité humaine a de plus odieux et de plus noir. Ce vêtement serra son cœur, pénétra dans sa conscience, s'introduisit dans tous ses sens, s'étendit sur lui comme une lèpre morale, jusqu'à ce qu'il se sentît tel qu'il ne pouvait être, et tel que son ennemi aurait voulu le faire devenir. Quelle ne fut pas son horreur lorsque, se regardant, il ne se reconnut pas, lorsqu'il se trouva semblable à un pécheur impur et méprisable, et qu'il mesura des yeux cet amas de cor-

ruptions que le péché avait amoncelé sur sa tête, et qui descendait jusqu'au bas de sa robe ! Quel ne fut pas son désespoir lorsqu'il vit que ses yeux, ses pieds, ses mains, ses lèvres, son cœur, ressemblaient aux membres du méchant, et non plus à ceux de Dieu ! Quoi ! ces mains souillées de dix mille crimes odieux sont les mains pures et innocentes de l'agneau sans tache, de l'agneau de Dieu ? Ces lèvres, qui ne prononcent plus de prières, ni de louanges, ni d'actions de grâce, mais des serments, des blasphèmes et des paroles sataniques, sont les lèvres de Dieu ! Ces yeux profanés par la vue de tous ces spectacles hideux, de tous ces objets infâmes pour lesquels les hommes abandonnent leur adorable Créateur, sont les yeux de Dieu ! Les oreilles du Seigneur retentissent des cris de l'orgie et des disputes ; son cœur est glacé par l'avarice, la cruauté, l'incrédulité ; sa mémoire est chargée de tous les péchés que l'homme a commis depuis sa chute, dans tous les pays de la terre, de l'orgueil des anciens géants, de la luxure des cinq villes maudites, de l'endurcissement d'Égypte, de l'ambition de Babel, de l'ingratitude et de l'insolence d'Israël ! Qui ne sait combien est importune une idée fixe qui revient sans cesse, malgré tous les efforts qu'on fait pour l'écarter, qui se venge en nous obsédant dès qu'elle ne peut nous séduire ? Qui ne sait combien est cruelle une pensée odieuse et fatigante qui ne nous appartient pas, mais qu'une influence extérieure introduit dans notre esprit, ou une connaissance dangereuse que nous avons acquise sans le vouloir, et dont nous voudrions à tout prix être débarrassés pour toujours ?

Des milliers de pensées, de connaissances de ce genre, vous entourent, vous pressent, ô mon Dieu! elles s'abattent sur vous en troupes plus nombreuses que les sauterelles, les chenilles, les grêlons, les mouches, les grenouilles, qui fondirent sur l'Égypte! Tous les péchés des vivants et des morts, de ceux qui sont nés et de ceux qui ne le sont pas encore, de ceux qui sont perdus et de ceux qui sont sauvés, de votre peuple et des peuples étrangers, des pécheurs et des saints, se trouvent là pour vous accabler! Vos bien-aimés, vos saints et vos élus y sont aussi; vos trois apôtres, Pierre, Jacques et Jean, vous accompagnent, mais non pas pour vous consoler; ils vous accompagnent pour vous accuser comme les amis de Job, « lançant la poussière contre le ciel » et entassant des malédictions sur votre tête. Ils sont tous présents, excepté une personne; une seule est absente, une seule, et c'est votre mère, car elle n'a jamais péché; elle seule aurait pu vous consoler : c'est pour cela qu'elle n'est pas venue. Elle viendra vous trouver quand vous serez sur la croix; mais elle ne vient pas tant que vous êtes dans le jardin des olives; elle a été votre compagne et votre confidente pendant toute votre vie; durant trente ans, elle a partagé vos saintes pensées et vos saintes méditations; mais son oreille virginale ne pourrait saisir, son cœur immaculé ne pourrait concevoir la vision qui passe devant vous. Il n'y avait que Dieu qui pût porter ce fardeau. Vous avez parfois présenté à vos saints l'image d'un péché tel qu'il apparaît à la splendeur de votre visage, non pas d'un péché mortel,

mais véniel; et ils nous ont dit que cette vue leur causa une telle horreur qu'ils en seraient morts, si elle n'avait été écartée aussitôt de leurs yeux. La mère de Dieu n'aurait voulu, pour toute sa sainteté, ou plutôt à cause de sa sainteté, souffrir la société de ces innombrables suppôts de Satan qui vous environnent! C'est toute la longue histoire d'un monde, et il n'y a que Dieu qui puisse la supporter. Espérances déçues, vœux enfreints, lumières éteintes, avertissements dédaignés, occasions manquées; innocents trompés, jeunes gens endurcis, pénitents qui rechutent, justes persécutés, vieillards égarés; sophismes de l'incrédulité, fureurs de la passion, tyrannie de l'habitude, ver rongeur du remords, angoisses de la honte, amertumes de la déception, transports du désespoir; telles sont les scènes cruelles, déplorables, déchirantes, hideuses, détestables, étourdissantes, qui s'offrent au Seigneur! Il a sous les yeux les figures sauvages, les lèvres contractées, les joues enflammées, les fronts sombres des victimes volontaires du péché; elles sont sur lui et en lui. Elles remplacent auprès de lui cette paix ineffable qui a toujours résidé dans son âme depuis le moment de sa conception. Elles sont autour de lui, et pourtant elles ne sont pas à lui; il invoque son Père comme s'il était le coupable, tandis qu'il est la victime; son agonie prend l'apparence du crime et du repentir. Il fait pénitence, il fait sa confession, il fait acte de contrition avec une sincérité et une vertu infiniment plus grandes que celles de tous les saints et de tous les pénitents ensemble; car il est la victime unique désignée

pour nous tous, l'unique satisfaction, le vrai pénitent, sans être le vrai pécheur.

Le Seigneur se relève enfin lentement; il jette ses regards autour de lui pour voir le traître et son escorte; l'ombre épaisse commençait à s'étendre sur la terre. Il regarde et il voit du sang sur sa robe et sur la trace de ses pas. D'où viennent ces prémices de la passion de l'agneau? Les verges des soldats n'ont pas encore touché ses épaules; les clous du bourreau n'ont pas encore percé ses mains et ses pieds. Mes frères, son sang a coulé avant l'heure; son sang a coulé, et c'est son âme agonisante qui a brisé son enveloppe corporelle et qui a fait jaillir ce sang. Sa passion est déjà commencée en lui. Ce cœur tourmenté, asile de tendresse et d'amour, a commencé à souffrir, à battre avec force et contrairement à sa nature divine; « les sources du grand abîme furent ouvertes; » le sang s'est précipité avec tant de violence et d'abondance qu'il a fait éclater ses vaisseaux, qu'il a jailli par les pores et formé une rosée épaisse sur sa peau; puis, s'arrondissant en globules, il a coulé en gouttes pesantes et a inondé le sol.

« Mon âme est triste jusqu'à la mort,» s'écrie-t-il. On a dit de l'horrible épidémie qui nous frappe qu'elle commence par la mort. Cette expression signifie qu'elle n'a pas de gradations ni de crises; que lorsqu'elle se déclare, il faut renoncer à toute espérance, et que le temps, pendant lequel elle suit son cours, n'est qu'un temps d'agonie et de dissolution. La victime expiatoire commença pareillement, dans un sens plus élevé, par cette passion de douleur; mais elle n'en mourut pas, parce

qu'elle ne voulut pas que son cœur se brisât, ni que son âme se séparât de son corps avant qu'elle eût subi le supplice de la croix.

Non, Jésus n'a pas encore épuisé le calice dont sa faiblesse naturelle se détourna d'abord. L'arrestation, l'accusation, le soufflet sur la joue, la captivité, l'interrogatoire, les dérisions, le renvoi de Caïphe à Pilate, la flagellation, la couronne d'épines, la lente ascension du Calvaire et le crucifiement, sont encore à venir ! Il faut encore qu'une nuit et un jour s'écoulent lentement, heure à heure, avant que la fin arrive et que la satisfaction soit complète !

Puis, quand le moment fixé fut venu et qu'il eut prononcé le mot fatal, sa passion finit avec son âme, comme elle avait commencé avec son âme. Il ne mourut pas par suite de l'épuisement de ses forces, ni de l'intensité de sa douleur corporelle ; son cœur déchiré se brisa, et il recommanda son esprit à son Père.

. . . .

« O cœur de Jésus, cœur plein d'amour, je vous offre ces humbles prières en mon nom et au nom de tous ceux qui s'unissent à moi mentalement pour vous adorer. O très-saint cœur de Jésus, cœur très-aimable, je me propose de renouveler à tous moments, jusqu'à la fin de mes jours, ces actes d'adoration et ces prières, pour moi-même, misérable pécheur que je suis, et pour tous ceux qui partagent les mêmes sentiments d'adoration envers vous. Je vous recommande, ô mon Jésus, la sainte Église, votre chère épouse et notre véritable mère, les âmes qui pratiquent la justice, tous

les pauvres pécheurs, les affligés, les mourants et tous les hommes. Que votre sang n'ait pas été versé sans profit pour eux. Enfin, daignez étendre les bienfaits de votre sang généreux aux âmes du purgatoire, particulièrement à celles qui, pendant le cours de leur vie, ont été empressées à vous adorer. »

DIX-SEPTIÈME CONFÉRENCE.

LES GLOIRES DE MARIE ONT POUR OBJET LA GLOIRE DE SON FILS.

Nous savons, mes chers frères, que ce monde naturel ne renferme rien de superflu, rien d'incomplet, rien d'isolé; les parties se correspondent, s'enchaînent, et les détails concourent tous à former un vaste ensemble. L'ordre et l'harmonie sont deux des premières perfections que nous remarquons dans la création visible, et plus nous l'examinons, plus nous voyons qu'elles y ont été appliquées dans l'ensemble et jusque dans les moindres détails. « Toutes les choses sont doubles, dit le Sage, les unes répondent aux autres, et Dieu n'a rien fait de défectueux. » Ce qui distingue essentiellement « les cieux et la terre » du vide et du chaos qui existaient avant la création, c'est que tout en eux est soumis à des lois fixes et invariables; c'est qu'il n'y a pas de mouvement, pas d'effet auquel on ne puisse

assigner une cause ; et lorsque cette cause reste inconnue, on peut la supposer. En outre, il est certain, d'autre part, que cette vérité ne devient évidente qu'en raison des efforts que nous faisons pour la découvrir, et du temps que nous mettons à l'observer; car, quoique dans bien des cas il soit facile de voir que telle et telle chose résulte d'un ordre préétabli, dans d'autres circonstances la loi qui produit ces résultats échappe à nos investigations, et nous avons adopté les mots « hasard, » « fortune, » pour désigner les causes premières que nous ne connaissons pas. De là vient que des esprits téméraires et irréligieux se livrant à la contemplation du monde, passant en revue les cieux et la terre, ont osé blâmer le grand architecte, en l'accusant d'avoir fait des créatures imparfaites, et en lui adressant des questions qui n'ont servi, au fond, qu'à prouver l'imperfection de leurs connaissances scientifiques.

Les mêmes faits ont lieu à l'égard du monde surnaturel. Toutes les vérités de la révélation sont intimement liées entre elles, et forment un tout indivisible. Il suffit, pour s'en convaincre, de jeter un simple coup d'œil sur l'Évangile; mais on ne peut comprendre l'uniformité et l'harmonie parfaite de l'enseignement catholique sans des études et des méditations préparatoires. De même que les savants du monde se renferment dans des musées et des laboratoires, descendent dans les mines, errent dans les bois ou sur les bords de la mer, les amis des vérités célestes se retirent dans des cellules et dans des oratoires, épanchent leur âme en prières, se recueillent en eux-mêmes, mé-

ditent l'idée de Jésus, de Marie, de la grâce, de l'éternité, pèsent et scrutent les paroles des saints personnages qui sont venus avant eux, jusqu'à ce qu'ils aperçoivent, des yeux de l'esprit, la sagesse cachée des êtres parfaits « que Dieu a prédestinés à notre gloire avant le monde, et qu'il leur révèle par son esprit. » Et comme il peut se faire que des ignorants osent contester la beauté et la perfection de ce monde visible, il peut arriver aussi que des hommes occupés six jours de la semaine sur sept, de travaux mondains, vivant pour jouir de leurs richesses, de leur rang, de leurs plaisirs, ne suivant, en fait d'études, que des sujets profanes, ne consacrant à la religion que leurs moments de loisir, n'élevant jamais leurs cœurs à Dieu, ne lui demandant jamais la lumière de sa grâce, ne châtiant jamais leurs cœurs ni leurs corps, ne contemplant jamais sérieusement les objets de la foi, mais les jugeant à la hâte et d'une manière péremptoire, selon leurs vues privées ou leur humeur du moment, il peut arriver, dis-je, que ces hommes soient facilement étonnés ou effrayés de certaines parties de la vérité révélée, qu'ils les trouvent étranges, barbares, outrées, inconséquentes, et qu'ils les rejettent en totalité ou en partie.

Je vais m'efforcer d'appliquer cette remarque aux prérogatives dont l'Église investit la très-sainte Vierge Marie, mère de Dieu. Ces prérogatives étonnent ou choquent les personnes pour qui elles sont nouvelles ou qui ne les ont jamais examinées de près ; mais plus elles les examineront attentivement et religieusement, plus, j'en suis sûr, elles les trouveront nécessaires à la

foi catholique et inséparables du culte de Jésus-Christ. C'est là le point de vue que je vais développer. A la vérité, je trouverai des contradicteurs parmi les personnes étrangères à l'Église ; mais les enfants de l'Église seront d'accord avec moi pour dire que les gloires de Marie sont inspirées par l'amour de Jésus, et que nous l'honorons et la bénissons comme la première des créatures, afin de pouvoir reconnaître son Fils comme notre seul Créateur.

Quand le Verbe Éternel eut résolu de venir sur la terre, il ne prit point de demi-mesure, il ne fit rien à moitié, il voulut être homme comme nous, avoir un corps et une âme et se les approprier. Il ne se donna pas une forme apparente ou accidentelle comme celle que prennent les anges quand ils descendent sur la terre ; il ne se borna pas à protéger simplement, en lui donnant le nom de Dieu, un homme déjà existant, à la façon dont il protégeait ses saints, non ; mais il « se fit chair, » il s'identifia à l'humanité ; il devint aussi réellement homme qu'il était Dieu. De sorte que, depuis lors, il est tout à la fois Dieu et homme, ou, en d'autres termes, il réunit deux natures : la nature divine et la nature humaine en une seule personne. C'est là un mystère si merveilleux, qu'il n'y a que la foi qui puisse l'admettre; l'homme naturel peut bien l'accepter pour quelque temps ; il peut croire qu'il l'admet, mais, en réalité, il ne le croit jamais bien fermement; tout en le confessant, il le repousse en secret, il l'élude et s'en éloigne. L'homme naturel a toujours agi de cette façon; même du temps du disciple bien-aimé, des hom-

mes prétendaient que Notre-Seigneur n'avait point de corps, ou qu'il avait un corps formé dans le ciel ; que ce n'était pas lui qui souffrait, mais un autre qui souffrait à sa place ; ou bien ils disaient qu'il avait visité passagèrement, au moment de son baptême et de sa passion, le corps mortel qui était né de Marie, et qui avait souffert la mort sur le Calvaire ; d'autres, au contraire, prétendaient qu'il n'était qu'un homme, et rien de plus. La raison humaine non régénérée par la foi, ne pouvait se décider à croire à la vérité annoncée par saint Jean : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu..., et le Verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous. »

Le même fait se présente de nos jours. Il y a peu de protestants qui aient une notion exacte de la doctrine du Dieu homme en une personne ; ils parlent de la divinité de Jésus-Christ en termes vagues et évasifs ; on dirait qu'ils n'aiment pas faire connaître leur opinion sur ce sujet, de peur qu'elle ne paraisse trop catholique. Ils nous disent que cette question est de celles qu'il faut réserver, car on ne peut l'aborder sans s'exposer à tomber dans la technologie et les subtilités. Puis, quand ils expliquent l'Évangile, ils nous présentent Jésus-Christ non pas comme étant simplement Dieu, mais comme un composé de Divinité et d'humanité, moitié l'un, moitié l'autre, ou entre les deux ; ils le représentent encore comme un homme chez lequel résidait une présence divine toute particulière. Quelquefois ils vont jusqu'à nier qu'il fût le Fils de Dieu dans le ciel ; ils disent qu'il devint Fils de Dieu lorsqu'il

fut conçu du Saint-Esprit; mais ils se scandalisent et croient faire preuve de respect et de bon sens en se montrant scandalisés, lorsqu'on représente l'Homme purement et simplement comme étant Dieu. Ils ne tolèrent que par manière de parler ou dans un sens figuré, l'assertion contraire qui consiste à dire que Dieu a eu un corps humain et qu'il a souffert; ils trouvent que « l'expiation » et la « sanctification par l'Esprit, » comme ils disent, est la somme et la substance de l'Évangile, et ils ont horreur de toute expression dogmatique qui va au delà. Telle est, je crois, la tendance des opinions des protestants anglais sur la divinité de Jésus-Christ, tant de ceux qui appartiennent à la communion anglicane que de ceux qui en sont séparés, sauf une légère fraction des premiers.

Or, si vous voulez protester contre des opinions si anti-chrétiennes; si vous voulez établir d'une manière nette, évidente, précise, le principe professé par l'Église catholique que Dieu est homme, le meilleur moyen de remplir ce but, n'est-il pas de citer l'autorité d'un évangéliste, de saint Jean, qui dit que Dieu *s'est fait* homme? En effet, ce dogme eût-il pu être exprimé en termes moins ambigus qu'il ne l'est dans ce passage où nous lisons qu'il *naquît* homme et qu'il eut une *mère?* Le monde convient que Dieu est homme; cette concession lui coûte peu, car Dieu est partout, et l'on pourrait ajouter qu'il est tout; mais le monde hésite à confesser que Dieu est fils de Marie. Il hésite à faire cet aveu, car cet aveu entraîne la réfutation de son incrédulité et la ruine de

sa manière de voir les choses. La doctrine révélée prend, aussitôt cette vérité admise, sa forme véritable, et revêt un caractère de réalité historique; le Tout-Puissant est introduit dans sa créature à une certaine époque, et d'une façon bien définie. Les rêves s'évanouissent, et les ombres disparaissent; la vérité de Dieu n'est plus une expression poétique ni une exagération dévote, ni une dispensation mystique, ni un point de vue mythique. «Vous ne vouliez pas le sacrifice et l'offrande,» ces ombres de la loi, «mais vous avez préparé un corps pour moi.» «Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux et que nos mains ont touché, ce que nous avons vu et entendu, nous vous le déclarons.» Tels sont les témoignages que l'Apôtre opposait « aux esprits qui niaient l'apparition de Jésus-Christ dans la chair,» et qui le «dissolvaient» en niant sa nature divine et sa nature humaine. En reconnaissant que Marie est *Deipara* ou Mère de Dieu, on met la déclaration de l'Apôtre à l'abri de toute fausse interprétation, de toute hérésie; on déjoue toutes les ruses, on dénonce tous les complots de ces mauvais esprits de «l'antechrist qui se sont répandus dans le monde.» Cette croyance déclare que Jésus-Christ est Dieu, elle implique qu'il est homme, elle présente à notre esprit qu'il est encore Dieu, quoiqu'il soit devenu homme, et qu'il est véritablement homme, quoiqu'il soit Dieu. En confirmant la réalité de l'union des deux principes, elle atteste la réalité de ces deux principes en eux-mêmes: du principe divin et du principe humain. Si Marie est

mère de Dieu, Jésus-Christ est nécessairement Emmanuel, c'est-à-dire *Dieu avec nous*. C'est pourquoi, lorsque, par la suite des temps, les mauvais esprits et les faux prophètes devinrent plus forts et s'introduisirent dans le sein même de l'Église, celle-ci, sous la conduite de Dieu, ne trouva pas de moyen plus efficace ni plus sûr de les expulser que d'adopter contre eux le mot de *Deipara*; et, d'autre part, lorsqu'ils sortirent du royaume des ténèbres et qu'ils conspirèrent l'entier bouleversement de la foi chrétienne au seizième siècle, ils ne trouvèrent pas de moyen plus sûr d'atteindre leur but que de rabaisser et de blasphémer les prérogatives de Marie; car ils savaient bien positivement qu'une fois qu'ils auraient amené le monde à mépriser Marie, ils l'amèneraient bientôt après à mépriser Jésus-Christ. Satan était en ceci du même avis que l'Église. Il reconnaissait que la mère et le fils étaient inséparables, et ce témoignage a été confirmé par une expérience de trois siècles; car les catholiques, qui honoraient la mère, adorent encore le fils, tandis que les protestants qui ont cessé de confesser le fils, avaient commencé par insulter la mère.

Vous voyez, mes frères, que le système de la révélation est parfaitement conséquent sur ce point, et que toutes les doctrines en sont rigoureusement déduites les unes des autres. On honore Marie pour la gloire de Jésus. Il était juste que la sainte Vierge, en sa qualité de créature, et quoiqu'elle fût la première d'entre elles, eût une mission particulière. Elle est venue dans ce monde comme les autres créatures, pour accomplir une tâche,

pour remplir une mission ; sa grâce et sa gloire ne sont pas à elle : elles sont à son Créateur ; à elle, est confié le soin de l'incarnation : telle est sa destinée. « Une vierge concevra un fils, et on lui donnera le nom d'Emmanuel. » Comme elle était personnellement la gardienne terrestre de son divin fils, qu'elle l'a porté dans son sein, qu'elle l'a serré dans ses bras, qu'elle l'a nourri de son lait, sa gloire, les honneurs qu'on lui rend actuellement et qu'on lui rendra jusqu'à la dernière heure de l'Église, proclament et définissent la foi qu'on doit avoir en son fils, considéré comme Dieu et comme homme. Toutes les églises consacrées à la Vierge, tous les autels placés sous son invocation, toutes les images qui la représentent, toutes les litanies en son honneur, tous les *Ave* qu'on prononce en commémoration de celui de l'archange, ont pour but de nous rappeler qu'il y eut un Dieu qui, quoique bienheureux de toute éternité, « ne craignit pas de descendre dans le sein d'une vierge. » Elle est la *turris Davidica*, comme l'appelle l'Église, la tour de David. Elle est le rempart solide et haut du roi du véritable Israël ; c'est pourquoi l'Église lui attribue dans l'Antiphonaire « d'avoir détruit à elle seule toutes les hérésies du monde entier. »

Ceci m'amène à une considération qui est contenue implicitement dans ce que je viens de dire. Si la *Deipara* doit porter témoignage d'Emmanuel, il faut qu'elle soit nécessairement plus que la *Deipara ;* car, pour qu'un rempart mérite ce nom, il doit être fort ; une tour doit avoir « des bastions ; » comme celle de David,

il faut que « des milliers de boucliers y soient suspendus, et toutes les armures des hommes de guerre. » Pour nous convaincre que Dieu s'était fait homme, il fallait que sa mère fût une femme à part ; une mère sans asile dans l'Église, sans dignité, sans dons, n'eût pas été une mère en tant que devant porter témoignage de l'incarnation. Son souvenir ne se serait pas gravé dans le cœur ni dans l'esprit des hommes. Pour qu'elle puisse rappeler et attester que Dieu se fit homme, il faut qu'elle occupe dans le ciel un rang éminent et sublime, il est nécessaire qu'elle commande le respect pour pouvoir imposer la foi. Dès qu'elle a attiré notre attention, elle commence à nous parler de Jésus. Nous nous demandons : « Aurait-elle de semblables prérogatives, si son fils n'était Dieu ? Et que n'est-il pas de sa nature, puisqu'elle est si grande par la grâce ! » Voilà pourquoi elle a encore d'autres prérogatives, telles que le don de la pureté personnelle et de l'intercession, dons qui sont distincts de sa maternité. Ces dons lui ont été départis, afin qu'elle puisse dignement remplir sa mission, et la gloire lui a été accordée, afin qu'elle puisse convertir les âmes à Jésus-Christ.

Voilà pourquoi sa personne a été rendue plus glorieuse que son rôle ; sa pureté est un don plus sublime que sa parenté avec Dieu. Tel est le sens de la réponse que Jésus-Christ fit à une femme d'entre la foule qui s'écria en l'entendant prêcher : « Bénis soient le sein qui t'a porté et les mamelles qui t'ont allaité ! » Jésus, dans sa réponse, rappelle à ses disciples qu'il y a une bénédiction encore plus grande. « Oui, dit-il, bénis sont

plutôt ceux qui entendent la parole de Dieu et qui la gardent. » Vous savez, mes frères, que les protestants voient dans ces paroles une insulte à la grandeur de Notre-Dame, mais, en réalité, ces paroles signifient tout le contraire de ce qu'ils imaginent. Examinez-les attentivement. « Le Seigneur dit qu'il est plus glorieux de garder ses commandements que d'être sa mère; mais quel protestant oserait soutenir qu'elle *ne* gardait *pas* ses commandements? Elle les observait sans aucun doute, et Notre-Seigneur dit que cette obéissance était un privilége d'un ordre plus élevé que celui d'être sa mère ; elle était plus heureuse dans son détachement des créatures, dans sa dévotion envers Dieu, dans sa pureté virginale que dans sa maternité, et si, comme le pensent les catholiques, elle obéissait d'une manière dix mille fois plus parfaite que les plus saints d'entre les hommes, il s'ensuit que sa sainteté était une prérogative supérieure à toutes les autres. Telle est l'opinion constamment professée par les Pères de l'Église : « Ce fut, dit saint Augustin, une plus grande bénédiction pour Marie de recevoir la foi de Jésus-Christ que de concevoir sa chair. » Saint Chrysostome déclare que, même après avoir porté Jésus dans son sein, elle n'aurait pas été bénie, si elle n'avait pas entendu la parole de Dieu et ne l'avait pas gardée. Cela eût été impossible, car elle fut rendue sainte afin de pouvoir être sa mère, et les deux saintetés sont inséparables. Dès qu'elle eut été choisie pour donner sa chair et son sang au Verbe éternel, son âme et son corps se trouvèrent pleins de grâce; mais elle reçut une

double bénédiction, celle de son emploi et celle de son aptitude à cet emploi ; or la seconde était supérieure à l'autre. C'est pour cette raison que l'Ange l'appelle bénie ; « *pleine de grâce*, lui dit-il, bénie entre les femmes. » Sainte Élisabeth la bénit aussi en disant : « Soyez bénie, vous qui avez cru. » Elle confirma elle-même cette vérité lorsque l'ange lui annonça la faveur qui lui était accordée.

Toutes les femmes juives, de génération en génération, avaient espéré être mères du Messie ; c'est pourquoi le mariage était considéré comme un devoir et le célibat comme un état peu convenable. Marie seule ne songeait point à une telle faveur et ne la désirait pas. Celle qui était destinée à donner naissance à Jésus-Christ refusait de le porter dans son sein. Il s'abaissa jusqu'à elle, mais elle se détourna, et pourquoi ? Parce que, la première d'entre les femmes, elle avait reçu l'inspiration de consacrer sa virginité à Dieu, et elle n'accueillait pas avec joie un honneur qui impliquait la violation de son vœu. « Comment cela serait-il, s'écria-t-elle, puisque je suis séparée de tout homme ? » Et ce ne fut qu'après que l'ange lui eut dit qu'elle concevrait miraculeusement du Saint-Esprit que son « trouble » se dissipa, qu'elle le reconnut pour un messager du ciel, et qu'elle baissa la tête avec respect et gratitude, devant la condescendance de Dieu.

Marie est, dans la pureté de son âme et de son corps, un modèle, et plus qu'un modèle de ce qu'était l'homme avant sa chute, et de ce qu'il eût été s'il s'était élevé à la perfection. Il eût été triste, c'eût

été une victoire pour l'esprit du mal, si toute la race d'Adam avait passé sans présenter un seul exemple de ce que le Créateur avait voulu qu'elle fût dans son état primitif. Vous savez qu'Adam avait été créé à l'image et à la ressemblance de Dieu ; sa nature faible et imparfaite avait été fortifiée et ennoblie par les dispensations de la grâce divine. Les passions violentes n'existaient chez lui qu'en germe, comme un mal latent et possible; son ignorance fut dissipée par la pure clarté de l'Esprit saint; et sa raison, souveraine sur tous les mouvements de son âme, était humblement soumise à la volonté de Dieu. Son corps fut préservé de tous les appétits, de tous les goûts désordonnés, et Dieu lui avait promis l'immortalité au lieu de la dissolution. Adam était conséquemment dans un état surnaturel, et s'il n'avait point commis de péché, il aurait avancé tous les ans en grâce et en mérite; il aurait gagné toujours plus la faveur de Dieu, jusqu'au moment où il aurait passé du paradis dans le ciel. Mais il succomba; ses descendants furent formés à son image et non pas à celle de Dieu; le monde devint pire au lieu de devenir meilleur; les jugements de Dieu retranchaient les générations coupables les unes après les autres, mais sans améliorer la race humaine; parce que « l'homme est chair » et que «les pensées de son cœur avaient, de tout temps, été tournées au mal.» Cependant, Dieu a résolu de porter remède à cette situation; le Rédempteur est prêt; Dieu va faire une grande œuvre, et il veut la faire convenablement : « Là où le péché abondait, la grâce devait abonder encore plus. » Quand il naît un fils aux rois

de la terre, ils répandent leurs largesses à pleines mains; ils élèvent des monuments remarquables; ils honorent le jour, le lieu, témoins de cet heureux événement; ils récompensent les personnes qui l'annoncent. La naissance d'Emmanuel ne changea rien à cet usage anciennement établi dans le monde. L'époque où il naquit fut un temps de grâces et de prodiges; or, ces grâces et ces prodiges devaient se résumer d'une manière toute spéciale dans la personne de sa mère. Le cours des âges devait être renversé; la tradition du mal devait être interrompue; une porte de lumière devait s'ouvrir au milieu des ténèbres pour servir de passage au juste; une vierge le conçut et l'enfanta. Il fallait, pour accroître encore la gloire du Sauveur, que celle qui devait être l'instrument de son incarnation fût un miracle de sa grâce; il fallait qu'elle triomphât là où Ève avait succombé, et qu'elle « broyât la tête du serpent » par la perfection irréprochable de sa sainteté. A quelques égards, cependant, la malédiction ne fut pas retirée, car Marie vint dans un monde déchu et se soumit à ses lois. Elle fut exposée, comme le fils qu'elle portait, aux douleurs de l'âme et du corps; elle fut soumise à la mort; mais elle ne fut pas soumise au pouvoir du péché. Comme la grâce fut départie à Adam, dès le premier moment de sa création, de telle façon qu'il ne s'aperçut jamais de sa pauvreté naturelle avant le moment où le péché la lui montra, ainsi la grâce fut donnée à Marie encore plus abondamment, et elle resta étrangère à la privation d'Adam. Elle commença, tant en science qu'en amour, par

où les autres finissent. Elle fut dès le commencement revêtue de sainteté, marquée du sceau de la persévérance ; elle fut lumineuse et glorieuse aux yeux de Dieu, et continuellement occupée à des actes méritoires jusqu'à son dernier jour. On peut dire d'elle avec emphase qu'elle était « le sentier du juste qui, semblable à la lumière brillante, avance et s'accroît jusqu'au jour de la perfection. » L'innocence des pensées, des paroles et des actes, dans les petites choses comme dans les grandes, dans les questions peu importantes comme dans les questions plus graves, n'est que la conséquence nécessaire et naturelle d'un pareil commencement. Si Adam put se préserver du péché dans son premier état, à plus forte raison Marie a dû conserver intacte l'admirable pureté de son âme.

Telle est sa prérogative de perfection exempte de tout péché, et cette prérogative lui fut donnée, comme sa maternité, à cause d'Emmanuel ; c'est pour cela que lorsque l'ange, en la saluant, l'appela : *gratia plena*, elle répondit humblement : *Ecce ancilla Domini*, voici la servante du Seigneur. Sa troisième prérogative, qui complète la série de ses gloires, dérive à la fois de sa maternité et de sa pureté : c'est son pouvoir d'intercession. « Dieu n'entend pas les pécheurs ; mais si un homme l'adore et fait sa volonté, il l'écoute. » Or si « les prières continuelles d'un homme juste lui sont très-utiles ; » si le fidèle Abraham fut chargé de prier pour Abimélec, « car il était prophète ; » si Job le patient dut « prier pour ses amis, » parce qu'il avait dit des choses justes devant Dieu ; » si le bon

Moïse, en levant les mains au ciel, fit pencher la fortune du combat en faveur d'Israël contre Amalec, qu'y a-t-il d'étonnant que Marie, la seule enfant sans tache de la race d'Adam, ait une influence transcendante auprès du Dieu de grâce? Et si les gentils de Jérusalem, désirant être admis auprès de Jésus, allèrent trouver Philippe, qu'ils savaient être un de ses apôtres, pour le prier de leur obtenir cette faveur; si Philippe s'adressa à André, parce que celui-ci jouissait encore plus de la confiance du Seigneur, doit-on s'étonner que la Mère du Sauveur ait auprès de son Fils une autorité différente dans l'espèce de celle des anges les plus purs et des saints les plus élevés en gloire? Si nous avons la foi nécessaire pour croire à l'Incarnation, nous devons l'admettre avec toute sa plénitude; pourquoi repousserions-nous les grâces qui en découlent, qui s'y rattachent, qui y sont contenues? Si le Créateur est venu dans le monde sous la forme d'un esclave et d'une créature, pourquoi, d'autre part, sa mère ne s'élèverait-elle pas au rang de reine des cieux, ne serait-elle pas revêtue de la lumière du soleil, et n'aurait-elle pas la lune sous ses pieds?

Je ne cherche pas à vous prouver ces doctrines, mes frères; elles sont vraies, puisque l'Église les déclare vraies. L'Église est l'oracle de la vérité religieuse; elle est chargée de répandre en tous temps et en tous lieux les vérités dont les Apôtres lui ont confié le dépôt. Nous devons la croire sur parole et sans preuve, parce que Dieu nous l'a envoyée pour nous enseigner comment il faut faire pour lui plaire; et c'est à ce signe qu'on re-

connaît si nous sommes catholiques ou non. Je ne cherche pas à prouver ce que vous admettez déjà; je veux seulement vous montrer, dans un exemple, la beauté et l'harmonie des enseignements de l'Église, qui sont si propres, selon les vues de Dieu, à la recommander aux investigateurs et à la faire aimer par ses enfants. Encore un mot, et j'ai fini; je vous ai montré combien sont pleines de sens les vérités que l'Église enseigne concernant la très-sainte Vierge; remarquez maintenant combien est pleine de sens aussi la dispensation de ces vérités.

Vous trouverez dans ces vérités la même tendance à rehausser la gloire de Jésus-Christ que nous avons déjà remarquée dans les prérogatives de Marie. Vous savez que lorsque Jésus commença ses prédications, sa mère se tint à l'écart; elle ne se mêla pas de son œuvre; et même, quand il fut retourné au ciel, elle n'alla pas prêcher et enseigner; elle ne s'assit pas dans le siége apostolique; elle ne prit point part au ministère du prêtre; elle se borna à chercher humblement son Fils dans la messe dite chaque jour par les Apôtres, qui, bien que ses ministres dans le ciel, étaient sur la terre ses supérieurs dans l'Église. Après sa mort et celle des Apôtres, lorsqu'elle devint Reine, et qu'elle prit place à la droite de son Fils, elle ne s'adressa pas même alors au peuple fidèle pour qu'il publiât son nom jusqu'aux extrémités du monde, ou pour qu'il l'exposât à ses regards; mais elle attendit tranquillement le temps où sa gloire pourrait contribuer à servir celle de son Fils. Jésus-Christ avait été dès le commence-

ment proclamé par la sainte Église et inauguré dans son temple, car il était Dieu; il eût été peu convenable de la part de l'oracle vivant de la vérité, de dérober aux fidèles l'objet de leur adoration; mais il en fut autrement de Marie. La qualité de créature, de mère, de femme, lui imposait le devoir de céder le pas à son Fils, de se faire sa servante, et de ne se frayer un chemin dans le cœur des hommes que par la voie de la persuasion et de la douceur. Quand le nom de Jésus fut déshonoré, elle sentit son zèle se ranimer; quand Emmanuel fut renié, la Mère de Dieu entra en scène; elle jeta ses bras autour de lui et permit qu'on l'honorât afin de consolider le trône de son Fils. Lorsqu'elle eut rempli cette sainte tâche, son rôle fut fini; car elle ne combattait pas pour elle-même. L'histoire de sa manifestation ne présente ni controverses animées, ni confesseurs persécutés, ni hérésiarques, ni anathèmes; de même qu'elle avait grandi de jour en jour en grâce et en mérite, à l'insu du monde, elle s'éleva graduellement au sein de l'Église par une influence paisible et un progrès naturel. Elle est semblable à un bel arbre qui étend au loin ses branches fécondes et ses feuilles odorantes, en ombrageant le champ des saints. Aussi l'Antiphonaire dit-il en parlant de Marie : « Que ta demeure soit en Jacob, et ton héritage en Israël, et *pousse tes racines* dans Mon Élu. » Plus loin il dit : « Et aussi je fus établie à Sion, et je reposai également dans la ville sainte, et ma puissance était à Jérusalem. Je *pris racine* chez un peuple honorable, et je fus *retenue* dans la plénitude des

saints. Je fus exaltée comme un cèdre du Liban et comme un cyprès du mont de Sion ; j'ai étendu mes branches comme un térébinthe, et mes branches sont d'honneur et de grâce. » Elle fut mise sur le pavois sans le secours des bras des fidèles ; elle remporta une victoire modeste, et elle exerce une autorité aimable qu'elle a obtenue sans la rechercher. Quand des débats se sont élevés entre ses enfants relativement à sa puissance, elle les a apaisés ; quand on a fait des objections contre son culte, elle a patiemment attendu le jour où ses droits ne seraient plus contestés ; oui, elle a attendu jusqu'à ce qu'elle reçoive enfin, en notre temps, si Dieu le permet, et sans aucune opposition, sa plus brillante couronne, et qu'on reconnaisse, au milieu des jubilations de l'Église entière, la pureté immaculée de sa conception.

Ainsi, ô sainte Marie, vous êtes, dans la croyance et l'adoration de l'Église, la sauve-garde d'un grand nombre de ses doctrines, la grâce et la douce lumière de toutes ses dévotions. Le Très-Haut a réalisé en vous, ô Marie, un dessein primitif dont nous portons témoignage. Il avait résolu de descendre sur la terre dans sa gloire céleste ; mais les hommes ont péché, et en conséquence, il ne pouvait les visiter avec sécurité qu'en voilant son éclat, en amortissant sa majesté, car il était Dieu. C'est pourquoi il vint parmi nous sous les dehors de la faiblesse, et non sous ceux de la puissance ; c'est pour cela qu'il vous envoya en sa place, ô Marie, vous sa créature, avec la beauté d'une créature et un lustre approprié à votre état. Votre figure et votre personne,

douce Mère, nous rappellent l'Éternel; votre beauté n'est pas dangereuse à voir comme la beauté terrestre ; elle est brillante et harmonieuse comme l'étoile du matin, votre emblème ; elle respire la pureté, elle annonce le ciel, elle inspire la paix. O messagère du jour! ô espoir du pèlerin ! continuez à nous conduire comme vous nous avez conduits jusqu'ici ; conduisez-nous à travers la nuit sombre et les déserts arides, conduisez-nous vers Jésus, conduisez-nous vers la patrie.

Maria mater gratiæ,
Dulcis parens clementiæ,
Tu nos ab hoste protege
Et mortis horâ suscipe.

DIX-HUITIÈME CONFÉRENCE.

DE LA CONVENANCE DES GLOIRES DE MARIE.

Vous vous souvenez sans doute, mes frères, des paroles que Notre-Seigneur prononça le jour de sa résurrection, lorsqu'il joignit ses deux disciples sur la route d'Emmaüs, et qu'il les vit tristes et abattus à cause de sa mort. Il leur dit : « Le Christ *ne devait-il* pas souffrir ces choses et entrer ainsi dans sa gloire? » Il appuyait l'utilité et la convenance de cet événement, très-étonnant d'ailleurs, sur d'autres vérités qui avaient été généralement révélées, relativement à l'intention de Dieu de sauver le monde. Saint Paul, parlant de ce même dessein merveilleux, dit : « Il *convenait* à celui pour qui et par qui sont toutes choses, qui avait amené plusieurs de ses fils à la gloire, de consommer l'auteur de leur salut par la souffrance. » Dans un autre endroit, l'Apôtre, parlant du don de prophétie ou exposant les parties cachées de la vérité

divine, ordonne à ses frères d'exercer le don de la grâce, « selon l'*analogie* ou la règle de la foi, » c'est-à-dire de manière à ce que la doctrine prêchée réponde et convienne à celle qui est déjà reçue. C'est donc une grande présomption en faveur de la vérité des doctrines révélées, que cette liaison, cette cohésion, qui les fait dépendre et sortir les unes des autres, de telle sorte que toutes les parties se tiennent, se correspondent exactement, sont nécessaires les unes aux autres.

Ce grand principe, dont l'application est générale dans la structure et l'histoire du système catholique, et qui apparaît toujours plus puissant à mesure qu'on l'examine avec plus d'attention, se présente à nous d'une manière particulière, en ce jour où nous célébrons l'Assomption de notre très-sainte Dame, la Mère de Dieu. Nous croyons à ce miracle sur la foi de l'Église; mais, examiné au flambeau de la critique, il nous apparaît comme le digne terme de la carrière de la Vierge, et c'est sa *convenance* qui le recommande d'une manière si pressante à notre esprit; nous sentons que cela *devait* être; qu'il convenait à son Seigneur et Fils de glorifier ainsi celle dont les rapports avec lui et dont le caractère avaient été si remarquables et si particuliers. Nous trouvons que ce miracle est en étroite union et en harmonie parfaite avec la substance et les principaux traits du dogme de l'incarnation, et que, sans lui, l'enseignement catholique présenterait quelque chose d'incomplet qui tromperait notre pieuse attente.

Reportons aujourd'hui nos pensées sur ce sujet, mes frères; afin de vous aider à le faire, je vais com-

mencer par exposer quels ont été, dès les premiers siècles, les enseignements de l'Église concernant la très-sainte Vierge, et vous verrez que la dévotion que ses enfants lui témoignent et le culte dont ils l'honorent, sont la conséquence naturelle de ses leçons.

Or, vous savez que, dès les premiers siècles, les chrétiens regardaient la Vierge comme la Mère de Dieu, et que cette qualité ne tarda pas à être précisée. Elle n'est pas seulement la Mère de l'humanité ou du corps de Notre-Seigneur; il faut aussi la considérer comme la Mère du Verbe lui-même, du Verbe incarné. Dieu, dans la personne du Verbe, dans la seconde personne de la très-glorieuse Trinité, s'humilia jusqu'à devenir le Fils de Marie. *Non horruisti virginis uterum*, ainsi que le chante l'Église. Il emprunta de la Vierge la substance de sa chair mortelle; revêtu de cette chair, il demeura dans son sein; il la porta après sa naissance comme un gage et une preuve que, tout en étant Dieu, il était Fils de Marie. Ce fut Marie qui le nourrit et qui l'éleva; ce fut elle qui le berça dans ses bras. Quand il fut plus grand, il la servit et lui obéit. Il vécut pendant trente ans dans la même maison, ayant des rapports continuels avec elle et avec Joseph, la seule personne qui eut part aux premières affections de Jésus. Elle fut témoin de sa croissance, de ses joies, de ses douleurs, de ses prières; elle fut bénie par son sourire, par le contact de ses mains, par l'expression de son amour filial, de ses pensées et de ses sentiments. Je vous le demande, mes frères, celle qui jouissait de semblables faveurs, que

devait-elle être? qu'était-il *convenable* qu'elle fût?

Une fois, un roi païen, voulant honorer un de ses sujets d'une manière conforme au degré d'intimité qui existait entre eux, fit la question que je viens de vous faire. Cet homme avait sauvé la vie de son maître; quelle récompense fallait-il lui donner? Le roi demanda : « Que faut-il faire à celui que le roi désire honorer d'une manière particulière? » On lui répondit : « Il faut le revêtir des habits du roi, le faire monter sur son cheval et mettre sur sa tête le diadème royal; puis ensuite les princes et les seigneurs de la cour, tenant les brides du cheval, parcourront les rues de la ville en criant : Ainsi sera honoré celui que le roi veut honorer. » Marie est dans ce cas; elle a donné le jour au Sauveur; quelle sera sa récompense? que fera-t-on pour celle qui a joui d'un degré de parenté si intime avec le Très-Haut? quels hommages rendrons-nous à celle que le Seigneur a fait, non pas son amie, sa confidente, mais sa supérieure, la source de sa seconde existence, la nourrice de son enfance persécutée, la protectrice de ses premières années? Je ferai la réponse qui fut faite au roi : Il n'y a rien de trop grand pour celle à qui Dieu doit la vie; il n'y aucun excès de grâces ni de gloire qui ne lui convienne, qui ne soit la juste récompense de celle qui, après avoir porté le Seigneur dans son sein, lui a donné le jour. Qu'elle soit « revêtue des habits du roi, » c'est-à-dire que la plénitude de sa Divinité l'environne, afin qu'elle devienne l'emblème de la sainteté, de la beauté, de la gloire intraduisible de Dieu lui-même; afin qu'elle soit

le miroir de la justice, la rose mystique, la tour d'ivoire, la maison d'or, l'étoile du matin ; « qu'on lui mette le diadème royal sur la tête, » parce qu'elle est la reine du ciel, la mère de tous les vivants, le salut des faibles, le refuge des pécheurs, la consolation des affligés ; que « les seigneurs qui sont auprès du roi marchent devant elle, » c'est-à-dire que les anges, les prophètes, les apôtres, les martyrs et tous les saints, baisent le bas de sa robe et se réjouissent à l'ombre de son trône. C'est ainsi que le roi Salomon s'est levé pour aller à la rencontre de sa mère, s'est incliné devant elle, a fait apporter un siége pour la mère du roi, et l'a fait asseoir à sa droite.

Ainsi, mes frères, quand même la convenance d'une pareille dispensation ne nous aurait pas été enseignée, nous devrions être préparés à croire que la Mère de Dieu est pleine de grâce et de gloire, par la raison que cela est absolument convenable ; et, en examinant ce sujet plus attentivement, cette convenance nous apparaîtra d'une manière encore plus sensible et plus certaine. Considérez que Dieu, dans ses rapports avec nous, prend ordinairement pour règle de récompenser la sainteté personnelle par des dignités spirituelles de rang ou de ministère. Les anges, qui sont les messagers de Dieu, selon la signification de leur nom, sont donc parfaits en sainteté. « Sans sainteté, nul ne verra Dieu ; » rien de souillé ne peut entrer dans la cour céleste, et plus les habitants du ciel sont rapprochés du trône du Très-Haut, plus ils sont saints et plus ils pénètrent avant dans la contemplation de cette sainteté

qu'ils servent. Les séraphins, qui sont les plus proches du trône de la gloire divine, crient jour et nuit : « Saint, saint, saint, est le Seigneur Dieu des armées ! » Il en est de même sur la terre. La plupart des prophètes n'ont pas seulement des dons, meis ils ont aussi des grâces ; ils ne sont pas seulement inspirés pour connaître et enseigner la volonté de Dieu, mais ils sont convertis intérieurement pour lui obéir. Il n'y a donc que ceux qui sentent intérieurement la vérité, qui puissent la prêcher convenablement; il n'y a que ceux qui se la sont assimilée, en la recevant, qui puissent la transmettre entièrement de Dieu à l'homme.

Je ne dis pas que cette règle est sans exceptions; mais ces exceptions s'expliquent facilement ; je ne dis pas qu'il ne puisse arriver que Dieu ne nous fasse connaître sa volonté par l'organe d'hommes pervers : car il peut tout faire tourner au bien; il peut accomplir ses desseins même par le moyen des méchants et être glorifié par eux.

La mort de Notre-Seigneur fut accomplie par ses ennemis, qui croyaient faire leur propre volonté, tandis qu'en réalité ils faisaient la sienne. Caïphe, qui demanda sa mort et exécuta la sentence, fut choisi pour la prédire. Balaam, inspiré par le Seigneur, annonça de bonnes choses au peuple de Dieu, tout en voulant en prophétiser de mauvaises. Cela est vrai ; mais, en pareil cas, la miséricorde divine met un frein au mal, et manifeste sa puissance sans reconnaître ni sanctifier l'instrument dont elle se sert. Il est vrai, ainsi qu'il le dit lui-même, que, dans le dernier jour, « plusieurs

diront : Seigneur, Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom? n'avons-nous pas chassé les démons et fait des miracles en votre nom? » Mais il leur répondra : « Je ne vous ai jamais connus. » Voilà qui est incontestable ; d'abord, il est certain que ceux qui ont prophétisé au nom de Dieu peuvent se détacher de lui et perdre leur âme. Quelque saint que soit un homme actuellement, il peut cesser de l'être, et comme la grâce actuelle n'est pas un gage de persévérance, les dons présents le sont encore moins, il est bien clair que les grâces et les dons ne sont pas toujours inséparables. Il est également incontestable que des personnes qui ont reçu des dons miraculeux peuvent n'avoir jamais joui de la faveur divine, pas même lorsqu'elles exerçaient ces dons, ainsi que je vais le prouver tout à l'heure. Mais je parle à présent non pas de ceux qui ont reçu des dons, mais de ceux qui sont prophètes. Être prophète est une qualité beaucoup plus personnelle que de posséder des dons, car c'est exercer un ministère sacré, c'est remplir une mission, c'est une distinction qui appartient non pas aux ennemis de Dieu, mais à ses amis. Telle est la règle de l'Ecriture. Quel fut le premier prophète et prédicateur de la justice ? Ce fut Énoc, qui marchait « dans la foi, » qui « plaisait à Dieu » et qui était tiré d'un monde rebelle. Quel fut le second? « Noé, » qui « condamna le monde et fut fait héritier de la justice qui est par la foi. » Quel fut le premier grand prophète après ceux-ci? Ce fut Moïse, le législateur du peuple élu, qui était « le plus doux de tous les hommes qui vivent sur la terre. » Ensuite vint Samuel, qui,

dès son enfance, servit le Seigneur dans son temple; puis David, qui, après être tombé dans le péché, se repentit et devint « un homme selon le cœur de Dieu. » Job, Élie, Isaïe, Jérémie, Daniel, saint Jean-Baptiste et ensuite saint Pierre, saint Paul, saint Jean et les autres, sont également des exemples de vertu héroïque et des modèles pour leurs frères. Judas fait exception, mais cette exception était nécessaire pour augmenter l'humiliation et la souffrance de Notre-Seigneur.

S'il en a été ainsi pour ceux « à qui fut adressée la parole de Dieu, » que dirons-nous de celle qui fut tellement favorisée de Dieu que le Verbe lui-même, dans sa réalité et sa substance, entra non-seulement en elle, mais s'incarna dans son sein? De celle qui ne fut pas seulement l'organe du message de Dieu, mais le berceau de son existence humaine, la source vive d'où il tira son très-précieux sang, la matière d'où il tira sa chair? N'était-il pas convenable qu'elle fût préparée à ce saint ministère par une sanctification particulière? N'est-ce pas là ce que les parents mortels font pour leurs enfants? Les confient-ils à des étrangers? Les font-ils allaiter par la première nourrice venue? Même les parents irréligieux montrent une certaine tendresse et une certaine sollicitude sous ce rapport, bien qu'ils ne comprennent pas et ne s'inquiètent pas de ce qui est agréable à Dieu. Comment Dieu ne prendrait-il pas les mêmes précautions à l'égard du Verbe Éternel, en le confiant à la garde de l'homme? La nature atteste de la même façon l'affinité qui existe entre la sainteté et la vérité; elle

exige que la source d'où doit jaillir une doctrine pure soit pure ; que le siége de l'enseignement divin, l'oracle de la foi soit l'habitation des anges ; que la demeure consacrée où s'élabore la parole de Dieu et d'où elle sort pour opérer le salut des hommes, soit sainte comme cette parole est sainte. Voilà la différence entre le ministère d'un prophète et un simple don tel que celui des miracles. Les miracles sont une œuvre directe de Dieu ; celui qui les fait n'est que l'instrument ou l'organe de Dieu. En conséquence, il n'est pas nécessaire que cet homme soit saint, car il n'a pas, à proprement parler, de part à l'œuvre qu'il exécute. De même, le pouvoir d'administrer les sacrements, qui est un pouvoir surnaturel et miraculeux, n'implique aucunement la sainteté personnelle ; il n'est donc point surprenant que Dieu accorde ce don ou celui des miracles à un méchant, pas plus qu'il n'est étonnant qu'il lui accorde un don ou un talent naturel, tel que la force, l'agilité, l'éloquence, la sagacité médicale. Il n'en est pas de même du ministère de prédication et de prophétie, dont j'ai déjà parlé ; car la vérité se révèle d'abord à l'esprit de ceux qui exercent ces dons ; elle s'y mûrit et s'y développe ; ensuite elle en sort comme d'un moule ou d'une source pour se répandre dans le monde. La parole divine s'engendre en eux comme dans le sein maternel ; elle leur ressemble par les traits et les rappelle comme le ferait un enfant. Ils ne sont pas comme « l'animal muet » que montait Balaam, et qui « parlait avec une voix d'homme, » simple instrument involontaire de la parole de Dieu ;

mais ils ont « reçu une onction du Très-Saint et ils savent toutes choses, » et « où est l'esprit du Seigneur, là est la liberté. » En proclamant ce qu'ils ont appris par inspiration, ils expriment ce qu'ils sentent et ce qu'ils savent. « Nous avons *connu* et nous avons *cru,* » dit saint Jean, « la charité que Dieu a pour nous. »

Il en a été ainsi dans toute l'histoire de l'Église; Moïse n'écrit pas comme David; Isaïe n'écrit pas comme Jérémie, ni saint Jean comme saint Paul. Cette remarque s'applique pareillement aux grands docteurs de l'Église, à saint Athanase, à saint Augustin, à saint Ambroise, à saint Léon, à saint Thomas; chacun de ces Pères a une manière à part; chacun exprime ses propres pensées, quoiqu'en même temps il exprime les pensées de Dieu. Ils parlent de leur propre mouvement, du fond du cœur, en leur nom, d'après leur propre expérience, avec leurs propres raisons, avec leurs déductions et leur style particulier. Or, peut-on admettre, mes frères, que de tels hommes, de pareils sentiments, ne fussent pas saints? Admettre cela, ne serait-ce pas déshonorer et conséquemment annuler la parole de Dieu? S'il suffit d'une goutte de poison pour corrompre l'eau la plus pure, comme il suffit de la moindre saveur amère pour gâter les mets les plus délicats, comment la parole de vérité et de sainteté découlerait-elle efficacement d'une bouche impure et d'un cœur terrestre? Non; tel arbre, tel fruit. « Gardez-vous des faux prophètes, » dit Notre-Seigneur; et il ajoute :

« Vous les connaîtrez à leurs fruits. Les hommes cueillent-ils des raisins sur les épines ou des figues sur les chardons? »

Cela n'est-il pas vrai, mes frères? Lequel d'entre vous irait demander conseil à un homme, quelque savant, expérimenté et capable qu'il fût, s'il était connu comme un homme pervers et impie? Vous savez que l'absolution donnée par un mauvais prêtre est aussi valable que celle donnée par un bon prêtre; cependant, vous irez plutôt chercher des conseils, des consolations et des enseignements, auprès d'un bon prêtre qu'auprès de celui que vous ne respectez pas; « la bouche parle de l'abondance du cœur. » Un homme bon tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur, et un homme pervers en tire de mauvaises de son mauvais trésor.

Il en est ainsi pour l'âme; il en est ainsi pour le corps. De même que le produit de la sainteté est saint dans les naissances spirituelles, il l'est aussi dans le cas qui nous occupe. Marie ne fut pas un simple instrument de la dispensation de Dieu; le Verbe de Dieu ne se borna pas à entrer et à sortir; il ne se borna pas à passer par son sein, comme il passe par notre bouche dans la sainte communion. Le Fils Éternel ne prit pas un corps céleste façonné par les anges et apporté par eux dans ce bas monde; non, il assimila le sang et la chair de Marie à sa personne divine; il suça son lait; c'est par elle qu'il devint homme, c'est d'elle qu'il reçut la forme et les traits, l'air et le caractère sous lesquels il se manifesta au monde. Sa ressemblance mon-

trait de qui il était fils. Ainsi sa mère est le premier des prophètes, car c'est d'elle que sortit corporellement le Verbe ; elle est le seul oracle de vérité, car la Voie, la Vérité et la Vie, daignèrent la choisir pour mère ; elle est le seul moule de la Sagesse divine, qui prit en elle sa forme indélébile. Or, « si le premier fruit est saint, la totalité aussi est sainte, et si la racine est sainte, les branches le sont aussi.» Il était naturel, il était convenable qu'il en fût ainsi ; il était juste que tout ce que le Tout-Puissant peut faire dans la personne de l'être fini se réalisât en elle. Il fallait que, le fils étant Dieu, la mère fût aussi digne de lui qu'une créature peut l'être du Créateur ; que la grâce accomplît en elle une œuvre parfaite ; que, portant dans son sein la Sagesse éternelle, elle fût cette sagesse créée dans laquelle réside « toute la grâce de la voie et de la vérité ; » qu'étant la mère du « bel amour, de la crainte et de la sainte espérance, » « elle répandît une odeur de cinnamome et de baume, et un parfum comme la myrrhe franche. » Peut-on assigner des limites à la sainteté de la Mère de Celui qui est trois fois saint?

L'Église a toujours chéri, dans le fond de son cœur, et ses enfants ont toujours proclamé avec empressement cette vérité qu'on ne peut assigner d'autres limites que celles de la nature créée à la sainteté de Marie. Abraham crut qu'un fils naîtrait de sa femme âgée ; mais Marie eut plus de foi qu'Abraham, lorsque Gabriel vint lui annoncer la volonté de Dieu. Judith consacra son veuvage à Dieu, au grand étonnement de son peuple ; mais Marie offrit dès sa plus tendre

enfance sa virginité au Seigneur. Samuel passa ses premières années dans le temple, se tenant éloigné du monde ; mais Marie fut logée par ses parents dans le sanctuaire, à un âge où les enfants savent à peine distinguer le bien du mal. Salomon, à sa naissance, fut appelé « cher au Seigneur ; » or comment celle qui devait être la Mère de Dieu n'aurait-elle pas été chère au Seigneur dès le jour de sa naissance ? Mais il y a plus : saint Jean-Baptiste fut sanctifié par l'Esprit saint avant sa naissance ; or, Marie ne sera-t-elle que l'égale du Précurseur ? N'est-il pas convenable que ses priviléges surpassent ceux de saint Jean ? Est-il étonnant que la grâce qui précéda sa naissance de trois mois, commence chez Marie au moment même de son existence, l'exempte du péché originel, et soit en avance sur l'usurpation de Satan ? Marie doit surpasser tous les saints ; le fait même que certains priviléges sont considérés comme lui appartenant en propre, nous prouve que ces priviléges sont nécessaires, et qu'il importe qu'elle en ait encore de plus grands. Sa conception fut immaculée, afin qu'elle pût surpasser tous les saints par la date aussi bien que par la perfection de sa sainteté,

Mais, quelque incompréhensible et quelque grande qu'ait été la grâce qui lui fut acccordée, n'allez pas croire, mes frères, que cette grâce la dispensait de tout effort personnel. Elle était, comme nous, soumise à une épreuve ; elle aurait pu, comme nous, choisir la mauvaise part ; mais elle grandit en grâce de la même manière que nous, et comme nous elle mérita

cet accroissement. Une autre considération nous mène à la conséquence que je viens de tirer : Marie n'était pas comme les œuvres inanimées du Créateur, belle et glorieuse par quelque loi de sa nature ; car elle finit, mais elle ne commença pas par être parfaite. Elle obtint une première grâce, puis une autre, et elle mérita celle-ci par le bon usage qu'elle fit de la première. Elle était parfaitement libre de rejeter la grâce et conséquemment de mériter le mal dans la même proportion qu'elle méritait le bien. Elle était un agent moral comme les autres ; elle marcha comme les saints, de force en force, d'élévation en élévation, de sorte que à l'âge de cinq ans, elle méritait ce qu'elle ne méritait pas encore à sa naissance, et à l'âge de treize ans ce qu'elle ne méritait pas à l'âge de cinq. Or, mes frères, de quoi fut-elle jugée digne, à treize ans ? Qu'est-ce que Dieu jugea à propos d'accorder à cette pauvre fille, à un âge où la plupart des autres enfants n'ont encore commencé à penser ni à Dieu, ni à eux-mêmes, ni à faire usage de la grâce accordée à toutes les âmes ; à un âge où bien des saints sont encore plongés dans le pesant sommeil du péché, et où, loin de mériter les bienfaits, ils ne méritent que les châtiments de leur juste juge ? C'est la sainteté dont elle était ornée à cet âge, qui lui mérita d'être un jour élevée à la dignité de Mère de Dieu. Il n'y a assurément aucune comparaison possible entre la nature de l'homme et les récompenses de Dieu ; il nous permet de mériter ce que nous ne pouvons obtenir que par sa permission. Il nous

promet le ciel pour nos bonnes œuvres en cette vie, et, à la faveur de cette promesse, nous pouvons nous regarder comme tout à fait dignes du ciel, quoique le ciel soit un bien infini, et que nous soyons des créatures finies. Quand donc je dis que Marie méritait d'être la Mère de Dieu, je fais allusion à ce qu'il était naturel et convenable que Dieu, en sa qualité de Dieu, accordât à la perfection plus qu'angélique obtenue par Marie avec la grâce du Seigneur. Je ne veux pas dire qu'elle pût réclamer, pas plus qu'elle ne pouvait espérer la récompense qu'elle reçut; mais, ceci une fois concédé, considérez combien dut être souveraine et transcendante une sainteté que Dieu daigna récompenser par une pareille prérogative. Enoch fut retiré d'entre les méchants, et c'est pourquoi nous disons : Voilà un homme juste qui était trop bon pour le monde. Noé fut sauvé du déluge et en sauva d'autres, et c'est sa justice qui lui mérita cette faveur. Combien était forte la foi d'Abraham, puisqu'elle lui valut le titre d'ami de Dieu! Combien était grand le zèle des lévites, puisqu'il leur mérita d'être appelés la tribu sacerdotale! Combien était ardent l'amour de David, puisque, par égard pour lui, son fils ne fut pas détrôné après sa chute dans l'idolâtrie! Combien était grande l'innocence de Daniel, puisqu'il lui fut révélé dans cette vie qu'il persévérerait jusqu'à la fin! Quelle était donc la foi, quel était le zèle, l'amour, quelle était l'innocence de Marie, puisque ces vertus la préparèrent, après un sicourt intervalle, à être la Mère de Dieu!

Vous voyez par là, mes frères, que les gloires de Marie ne sont pas uniquement basées sur sa maternité ; sa maternité n'en est que la récompense. Si elle n'avait pas été « pleine de grâce, » selon l'expression de l'Ange ; si elle n'avait pas été prédestinée à être la reine des saints ; si elle n'avait pas eu plus de mérites que tous les hommes et tous les anges ensemble, elle n'aurait pas pu être convenablement élevée à son ineffable dignité de Mère de Dieu. La fête de l'Annonciation, où Gabriel lui apparut ; la fête de Noël, où le Christ naquit, sont le centre et non le cercle de ses gloires; elles forment le zénith de sa carrière, la mesure de son commencement et de sa fin. Ces fêtes reportent nos pensées à la fête de sa Conception et ensuite à celle de l'Assomption ; elles nous rappellent combien le lever de cet astre divin fut pur, et nous donnent un avant-goût de la beauté de son couchant.

Mes chers frères, je ne voudrais pas, dans ce moment heureux, vous fatiguer par de lourds arguments, et cependant, permettez-moi de finir comme j'ai commencé. Je serai bref ; mais veuillez me pardonner si je considère la brillante Assomption de la sainte Vierge plutôt comme un point de doctrine que comme un motif de dévotion ; c'est ainsi que j'ai déjà considéré sa conception immaculée.

Il était juste, il était convenable que la sainte Vierge, dont l'existence avait été si remplie de sainteté et de miracles, fût élevée au ciel et ne fût pas laissée dans le tombeau jusqu'à la seconde venue de Jésus-Christ. Toutes les œuvres de Dieu offrent une magnifique har-

monie; leur fin répond toujours à leur commencement. C'est là une des raisons pour lesquelles les hommes du monde ont de la peine à croire aux miracles. Ils trouvent que les miracles intervertissent l'ordre que Dieu a établi et troublent l'harmonie générale du monde; ils ne comprennent pas que les miracles servent à établir une harmonie encore plus grande, puisqu'ils nous font connaître une perfection surnaturelle. En tout cas, mes frères, quand un miracle a été opéré, il faut nécessairement que d'autres le suivent pour accomplir ce qui a été commencé. Les miracles se font pour une grande fin; si les choses reprenaient leur cours naturel avant l'achèvement de l'œuvre commencée miraculeusement, ne serions-nous pas cruellement trompés dans notre attente? Et si on nous annonçait que cela doit être, ne regarderions-nous pas cette nouvelle comme invraisemblable et difficile à croire? Cette vérité s'applique à l'histoire de la sainte Vierge. Je dis que si, après une vie telle que la sienne, sa mort avait été semblable à celle des autres hommes, c'aurait été un miracle plus étonnant que celui d'une mort analogue à sa vie. Comment admettre, mes frères, que Dieu ait laissé se décomposer dans un tombeau le corps d'où il daigna tirer sa chair et son sang, et qu'il ait si mal récompensé celle qui fut sa mère? Les enfants des hommes se montrent-ils ingrats envers leurs mères? Ne les nourrissent-ils pas dans leur vieillesse? ne tâchent-ils pas de prolonger leurs jours autant que possible? Comment admettre que ce corps virginal qui ne

commit jamais de péché, dut subir la mort du pécheur? Comment supposer que celle qui n'eut aucune part dans le péché d'Adam partagea la punition de ce péché? « Tu es poussière et tu retourneras en poussière.» Telle fut la condamnation du péché; mais celle qui ne pécha jamais ne fut pas soumise à cet arrêt. Elle mourut sans doute, parce que Notre-Seigneur et Sauveur était mort; elle mourut comme elle avait souffert, parce qu'elle était de ce monde, parce qu'elle faisait partie d'un monde où la souffrance et la mort sont la loi commune. Elle vécut sous l'empire de cette loi; et comme elle avait obéi à César, en se rendant à Bethléem pour le recensement, elle obéit, quand il plut à Dieu, aux ordres de la mort, et son être se décomposa en corps et en âme, comme celui de tous les mortels. Mais si elle mourut de la mort des autres créatures, sa mort ne fut pas semblable à la leur; car, par les mérites de son fils, par qui elle était ce qu'elle était, par la grâce de Jésus-Christ, qui la mit à l'abri du péché, qui la remplit de lumière, qui purifia sa chair de toute souillure, elle fut exemptée de toutes les maladies du corps et de toutes les infirmités de la vieillesse. Le péché originel n'existant pas en elle, ne put altérer son corps et le décomposer, par l'affaiblissement des sens, par l'épuisement des forces, par l'appauvrissement du sang. Marie mourut, mais sa mort ne fut qu'un simple fait et non un effet, et, une fois accompli, il cessa d'être. Elle mourut afin de vivre à jamais; elle mourut pour la forme, et uniquement afin de payer sa dette à la nature, comme on le dit; ce fut pour elle une céré-

monie comme le Baptême ou la Confirmation; elle mourut non pas pour elle-même ou à cause du péché; mais pour se soumettre à sa condition, pour glorifier Dieu, pour faire ce que faisait son fils; elle ne mourut pas cependant, comme son fils, au milieu des souffrances et pour un but particulier; elle ne mourut pas de la mort des martyrs, car son martyre avait précédé sa fin; sa mort ne fut pas une expiation, car la créature ne pouvait en donner; l'expiation avait été offerte par Celui qui pouvait l'offrir, et il l'avait offerte pour tous les hommes; elle mourut donc pour achever sa carrière et pour recevoir sa couronne.

C'est pour cela que Marie ne mourut pas en public. Il convenait à celui qui mourut pour le monde entier, de rendre le dernier soupir exposé aux yeux de tous; il convenait à la grande victime d'être élevée bien haut comme une lumière qui ne pouvait être cachée. Mais le lis d'Eden qui avait vécu loin des regards de la foule, devait expirer dans l'ombre des bocages, parmi les douces fleurs qui avaient été témoins de sa naissance. Son départ ne fit point de bruit dans le monde. L'Église remplissait ses devoirs ordinaires; elle prêchait, convertissait et souffrait; les fidèles étaient persécutés, ils erraient d'un lieu à l'autre; il y avait des martyrs; la foi remportait des victoires; et enfin, le bruit se répandit dans la chrétienté que Marie était morte. Des pèlerins allèrent de divers côtés cherchant ses reliques; mais ils ne les trouvèrent point. Était-elle morte à Éphèse? Était-elle morte à Jérusalem? Des rapports différents circulaient à ce sujet; mais on ne put découvrir son tombeau;

et lorsqu'on le trouva, il était vide. Au lieu de son corps pur et parfumé, il contenait des fleurs qui avaient crû aux endroits qu'il avait touchés. Les voyageurs retournèrent chez eux, étonnés, et attendirent des éclaircissements. La tradition portée sur les ailes du vent d'Orient ne tarda pas à leur apprendre que lorsque le moment de la dissolution fut proche, et que l'âme de Marie fut près de passer triomphante devant le tribunal de son Fils, les Apôtres s'assemblèrent tout à coup dans le même lieu, dans la cité sainte, pour prendre part à la joyeuse cérémonie ; ils ensevelirent la Vierge avec les solennités d'usage ; mais le troisième jour, comme ils vinrent au tombeau, ils le trouvèrent vide et ils entendirent les chœurs des anges qui chantaient nuit et jour les louanges de leur reine ressuscitée. Quel que soit notre sentiment sur les détails de cette histoire, qui ne présente d'ailleurs rien que la piété ait de la difficulté à admettre, il est hors de doute, par suite de l'assentiment du monde catholique tout entier et des révélations faites aux âmes saintes, que la Vierge est, comme il convenait qu'elle fût, en corps et en âme avec son fils dans le ciel, et que nous devons célébrer, non-seulement sa mort, mais son Assomption.

Or, mes frères, voyons ce que nous devrions être si Marie fut telle que je viens de vous le montrer. S'il était convenable que la mère d'Emmanuel fût la première des créatures en sainteté et en beauté; s'il convenait qu'elle fût exempte de tout péché dès le premier moment de son existence, dès qu'elle reçut sa première grâce pour commencer à en méri-

ter davantage, et si sa fin fut telle qu'avait été son commencement, qu'avaient été sa conception immaculée, sa mort et son assomption; si elle mourut, ressuscita et fut enlevée au ciel, n'est-il pas convenable que les enfants d'une telle mère imitent, dans la mesure de leurs forces, sa dévotion, sa douceur, sa simplicité, sa modestie et sa bonté? Ses gloires ne lui ont pas été données seulement pour son fils, mais aussi pour nous. Imitons la foi de celle qui accueillit le message de Dieu sans témoigner le moindre doute; imitons la patience de celle qui vit la surprise de saint Joseph sans dire mot; imitons l'obéissance de celle qui se rendit à Bethléem en hiver, et qui enfanta Notre-Seigneur dans une étable; imitons l'esprit méditatif de celle qui examina en son cœur ce qu'elle voyait et ce qu'elle entendait dire de Jésus-Christ; imitons le courage de celle dont le cœur fut transpercé par le glaive; imitons l'abnégation de celle qui abandonna son fils pendant son ministère, et qui consentit à sa mort.

Imitons, par-dessus tout, la pureté de cette vierge qui, plutôt que de perdre sa virginité, aima mieux perdre son fils. O mes chers frères, jeunes hommes et jeunes femmes, que vous avez besoin de l'intercession de la vierge-mère, de son secours et de ses exemples sous ce rapport! Si vous vivez dans le monde, qui est-ce qui vous fera avancer dans la voie étroite, si ce n'est la pensée et le patronage de Marie? Qui calmera vos sens, qui tranquillisera votre cœur, quand des objets dangereux vous environnent, si ce n'est

Marie? Quand vous êtes las de vos longues luttes avec le mal, de la nécessité incessante des précautions à prendre contre lui, de l'ennui de les observer, de la monotonie de leur répétition, des efforts que vous faites sur vous-mêmes, de votre situation morale si triste et si dure, où puiserez-vous la patience et le courage, si ce n'est dans une douce communion avec Marie? Elle vous consolera dans vos découragements; elle vous soulagera dans vos fatigues; elle vous relèvera après vos chutes; elle vous récompensera de vos succès; elle vous montrera son fils, votre Dieu et votre tout. Quand votre esprit s'affaisse ou s'irrite, quand il perd son équilibre, quand il est inquiet et bizarre, quand il est las de ce qu'il possède et qu'il soupire après ce qu'il n'a pas; quand le mal attire vos regards et que votre corps mortel est ébranlé par les efforts du tentateur, qu'est-ce qui peut vous rendre la paix et la santé, si ce n'est le souffle rafraîchissant de la Vierge immaculée et le parfum de la rose de Saron? C'est une des gloires de la religion catholique, de rendre les jeunes cœurs chastes; or, d'où vient cela, si ce n'est de ce qu'elle nous donne Jésus pour nourriture et Marie pour mère nourrice? Accomplissez ce miracle en vous-mêmes; prouvez au monde que la loi que vous suivez n'est pas fausse; vengez la gloire de votre mère Marie que le monde blasphème; vengez-la par la simplicité de votre conduite, par la sainteté de vos paroles et de vos actes; allez étudier chez elle l'innocence. Marie est un talisman merveilleux du Seigneur, qui dissipe les fascinations du monde pervers; Marie est

une protectrice qu'on n'implore jamais en vain. « Elle est plus précieuse que toutes les richesses, et les choses que l'on désire ne peuvent se comparer à elle. Ses voies sont splendides, tous ses sentiers sont pacifiques. Elle est comme un arbre de vie pour ceux qui s'attachent à elle ; et celui qui ne s'éloigne pas d'elle est béni. Semblable à la vigne, elle exhale une odeur suave, et ses fleurs sont le produit de l'honneur et de la vertu ; son esprit est plus doux que le miel, et son héritage est plus doux que les rayons de miel. Ceux qui les mangent seront encore affamés, et ceux qui les boivent seront encore altérés. Quiconque l'écoute ne sera pas confondu, et ceux qui travaillent par elle ne pécheront pas. »

FIN.

une protectrice qu'on n'implore jamais en vain. « Elle est plus précieuse que toutes les richesses, et les choses qu'on désire ne peuvent se comparer à elle. Ses voies sont splendides, tous ses sentiers sont pacifiques. Elle est comme un arbre de vie pour ceux qui s'attachent à elle ; et celui qui ne s'éloigne pas d'elle est béni. Semblable à la vigne, elle exhale une odeur suave, et ses fleurs sont le produit de l'honneur et de la vertu ; son esprit est plus doux que le miel, et son héritage est plus doux que les rayons de miel. Ceux qui les mangent seront encore affamés, et ceux qui les boivent seront encore altérés. Quiconque l'écoute ne sera pas confondu, et ceux qui travaillent par elle ne pécheront pas. »

FIN.

TABLE.

Vie M. de Coudrin, fondateur de la Congrég. des Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie, par A. COUDRIN. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Vie du vénérable Borie, martyr au Tonquin; par un prêtre du diocèse de Tulle; 2e édition, ornée de 2 belles gravures. 1 vol. in-12. 2 fr.

Le Modèle du Prêtre, éloge funèbre du chanoine **J. Graziosi,** prononcé le 2 octobre 1847, par le R. P. J. VENTURA, trad. de l'italien par CLAVÉ. In-18 angl. 50 c.

Louis XVI, par M. DE FALLOUX, auteur de l'*Histoire de saint Pie V*. 1 vol. grand in-18 anglais. 3 fr.

Biographie du R. P. Lacordaire, par M. LORAIN, ex-doyen de la Faculté de droit de Dijon. Grand in-8° avec portrait et *fac-simile*. 2 fr.

Histoire de l'Abbaye de Cluny, suivie de *Pièces justificatives*, contenant de nombreux fragments de la correspondance de Pierre-le-Vénérable et de saint Bernard; par le même. 1 vol. in-8°; 2e édit. 6 fr.

Les Vêpres siciliennes, ou Histoire de l'Italie au XIIIe siècle, par H. POSSIEN et CHANTREL. 1 vol. in-8°. 3 fr. 50

Rome chrétienne, ou Tableau historique des Souvenirs et des Monuments chrétiens de Rome; par M. Eugène DE LA GOURNERIE. 2 vol. in-8°. 12 fr.

Guerres de la Vendée et de la Bretagne (1790-1832); par Eugène VEUILLOT. 1 beau vol. in-8°. 5 fr.

Catéchisme de la Foi et des Mœurs chrétiennes, par M. DE LANTAGES, supér. du sémin. du Puy; précédé d'une notice sur la vie de l'auteur; nouv. édit. considér. améliorée, avec approbation de plusieurs Evêques. 1 très-fort vol. petit in-8°, 3 fr. 50 c.; et par la poste, 5 fr.

Culte de Marie, Origines, Explications, Beautés, précis historique sur le Culte de Marie. Notices sur toutes les Fêtes, Dévotions, Messes, Vêpres, etc. 1 fort vol. gr. in-18 compacte de 550 pages: 3 fr. 50 c.; et par la poste, 4 fr. 30

De l'Incendie du divin amour, par saint LAURENT JUSTINIEN, patriarche de Venise; ouvrage traduit du latin par M. l'abbé ***, avec approb. de Mgr l'évêque de Gap. 1 beau vol. in-32. 1 fr.

Conférences sur les cérémonies de la semaine sainte à Rome, par Mgr WISEMAN; trad. de l'anglais par M. DE VALETTE. 1 vol. in-12. 1 fr. 50

Confessions de saint Augustin, trad. nouvelle par L. MOREAU; 2e édition. 1 vol. grand in-18 anglais. (Ouvrage couronné par l'Académie.) 3 fr.

Le Livre des Peuples et des Rois, par M. Charles SAINTE-FOY; 1 vol. in-8°, 2e édit., corr. et augm. 6 fr.

Conversion d'une famille protestante, par Madame Camille L***; précédée d'une préface, par M. Adolphe L***; 1 beau vol. grand in-32, 50 c.; et par la poste, 65 cent.

Lyres Catholiques, recueil général de cantiques à l'usage des paroisses, colléges, pensionnats, etc., renfermant la *Lyre pieuse*, la *Lyre de Jésus*, la *Lyre de Marie*, cantiques nouveaux ou refaits, et précédés d'un manuel complet de piété; par M. l'abbé LE GUILLOU. 1 beau vol. grand in-32 de 700 pages. 3 fr. 50

La Question religieuse en 1682, 1790, 1802 et 1848, et *Historique complet des Travaux du Comité des Cultes de l'Assemblée constituante de* 1848; augmenté de rapports, discours, textes de lois annotées et commentées par la jurisprudence, documents inédits pour la plupart, et très-importants à connaître pour l'étude de la question religieuse depuis le XVIIe siècle; par M. Pierre PRADIÉ. 1 fort vol. in-8°. 5 fr.

Cet ouvrage est dédié à Mgr l'Evêque de Langres, président du Comité des Cultes.

De l'Institution du Dimanche, considérée principalement dans ses harmonies avec les besoins de notre époque; par F. PÉRENNÈS. 1 vol. in-8°. 5 fr.

La *Domesticité*, du même auteur, réunie au *Dimanche*. 6 fr.

Cours de Philosophie élémentaire, suivi de l'histoire de la Philosophie; par M. Clément GOURJU, professeur de philosophie à Roanne; 3e édit., revue et consid. augm. 1 fort vol. in-8°. 5 fr.

Études sur les Fondateurs de l'Unité nationale en France; par M. L. DE CARNÉ; 2 vol. grand in-8°. 12 fr.

Tome 1er: Introduction. — L'abbé Suger. — Saint Louis. — Le connétable Du Guesclin. — Louis XI.
Tome II: Henri IV. — Le cardinal de Richelieu. — L'Ancien Régime et la Révolution française. — Aperçu sur l'Histoire de l'Eglise en France. — Aperçu sur l'Histoire des Lettres en France.

Organisation des Etudes dans un collége chrétien, par Emile CHAVIN DE MALAN, bibliothécaire du Luxembourg. 1 vol. in-8°. 2 fr. 50

Mémoires d'outre-tombe d'un Peuplier mort au service de la République; 3e édition. 1 vol. in-18, 50 cent.; et par la poste, 65 cent.

Atlas historique français, ou Tableaux chronologiques des Races Mérovingienne, Carlovingienne, Capétienne et des principales branches qui en sont sorties; suivis de Notices abrégées sur les Rois, Reines, Princes, Princesses, et les hommes les plus célèbres qui ont joué un rôle dans notre patrie. 1 vol. in-4° cartonné, avec 10 *belles gravures*. 10 fr.

PARIS. — IMPRIMERIE BAILLY, DIVRY ET Ce, PLACE SORBONNE, 2.

FASHIONABLE MORNING READINGS,

TO TAKE PLACE AT THE

ROYAL HANOVER SQUARE ASSEMBLY ROOMS,

LONDON.



On TUESDAY, AUGUST 6th, 1850.

UNDER THE PATRONAGE OF

HIS EXCELLENCY GENERAL PRINCE CASTELCICALA

Impr. BAILLY, DIVRY et Comp., place Sorbonne, 2.

CONFERENCES

ADRESSEES

aux

PROTESTANTS

et aux

CATHOLIQUES

par

J.H.NEWMAN

